les énigmes de l'univers

En 1946, au tribunal de Nuremberg, des rires secouent l'assistance. La Cour vient d'évoquer les rapports des chefs nazis avec l'astrologie, la magie et le tantrisme tibétain ou indien. Sitôt abordée, la question est étouffée.

Robert Ambelain a cru utile de la reprendre. Il démontre la montée progressive, sur plus d'un siècle, d'un pangermanisme plongeant ses racines dans un paganisme germano-scandinave que l'on croyait disparu. Il met au jour la vie cachée d'Hitler : ses véritables origines, ses instructeurs occultes, son rôle avoué de médium délirant. Un rôle reconnu par certains de ses fidèles, qui n'hésitaient pas à qualifier leur grand homme d'"être démoniaque"...

Robert Ambelain révèle que l'analyse de la croix gammée *sénestrogyre* à la lumière des nombres congruents donne le chiffre 666, qui est celui de la Bête de l'Apocalypse ; cette analyse désigne aussi Hitler comme "l'homme du mal" annoncé par saint Paul.

Enfin, l'auteur aborde la question des appuis financiers et industriels dont Hitler bénéficia à la naissance du national-socialisme, prodigués par ceux qui voyaient dans ce mouvement un rempart contre le bolchevisme.

Un ouvrage où les révélations abondent !


9 782221 068724
GIP 90-IX / 98 F

ROBERT AMBELAIN

les arcanes noirs de l'hitlérisme

1848-1945 l'histoire occulte et sanglante du PANGERMANISME

les énigmes de l'univers

ROBERT LAFFONT

« LES ÉNIGMES DE L'UNIVERS »

Collection dirigée par Francis Mazière

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Jésus ou le mortel secret des Templiers (1970). Coll. « Les énigmes de l'univers ».
La vie secrète de saint Paul (1972). Coll. « Les énigmes de l'univers ».
Les lourds secrets du Golgotha (1974). Coll. « Les énigmes de l'univers ».
Bérénice ou le sortilège de Béryte (1976), roman historique.
Le vampirisme. De la légende au réel (1977). Coll. « Les portes de l'étrange ».
Cérémonies et rituels de la maçonnerie symbolique (1978). Coll. « Les portes de l'étrange ».
Crimes et secrets d'État (1785-1830) (1980).
Drames et secrets de l'histoire, 1306-1643 (1981).
Symbolisme et rituel de la chasse à courre (1981).
La chapelle des damnés. L'affaire des poisons (1983).
L'astrologie des interrogations (1984). Coll. « Les portes de l'étrange ».
La géomancie arabe (1984). Coll. « Les portes de l'étrange ».
La franc-maçonnerie oubliée (1985).
Capet, lève-toi ! La survie de Louis XVII (1987).
Franc-maçonnerie d'autrefois (1988). Coll. « Les portes de l'étrange ».
Le secret de Bonaparte (1989).

Depuis 1936 l'auteur a publié 44 ouvrages, dont plusieurs ont été traduits en Italie, Grèce, Espagne et Portugal.

ROBERT AMBELAIN

LES ARCANES NOIRS DE L'HITLÉRISME



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

ISBN 2-221-06872-2

A tous ceux, morts ou vivants,
qui ont pris les armes et se sont battus
contre l'Allemagne hitlérienne et ses valets.

Sommaire

Troisième partie

« ALORS PARUT UN CHEVAL BLANC... »

Note de l'auteur

Après des centaines d'ouvrages consacrés à l'hitlérisme, on pourrait demander à l'auteur de ce nouveau livre le pourquoi de sa rédaction. La réponse est simple, ce travail n'avait jamais été fait. Du moins les arrière-plans où les chefs nazis prirent contact avec l'occultisme traditionnel n'avaient jamais été l'objet d'une enquête approfondie par un spécialiste de ces domaines.

Au tribunal de Nuremberg en 1946, lorsqu'on en vint à aborder ce problème, en évoquant le rôle des astrologues, des lamas tibétains et des gourous hindous dans les arcanes secrets de l'hitlérisme, cela suscita des rires dans l'assistance. Ce rationalisme déplaçait inconsidérément la question ! Il ne s'agissait pas de savoir si l'astrologie et la magie *étaient* des connaissances erronées, mais simplement si les dirigeants du nazisme *y avaient eu recours*. Car le fait n'était pas nouveau. Déjà au cours de la Première Guerre mondiale, en 1917 si mes souvenirs sont exacts, on avait réalisé en Allemagne une statue *en bois* du maréchal von Hindenburg, et la population avait été invitée, moyennant une très faible somme, à venir y planter un clou de métal, fer ou cuivre, en prononçant ces simples mots : *« Gott erhalte Paul von Hindenburg. »* (Dieu garde Paul von Hindenburg.) Il s'agissait là d'un traitement occulte à la Paracelse, d'un envoûtement bénéfique ! Celui qui en avait eu l'idée n'était autre que son second, le général Ludendorff, lequel était fort versé dans les traditions occultes particulières au germanisme. Il sera par la suite en relation étroite avec des membres de la très ésotérique *Thulé*. Inutile de dire que la statue de bois représentant

le maréchal Hindenburg fut rapidement transformée en statue métallique par tous ces enclouements[1].

J'avais alors dix ans, ma mère m'autorisait à lire le journal, et cette étrange cérémonie, s'étalant sur des semaines, m'avait suffisamment frappé pour demeurer en ma mémoire. Nul doute qu'à l'époque cela fît rire les rationalistes. Un chercheur du C.N.R.S. n'a-t-il pas déclaré à l'astrologue Élisabeth Teissier: « Si on me démontrait la réalité de l'astrologie, je ne pourrais cependant pas l'admettre... »? Il ne faut donc pas s'étonner des rires de Nuremberg[2].

Et que dire encore de ce que révélait *Le Journal du dimanche* en son numéro du 24 décembre 1989 quant au général Noriega, le dictateur de la république de Panama pourchassé par les Marines américains:

« Investissant l'une des résidences de l'ancien homme fort du Panama, les GI's ont fait d'étranges découvertes: des objets de sorcellerie et du culte vaudou! Dans les caves du fort Amador, c'étaient des armes, des bijoux, un portrait de Hitler, et cinquante kilos de cocaïne. » *(Op. cit.)*

Et nous ne craignons aucun démenti en affirmant qu'en la république de Haïti, *et à des fins politiques,* le rite rouge du vaudou, celui qui implique des sacrifices humains, utilise des bébés vendus sans remords par des mères chargées de progéniture. En mars 1988, peu avant l'élection présidentielle en France, un bébé a été sacrifié en Haïti à la demande d'Antillais indépendantistes de la Guadeloupe, ce pour assurer le succès de l'élection de François Mitterrand, qu'ils supposaient acquis à leur espérance. Bien entendu sans que l'intéressé soit au courant.

Et que dire de cette étrange tempête qui débuta *à Malte* en 1989, dès que le président des États-Unis et le représentant de l'U.R.S.S. furent arrivés au large de l'île, et tempête qui se termina *dès leur départ*? Le programme de cette entrevue en fut assez perturbé. Or la Libye est juste en face de Malte, et la vieille magie arabe y est encore très florissante...

1. Efficace ou pas, le procédé n'empêcha pas Hindenburg de mourir à quatre-vingt-sept ans, en pleine possession de ses facultés!

2. L'ouvrage de Nicholas Goodrick-Clarke, *Les Racines occultistes du nazisme* (Éditions Pardès, 1989), qui tend intégralement à effacer de l'histoire du nazisme ce que sous-entend justement son titre, est l'illustration de cet état d'esprit, réaction des milieux rationalistes, traditionnellement intolérants! A moins qu'il ne s'agisse de celle de milieux religieux britanniques, que cette constatation gêne tout autant pour d'autres motifs, à savoir efficience et nocivité des connaissances utilisées par les nazis. Attitude qui peut se comprendre, lorsqu'on sait l'importance de l'*occultisme noir* en Grande-Bretagne.

D'autre part, l'Histoire est un perpétuel recommencement. Comme un individu conserve son caractère propre durant sa vie, marquant de ses pulsions inconscientes toutes les manifestations de ses activités essentielles, de même une nation conserve le sien, justifiant son comportement politique, et cela tant qu'elle n'est pas par trop métissée. Sans doute l'individu évolue-t-il avec les années d'âge, mais une nation évolue à un degré très différent; pour elle les années sont des siècles. Et ses intérêts économiques et politiques se modifient de même, en fonction de l'évolution de ceux des nations voisines. Et alors, *quid* de l'Allemagne réunifiée?

C'est pourquoi j'ai cru bon de rédiger ce nouveau livre, résultat d'observations personnelles portant sur une très longue période de ma vie, plus de soixante années. Au terme de ce travail, je dois exprimer ma reconnaissance à plusieurs de mes amis, MM. J. Desmoulins, A. Fages et J.-L. Larroque, qui se sont multipliés pour me faciliter le rassemblement de documents et de précisions de la plus haute importance pour l'intérêt de ce nouveau livre. Qu'ils en soient vivement remerciés.

Un dernier mot. Depuis vingt ans, la critique a bien voulu me classer parmi les historiens non conformistes, voire même contestataires, certains y ont ajouté polémistes.

Me méfiant des « idées reçues », j'avoue ne pas avoir du tout l'intention de changer ma méthode de travail. C'est de la controverse que jaillit la lumière de la vérité. Et je me souviens du conseil de Descartes: « Toute chose doit être remise en doute une fois au moins en la vie... » C'est ce que j'ai toujours fait.

R.A.
Solstice d'hiver 1989.

PREMIÈRE PARTIE

Les chaudrons du Walpurgis

« Un Allemand qui n'accepte pas tout, je voudrais voir ce phénomène avant de mourir... »

Bismarck, à Guillaume Ier.

1.

INTRODUCTION

Juin 1940. Dans un petit village des Vosges, peu après que les chars allemands lui eurent ouvert la route vers Épinal, une unité de la Waffen S.S. avance au pas de route. Les hommes ont le casque à la ceinture et vont tête nue, col ouvert et manches retroussées de façon réglementaire. Ils sont en chemise grise, pantalon *feldgrau* enfoncé dans les bottes noires. Tous sont jeunes, officiers et sous-officiers également. L'arme à la bretelle, ces hommes chantent, ils chantent le sauvage chant de marche de la S.S. :

C'est la S.S. qui marche en pays rouge,
Chantant un chant de démon...
Que le monde entier nous maudisse
Ou que l'on salue notre sang,
Nous sommes les premiers à la fête...
Toujours debout, au premier rang,
Là où le Diable aime rire !
C'est la S.S. qui marche en pays rouge[1]*...*

Ce « pays rouge » n'est pas la Russie. En allemand cette « terre rouge » ésotérique se dit *rote Erde,* et c'est la Westphalie, région où Charlemagne fit décapiter à Verden, en 782, cinq mille Saxons révoltés, conduits par le Westphalien Widukind, lequel est censé dormir sous le *Siegburg,* en attendant le réveil de la Germanie. C'est aussi en cette province que se trouve la chaîne du Harz, avec le sommet du Brocken où se déroule chaque année, dans la célèbre

1. Traduit par R. Petitfrère : *La Mystique de la croix gammée.*

nuit du Walpurgis (1er mai), l'assemblée légendaire de la sorcellerie.

Je n'ai pas encore compris comment, à cette époque, il pouvait y avoir des gens susceptibles de croire qu'un tel mouvement durerait en faisant appel à des forces considérées par les S.S. eux-mêmes comme démoniaques. Avaient-ils oublié ce que Goethe, leur plus illustre auteur, faisait dire à Méphistophélès en son *Faust* : « Lorsque nous mentons et dupons nous donnons ce qui est nôtre... » ? Il faut le croire, les peuples, et pas seulement le peuple français, ont la mémoire courte.

De très nombreux ouvrages ont traité de l'hitlérisme, du nazisme, des multiples formations diverses de la S.S., des chefs hitlériens, et bien entendu d'Adolf Hitler lui-même. Mais j'ai constaté qu'aucun d'eux n'avait su pénétrer au cœur du problème, leur bagage étant insuffisant en matière d'ésotérisme, et surtout d'occultisme valable. Pour comprendre ce que l'apôtre Paul désigna sous le nom de « mystère d'iniquité » en son *Epître II aux Thessaloniciens,* il faut posséder les éléments du problème, connaître la langue même des familiers de celui-ci, en un mot avoir soi-même exploré, avec les précautions indispensables, le domaine interdit. Car on le verra, l'hitlérisme fut démoniaque, *stricto sensu.*

En France encore à notre époque, il y a des catholiques intégristes, des militants d'extrême droite, patriotes sincères, qui ont une admiration discrète et honteuse (malgré tout !) pour certains souvenirs : le martèlement sonore des bottes de la Wehrmacht au pas de l'oie de ses soldats, la discipline aveugle de ceux-ci, leurs millions de morts inutiles en des combats perdus d'avance, l'écrasement et l'incendie ne laissant que des pans de murs des plus grandes villes d'Allemagne, et pour finir l'invasion d'est en ouest, la faim, le froid, la misère. Mais pour ces gens, l'Allemagne nazie « luttait contre le bolchevisme » ! Jeanne d'Arc avec nous ! Ignoraient-ils que le Führer leur réservait la place « d'esclaves modernes des pays conquis » ? Que Goering avait prévenu que la paix revenue, la France serait « moitié potager, moitié maison close... » ? C'est à l'intention de ce genre de benêts bien-pensants que j'ai écrit ce livre. Puissent-ils y comprendre quelque chose...

Mais qu'ils se souviennent toutefois que l'Allemagne a toujours jalousé la France. Faut-il rappeler l'aveu de Frédéric II le Grand : « Si j'étais à la tête de ce peuple français, il ne se tirerait pas un coup de canon en Europe sans ma permission... », et le célèbre proverbe allemand : « Heureux comme Dieu en France !... » ?

Que la France et l'Allemagne de Goethe, de Henri Heine, de tous les Allemands amis de la France, s'associent pour réaliser enfin « l'Europe fraternelle » dont avait rêvé Napoléon Ier, c'est la seule façon de sauvegarder notre vieille civilisation *occidentale.* Mais elles ne sauraient tolérer le moindre sursaut d'un pangermanisme délirant, qui faillit, en douze années, balayer cette civilisation même.

Toutefois, et à l'intention des lecteurs ayant malheureusement « la mémoire courte » (*dixit* Pétain), nous allons résumer le programme qu'Adolf Hitler avait établi « pour mille ans ». Il est d'ailleurs curieux de retrouver cette « période » de temps comme servant de contrepoids à l'autre millénaire durant lequel Satan aurait été lié (*Apocalypse : XX,7*), puis libéré, d'où les terreurs de l'an mille.

De ses propres déclarations, le Führer avait envisagé, non pas la conquête de l'Europe aryenne, mais celle du monde entier.

Dans la première phase de cette conquête (celle de l'Europe), était établie une stricte hiérarchie des classes, à savoir :

1° Une nouvelle noblesse, sur laquelle le Führer n'a pas donné de précisions, mais que l'on peut, eu égard à ce qui suit en détail, considérer comme de nouveaux *Landgraves,* régnant sur les anciens États européens, allemands et autrichiens.

2° Une classe qu'il désigne comme celle de nouveaux « seigneurs », analogues évidemment à ceux de la féodalité, et qui subdiviseraient les États ci-dessus, y régnant en maîtres.

3° Une classe qu'il qualifie de « moyenne », constituée des membres du parti national-socialiste n'ayant pas eu l'occasion d'émerger de la masse par leur action personnelle.

4° Un prolétariat, constitué des Germains n'ayant pas rallié le parti national-socialiste, à savoir les financiers, la vieille noblesse, les anciennes classes moyenne et ouvrière.

5° Un ensemble qu'il dénomme « les esclaves modernes, venant des pays conquis ».

Le principe déjà établi en 1920 par le général (alors simple colonel) Karl-Heinrich von Stülpnagel, précisait que la dénutrition permet de maintenir en état de non-résistance un peuple conquis. Ce principe fut adopté par les chefs nazis pour leurs camps de prisonniers et de concentration, et pour les États occupés.

Mais il s'avérait inévitablement à la longue comme un facteur de dénatalité ; les naissances ne compensant pas les décès, peu à peu les « esclaves modernes » diminuaient en nombre. Il fallait donc envisager de les remplacer, et c'est ici que l'aspect satanique du national-socialisme se manifeste en toute son horreur.

Ceux que l'on a appelés les « médecins maudits » allèrent plus loin que ce que l'on nous a démontré par les constatations en leurs laboratoires. En effet les Américains découvrirent en l'un de ceux-ci les résultats d'expériences tendant à réaliser la fécondation de femmes-cobayes par des spermes prélevés sur des singes ou des chiens. L'objectif était évident : créer en compensation du *surhomme* prédit par Hitler, un *sous-homme* qui ne pourrait jamais, eu égard à sa demi-animalité, risquer de devenir un rival pour l'autre. Tous les éléments de ces expériences furent détruits par les Américains, et le secret le plus absolu fut ordonné aux exécutants quant à la révélation de détails éventuels. En ce qui concerne les détenues-cobayes de Ravensbrück et de Birkenau, qui étaient toujours très jeunes et de nationalités différentes, elles disparurent à la suite des avortements, sans cesse provoqués pour suivre le processus de ces tentatives de fécondations diaboliques.

Il n'y a, *historiquement démontré,* aucune trace d'un accouplement femme-animal ou homme-animal ayant été suivi d'une gestation et d'une naissance naturelles. Ce qui ne prouve pas que la Science (et quelle science !) ne puisse remédier à cet interdit de la Nature. C'est évidemment aux États à s'opposer à de telles recherches, au besoin par de sévères sanctions pénales.

En ce qui concerne les nazis, ils n'avaient aucun intérêt à obtenir un résultat de la fécondation d'une femelle animale (grand singe) par un spermatozoïde humain. Le produit éventuel risquait *psychiquement* de revenir, *avec le temps,* au stade de l'*homo sapiens,* dépassant celui de l'*homo faber* dans lequel il devait selon eux se cantonner.

Par contre, la fécondation par un animal (singe ou chien) d'une femme appartenant déjà à une race considérée par eux comme inférieure (slaves, tziganes, etc.) pouvait par cette mutation leur permettre d'espérer créer cette race de *sous-hommes inintelligents mais obéissants,* qu'ils avaient envisagée en leur démence germanomaniaque.

Cette génétique diabolique, imaginée par Himmler, chef suprême de toutes les organisations de la S.S., fut divisée en trois aspects principaux :

1° *La gémellité* : était l'étude de tout ce qui avait trait à la naissance de jumeaux. Les *Lebensborn,* ou « fontaines de vie », permettaient en effet à des jeunes filles appartenant aux formations nationales-socialistes de rencontrer en ces camps d'amour libre des jeunes gens appartenant à des organisations identiques, et de concevoir ainsi des enfants garantis « purs aryens ».

Si l'on parvenait à provoquer scientifiquement la conception gémellaire, on doublait rapidement le coefficient de la natalité Germanique. Or les territoires conquis sur les Slaves par le *Drang nach Osten,* la « marche vers l'Est », exigeaient, après destruction de ces populations, leur remplacement par de purs Germains.

2° *Le nanisme* : était l'étude de tout ce qui concernait la naissance et la vie des nains. On avait déjà observé que les régions d'Europe centrale et leurs tribus tziganes fournissaient la majorité des troupes de nains se produisant dans les cirques et les music-halls. L'échec possible de la création d'une nouvelle race de sous-hommes devant être envisagé, il restait alors la possibilité de multiplier scientifiquement les cas de nanisme chez les peuples conquis, ces « esclaves modernes » selon Hitler.

En amplifiant leur prolifération par la gémellité scientifiquement conduite, on aboutissait, en un siècle au plus, à des populations demeurées malheureusement intelligentes et au niveau humain normal, mais physiquement incapables de se dresser contre leurs « seigneurs » germaniques.

3° *Le gigantisme* : Ce qui devait participer à la définition du Germain à l'état pur avait été précisé par Rosenberg, puis par Himmler. Parmi ces caractéristiques figurait la haute taille. Or beaucoup de ces purs Germains étaient de taille moyenne, parfois même inférieure à 1,70 mètre[1]. Le problème du gigantisme se posait donc : d'où provenaient ces cas en génétique ? La solution découverte, il était scientifiquement possible de traiter la porteuse et son fœtus pendant toute la gestation, afin de parvenir à une taille conforme de la race germanique ainsi standardisée. On se trouverait alors, et « pour mille ans » selon la parole du Führer, avec une race allemande de « seigneurs » de haute taille, servie par des « esclaves modernes » peu à peu nanifiés au cours des générations.

Les recherches en ces trois domaines furent confiées par Himmler lui-même au docteur Joseph Mengele, né le 16 mars 1911 à Günzburg, sur les rives du Danube, non loin de Munich. En 1933, à vingt-deux ans, il avait adhéré aux *Chemises brunes* de la S.A. de Roehm, et cinq ans plus tard à la S.S. A ce titre, il avait été affecté à l'*Institut de biologie héréditaire et d'hygiène raciale,* une autre création de Himmler, dont le siège était à Francfort.

Le docteur Mengele opérera en Silésie, au camp d'Auschwitz, à sa doublure voisine de Birkenau et à Ravensbrück. Il sera assisté en

1. Tel le docteur Goebbels...

ses crimes par les docteurs Clauberg, Schumann et Samuels. Celui-ci, juif collaborateur, finira à son tour gazé et brûlé dans le four où finissaient ses coreligionnaires, après qu'il les eut disséqués savamment.

En contrepartie, on peut citer quelques rares médecins qui s'efforcèrent à demeurer humains et dignes du serment d'Hippocrate. Tels furent le docteur Flagge, que les prisonnières appelaient affectueusement « papa », et le docteur Rode. Mais ils ne furent que l'exception qui justifie la règle.

On errerait grandement en supposant que ces recherches étaient suscitées par la seule curiosité individuelle de ces médecins. En Allemagne où règne un esprit de méthode avoisinant le caporalisme, rien n'est laissé à l'individu en ces domaines, et ces expériences étaient bel et bien ordonnées par l'*Ahnenerbe,* entrant ainsi dans le plan idéologique évoqué ci-dessus[1].

Ici pour conclure, nous citerons Hitler lui-même :

« Il y a un tournant décisif du monde, nous voici à la charnière des temps. Il y aura un bouleversement de la planète que vous, *non-initiés,* ne pouvez comprendre. Ce qui se passe est plus que l'avènement d'une nouvelle religion. [...]

« Vous ne connaissez rien de moi ! Mes camarades du Parti n'ont aucune idée des songes qui me hantent, et de l'édifice grandiose dont les fondations seront établies lorsque je mourrai. » (Cf. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit...*).

Comment douter après de telles paroles que le Führer ait été autre chose qu'un banal discoureur, mais bel et bien un *possédé* ?

1. *Ahnenerbe* : créée le 1[er] janvier 1935 comme Société d'études pour l'histoire ancienne de l'esprit (*Studiengesellschaft für Geistesurgeschichte*). A Landsberg en 1948, le colonel S.S. Wolfram Sievers fut pendu pour « crimes contre l'humanité », suite à sa condamnation par le tribunal de Nuremberg. Il demanda la grâce d'être assisté à ses derniers moments par son ami Friedrich Hielscher et cela lui fut accordé. On vit alors Sievers s'agenouiller devant Hielscher, et échanger avec lui des paroles incompréhensibles, prononcées dans une langue inconnue des assistants. Ensuite Sievers se releva, alla échanger avec Hielscher une dernière accolade, se recula ensuite et s'inclina respectueusement, puis se dirigea vers le bourreau qui lui passa alors la cagoule et la corde au cou. Or Sievers était depuis le 23 juillet 1941 le chef suprême de l'*Ahnenerbe,* directement placé sous les ordres de Himmler, chef suprême de toutes les organisations de la S.S. Qu'était donc Friedrich Hielscher, pour être ainsi l'*assistant* au seuil de la mort de Wolfram Sievers ?

2.

LES ÉTAPES DE LA VIE D'ADOLF HITLER

1889 — Le samedi 20 avril 1889, Hitler naît à 18 h 30 à Braunau-sur-Inn, petite ville alors de quatre mille habitants, située à la frontière de l'Autriche et de la Bavière. Son père est fonctionnaire de l'Administration impériale d'Autriche.

1895 — Hitler a six ans, il va alors à l'école primaire de Fischau (Autriche) et est considéré comme un très bon élève.

1896 — Il va à l'école monastique de l'abbaye de Lambach, où il découvre la croix gammée. Son père est alors en fonctions à Hafeld.

1897 — Jusqu'en 1899 Hitler fait partie de la manécanterie de l'abbaye de Lambach.

1899 — Son père va s'installer à Hafeld, près de Lambach, puis à Leonding, près de Linz. Hitler est en 4[e] puis 5[e] année de classe.

1900 — En 1900 et 1901, il est en 1[re] classe à la Realschule de Linz, et y est très bien noté en conduite. Mais « application irrégulière ». Histoire naturelle et mathématiques : « insuffisant ». Histoire et géographie : « bien ».

1902 — De 1902 à 1903, démêlés avec son père, lequel veut qu'il soit fonctionnaire, alors que Hitler veut être « artiste peintre ». Il y subit l'endoctrinement du docteur Leopold Poetsch, pangermaniste convaincu, antisémite militant et partisan de rattacher l'Autriche à l'Allemagne.

1903 — Le 3 janvier son père meurt d'une hémorragie pulmonaire. Sa mère liquide la demeure de Leonding et avec ses deux enfants, Adolf et Paula, va s'installer à Urfahr, modeste faubourg de Linz.

1904 — Hitler est alors atteint d'une grave maladie pulmonaire. Arrêt de ses études pendant un an au moins. Sa mère l'envoie à Spital, auprès de sa sœur.

1905 — Il revient au collège de Styr, guéri. Il a seize ans et y fait de meilleures études, mais n'est néanmoins pas reçu aux examens de fin d'études.

1906 — Jusqu'à l'automne de 1907, Hitler mène une vie oisive, vide, mais aisée (?). Il prend des leçons de piano.

1907 — En septembre il part pour Vienne (où il a déjà été à deux reprises en mai et juin 1906). Il se présente au concours d'entrée à l'École de peinture de l'Académie des beaux-arts. Il n'est pas reçu. Fin novembre il revient à Linz où sa mère est gravement malade. Elle meurt le 23 décembre 1907. Hitler doit alors prendre soin de sa sœur Paula, il a dix-huit ans.

1908 — En février, Josef Mayrhofer, maire de Leonding et son tuteur, règle les formalités d'héritage et de succession. Hitler repart pour Vienne. Contrairement à ce qu'il dit en *Mein Kampf*, il n'y sera ni chômeur, ni clochard, ni affamé, et sans domicile fixe. Il y reçoit mensuellement un total de *83 couronnes* d'Autriche (succession de sa mère, plus la pension de son père). Or un instituteur gagnait alors 66 couronnes, un licencié en droit 70 à 80 couronnes, et faisaient vivre leur famille avec cette somme. Vendant ici et là ses petits tableaux, il dispose alors d'environ *25 couronnes* en faveur de sa sœur Paula.

1911 — Sa tante Johanna Poelzi meurt et lui laisse, ainsi qu'à sa sœur Paula, un héritage important. Sa part est de près de 3 000 couronnes.

1909 — En novembre et décembre 1909, Hitler fréquente l'asile de nuit de Meidling. Ce n'est pas la misère qui l'y jette, mais l'insoumission militaire. Hitler déteste les Habsbourg, et il ne veut absolument pas être soldat autrichien, se souvenant des enseignements du docteur Leopold Poetsch, de Linz. Aussi change-t-il souvent de logement depuis son anniversaire. D'ailleurs, et à ce titre, il sera sous la menace d'une demande d'extradition adressée par les autorités autrichiennes à celles de Bavière, sa trace ayant été retrouvée à Munich, en 1914.

1910 — Hitler fréquente le milieu antisémite et pangermaniste de l'*Ostara*. Il rédige le manuscrit d'un ouvrage qui ne verra jamais le jour, *La Révolution germanique*, et il en dessine la couverture, représentant très exactement le futur drapeau hitlérien.

1911 — Du 9 mai 1911 au 26 mai 1913, date de son arrivée et de son installation en Allemagne à Munich, il y a un vide historique de deux ans. Lorsqu'il déclarera plus tard être parti de Vienne pour Munich au printemps de 1912, Hitler ment. En effet le 10 janvier 1914, la police municipale de Munich, répondant à une commission rogatoire venue de Vienne, précise que « l'homme recherché habite depuis le 26 mai 1913 chez Popp, 34/III Schleissheimerstrasse ». Et Hitler avouera cela le 19 janvier 1914, au consulat autrichien de Munich, déclarant en effet être « arrivé à Munich le 25 mai 1913 ». On peut envisager que dans ce vide de deux années, du 9 mai 1911 au 26 mai 1913, Hitler a vécu clandestinement pour des motifs déjà politiques. Il a pu faire un stage idéologique dans l'*Ordre du Nouveau Temple* de Lanz von Liebenfelds, formation pangermaniste et antisémite. Cependant, avec André Brissaud en son livre *L'Ordre noir*, nous écarterons ce motif. Ses origines juives (que nous verrons en un autre chapitre), lui imposant 25 % de sang juif par son père (qui en avait 50 %), eussent été facilement retrouvées à cette époque.

1914 — A Munich, avec ses petits tableaux, Hitler gagne environ 100 marks par mois ainsi qu'en fait foi sa feuille d'imposition de janvier 1914. Le 5 février 1914, il doit se rendre à Salzbourg (Autriche), suite à la demande d'extradition de la gendarmerie autrichienne, pour y comparaître devant le conseil de révision. Il sera déclaré « inapte au service militaire et auxiliaire, trop faible, incapable de porter l'armement ». Mais le 1er août 1914, à Munich, sur l'Odeonplatz, une photographie prise par hasard le montre vêtu de sombre, col cassé et cravate, chapeau mou à la main, et participant à l'enthousiasme général. Et le 3 août 1914 il « sollicite du roi Louis III de Bavière la faveur d'être incorporé dans l'un de ses régiments ». Offre acceptée, il choisit de s'engager au 16e régiment d'infanterie de réserve. Il est incorporé le 16 août, et il prête serment le 8 octobre. Et le 21 octobre 1914, avec ce régiment, Hitler part pour le front. Il est heureux de se battre, agent de liaison à la compagnie de commandement

du régiment. Il y recevra par la suite la *Croix de fer* de 2e classe le 2 décembre 1914, la *Croix du Mérite militaire* avec glaives de 3e classe, un *diplôme militaire* pour « bravoure exceptionnelle », la *médaille militaire* de 3e classe, et le 4 août 1918 la *Croix de fer* de 1re classe.

1916 – Le 5 octobre Hitler est blessé à la jambe au combat de Bapaume. Il sera nommé caporal, et envoyé à Berlin pour y être soigné. Ce serait au cours de ce séjour qu'il aurait contracté la syphilis et, insuffisamment traité, serait retourné au front (*infra* page 224).

1917 – Son régiment participe à la bataille d'Arras, puis à la troisième bataille d'Ypres. Séjour en Alsace, le régiment remonte sur l'Aisne au début de l'hiver 1917-1918.

1918 – Offensive allemande du chemin des Dames en mai. En octobre, le 16e régiment d'infanterie retrouve le secteur d'Ypres. Dans la nuit du 13 au 14 octobre les troupes anglaises attaquent, précédées d'une projection d'obus à gaz. Hitler atteint aux yeux est momentanément aveugle. Envoyé à l'hôpital militaire de Pasewalk en Poméranie, il retrouve progressivement la vue et y apprend l'armistice du 11 novembre 1918. En sa fureur, il décide de devenir un homme politique.

1919 – Le 9 novembre la République est proclamée en Allemagne. Hitler accuse Guillaume II d'avoir pactisé avec les marxistes en abdiquant, et accroît sa haine des juifs, auteurs de cette débâcle et de la révolution qui s'ensuit, selon lui. Il est alors *Bildungoffizier*: officier d'action psychologique, sous les ordres du capitaine Mayer. Il collabore ainsi à la propagande en faveur des corps francs du *Baltikum* (*infra* page 87).

1920 – Le 1er janvier Hitler adhère au D.A.P. *(Deutsche Arbeit Partei)*: Parti ouvrier allemand. Fondé par des membres de la *Thulé* (*infra* page 106), organisation ésotérique germanique et antisémite. Dirigé par Anton Drexler, le D.A.P. ne comporte au départ que vingt-cinq membres, ouvriers des chantiers ferroviaires. Hitler y aura le numéro 555 ; il ironise en constatant que ce numérotage débute à 500. Dietrich Eckart et plusieurs membres dirigeants de la *Thulé* prennent discrètement en main l'orientation de Hitler.

1921 – Le 29 juin, Hitler devient président du nouveau parti issu

du D.A.P. et fondé par lui. C'est le N.S.D.A.P. *(National-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei)*: Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Le 2 août 1921, le capitaine Röhm y constitue intérieurement la S.A. (*infra* page 150), le corps des *Chemises brunes*.

1922 – En mai 1922, l'anthroposophiste Rudolf Steiner est agressé par des S.A. de Hitler. Le soir du réveillon du 31 décembre c'est le centre du mouvement, le *Goetheanum* de Dornach près de Bâle qui flambe.

1923 – Le 1er mars 1923 Hitler crée la *Stabswache* (garde du corps) qui va devenir ensuite la *Stosstruppe Adolf Hitler* (troupe d'assaut Adolf Hitler). Goering commande l'ensemble de la S.A. et Berchthold la *Stabswache*. Himmler adhère au N.S.D.A.P. Le 9 novembre 1923, tentative du putsch de Munich. Hitler en se jetant à terre se démet l'épaule. Il est emprisonné à la forteresse de Landsberg.

1924 – Le 1er avril Hitler est condamné à cinq ans d'emprisonnement. Il ne séjournera à Landsberg que du 1er avril au 20 décembre 1924. Il commence à y dicter à Rudolf Hess, son compagnon de captivité, un livre qu'il intitule *Mein Kampf*.

1925 – Hitler se rend chez le Premier ministre de Bavière afin de faire lever l'interdiction du N.S.D.A.P. et de la S.A. Il finit par l'obtenir. Il crée ensuite la Ligue des écoliers *(Schülerbund)*, la Ligue des jeunes filles allemandes *(Bund Deutscher Mädel)*, les Jeunesses hitlériennes *(Hitlerjugend)*, le N.S. des femmes nazies *(Frauenschaffen)*, et des associations de toutes sortes groupant les diverses professions.

1926 – Hitler convoque le 14 février 1926 un congrès des chefs du N.S.D.A.P. Hitler est élu président avec pleins pouvoirs. Le 27 juillet il réorganise les S.A. et officialise la S.S. *(Schutzstaffeln)* créée l'année précédente sous le nom de *Stosstruppe Adolf Hitler*. Le « drapeau du sang » du 9 novembre 1923 à Munich est confié à cette formation paramilitaire.

1927 – Du 19 au 21 août 1927, Hitler organise à Nuremberg le IIIe congrès national du N.S.D.A.P., vêtu pour la première fois de la chemise brune des S.A., arborant la Croix de fer et l'insigne du parti national-socialiste. Debout dans une automobile Mercedes, il préside un défilé de plus de

vingt mille hommes de la S.A., qui le saluent le bras tendu.

1928 – Hitler réorganise le parti national-socialiste. Il le divise en deux branches : *a*) le P.O.*I* ayant pour objectif la lutte contre la république de Weimar et la conquête du pouvoir ; *b*) le P.O.*II*, ayant pour mission de former les cadres du futur État national-socialiste. Un service de propagande est constitué à part sous la direction de Josef Goebbels. Les élections de mai 1928 ne lui donnent que douze députés au Reichstag (sur 491 sièges), avec 810 000 voix. Les sociaux-démocrates obtiennent 9 150 000 voix, scrutins des deux sexes confondus. Ayant abandonné le 7 avril 1925 la nationalité autrichienne, Hitler est donc apatride et ne peut se présenter comme candidat.

1929 – Hitler s'entend avec Alfred Hugenberg, magnat de divers trusts (financiers, presse, cinématographe, etc.) et obtient liberté de mouvement, sans contrôle financier, contre l'abandon de la campagne contre le capitalisme. Heinrich Himmler est nommé *Reichsführer* de la S.S., comprenant alors seulement deux cent quatre-vingts hommes (*infra* page 156).

1930 – Les *Chemises brunes* de la S.A. se mutinent à Berlin et mettent à sac le siège du N.S.D.A.P., pour protester contre la modicité de leur solde et contre la direction du Parti. Hitler se rend à Berlin et met à la retraite le chef d'état-major de la S.A. le capitaine Pfeffer von Salomon, et le 2 septembre il se proclame lui-même *Oberster S.A. Führer* de la S.A. (chef suprême). Sur sa demande, le capitaine Ernst Röhm revient de Bolivie, et Hitler le nommera le 5 janvier 1931 chef d'état-major de la S.A. et de la S.S. En avril, tentative de révolte de la S.A. contre Hitler, matée par la S.S.

1931 – Le 18 septembre 1931, sa nièce et jeune maîtresse Geli Raubal est trouvée morte. Suicide ou assassinat ? On ne le saura jamais. Hitler en restera longtemps imprégné (*infra* page 184). Le 14 juin 1931, Reynard Heydrich est présenté à Himmler. Création du S.D. *(Sicherheitsdienst)*, service de renseignements, qui est confié à Heydrich le 5 octobre. Le 31 décembre 1931, Himmler précise par décret tout ce qui concerne le mariage des membres de la S.S. générale.

1932 – Le 25 janvier Himmler est nommé chef suprême de la S.A. et de la S.S. conjointes. Le 24 février 1932 Hitler devient, par un subterfuge juridique, citoyen allemand. Le 2 mars il se présente contre Hindenburg. Le scrutin du 13 mars met ce dernier en ballottage. Second scrutin le 10 avril qui voit Hindenburg réélu, avec 53 % des voix, Hitler en recueille 36,8 % et Thaelmann (communiste) n'en a que 10 %. Preuves en main d'un complot des S.A., la police obtient la dissolution des S.A. et des S.S. par Brüning. Armement et matériel sont saisis. Ordre de Hitler de n'opposer aucune résistance.

1933 – Les événements l'imposant peu à peu, le 30 janvier 1933, à 11 heures du matin, Hindenburg nomme chancelier du Reich celui qu'il appelait auparavant le « caporal bohémien ». Une foule innombrable de partisans entonne alors le *Deutschland über alles* et le *Horst Wessel Lied* le bras levé, et tout Berlin est dans la rue, gagné par la frénésie hitlérienne. Le 24 février a lieu l'incendie du Reichstag. Aussitôt décret donnant à la S.A. et à la S.S. le droit de procéder à des perquisitions, des arrestations et des internements d'adversaires politiques. Création dans les *Länder* (provinces) de détachements armés permanents : *Politische Bereitschafften S.S.*
Le 5 mars, création du camp d'internement de Dachau mis sous la garde des *S.S. Totenkopf* (S.S. « Tête de Mort »). Le 9 mars, Himmler devient préfet de police de Munich. Le 17 mars, création par Sepp Dietrich de la *S.S. Stabswache*, elle remplace la garde de la chancellerie (où se tient Hitler) jusque-là confiée à la Reichswehr. Le 27 avril Goering crée en Prusse la *Gestapo (Geheime Staatspolizei)*, police secrète d'État strictement politique, et fraction du *R.S.H.A.* Enfin le 1er septembre 1933, la *S.S. Stabswache* (échelon de protection) devient la *Leibstandarte S.S. Adolf Hitler*. Les syndicats ouvriers ont été supprimés cette année-là.

1934 – Le 10 avril, Himmler est nommé chef de la Gestapo. Le 20 juin les *S.S. Totenkopf* passent sous le commandement de Theodor Eike. Le 20 juin a lieu la « Nuit des longs couteaux », les chefs de la S.A. sont massacrés par les S.S. de la *Leibstandarte Adolf Hitler* et les *S.S. Totenkopf*. Le 20 juillet, les S.S. sont séparés de la S.A., qui est désar-

mée et n'a plus de rôle actif. Il y a alors environ deux cent mille S.S. Le 25 juillet, Hitler fait assassiner le chancelier Dollfuss par les S.S. autrichiens. En août 1934, il est président du IIIe Reich. Le 24 septembre Himmler crée la *S.S. Verfügungstruppe*, qui deviendra le 2 mars 1940 la *Waffen S.S.* Le 1er novembre, l'état-major de la Reichswehr autorise la création de deux écoles d'officiers S.S. dites *Junkerschulen*.

1935 — Le 16 mars, Hitler rétablit le service militaire obligatoire. La *Reichswehr* devient la *Wehrmacht*, les *S.S. Verfügungstruppe* deviennent militaires officiels de cette dernière. Le 15 septembre a lieu le congrès de Nuremberg où sont promulguées toutes les lois raciales. La Sarre est rattachée à l'Allemagne.

1936 — Hitler regroupe l'ensemble de toutes les polices. Himmler en devient le chef suprême, Heydrich reçoit la *Sipo (Sicherheitsdienst)* ou police de sûreté générale dont dépend la Gestapo, et Daluege prend le commandement de l'*Orpo (Ordnungspolizei)* : police en uniforme. Le 9 novembre, création du *S.S. Persönlicher Staag Reichsführer*, état-major personnel de Himmler. En mars 1936, réoccupation de la Rhénanie. En novembre : signature du pacte Rome-Berlin.

1937 — Toute cette année se passe pour Himmler à organiser les usages, rites, règlements de la S.S. générale.

1938 — Démission des généraux von Blomberg et von Frisch suite à des complots de la Gestapo. Le 4 février Hitler se proclame chef suprême de la Wehrmacht. Le 11 mars 1938 la *Leibstandarte Adolf Hitler* entre la première à Vienne. En Allemagne, incendies et massacres de la « Nuit de cristal ». Rattachement des Sudètes et transfert des populations.

1939 — Le 15 mars, occupation de la Bohême-Moravie. Himmler entre à Prague. Le 1er septembre, attaque contre la Pologne. La Seconde Guerre mondiale est déclarée. Le 23 avril avait été signé le pacte de non-agression germano-soviétique, avec partage de la Pologne. Le 8 novembre 1939, à Munich, explosion d'une bombe peu après que Hitler eut quitté le lieu de commémoration du putsch de 1923. La Gestapo n'établira jamais les noms des organisateurs de l'attentat.

1940 — Hitler autorise la création des unités S.S. formées de volontaires étrangers : danois, norvégiens, flamands. En mai-juin campagne à l'Ouest ; la Belgique, le Luxembourg et la France sont envahis. Hitler visite Paris. Il déclare au cours de sa visite qu'il ne sait pas encore s'il faudra détruire Paris, afin que le Berlin nouveau qu'il va faire apparaître à la fin de la guerre éclipse définitivement la capitale de la France. Il se recueille longuement devant le tombeau de Napoléon Ier aux Invalides. Le 15 décembre 1940, il fait revenir de Vienne aux Invalides les cendres du roi de Rome. En cette année il occupe donc la Pologne, le Luxembourg, la Belgique, la Hollande, la Norvège, le Danemark, la France, et en 1941 il y ajoutera la Grèce et la Yougoslavie.

3.

L'HOMME D'INIQUITÉ DES PROPHÉTIES

L'Univers est un immense ordinateur où tout est programmé depuis l'explosion de l'atome initial. Ainsi se justifient la régularité des mouvements sidéraux et l'incompréhensible retour des comètes, fidèles à une pulsion dont l'origine se perd dans la nuit de milliards d'années. Mais si l'Univers tout entier est programmé, il en est nécessairement de même de ses constituants les plus modestes, d'où ce *déterminisme* que l'on rencontre en toutes les religions importantes, et dont les partisans d'un libre arbitre, pénitentiel et moral, voudraient bien se débarrasser.

Cette constatation permet d'envisager pour certains psychismes humains particulièrement perceptifs l'accès à une certaine prémonition de l'avenir, soit par le *songe prémonitoire*, soit par l'*hallucination métagnomigène* (vision ou audition), en un mot par la prophétie.

L'ennui, c'est que ces tempéraments (toujours propres à des mystiques) les mettent dans l'obligation d'y mêler des conclusions sotériologiques ou eschatologiques d'origine religieuse, ce qui met immédiatement en défiance les milieux scientifiques.

Cette approche de ce qui va suivre était nécessaire pour mieux comprendre le présent chapitre.

A une période importante de notre ère, sorte de carrefour qui doit marquer une véritable évolution, et sans que cela coïncide avec la fin du monde chère aux fanatiques de toutes religions, doit apparaître un homme en qui s'incarnera le *Mal*. Telle est la vision de saint Paul en sa seconde lettre aux chrétiens de Thessalonique. Rappelons qu'à cette époque Paul est à Corinthe, et que Thessalonique, port de la mer Égée dans le golfe de ce nom, est maintenant

la ville de Salonique, nom que lui donnèrent les occupants turcs il y a de longues années.

Ce qui est important à noter, c'est que cette seconde *Épître aux Thessaloniciens* est adressée par « Paul, Sylvain et Timothée, à l'Église de Thessalonique ». La mention de ces deux compagnons et serviteurs de l'apôtre est nouvelle ; auparavant ces lettres étaient tout d'abord signées Paul, puis avec le temps apparut Timothée, et voici qu'il mentionne Sylvain, constituant ainsi un *trio actif*.

On se référera pour tout ce qui touche l'énigme de cet apôtre à notre ouvrage *La Vie secrète de saint Paul* (Robert Laffont) qui vient justement d'être réédité par cet éditeur en 1988. Mais déjà nous redirons que Paul, *alias* Saül de son véritable nom, ne fut jamais un juif de Tarse, mais bien un Iduméen, de la famille royale des Hérodes, qui se fit circoncire pour pouvoir épouser la fille de Gamaliel pontife d'Israël, et devant le refus du Sanhédrin d'admettre cette conversion douteuse, vira de bord, honni de plus pour cet abandon par les Iduméens.

Or Paul se double d'un initié à certaines pratiques occultes, ce que l'on passe soigneusement sous silence dans les ouvrages d'apologétique. En effet, dans la seconde *Épître à Timothée*, alors qu'il est prisonnier à Rome après avoir été arrêté à Troas, en Troade, il nous dit ceci :

« Viens au plus tôt vers moi. Car Demas m'a abandonné par amour pour le siècle présent et il est parti pour Thessalonique ; Crescens est allé en Galatie, Tite en Dalmatie, Luc seul est avec moi. Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est utile pour le ministère. J'ai envoyé Tychique à Éphèse. *Quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé à Troas chez Carpus, et les livres, surtout les parchemins.* » (Cf. *IIe Épître à Timothée, IV, 9 à 13.*)

Qu'est-ce à dire ? S'il a besoin d'un manteau, il y a tout ce qu'il faut à Rome, et neuf ou d'occasion, ses disciples lui en trouveront un sur place. Et pour sa défense (il est accusé d'avoir ordonné l'incendie de Rome), les livres et les parchemins abandonnés à Troas au cours d'une arrestation sans douceur seront sans utilité devant les faits allégués par les magistrats romains. Or ce manteau n'est pas un manteau ordinaire, il est associé à ces parchemins mystérieux dans la demande de Paul. Et en effet il existe un rite de magie kabbalistique qui parle d'un *manteau magique*.

Dans le *Sepher Ha-malbusch*, manuscrit du British Museum, ou « Livre sur l'attraction et la pratique du manteau de la Justice », on peut lire le rituel de fabrication d'une sorte de chasuble, analogue à

l'antique *éphod* des devins de l'Israël ancien, réalisée avec la peau d'un cerf sacrifié, et portant, écrits avec l'encre spéciale des transcriptions de la *Thora*, les noms secrets de Dieu. Ce manteau confère à l'adepte « une puissance occulte irrésistible » *(op. cit.)*. Mais cette chasuble en peau de cerf, nous l'avons rappelé, est aussi un *éphod*, chape que revêtaient les *nabis* ou « voyants » de l'Israël ancien pour prophétiser, après ingestion des *vins d'herbes* métagnomigènes. Et cela a trait aux parchemins dont Paul a besoin. Ils doivent contenir les formules mettant en action le pouvoir occulte enclos dans le mystérieux manteau. Et tout cela nous démontre bien que Paul a pu « voir » ce qu'il nous révèle maintenant dans son *Épître aux Thessaloniciens*.

Tout d'abord, il va morigéner ceux qui croient que les temps annoncés par l'*Apocalypse* sont proches. Contrairement à ce que l'on commence à répandre, l'empereur Néron, qu'il a bien connu et approché (« Ceux de la maison de César vous saluent... »: *Épître aux Philippiens, IV, 23*), ne saurait pour Paul correspondre à la définition de l'*Apocalypse*, car l'Antéchrist doit porter un nom qui donne *666* au total, or *Lucius Domitius Ahenobarbus* (noms véritables de Néron) donne beaucoup plus que *666*. *(Apocalypse: XIII, 18.)* Et voici ce que Paul déclare à ses disciples de Thessalonique:

2. « Que vous ne vous laissiez pas ébranler en votre premier sentiment et que vous ne vous troubliez pas en croyant sur la foi de quelque prophétie, ou sur quelque discours, ou quelque lettre qu'on supposerait venir de nous, que le Jour du Seigneur soit près d'arriver... »

3. « Que personne ne vous séduise en quelque manière que ce soit, car ce jour ne viendra point que la révolte et l'apostasie ne soient survenues auparavant, et qu'on ait vu paraître *cet homme du péché, qui doit périr misérablement.* »

4. « Cet ennemi de Dieu, qui s'élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu. »

5. « Ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit ces choses lorsque j'étais encore avec vous? *Et vous savez bien ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il paraisse en son temps.* »

7. « Car le mystère d'iniquité se forme dès à présent ; seulement, que celui qui a maintenant la foi la conserve, jusqu'à ce que cet homme soit détruit. »

8. « Et alors se découvrira l'impie, que le Seigneur Jésus détruira

par le souffle de sa bouche et qu'il perdra par l'éclat de sa présence. »

9. « Cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes ou de prodiges trompeurs. »

10. « Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra des illusions si efficaces qu'ils croiront au mensonge. »

11. « Afin que tous ceux qui n'ont point cru la vérité et qui ont consenti à l'iniquité soient condamnés. » *(Op. cit. IIe Épître aux Thessaloniciens, II, 2 à 11.)*

Il est fort possible que Paul ait en effet, bien avant l'envoi de cette lettre à ses disciples de Thessalonique, alors qu'il était en possession de ce *manteau* particulier et de ces *parchemins*, tenté d'expliciter le passage de l'*Apocalypse* annonçant la venue de l'Antéchrist, à l'aide des procédés occultes de l'ancien Israël:

« C'est ici la sagesse. Que celui qui a l'intelligence comprenne et compte le nombre de la *Bête*, car c'est aussi le nombre d'un homme, et ce nombre est *six cent soixante-six.* » *(Op. cit. XIII, 18.)*

N'oublions pas en effet que Paul a déjà un tempérament hallucinatoire de naissance, sa « vision » sur la route de Damas en est la preuve. Or la possibilité métagnomigène d'un individu repose nécessairement sur un psychisme hallucinogène, tout comme les produits naturels métagnomigènes (végétaux, champignons) sont d'abord et avant tout hallucinogènes. Ce ne sont que les *rites* et le *psychisme* de l'expérimentateur associés correctement qui permettent des résultats valables. Ces usages étaient connus à son époque et en son milieu, et l'évocation par Jésus au sommet du Thabor, de Moïse et d'Éli devant Pierre, Jacques et Jean *(Matthieu: XVII – Marc: IX, 2 – Luc: IX, 29 – Jean: I, 14 – II Pierre: I, 16)* en est une preuve de plus. Or en redescendant du Thabor, Jésus s'adressant à eux emploie le terme de *vision*, ce qui prouve qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que d'une hallucination collective pour ces trois disciples, Moïse et Éli n'étaient pas revenus du séjour des Morts. La peine capitale frappait d'ailleurs en Israël de telles opérations *(Deutéronome: XVIII, 10-11)*.

Un verset des Évangiles tend à faire croire que le Démon, singe de Dieu selon l'adage, voudra obombrer un enfant prédestiné au Mal, et qui sera pour lui ce que le Christ sera pour le Dieu-Père, à la

fois un *fils émané* et un *véhicule* spirituel. En effet dans l'évangile de Jean on trouve ce verset où il est question du Démon : « Car il est menteur, et le père du mensonge... » *(Jean : VIII, 44.)*

Or certains manuscrits très anciens porteraient en fait : « Car il est menteur, et son père l'est... » Allusion à certains passages de l'Ancien Testament où nous voyons le Dieu d'Israël faire volontairement mentir les prophètes ordinaires des rois du peuple élu :

« Dieu a mis un esprit de mensonge dans la bouche des prophètes... » *(II Chroniques : XVIII, 21.)*

« Et l'Éternel dit : Qui séduira Achab pour qu'il monte à Ramoth et qu'il y périsse ? Un Esprit vint se présenter devant l'Éternel et dit : Moi ! Je le séduirai... L'Éternel lui dit : Comment ? — Je sortirai, répondit-il, et je serai un Esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. L'Éternel dit : Tu le séduiras et tu en viendras à bout. Sors donc et fais ainsi... » *(I Rois : XXII, 20 à 22.)*

On aura modifié le texte initial pour ne pas soulever le problème de la nature du Dieu de l'Ancien Testament.

Quoi qu'il en soit, cette opinion prévalut longtemps, car il existe, à Ravenne si nos souvenirs sont exacts, des mosaïques représentant le Jugement dernier et datant des VIIIe ou IXe siècles. On y voit Belzébuth, le « vieux dieu », sur son trône, entouré à sa droite et à sa gauche de démons enfournant les damnés nus dans les gouffres de l'Enfer. Or Belzébuth, figuré sous l'aspect d'un vieillard à cheveux blancs et au rictus haineux, tient sur ses genoux un enfant d'environ quatorze ans (l'âge de la *majorité* à cette époque) ; l'enfant regarde vers la gauche de Belzébuth et ricane devant le spectacle. C'est là effectivement la représentation du « fils d'iniquité » dans la tradition paulinienne. Ce qui suscita de la part du pape Pie XII cette réflexion peu avant sa mort, devant la dégradation du monde contemporain : « Est-ce que le fils d'iniquité serait déjà parmi nous ?... » Avouons qu'il avait mauvaise mémoire, car s'il avait prêté attention aux douze années pendant lesquelles le nazisme ravagea le monde, il aurait constaté que ce « fils d'iniquité » était déjà venu...

Car nous constaterons bientôt qu'Adolf Hitler correspond parfaitement à la définition de ce que l'*Apocalypse* et l'*Épître aux Thessaloniciens* entendaient par là, à savoir un être hautement maléfique, ayant pour objectif l'extinction de la partie spirituelle de l'humanité et son ravalement sur le plan animal.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce que l'on découvre en décryptant certains textes anciens, car les célèbres « terreurs de l'an mille » avaient trait à tout autre chose que la fin du monde.

C'est ainsi que nous pouvons rattacher à la prophétie de l'apôtre Paul la description du comportement de l'*Antéchrist* selon Raban Maur.

Le bienheureux Raban Maur (Habanus Maurus) naquit à Mayence en 776 et y mourut en 856. D'abord moine à l'abbaye de Fulda, il alla étudier à Saint-Martin-de-Tours sous la direction d'Alcuin. Devenu le maître de Fulda il en fit le centre le plus brillant de la Germanie. Son œuvre civilisatrice au-delà du Rhin lui a valu le surnom de *præceptor Germaniæ*. Raban Maur nous a laissé des œuvres avec lesquelles il a tenté d'intéresser l'Allemagne de son époque aux problèmes spéculatifs ; *De Universo* constitue une sorte d'encyclopédie du savoir clérical de l'époque. On trouvera l'ensemble dans les tomes CVII à CXII de la *Patrologie* de l'abbé Migne. La prophétie de Raban Maur est assez courte et elle est ainsi conçue :

« « L'Antéchrist fera tout le contraire du Christ. Le Christ était humble, et il sera orgueilleux. Le Christ a exalté les humbles, et il exaltera les impies. Il enseignera tous les vices, détruira la loi de l'Évangile, et rétablira le culte des Démons. Il recherchera la vaine gloire et il se nommera Tout-Puissant.

L'Antéchrist sera entouré de devins et de magiciens qui enseigneront partout le mensonge et l'iniquité. Il fera périr dans la torture les chrétiens qui refuseront de l'adorer.

« Il donnera à ceux qui croiront en lui des trésors en abondance et ceux qu'il ne pourra corrompre par des présents il les asservira par la terreur. Et s'il ne peut les asservir par la terreur, il les fera périr misérablement. »

Lorsque le lecteur aura terminé la lecture de cet ouvrage, il constatera que, *étrangement*, le comportement d'Adolf Hitler, devenu *Führer du Reich* (chef suprême au civil comme au militaire) se trouve exactement décrit dans l'énoncé de l'évêque de Mayence. Tout y est, depuis les camps d'amour échangistes *(Lebensborn)*, les magiciens de la Thulé et les astrologues divers, les dons financiers et les domaines afférents à ses fidèles, le retour au culte des anciens dieux germano-scandinaves, le serment d'allégeance totale à sa seule personne, le projet de création d'une race de « seigneurs » et celle d'un type nouveau de *surhomme* libéré de la conscience, etc. En un mot, et si on atténue l'outrance eschatologique chrétienne de Raban Maur, on retrouve intégralement Adolf Hitler, l'*homme du Mal* de la prophétie paulinienne.

Et bien entendu, un autre grand voyant de l'Histoire, Michel de

Nostre-Dame, médecin et conseiller des rois Henri II, Charles IX et de la reine Catherine de Médicis, en a parlé en ses *Centuries* prophétiques, et il a parfaitement qualifié Adolf Hitler et ses fidèles.

En la VI[e] « Centurie », nous trouvons le quatrain numéro 34, qui les décrit en fin avril 1945, dans Berlin pilonné par l'artillerie et l'aviation soviétiques :

De feu volant la machination
Viendra troubler le grand chef assiégé.
Dedans sera telle sédition
Qu'en désespoir seront les profligés.

Le *feu volant* est le feu venu du ciel. *Machination* vient du latin *machinatio* : invention. Pour Nostradamus, ce feu volant est une invention nouvelle, il l'ignore. *Telle sédition* rappelle les abandons de Himmler et de Goering, que Hitler ordonne de fusiller, comme son beau-frère par alliance qu'il fera fusiller à Berlin pour avoir tenté de fuir la ville. Le terme *profligés* vient du latin *profligatus*, signifiant perdu, dépravé, infâme. *Désespoir* a trait aux suicides des époux Goebbels empoisonnant leurs six enfants, et à ceux d'Eva Braun et d'Adolf Hitler.

Que dire de plus ?

Il reste le problème de la « fin du monde » et du jugement dernier, qui doivent suivre cette venue du « fils d'iniquité ».

Si le lecteur nous le permet, nous demeurerons sur notre bonne vieille Terre, sans nous envoler dans les hauteurs de l'imagination eschatologique. Selon saint Paul, la venue de l'Antéchrist doit précéder le retour de Jésus en gloire. Reprenons donc les Évangiles.

Après sa résurrection, Jésus est apparu pendant des périodes contradictoires à ses apôtres : une journée selon *Luc (XXIV, 1-53), Pierre (évangile, 56-57), Tertullien (160-240),* l'*Epistola Apostolorum (LXII, 51)* ; mais huit jours selon l'*Épître de Barnabé (X, 8-9)*, un des quatre « pères apostoliques » (ayant connu les Apôtres), et quarante jours selon les *Actes des Apôtres (I, 3). Matthieu, Marc* et *Jean* demeurent dans le vague.

Ces apparitions diffèrent selon les récits quant au lieu. En Judée selon *Luc, Marc* et *Jean*. Mais en Galilée selon *Matthieu* et *Marc* (qui ainsi varie), *Jean (XXI)* et *Pierre (Évangile)*.

Sur son ascension vers le Ciel et son Père, même désaccord. Elle

a lieu pour *Matthieu (XXVIII, 16-20)* en Galilée, sur « la montagne ». Pour *Marc (XVI, 6-20)* elle a lieu en Galilée, mais on ne nous dit pas où. Pour *Luc (XXIV, 50-63)* elle a lieu à Béthanie en Judée, près de Jérusalem. Pour *Jean (XXI, 1-25)* elle a lieu en Galilée, mais sur le rivage du lac de Tibériade, et il s'agit d'une séparation, on ne parle pas d'ascension. Observons que monter au Ciel du sommet d'un montagne, et y monter des bords d'un lac, ce n'est pas la même chose, car le lac de Tibériade n'est pas au sommet d'une montagne. Enfin ces différences de lieu représentent un écart de cent dix à cent cinquante kilomètres.

D'autre part, lorsque les apôtres ébahis virent Jésus quitter le sol et monter dans les airs, puis disparaître, un ange leur apparut pour leur dire de ne plus attendre, Jésus devant revenir de la même manière à la fin des temps *(Actes des Apôtres : I, 9-11)*.

J'en demande bien pardon aux croyants, mais tout cela n'est pas recevable, ces contradictions multiples de témoins soi-disant oculaires démontrent simplement un récit imaginaire, amplifié et enrichi sans cesse de transmissions en transmissions.

De même que Jésus avait *vu* la fin du monde pour sa propre génération, alors que ce ne fut que la ruine de Jérusalem et d'Israël, de même Paul a *vu* la venue d'un « adversaire du genre humain », et l'a complétée, cette fois inconsciemment, du retour de ce Jésus qu'il prêchait depuis des mois.

On peut toutefois admettre que si le fondateur du christianisme n'est pas revenu en chair, il est peut-être revenu en esprit. En effet, depuis la fin du cauchemar hitlérien, les peuples ont davantage pris conscience de leur nécessaire solidarité, ce malgré des intérêts souvent divergents en bien des domaines. Les nations riches et heureuses se sentent mauvaise conscience devant la misère des peuples sous-développés. Enfin, les Églises elles-mêmes, à l'exclusion semble-t-il des orientales, ont mis une sourdine à leurs intolérances des temps anciens. La prophétie de *Zacharie (II, 4)* n'est peut-être pas encore réalisée, mais on commence à tenir compte envers les animaux de ce que disaient l'*Ecclésiaste (III, 22)* et les *Psaumes (XXVI, 3)*. Enfin, si le loup et l'agneau ne paissent pas encore ensemble (pauvre loup !) selon *Esaïe (XI, 6* et *LXV, 25*), la guerre d'agression n'est plus considérée comme un haut fait, mais bel et bien condamnée. C'est déjà un progrès.

En fait, la venue de ce « fils d'iniquité » a donc bien coïncidé avec, non pas la *fin du monde*, mais bien la *fin d'un monde*. Soixante-huit millions de morts, tant militaires que civils, de multi-

ples génocides, des villes et des villes rasées sous un feu venu du ciel, deux Empires coloniaux couvrant l'Asie et l'Afrique, anglais et français, et qui, en disparaissant, laissent derrière eux la guerre civile en Asie comme en Afrique, avec de nouveau des millions de morts (Pakistan, Corée, Viêt-nam, Cambodge, etc.). Inutile de prolonger ce bilan, le lecteur a déjà compris : avec la venue du « fils d'iniquité », *un monde est mort à jamais*. Et les fléaux naturels ont succédé à la fureur des hommes avec de gigantesques incendies de forêts (Canada, États-Unis, Amazonie), des inondations catastrophiques (Bangladesh), des famines, etc. Bref, les célèbres « quatre cavaliers de l'*Apocalypse* » représentant la guerre, la famine, les épidémies et la mort ! (*op. cit. VI, 1* à *8*). Bien sûr, Jésus n'est pas revenu du Ciel, mais le lecteur le plus exigeant admettra que l'Histoire ne nous a rien apporté de tel dans le passé, en ce court délai de quarante-neuf ans, moins d'un demi-siècle.

Et qu'est-ce qu'un demi-siècle dans l'histoire du monde ?

Enfin, si aucun Jésus revenu en chair n'a détruit par sa parole l'*homme du Mal* de saint Paul, il faut se souvenir que plus de huit cents prêtres catholiques et plus de quatre cents pasteurs protestants, tous de diverses nationalités, sont morts au camp de Dachau. Or des messes, plus ou moins abrégées, y furent célébrées *clandestinement*, avec comme espèces eucharistiques le pain noir des déportés et de l'eau plus ou moins pure. Ces messes furent déclarées valides par le pape Pie XII à la Libération.

Si nous nous souvenons qu'il existe en toute liturgie, latine ou orientale, une *prière d'intention* qui oriente le sacrifice ainsi célébré, on peut facilement concevoir qu'à Dachau elle avait pour objectif de réaliser le verset *II, 8* de la seconde *Épître aux Thessaloniciens*...

4.

AU-DELÀ DE LA GRANDE MURAILLE...

Tout le monde a entendu parler de la Grande Muraille de Chine, immense système de fortifications érigé contre les nomades barbares de l'Asie centrale, les Hiong-Nou, que l'on a identifiés avec les Huns. Commencée sous le règne de Ts'in Che Houang-ti, fondateur et unificateur de l'empire du Milieu au IIIe siècle avant notre ère, ce qui en reste date des Ming (XVe-XVIIe siècle). Cette muraille, jalonnée de tours de guet et de défense, assez large pour permettre le cheminement des chars de guerre et de la cavalerie, s'étendait sur plus de deux mille cinq cents kilomètres de la mer Jaune au golfe du Po-Hai au nord de Tientsin, et de Pékin au désert de Gobi, au-delà duquel régnaient les tribus de Hiong-Nou.

Cette Grande Muraille a suggéré à René Guénon l'idée de l'existence d'un *rempart psychique*, naturel et permanent, séparant notre monde visible à trois dimensions d'un autre monde, invisible à nos yeux, où vivrait toute une population en de multiples aspects, allant de créatures à deux dimensions à celles à une dimension.

Dans le symbolisme de la tradition hindouiste, cette « Grande Muraille » est la *montagne circulaire (Lokâloka)* qui sépare le « cosmos » *(loka)* des « ténèbres extérieures » *(aloka)*. C'est peut-être cette dénomination de « montagne circulaire », analogue aux cratères de la Lune, qui a fait imaginer aux nazis une terre creuse...

Par la matérialisation progressive des humains, par l'abandon des activités spirituelles et des religions les justifiant, par des expérimentations imprudentes, des « fissures » se sont produites peu à peu en ce rempart psychique, rempart que l'on peut comparer (toutes proportions gardées) à une cage de Faraday, aux mystérieux anneaux de Van Allen, à la couche d'ozone entourant notre globe,

ou au cercle de protection des magiciens et des bergers de certaines régions. Que ce rempart vienne à être fissuré ou rompu, et il en résultera inévitablement des perturbations dont on ne peut d'avance évaluer l'importance, voire même une invasion d'entités maléfiques désireuses de s'incarner en des formes humaines, ou, plus simplement, de nous gouverner télépathiquement à des fins qu'elles seules connaissent.

Pour René Guénon, qui combattait de bonne heure les pratiques du spiritisme d'Alan Kardec et de ses disciples en un livre intitulé *L'Erreur spirite*, la survie posthume n'en existe pas moins, sans rien devoir aux théories évoquées ci-dessus. Dans *Le Figaro* du 22 janvier 1951, André Rousseaux intitulait son article « Le dernier jour de René Guénon », rappelant ce que le philosophe déclara à ses proches en ses derniers moments : « Soyez sans crainte, je ne vous quitterai pas ; vous ne me verrez plus, mais *je serai là, et moi, je vous verrai.* »

En cette déclaration René Guénon rejoignait la tradition universelle ; le judaïsme avec l'évocation posthume du prophète Samuel par la sorcière d'En-Dor à la demande du roi Saül *(I Samuel, XXVIII, 7)*, et les nombreuses condamnations prononcées dans le *Pentateuque* contre ces évocations. Le christianisme démontre que l'invisible est aussi le monde des morts avec toutes les apparitions de Jésus à ses disciples. Et l'hindouisme nous le précise avec ses traditions sur les *Pitris* (défunts), âmes désincarnées en quête d'une nouvelle incarnation karmique. Enfin l'Islam confirme, avec tout ce qu'en dit le *Coran* en ses sourates concernant le sort posthume des fidèles des diverses religions : islamique, juive, chrétienne, sabéenne.

Mais ce monde invisible n'est pas que celui des morts. Là encore judaïsme, christianisme et islam ont affirmé comme l'hindouisme l'existence de hiérarchies spirituelles appartenant à une autre dimension, et se subdivisant en *ordres*, angéliques ou démoniaques.

Observons toutefois qu'il s'agit là de *dogmes*, et qu'aucune expérience évocatoire de ces entités particulières par un mage quelconque *n'a jamais donné de résultat*, hormis celles où ledit mage était dupé par une entité inférieure, cas le plus courant ! Les phénomènes de *possession* dite diabolique, objet d'exorcismes rituels par des prêtres dûment habilités par l'autorité supérieure, ne démontrent que l'action d'entités extrêmement basses, affligées d'une mégalomanie justificative de leur état ou dérivant de leur nature. Les célèbres expériences continuées pendant des années par

le regretté docteur Osty et ses assistants, avec tout ce qu'un laboratoire scientifique peut obtenir en matière de contrôle définitif, excluant toute supercherie, ont démontré *l'existence de cet au-delà du contingent et du visible*, mais rien de plus dans les domaines de la dogmatique religieuse.

Par contre, les expériences dans le domaine de la *magie pratique* ont démontré l'existence d'entités psychiques à deux dimensions, correspondant à ce que la tradition universelle a défini sous les noms de *Génies* ou d'*Intelligences*. A un degré inférieur se situeraient ce que l'on a dénommé des *Élémentaux*, ou esprits des quatre éléments des Anciens : *feu, air, eau, terre*. Dans le monde invisible, les *Intelligences* ou *Génies* (*Djenoun'* de l'Islam), correspondraient au règne hominal, et les *Élémentaux* au règne animal, voire végétal.

A cela s'ajouteraient les *esprits* des morts insuffisamment évolués, ou se trouvant encore dans l'ignorance de leur nouvel état.

En résumé, comme le *point* engendre la ligne, la *ligne* engendre la *surface*, et la *surface* engendre le *volume*, il y aurait quatre « dimensions » dans le domaine de la Création. Que nous appartenions à la dernière, la plus basse et la plus matérielle, celle des *volumes* à trois dimensions, c'est une certitude ! Cela n'exclut pas que la même Création ne puisse s'étager au-dessus de notre plan matériel en d'autres formes d'existence. Et cette hypothèse, devenue certitude pour la plus grande part de l'humanité, chemine avec cette dernière depuis ses origines. Elle n'est donc pas à exclure.

Là encore, judaïsme, christianisme, islam, hindouisme sont absolument d'accord sur la réalité de ces *créatures*. Le fait de leur invisibilité ne prouve rien. Nos cinq sens ne perçoivent qu'une frange très limitée du monde vibratoire qui nous entoure ; nous ne voyons rien *avant le rouge* et rien *après le violet* ; nous n'entendons pas les *ultrasons* que perçoivent nos animaux familiers, et encore moins les *infrasons*. Et pour le musulman, c'est donc devenu article de foi que l'existence de cette population, qui se reproduirait par polarisation, avec naissance et mort, mais dans un *temps* qui n'a aucun rapport avec le nôtre. C'est pourquoi le *Coran* affirme : « Parmi nous il est des *Génies* vertueux, il en est de pervers, et nous sommes divisés en plusieurs Ordres. » *(Coran : LXXII, 11.)*

Seul le christianisme a négligé de parler de ces entités fort diverses, et j'ai retenu à ce propos la réponse que me fit un très savant bénédictin de l'abbaye Sainte-Marie à Paris. Comme je lui citais le texte de l'*Exode* interdisant d'adorer « ... ce qui est *en haut dans le ciel, en bas sur la Terre*, ou *dans les eaux sous la terre*... »

(Exode: XX, 4), lui rappelant que l'hébreu *reseph* désigne aussi bien un oiseau ordinaire qu'un « fils de la flamme » (*Dictionnaire rabinique* de Sander), c'est-à-dire une entité, et que l'Église ne parlait jamais de ces créatures particulières, il me répondit simplement que l'Église n'ignorait pas leur existence, mais, ajouta-t-il: « Nous n'avons pas reçu de *révélation* à leur sujet. »

En ce qui concerne les maisons hantées, lorsqu'elles ne sont pas le fait de mauvais plaisants ou de truqueurs intéressés, il ne s'agit le plus souvent que de phénomènes de médiumnité liés à la présence d'un ou d'une enfant en pleine mutation de la puberté, et le monde invisible n'y est pour rien. Et si les phénomènes sont réels, si aucun enfant n'est lié à la demeure, ni aucun individu hystérique, il faut alors envisager une manifestation d'un autre plan. Or le caractère hystérique d'Adolf Hitler avait déjà été décelé pendant la guerre de 1914-1918 par le commandant de sa compagnie, lequel, *pour ce motif*, avait déclaré se refuser à en faire un sous-officier, malgré sa Croix de fer de 1re classe. Cette hystérie, nous la retrouverons en son comportement, sexuel d'abord, puis politique, s'aggravant d'année en année. Et il éclairera tout ce que nous révélerons au chapitre du « fer de lance ensorcelé » (*supra* page 191).

Mais pour Adolf Hitler il faut envisager un autre aspect que l'hystérie *et s'y ajoutant* pour en expliquer le comportement.

Lorsque le Führer déclarait n'être que « l'aimant que l'on promène sur cette limaille qu'est le peuple allemand », il parlait vrai pour une fois! Car Hitler ne fut, au sein du pangermanisme actif, que l'équivalent du *golem* des kabbalistes hébreux. Rappelons donc brièvement les faits légendaires attachés à ce terme.

Le *golem* n'était rien d'autre qu'un *téraph* (pluriel: *téraphim*), c'est-à-dire une *idole*, simple support matériel permettant à une entité de s'incarner par incorporation rituelle. Modelé sous des aspects planétaires précis par le kabbaliste, cette statue anthropomorphique était constituée d'argile et d'eau *(Genèse: II, 7)*.

Au cours d'une cérémonie évocatoire, le magicien associait l'entité évoquée à la statue plus ou moins grossière qu'il venait de modeler de ses mains, et par des rites de propitiation (sacrifices, encensements, etc.[1]) il la maintenait sous sa dépendance. Mais il

1. En Inde, et encore couramment à notre époque (notamment au temple d'Amber, près de Jaipur, et le *vendredi*), les statues de Kali « la Noire » sont exactement ainsi entretenues par ses prêtres. Ceux-ci les enduisent du sang des victimes animales sacrifiées (autrefois il y avait également des victimes humaines), et ils les encensent par la combustion ininterrompue des baguettes d'encens offertes par les fidèles. Rappelons

arrivait qu'un jour l'entité se rebellât contre cette sujétion, ou que le magicien ait supprimé les rites de propitiation nourrissant psychiquement le *golem*. Alors, après avoir mis à mort son créateur, le *téraph* s'en allait au hasard de son comportement astrologique, véhiculant ici et là la ruine et le malheur.

Pour le neutraliser il fallait effacer de son front le mot qui y était transcrit à son élaboration: *AEmet*, soit *véridique, réel*, et en supprimant *AE* il ne restait plus que *met*, soit: *mort, inexistant*; alors le *golem* se désagrégeait et tombait en poussière *sèche*.

On trouvera dans l'ouvrage de Chajim Bloch: *Le Golem*, traduit en 1928 à Strasbourg par F. Ritter, l'histoire du *golem* réalisé à Prague par le célèbre rabbin Loew, né à Worms en 1513 et mort à Prague en 1609. Ami de Tycho de Brahé, il fut également le conseiller et le maître en alchimie de l'empereur Rodolphe II au sein du Hradschin, son château de Prague, la « ville dorée[1] ».

Or c'est ce que fut très exactement Adolf Hitler, rien d'autre qu'un *golem* réel, *véhicule charnel* d'une entité maléfique annoncée par diverses prophéties, *et suite à une manipulation d'ordre occulte effectuée sur lui par Dietrich Eckart, avec son accord*, comme nous le verrons bientôt (*infra* page 118).

D'où sa phrase énigmatique: « C'est avec *la certitude d'un somnambule* que je poursuivrai sur la voie que la Providence m'a montrée. » C'était reconnaître implicitement n'être qu'un *golem*...

Et les terreurs qui l'envahirent peu à peu et auxquelles ses familiers ne comprirent rien, signifiaient bien la *possession*.

que Kali était la déesse de la Mort adorée par les Thugs, la célèbre secte des *Étrangleurs*, et qui recrutait pourtant ses adeptes parmi les musulmans de l'Inde.

1. Bien entendu la réalisation d'un *golem* était sévèrement condamnée par la religion juive, parce que créatrice d'une *idole*, et son créateur une fois connu relevait du *hérem*, la terrible excommunication juive. C'est très certainement à des magiciens juifs dévoyés que l'on doit les quelques *crimes rituels* historiquement certains du Moyen Âge. Malheureusement, les populations juives innocentes et pieuses payèrent en persécutions les crimes de tels magiciens.

5.

L'ANTISÉMITISME EN EUROPE

Durement persécutés par les rois wisigoths, les juifs d'Espagne jouirent d'une grande tolérance après la conquête arabe. On vit fleurir les communautés de Grenade, de Tolède et de Cordoue, mais la conquête de l'Espagne par les intégristes Almohades à partir de 1046, devait mettre fin à cette période heureuse de communication intellectuelle entre les deux communautés musulmane et juive.

La condition des juifs dans l'Europe chrétienne était très différente ; elle a beaucoup varié selon les époques et les régions, la papauté a généralement montré, à l'exemple de Grégoire le Grand, beaucoup d'humanité à leur égard. Mais les Pères de l'Église avaient posé les bornes doctrinales d'une rigueur qui, si elle put parfois s'atténuer momentanément, ne se démentit jamais en ses principes jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Les rois germains, païens ou aryens, ne prirent aucune mesure particulière contre les juifs, mais leur attitude changea à dater de leur conversion au christianisme.

C'est ainsi qu'en 613 le roi wisigoth Sisebut inaugura la première persécution contre les juifs en Espagne. En 629, Dagobert Ier expulsa ceux qui refusèrent le baptême, et désormais le juif fidèle à la religion de ses ancêtres allait être un étranger en toute la chrétienté, avec toutes les conséquences qu'entraînait l'interpénétration du spirituel et du temporel dans la société. Exclus des fonctions administratives et de la possession du sol, les juifs qui avaient toujours été dans le passé un peuple d'agriculteurs furent réduits à des activités commerciales dont l'Occident médiéval, attaché surtout à la propriété foncière (avec tout ce qu'imposaient les *lois du fief*, tant au seigneur lui-même qu'à ses vassaux), se désintéressait totalement.

A l'époque de Charlemagne, les juifs monopolisent totalement le commerce en Occident, et l'empereur, conscient de leur rôle économique, leur assure sa protection. Mais à partir du XIe siècle, une nouvelle classe de marchands se constitua, et les juifs apparurent alors comme de redoutables concurrents par leur dispersion et leur internationalisme. On s'efforça donc de les éliminer en leur imposant ce titre absurde de *déicides*, comme s'il était imaginable que des hommes aient pu assassiner Dieu ! L'élan des Croisades répandit partout un climat de guerre sainte contre « l'Infidèle », englobant à la fois le juif et le musulman, climat dont le juif fut la première victime par sa présence même, alors que le musulman était encore très loin.

Dès le début de la première croisade, des foules exaltées massacrèrent environ cinquante mille juifs en diverses régions d'Allemagne (1096). Cette tragédie fut suivie de plusieurs autres en Allemagne (1147), puis en France, en Angleterre (1189-1190). On accusa les juifs d'empoisonner les puits et de pratiquer des meurtres rituels. Ces mouvements de la folie populaire se heurtèrent parfois à des oppositions de souverains, tel l'empereur d'Allemagne Henri IV (celui de Canossa), qui prit des mesures pour protéger les juifs après les massacres de 1096, et aussi à celle de la papauté d'alors.

Cependant les autorités s'accordaient avec l'opinion populaire pour mettre les juifs au ban de la société, et les reléguer en dehors de l'ordre social habituel. A partir du IIIe concile du Latran en 1179, l'Église prit l'initiative de ces mesures générales, qui entraient dans ce qu'elle considérait comme la lutte contre les hérésies. C'est ainsi que le IVe concile du Latran imposa aux juifs le port d'un chapeau distinctif parti blanc et jaune (couleurs de la papauté), ce qui imposait de les respecter eux et leurs biens, et les faisait sujets du pape. Le pape Innocent III rappela le sens spirituel de leur présence dans le monde, comme l'avaient précisé saint Paul et saint Augustin.

Mais les souverains n'avaient cure de ces conseils et de ces arguments théologiques auxquels ils n'entendaient rien. Tantôt freinant, tantôt libérant les passions populaires, ils dosaient habilement la menace, en exerçant sur les juifs le chantage d'une insécurité permanente leur permettant de leur extorquer des sommes considérables. On expulsait périodiquement les communautés juives pour confisquer leurs biens, et on les autorisait à revenir quelques années plus tard, moyennant un nouvel impôt, la persé-

cution étant devenue un élément de la fiscalité médiévale. Ainsi s'expliquent les expulsions successives qui eurent lieu en France sous Philippe-Auguste (1182), Philippe IV le Bel (1306), sous Charles VI (1394), mais elle fut le fait de son frère Louis d'Orléans et de sa maîtresse la reine Isabeau de Bavière, car Charles VI était fou depuis deux ans. En Angleterre l'expulsion eut lieu sous Jean sans Terre (1210), et Edouard Ier (1290).

Ces mesures demeuraient extrêmement populaires, car le bon peuple chrétien se voyait libéré *ipso facto* de toutes ses dettes envers les créanciers juifs. Lorsque Louis X le Hutin décida d'affranchir tous les serfs du domaine royal, ces rachats furent soldés par les emprunts à la banque juive, emprunts qui ne furent évidemment pas remboursés. Il faut dire que seuls les juifs pouvaient exercer le métier de prêteur à gages, profession interdite aux chrétiens.

Avec la croisade des Pastoureaux (1320) sous le règne de Philippe V le Long, en Allemagne (1336), et lors de la *peste noire* qui ravagea l'Europe en 1348, de nouveaux massacres eurent lieu. Cela amena un reflux des juifs en Provence, où, protégés par le roi René et sa succession, ils connurent un sort assez enviable jusqu'à la fin de l'indépendance du royaume de Provence et son rattachement au domaine capétien, en 1481. Également dans l'Espagne chrétienne, où les persécutions ne commencèrent qu'au milieu du XIVe siècle, avec les massacres de 1391 et de 1412.

C'est alors que les juifs de l'Europe médiévale se groupèrent, à l'origine volontairement, en des quartiers qui à partir du XIe siècle devinrent de véritables ghettos, totalement séparés des quartiers chrétiens. Cette décision initiale avait pour but d'empêcher les juifs de céder à une assimilation progressive par le milieu chrétien, d'abandonner insidieusement les pratiques rituelles, d'entendre les arguments contre l'attente du Messie, et surtout de ne pas utiliser des aliments interdits ou non sacralisés par le rite judaïque, tels que le pain, la viande et le vin. Ces communautés disparurent totalement après les expulsions de 1290 en Angleterre, de 1394 en France, d'Espagne en 1492, et du Portugal en 1496.

En Allemagne les juifs continuèrent à vivre, mais en des conditions très difficiles. Les belles gravures sur bois de Michel Wolgemuth et de son célèbre élève Albert Dürer illustrent le *Liber Cornicarum* publié en 1493 à Nuremberg. On y voit les brasiers où par *aliquot miliae* (« plusieurs milliers »), les juifs furent brûlés en leur vêture ordinaire (sans la chemise soufrée des hérétiques), à Wurtzbourg en 1298, à Rothenbourg en 1348, en 1492 à Bratislava,

Passau, Ratisbonne, etc. En France ils n'avaient plus pour refuge que le comtat Venaissin où ils se trouvaient sous la protection pontificale, d'où leur surnom de « juifs du pape ». L'influence de la papauté, souveraine en Italie, contribua beaucoup à faire de ce pays un havre pour les juifs expulsés de partout.

Parallèlement, lorsque les communautés juives de Provence reçurent l'ordre de se convertir ou de quitter les lieux en 1481, lors du rattachement à la France capétienne, de nombreuses familles partirent pour la Turquie où elles furent accueillies avec bienveillance par le sultan.

Le mouvement humaniste de la Renaissance donna un nouvel essor aux études juives. Contre Pferfferkorn, un juif converti qui voulait faire saisir et détruire les livres de prières et d'étude du judaïsme, le grand érudit allemand Reuchlin prit la défense du Talmud en démontrant qu'il ne nuisait en rien au christianisme, et les autorités ecclésiastiques de Rome finirent, après un long procès qui divisa tout le monde intellectuel de cette époque, par lui donner gain de cause en 1516. Toutefois, une tradition veut que le Talmud fut expurgé de certains passages visant la personnalité historique de Jésus.

Au cours du XVIe siècle des chaires d'hébreu furent créées en de nombreuses universités, dont celle de Paris en 1530. De nombreux lettrés se passionnaient en effet pour la Kabbale. Toutefois les juifs n'eurent rien à gagner à la Réforme, et Luther se montra violemment antisémite. Parmi les nations ayant rallié le protestantisme, la Hollande fut la première à assouplir son attitude envers les juifs en accueillant de nombreux réfugiés d'Espagne, et en leur accordant une identité politique presque égale avec les Hollandais.

La Contre-Réforme marqua un raidissement de la papauté à l'égard du judaïsme, Paul IV remit en vigueur la législation antijuive du Moyen Âge en 1555, et ce fut à cette date que parut pour la première fois à Rome le système du ghetto en tout son rigorisme ; des juifs portugais refusant d'abjurer furent brûlés vifs à Ancône, ville où ils s'étaient réfugiés, sur ordre des autorités pontificales. Et le sultan de Turquie, Soliman le Magnifique, dut intervenir avec force pour protéger ses sujets israélites. En effet, les juifs accédaient en Turquie à tous les emplois et tous les postes sans aucune discrimination raciale et religieuse.

En Pologne, jusqu'en 1648, les juifs avaient obtenu depuis 1551 une autonomie presque complète, et se gouvernaient eux-mêmes selon la loi juive. Mais à cette date, les Cosaques révoltés contre les

Polonais envahirent les provinces du Sud, et sous la direction de l'hetman Chmielnicki se livrèrent à des massacres systématiques. Puis ce furent les envahisseurs russes et suédois, qui en Pologne occidentale et en Lituanie, ravagèrent les communautés juives de ces provinces. En dix années, de 1648 à 1658, plus de vingt mille juifs furent massacrés. Le fanatisme populaire étant de nouveau ainsi déchaîné, d'autres pogroms eurent lieu au XVIIIe siècle, notamment à Ouman en 1768. Dès lors les juifs refluèrent vers l'ouest de l'Europe, en Hollande et en Angleterre notamment.

En Allemagne, le populaire demeurait antisémite, mais les empereurs et les petits souverains de ses États s'efforcèrent de protéger les juifs, ayant souvent recours à eux pour résoudre des problèmes financiers. En France et jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, les juifs demeurèrent exclus du royaume, à la réserve des territoires anciennement du Saint Empire romain germanique, de la Provence, de l'Alsace, de la Lorraine, de la région de Bordeaux et de Bayonne, où vivaient librement les descendants des anciens réfugiés d'Espagne.

En Prusse, Frédéric II prit des mesures en faveur des juifs ; en Autriche l'empereur Joseph II, frère de la reine Marie-Antoinette, par son édit de 1782 leur permit de s'adonner à l'artisanat, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, d'envoyer leurs enfants dans les écoles publiques et dans les universités. Aux États-Unis, dès la déclaration d'indépendance de 1776, l'égalité politique avait été accordée aux juifs, et en France, en 1791, l'Assemblée constituante l'avait fait sur proposition de Mirabeau et de l'abbé Grégoire.

Mais si les souverains d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne savaient se conduire correctement envers leurs communautés juives, il n'en était pas de même en Russie. Et à peu près partout les masses populaires demeuraient antisémites en leur majorité. Tout cela préparait un humus sur lequel allait germer en Allemagne, en Autriche, et dans les États balkaniques, les pousses d'un des plus grands génocides de l'Histoire. Seule l'Italie fasciste demeura neutre en ce problème (Mussolini avait des juifs en son Grand Conseil), mais l'entrée des troupes allemandes en septembre 1943, suite à la demande d'armistice, allait introduire en Italie l'intolérance nazie.

L'antisémitisme se manifesta d'ailleurs en Allemagne dans un milieu où il n'aurait jamais dû avoir sa place, à savoir la franc-maçonnerie.

A son origine la maçonnerie allemande fut dominée par la forte personnalité de Frédéric II, ami de Voltaire, qu'il admirait pour sa libre façon de penser de la religion en général. Dès le départ la maçonnerie allemande avait inséré un nouveau grade dans sa haute hiérarchie déjà surchargée, grade qui devait annihiler les effets mystiques de celui de *chevalier Rose-Croix* (18e degré), puisque venant bien après. Ce grade était celui de *chevalier prussien* (21e). Tout son symbolisme a trait à l'abandon du christianisme sous toutes ses formes, d'où son second titre : *Noachite,* et la couleur de ses gants et insignes[1].

Il s'agissait là des loges dites « Vieilles Prussiennes » :

A :
— Grande Loge mère de Berlin : « Aux Trois Globes » (1740),
— Grande Loge nationale des francs-maçons allemands (1770),
— Grande Loge de Prusse de Royal York : « A l'Amitié » (1798).

Ces obédiences maçonniques quittèrent en 1920 la Fédération des Grandes Loges allemandes, devant l'orientation humanitaire et internationaliste des autres formations maçonniques d'Allemagne :

B :
— Grande Loge de Hambourg,
— Grande Loge de la franc-maçonnerie éclectique, de Francfort,
— Grande Loge de Bayreuth : « Au Soleil ».

En ce qui concerne la franc-maçonnerie en Russie et en Pologne, on se référera à l'étude très documentée du docteur Ernest Friedrichs, professeur au Corps des cadets à Berlin, publiée en 1908 (Berne, 1908, texte français).

Ce qui est également particulier, c'est que cette maçonnerie dite « Vieille Prussienne » était non seulement *antichrétienne* par anticléricalisme, mais également *antisémite*. Pendant fort longtemps les obédiences du groupe A (ci-dessus) se refusèrent, non seulement à « initier » un candidat israélite, mais même à recevoir en « visiteur » un maçon juif. Par la suite elles finirent, obligées par l'internationalisme de l'Ordre maçonnique tout entier, par recevoir des maçons israélites en « visiteurs », mais sans pour cela admettre des candidats juifs à l'initiation en leurs ateliers.

1. Nous dirons simplement, à l'intention des francs-maçons qui nous liront, que cette couleur est celle de l'*hérésie* dans la symbolique traditionnelle.

Ces usages étonnants ont fini par disparaître, avec la renaissance en Allemagne fédérale de la Grande Loge unifiée d'Allemagne le 19 juin 1949, à l'église Saint-Paul à Francfort. Mais deux des Grandes Loges « Vieilles Prussiennes » du groupe A ne s'étaient pas jointes à cette manifestation. Et même si elles se sont intégrées en 1958, elles conservent, du fait du règlement intérieur de la nouvelle obédience générale, leur statut particulier. Ce qui leur permet, si un atelier le désire, de refuser sans scandale et discrètement toute candidature non aryenne.

Quant à la République démocratique allemande (R.D.A.), il en était de même chez elle comme il en fut de tous les États vassaux de la Russie soviétique. Le problème ne se posait pas de savoir si un candidat était juif ou non, car la franc-maçonnerie y était formellement interdite ! Et ce sera un test fort valable pour l'efficacité de la fameuse *perestroïka*, que de voir renaître la franc-maçonnerie en ces États.

6.

LE PANGERMANISME

On errerait grandement en supposant que le courant qui porta Adolf Hitler au pouvoir suprême en Allemagne était né quelques années auparavant, au sein d'organisations plus ou moins occulto-mystiques comme la *Thulé*. Bien avant cela était apparu ce qui reçut en Europe et aux États-Unis le nom de *pangermanisme*.

Le mouvement de ce nom visait à réaliser l'union politique et économique de tous les peuples d'origine germanique. Et il est certain que dans le psychisme de ses partisans, les vieux mythes nordiques, scandinaves ou germains, avec l'auréole entourant les *Eddas*, étaient pour beaucoup dans ce transfert au sein d'une matérialité s'exerçant en tous domaines.

Il s'opposait à celui dit de la « Jeune Allemagne » *(Junger Deutschland)*. Mouvement littéraire et politique qui se développa outre-Rhin de 1830 à 1840 à la suite de la révolution de juillet 1830 en France, celui-ci entrait alors en lutte contre une société figée en tous domaines.

Il s'écartait à la fois du romantisme mystique et conservateur de l'époque de la Sainte-Alliance, et de l'attitude d'indifférence aristocratique manifestée par Goethe en sa vieillesse. Les principaux représentants de la « Jeune Allemagne » furent Ludwig Börne, Karl Gutzkow, Laube, Wienberg, Mundt et bien entendu Henri Heine. Par trop en avance sur leur époque, les membres de ce courant luttèrent pour la démocratie, le socialisme saint-simonien, l'égalité de l'homme et de la femme, l'émancipation des juifs (au-delà du Rhin cela avait son importance partout). La publication du roman de Gutzkow: *Wally die Zweiflerin* provoqua en Allemagne un immense scandale, et la Diète germanique, le *Bundesrat*,

décida en 1835 d'interdire tous les écrits des membres du groupe « Jeune Allemagne », dont l'influence déclina rapidement après 1840.

Du fait de l'antagonisme franco-allemand, remontant indiscutablement à celui de la reine Louise de Prusse, épouse de l'instable Frédéric-Guillaume III, et de Napoléon Ier, la notion de pangermanisme passa dans le vocabulaire de la polémique politique au cours de la période précédant la Première Guerre mondiale, de 1914 à 1918 et même après. On alla jusqu'à identifier pangermanisme et panprussianisme, alors qu'il s'agissait, ce que savaient les hommes d'État européens, d'idéologies opposées.

Il y eut d'abord le *Tugendbund*, ou « Ligue de la vertu », au sens latin du terme : *virtus* signifiant *force*. Cette association fut constituée en avril 1808 à Königsberg par des officiers et des fonctionnaires nationalistes, en vue de préparer la régénération de la Prusse, vaincue par Napoléon Ier. Celui-ci exigea la dissolution du *Tugendbund* en décembre 1809, mais il se reconstitua dès les « guerres de libération », avant d'être finalement dissous sous l'influence de Metternich qui craignait ses idées libérales.

Sans en faire partie, des intellectuels et des philosophes comme Fichte, Schleiermacher, des savants comme Humbold, des poètes comme Kleist, Arndt, furent les inspirateurs de ce mouvement qui influença considérablement le monde universitaire.

On considère ensuite trois périodes dans la diffusion progressive du pangermanisme au sein des masses allemandes :

1. à partir de 1813, pendant les guerres contre Napoléon Ier ;
2. à partir du règne de Guillaume II ;
3. à partir de la défaite allemande de 1918.

Grande Allemagne et Petite Allemagne au XIXe siècle

Il convient d'abord de distinguer le pangermanisme doctrinal érigé en système, du sursaut nationaliste et patriotique qui souleva la Prusse en 1813 et 1814 contre la domination napoléonienne. C'est ainsi que Fichte, en son ouvrage *Discours à la nation allemande*, exaltait les qualités de son peuple, mais il lui attribuait une mission à la fois spirituelle et morale, sans pour autant rêver d'une domination politique de l'Allemagne sur le monde entier.

Au contraire, deux auteurs contemporains de Fichte : Arndt et Jahn, affirmèrent la primauté d'une construction politique, la nécessité de susciter un État unissant tous les Allemands, et cimentés par une éducation populaire typiquement nationaliste. En leurs

œuvres, on rencontre une véritable haine chauvine qui peut s'expliquer par la rancœur de l'orgueil blessé par la défaite. Il en sera de même d'ailleurs en 1918 ! On le voit, dès 1815, le problème d'un rassemblement géopolitique de tous les Allemands (l'empire d'Allemagne n'existera qu'en 1871), rassemblement unissant la Prusse, l'Autriche, la Bavière, la Hesse, etc., problème totalement inconnu des Allemands du XVIIIe siècle, se posait déjà aux intellectuels d'outre-Rhin.

Cette unité pouvait se faire avec l'Autriche, ou sans elle. Et déjà en 1848, au parlement de Francfort, on vit s'opposer les partisans de la Grande Allemagne (plus tard le Grand Reich) et ceux de la Petite Allemagne, rassemblée autour de la Prusse, mais sans l'Autriche. Le motif était probablement dans une certaine latinité de l'Autriche catholique, difficilement assimilable à une conjonction d'États majoritairement luthériens. La Petite Allemagne avait l'appui des courants libéraux, insistant sur le fait que l'Autriche n'était pas un État totalement allemand.

La Petite Allemagne devait être réalisée par Bismarck grâce au *Zollverein*, union douanière des petits États allemands et de la Prusse, et dirigé contre l'Autriche bien entendu.

On peut dire que Bismarck a parfaitement exprimé et concrétisé le pangermanisme latent alors dans les âmes prussiennes. A la fois réaliste et opportuniste, restreignant les libertés, pratiquant l'intimidation systématique de ses adversaires, Bismarck n'hésite pas à affirmer que « l'intérêt de la Prusse est le seul poids normal qui doive entrer dans la balance de notre politique », et que les grands problèmes de l'époque ne sauraient être résolus par un Parlement, mais bien « par le sang et par le fer ».

Son programme — l'unité de l'Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse — exige en premier lieu l'élimination de l'Autriche en tant que tuteur subi à contrecœur par les divers États allemands. De ses menées subtiles naîtra la guerre éclair de juin-juillet 1866, où l'Autriche sera écrasée à Sadowa. La Confédération germanique est dissoute, et la Prusse constitue aussitôt en Allemagne septentrionale le *Norddeustcher Bund* (Front allemand du Nord), nouvelle confédération regroupant, sous la houlette prussienne cette fois, les vingt-deux États situés au nord du Main. En outre la Prusse annexe plusieurs États alliés de l'Autriche : Hanovre, Nassau, Hesse-Cassel et Francfort. Aussi le libéralisme, jusque-là adversaire de Bismarck, va-t-il céder la place à un courant nationaliste né de ces succès, courant qui deviendra rapidement un pangermanisme agressif comme on va le constater.

Le pangermanisme sous le règne de Guillaume II

Le mot de Bismarck à son grand-père Guillaume Ier : « N'ajouterez-vous rien à l'héritage de vos ancêtres ?... », dut frapper très tôt Guillaume II, troisième empereur d'Allemagne. Alors qu'en fait Bismarck, sans cesser de renforcer la puissance du nouvel empire, avait eu toujours soin de ne pas inquiéter la Russie et l'Angleterre, se refusant à toute expansion germanique dans les Balkans ou vers l'Est et encourageant fort peu une expansion coloniale possible, le nouvel empereur inaugura une nouvelle politique. Ce fut d'abord le renvoi du « chancelier de fer » en 1890. Puis on élabora la *Weltpolitik*, c'est-à-dire le courant expansionniste, qui se manifesta par l'orgueilleux hymne national allemand : *Deutschland über alles,* soit « L'Allemagne au-dessus de tout ! ». Observons que ce chant provocateur demeurera et durera jusqu'à notre époque *(infra* page 381).

Ce qui est fort curieux et blessant pour l'orgueil germanomane, c'est que les Allemands n'allèrent pas chercher leurs arguments pangermanistes chez eux, mais en des auteurs étrangers, tels l'Anglais Houston Stewart Chamberlain, le Français Arthur de Gobineau et le Suédois Kjellen, lesquels par leurs écrits soutenant la théorie de la pureté raciale pour une nation, allaient fournir ses arguments à un Autrichien nommé Adolf Hitler.

Arthur de Gobineau, en son livre *Essai sur l'inégalité des races humaines* (paru en 1853), Houston Stewart Chamberlain en *Les Fondements du XIXe siècle* (1899), imprudents champions d'une suprématie de la race aryenne que J.-B.-S. Haldane, un autre Anglais, allait démolir en son livre *Génétique humaine et Idéal humain* (1938), Gobineau et Chamberlain allaient donc fournir une justification supérieure à un pangermanisme qui cherchait ses arguments. Et L. Schemann en son livre *Gobineau Vereinigung* publié en 1894, diffusera en Allemagne leurs théories. Ce ne sera pas la dernière fois que les Européens de l'Ouest, en leur naïveté, tailleront des verges pour se faire fouetter !

Au début, de 1890 à 1910, le pangermanisme se manifestera surtout sous l'aspect d'une volonté d'expansion économique tendant à concurrencer l'impérialisme britannique. Ce sera l'époque de la « kamelote » envahissante, qui hérissera les Français d'avant 1914. Ce type uniquement économique du pangermanisme avait pour père un certain Friedrich List (mort en 1846), que Dühring surnomma « le prophète de l'Allemagne future », et qui avait conçu

le projet d'une vaste union douanière générale en Europe centrale, assurant la liaison entre les estuaires du Rhin et l'Orient. Dès 1840, il avait déjà affirmé la vocation *coloniale* de l'Allemagne, à une époque où les futures nations européennes de ce type (Angleterre et France) n'y songeaient même pas pour elles. Pour cela, Friedrich List soulignait les possibilités d'influence de l'importante immigration allemande en Amérique du Nord.

C'est ainsi qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, l'Allemagne possédait en Océanie les colonies suivantes :

— les îles Carolines, Mariannes, Palau, achetées à l'Espagne ;

— les îles Samoa, achetées aux États-Unis, mais pour une moitié seulement, l'autre moitié demeurant américaine ;

— les îles Marshall, l'archipel Bismarck, et la terre de l'empereur Guillaume.

Tout cela se situait dans la zone nord-est de l'Australie.

En Afrique elle possédait :

— le Tanganyika, le Cameroun, le Togo, le Rwanda-Urundi, et le Sud-Ouest africain.

Ces territoires, insulaires ou continentaux, lui furent retirés par le traité de Versailles de 1919 et répartis en mandats ou protectorats entre la Grande-Bretagne et la France.

Avec le départ de Bismarck en 1890, nous voyons apparaître les premières organisations typiquement pangermanistes. En 1891, Ernst Hasse, professeur à Leipzig, fonde la *Allgemeiner deutscher Verband* (Ligue générale allemande), qu'il réorganisera en 1894 sous le nom de *Alldeutscher Verbana* (Ligue pangermaniste). Cette dernière avait sa revue : *Alldeutsche Blatter*. Elle se doublait de formations militaires *(Deutscher Wehrverein)*, navales *(Deutscher Flottenverein)*, et coloniales *(Deutsche-Kolonial Gesellschaft)*. Ces organisations durent bénéficier de fonds provenant de l'État lui-même, car elles ne rassemblèrent jamais plus de trente mille adhérents, bien qu'elles aient multiplié les revues, livres et manifestations diverses. Malgré tout le grain était semé, il germerait plus tard.

En ces manifestations, livres et revues, où régnaient des orateurs et des écrivains de deuxième ordre, on faisait de la *geopolitik*, on étendait la domination de la « Grande Allemagne » sur la Suisse, la Belgique, la Hollande, la Bourgogne française, la Pologne russe, l'Estonie, la Lituanie. Dans le même ordre d'idées, on réveillait le vieux fonds antisémite que les divers aspects du christianisme, catholique, orthodoxe ou réformé, avaient depuis toujours ancré

dans les populations régies par lui contre le peuple « déicide ». Et pour cela, on évoquait au cours de véritables prédications la création d'une religion « typiquement allemande », et débarrassée de tout élément judaïque, c'est-à-dire implicitement *judéo-chrétien*. Nous pourrons le constater, l'hitlérisme n'aura rien inventé.

Comme l'observe fort justement René Guénon dans *Le Règne de la quantité et les signes des Temps*, lorsque meurt une religion, son *esprit* retourne à la *spiritualité universelle*, et son *psychisme* (véritable *magie* par ses *rites*), peut subsister longuement, pendant des siècles et peut-être des millénaires. Et lorsque des imprudents tentent de réveiller ce qui fut une *religion* et qui n'est plus qu'un *corps larvaire*, une coque vide de toute spiritualité, ils se trouvent dans la situation de ces évocateurs de n'importe quoi, simplement désireux d'obtenir des phénomènes. La réaction de ce *corps larvaire* peut alors être tout autre que ce que l'espéraient ses réanimateurs, et totalement étrangère à ce qu'en obtenaient ses prêtres au temps où il s'agissait d'une *religion*. Ce fut le cas de ces gens qui tentèrent de réveiller en Allemagne les anciens cultes germano-scandinaves, lesquels déjà n'étaient pas particulièrement orientés vers la spiritualité pure ! Il en fut de même pour *certains* « celtisants ».

Ces manifestations échevelées n'avaient certes pas beaucoup d'écho dans les milieux intellectuels allemands de cette époque ; aussi, pour ménager l'avenir, la *Alldeutscher Verbana* (Ligue pangermaniste) se tenait-elle officiellement à l'écart des excès de ses membres. Elle ne voulait que donner *à tous les Allemands* le sentiment de leur communauté raciale et culturelle, défendre le *Volkstum* ou « esprit de la race » en Europe et outre-mer, poursuivre en le développant le mouvement colonisateur, et collaborer à une politique de défense des intérêts allemands dans le monde entier.

Cette propagande rencontra un accueil favorable pour des motifs divers dans tous les milieux militaires, industriels et financiers. Elle trouva un écho particulièrement important chez les Allemands d'Autriche-Hongrie, minorité dirigeante de l'empire des Habsbourg et qui se sentait en infériorité devant la majorité slave des populations de ce même empire. C'est ainsi que l'on vit, dans les années précédant la guerre de 1914-1918, les deux leaders politiques les plus populaires à Vienne, Karl Lueger et Georg von Schönerer, professer ouvertement les théories pangermanistes et antisémites. Soulignons toutefois le fait que ces manifestations n'avaient aucun écho à la cour impériale, et que l'héritier du trône, Rodolphe de

Habsbourg, le mort de Mayerling, se proclamait leur adversaire. Si, comme l'affirma l'ex-impératrice Zita avant sa mort, le prince fut bel et bien assassiné avec sa jeune maîtresse la petite baronne Maria Vetsera, c'est dans le milieu pangermaniste et antisémite proche de la cour impériale que l'on doit chercher les inspirateurs de ce double assassinat, et derrière eux la *Alldeutscher Verbana*.

Peu avant sa mort, le 30 janvier 1889, Rodolphe avait confié à des intimes : « On va m'assassiner, car je sais trop de choses... » En effet « on » avait tenté d'associer le prince héritier d'Autriche-Hongrie à un complot visant à détrôner son père l'empereur François-Joseph, et Rodolphe, scandalisé, avait refusé avec indignation.

Selon certains, Bismarck avait été identifié derrière ces menées destinées à déstabiliser l'empire d'Autriche après l'avoir vaincu à Sadowa. Ce qui confirme la thèse de l'assassinat, c'est qu'un menuisier de Mayerling, Frédéric Wolf, appelé pour remettre de l'ordre dans la chambre du pavillon de chasse, affirmera que celle-ci était dans un désordre complet, comme si on s'y était battu : meubles renversés, et surtout impacts de balles dans les murs de la pièce. Parallèlement, à l'époque, on évoquera le rôle, en ce double assassinat, d'un mystérieux « homme vêtu de vert », c'est-à-dire un fonctionnaire des chasses impériales.

Le dossier de cette affaire, enfin ouvert en 1955, ne contenait que des feuillets de papier blanc...

Ce qui semble bien confirmer le rôle occulte de Bismarck, c'est que celui-ci dut se retirer un an plus tard, le 20 mars 1890, sur ordre de l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, et qu'il dut passer le reste de sa vie en ses domaines de Poméranie, la prétendue réconciliation de 1894 avec le kaiser, soit quatorze ans plus tard, n'ayant été qu'un simulacre mondain.

Vint alors la guerre de 1914-1918. Et on ne parut pas établir un lien certain entre l'assassinat à Serajevo (Sarajevo) en Bosnie-Herzégovine, le 28 juin 1914, de l'archiduc héritier du trône d'Autriche-Hongrie François-Ferdinand de Habsbourg et de son épouse, par un terroriste serbe, probablement manipulé par d'autres mains que celles que l'on mit en avant, avec ce premier assassinat commis à Mayerling le 30 janvier 1889, soit vingt-cinq ans auparavant. Car, *systématiquement,* voici deux héritiers du trône d'Autriche-Hongrie que l'on assassine, *et tous deux sont rigoureusement adversaires du pangermanisme*. Un troisième crime suivra, avec les mêmes mobiles.

En effet, le 25 juillet 1934, à Vienne, Engelbert Dollfuss, devenu chancelier fédéral d'Autriche en des circonstances difficiles, était assassiné *par des S.S. autrichiens*. Adversaire des communistes dont il avait brisé la ceinture rouge à Vienne, il avait dissous au printemps de 1933 les organisations hitlériennes en Autriche. Mussolini lui avait promis son appui contre Hitler et le projet d'*Anschluss*, en échange de l'établissement d'un État de type fasciste en Autriche car le *Duce* craignait autant que lui l'Allemagne d'alors. Au moment de l'*Anschluss* et de l'entrée des S.S. à Vienne, il mettra ses troupes sur le sol du Brenner, se fiant aux discours belliqueux de l'Angleterre et de la France. Demeuré seul en face de l'hydre germanique, il fera alors volte-face et ralliera le camp hitlérien...

Mais ainsi que nous croyons l'avoir démontré, le courant porteur du national-socialisme hitlérien, responsable de *soixante-six millions de morts, militaires ou civils*, vient bel et bien des profondeurs d'un germanisme demeuré raciste, païen, et manipulé par de mystérieuses pulsions *issues d'un monde invisible sur lequel nous savons fort peu de chose* n'en déplaise aux théologiens. Car ainsi que l'écrivit Léon Daudet dans *Un jour d'orage* : « Nous vivons au milieu d'un perpétuel combat de grandes ailes, blanches ou noires... »

Or le délire mégalomaniaque des pangermanistes s'était amplifié chez les hitlériens, et avait atteint le niveau de la mystique inversée. Écoutez, lecteur, ce que Himmler, le second maître à penser de l'Allemagne après le Führer, déclarait en janvier 1937, fixant ainsi les grandes lignes de la politique du IIIe Reich pour les années à venir :

« Les dizaines d'années qui vont suivre n'ont pas pour objet des discussions de politique extérieure susceptibles d'être menées par l'Allemagne. *Elles signifient la lutte pour l'extermination des sous-hommes du monde entier* ligués contre l'Allemagne, noyau de la race germanique, contre l'Allemagne *détentrice de la culture du genre humain*. Elles signifient l'être ou le non-être de l'homme blanc, *dont nous sommes le peuple dirigeant*. Nous avons une certitude : celle d'avoir le bonheur de vivre juste à ce moment, *qui se produit une fois tous les deux mille ans, moment qui vit naître Adolf Hitler*. »

Vous avez bien lu lecteur ! Il y a deux mille ans naissait un homme qui a laissé des traces dans l'histoire du monde ; il se nommait *Jésus*. Et deux mille ans plus tard, fidèle au rendez-vous cosmique, *naissait un second « Messie » : Hitler* !

Ne rions pas, regardons plutôt les photographies où 90 % des Allemands et des Autrichiens lèvent le bras en cadence et crient, délirants de fierté, l'acclamation hitlérienne : *« Sieg ! Heil Hitler !... »* Ce sont les « détenteurs de la culture du genre humain », Himmler *dixit*. Et ils le croient.

Nous avons fait allusion précédemment à l'imprégnation pangermaniste dans les milieux militaires, car s'il était un climat propice à de telles passions, c'était bien ceux-là, la morgue des officiers allemands de cette époque est passée dans l'Histoire. Or en 1920 le général Karl-Heinrich von Stülpnagel (il n'était pas encore général) écrivait ceci :

« *Pour accéder à la domination du monde,* il faut procéder par degrés. Mais l'essentiel est que notre potentiel économique et mécanique soit supérieur à celui de l'ennemi. Grâce au butin de guerre que nous aurons accumulé[1] et grâce aussi à l'anéantissement des vies de deux générations humaines, aidés par la destruction des industries des États voisins, et nous appuyant sur tout ce que nous réussirons à sauvegarder de la nôtre, nous disposerons dans vingt-cinq ans des conditions les plus favorables pour vaincre. »

Vingt-cinq ans, cela nous mène à 1945. Cette pièce à conviction fut évidemment évoquée au tribunal de Nuremberg, et le procureur américain ne manqua pas d'y ajouter ce qui suit :

« Comme cette note le montre, le programme allemand d'anéantissement des vies humaines, non seulement sur les champs de bataille mais aussi et surtout comme une conséquence de la guerre elle-même, représente *un pilier de la mentalité allemande*. Le maréchal von Rundstedt lui-même a déclaré que la dénutrition scientifiquement organisée est plus efficace que les mitrailleuses pour détruire au moins un tiers des habitants de tous les pays ayant des frontières avec l'Allemagne. »

Les prisonniers de guerre et les déportés dans les camps d'internement en surent quelque chose. (Pour ma part, je perdis dix-huit kilos dans les vingt et un premiers jours de captivité à Bains-les-Bains, Épinal, et Boux-sur-Suippes.) Mais au camp de Minsk c'était mieux encore, environ cent mille prisonniers de guerre et quarante mille « politiques » restaient parfois cinq ou six jours sans manger quoi que ce soit. Pour le haut commandement allemand, cela simplifiait les choses, il fallait à peine une compagnie pour garder

1. Sous-entendu « dans une guerre précédente ». Toujours la « chermanigue orkanizazion » !

des hommes qui ne tenaient plus debout. *(Rapport du conseiller ministériel Dorsch au Reichsleiter Rosenberg en date du 10 juillet 1941.)* Comme leur disait en son message Philippe Pétain : « Et lorsque vous reviendrez, trempés par la vie saine des camps... »

Pour la France civile, la savante organisation germanique sut adapter de 1940 à 1945 les conseils de von Stülpnagel. C'est ainsi qu'elle y préleva : 2,4 millions de tonnes de blé, 2,8 millions de tonnes de viande, 643 000 chevaux, 43 millions de litres de lait, 147 millions d'œufs, 52 millions de kilos de beurre, 33,2 millions de tonnes de fromages, 43 millions de litres d'huile, 600 000 tonnes de pommes de terre, 103 millions de kilos de sucre, 47 millions de kilos de chocolat, 8 millions de kilos de café, 802 millions de litres de vin, 40 millions de litres de liqueurs diverses, et 323 millions de litres de bière. Ne parlons pas des fruits ni du poisson, non mentionnés.

On le voit, les conseils de Karl-Heinrich von Stülpnagel avaient été suivis par le haut commandement allemand. Nous verrons comment il finit dans un autre chapitre. Il ne doit pas être confondu avec son cousin Otto von Stülpnagel, qui le précéda comme commandant d'Occupation en France de novembre 1940 à février 1942, y fit fusiller des otages un peu partout (Châteaubriant, Nantes, Bordeaux, Paris) et se pendit en 1946 en sa cellule de criminel de guerre à la prison du Cherche-Midi. Ce fut lui qui fit fusiller à Paris Jacques Bonsergent, coupable d'avoir giflé un soldat allemand ayant importuné sa fiancée, un soir de 1940.

On errerait grandement en supposant, à la lecture des ouvrages cités comme ayant été à l'avant-garde du racisme hitlérien, que les dirigeants du parti national-socialiste émergés des masses allemandes désorientées à partir de 1925, étaient des penseurs et des gens de haute culture ! Il ne s'est jamais agi là que de *primaires prétentieux*, dont l'ascendant ne s'exerça que sur des sous-primaires dont ils surent flatter les instincts inférieurs. Et dire qu'ils puisèrent leurs théories dans les œuvres de Nietzsche, c'est faire injure à ce philosophe, dont l'esprit, nettement marqué des principes de la Grèce préplatonicienne, devait aboutir inéluctablement à *La République* de Platon.

Nietzsche est en effet, avec Karl Marx, le penseur fondamental de l'époque moderne. Il a été le premier à poser le « problème des valeurs », à critiquer les religions et les morales *de l'intérieur*, à tenter une véritable recherche des origines de la morale. Dans le christianisme, il a dénoncé le rôle essentiel du ressentiment qui incite les faibles, les malades, les pauvres, *à haïr et à se venger* des

forts, des bien portants, des heureux, en les condamnant au nom de textes religieux élaborés par des inconnus ou des personnages imaginaires. Faut-il ici rappeler les textes des Évangiles, tel *Luc, (VI, 24)* :

« Malheur à vous, riches, car vous avez déjà votre consolation ! Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim ! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes... » *(Op. cit.)*

Ainsi c'est un péché d'être riche, de ne pas avoir faim, d'être heureux et de ne pas subir de deuils ou de malheurs... On conçoit que la noblesse d'esprit d'un empereur comme Marc-Aurèle ait suscité la répression de pareilles théories nihilistes.

Le sentiment du péché peut être excellent pour le perfectionnement moral, à condition toutefois qu'il ne soit pas défini arbitrairement. On doit se souvenir des ukases pontificaux contre ceux qui pratiquaient la vaccination, la chirurgie, l'accouchement sans douleur, etc.[1].

Pour Nietzsche, le christianisme avec ses succédanés modernes : la démocratie, le socialisme, ne songe qu'à favoriser et encourager « l'homme du troupeau » ; il célèbre toutes les vertus affaiblissantes propres aux faibles : la pitié (qui fausse parfois la justice), la patience (qui mène parfois à la lâcheté), le pacifisme (qui conduit un peuple à l'esclavage), l'humilité (qui fait renoncer parfois à la dignité et à l'honneur), le renoncement (qui appauvrit parfois la descendance). Pour Nietzsche, le christianisme se dresse contre *l'élan vital* incitant chaque être, selon les lois de la Nature, à atteindre son plein épanouissement. Pour lui une *civilisation vivante* doit reposer sur une dualité féconde entre la *morale aristocratique* et la *morale servile*. Mais tout cela se formulait en Nietzsche sur le plan universel ; lui qui souffrit beaucoup de la suffisance orgueilleuse de l'Allemagne des Hohenzollern et qui se sentait « européen » avant la lettre, se serait enfui de l'Allemagne hitlérienne, car il avait horreur de la dictature étatiste, lui qui définit l'État comme « le plus froid des monstres froids ».

Car en fait l'idéal nietzschéen du *surhomme* se situe au-delà de la politique, dans un certain *aristocratisme de la culture*, et, par cela même, le disciple de Nietzsche s'exclut *ipso facto* des problèmes passionnant les masses. Comment imaginer ce disciple, manœuvrant au pas de l'oie avec cent mille robots conditionnés comme lui,

1. L'amputation chirurgicale n'a été autorisée que par le pape Pie XII.

et hurlant, torche en main, des chants comme celui des S.A.: « Affûtons nos couteaux sur le bord des trottoirs... »?

C'était pourtant cela, l'Allemagne hitlérienne de la grande époque...

Nous croyons utile de rappeler ici ce que furent les *Indo-Européens* et les *Aryens*, dont on nous rebat les oreilles depuis la vulgarisation des théories chères à l'Allemagne hitlérienne.

Le terme *indo-européen* (les nazis disaient indo-germanique!) appartient essentiellement à la linguistique. Il s'applique à un groupe de langues dont la parenté commença d'être démontrée au début du XXe siècle par Frédéric Schlegel, Franz Bopp et Jacob Grimm. Il s'agit des langues indo-aryennes, iraniennes, arméniennes, tokhariennes, anatoliennes (hittites), slaves, baltes, grecques, albanaises, italiques (latin et langues romanes), celtiques et germaniques. En passant, rappelons que les autonomistes bretons qui prétendent user de la « langue celtique » n'utilisent que le *breton*, dialecte différent du *gallois*, de l'*irlandais* et de l'*écossais*, et un texte d'une de ces langues est totalement différent en sa transcription dans l'une des autres. Quant à parler d'une *astrologie bretonne*, d'un *tarot breton*, cela relève de l'infantilisme!

La sphère linguistique indo-européenne s'étend ainsi sur la plus grande partie de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie occidentale. L'habitat primitif des peuples appartenant à cette famille linguistique a donné lieu à de nombreuses hypothèses. Après l'avoir fixé en Asie centrale, on hésite aujourd'hui entre la Russie méridionale et l'Europe septentrionale et centrale. L'ignorance crasseuse des nazis, traitant les Slaves de « sous-hommes », ne faisait que salir sans le savoir cette filialité qu'ils revendiquaient avec tant de morgue.

L'époque de la dispersion des Indo-Européens peut être située au début du IIe millénaire avant notre ère. Entre 2000 et 1000 av. J.-C., par vagues successives d'infiltration, apparurent ainsi les Aryens dans l'Inde; les Kassites, les Lydiens et les Hittites arrivèrent en Asie Mineure; les Hellènes (Achéens puis Doriens) en Grèce; les Celtes en Europe centrale; les Italiques dans la péninsule de ce nom actuel. Les migrations européennes se poursuivirent après le début de l'ère chrétienne, avec l'installation des Germains en Europe occidentale, aux Ve et VIe siècles.

En ce qui concerne les Aryens, on peut dire que ce furent les populations indo-européennes, qui s'établirent dès la fin du IIIe millénaire sur le plateau iranien, et qui vers 1500 av. J.-C.

commencèrent à pénétrer dans le Penjab (où elles fondèrent la civilisation indienne), qui se donnèrent d'elles-mêmes le nom de *ârya*, terme sanscrit signifiant *honorable, noble, excellent*. Ainsi ce terme de *aryen* doit être réservé aux peuples orientaux de la famille indo-européenne qui se rattachent aux *Veda* et à la civilisation de ce nom: védique.

Note complémentaire

Il est de toute équité de rappeler le refus perpétuel de Mussolini, talonné par Hitler, en ce qui concerne l'antisémitisme. Le Duce n'hésita pas à diverses reprises à rappeler au Führer qu'il avait des juifs en son *Conseil fasciste*, qu'en Italie ceux-ci ne posaient aucun problème politique ou financier, et que personne ne comprendrait la moindre mesure raciste à leur égard. Enfin Mussolini déclara un jour au Führer qu'il ne croyait absolument pas à « la Race », et que les peuples n'étaient qu'un vaste mélange de rameaux divers. Son gendre, le comte Galeazzo Ciano, soutint contre Hitler les mêmes théories, et s'avéra même un adversaire de plus en plus actif des ambitions allemandes. Il fallut donc l'entrée de la Wehrmacht en Italie et l'occupation de Rome pour que les juifs italiens soient persécutés par les nazis. Il faut dire que plus d'un million d'esclaves fournirent des dizaines de mille d'affranchis à l'Empire romain, et que ces derniers n'ont pas été sans y laisser une descendance au cours des sept cents ans de la *pax romana*. Comment alors parler d'une « race latine » absolument pure? Sicile et Sardaigne, pour ne parler que de ces deux îles, furent occupées longtemps par les Arabes, et la « Gaule transalpine » ne couvrait que l'Italie du Nord.

7.

LES « SAINTES ÉCRITURES » DU PANGERMANISME

Il existait depuis fort longtemps des textes dits « prophétiques » et qui avaient trait au destin de la nation germanique. Bien entendu les classes laborieuses et les élites financières ou industrielles ignoraient, involontairement ou non, ces textes ésotériques, mais dans les milieux pangermanistes on en tenait compte. Il s'agissait :

a) de la *Prophétie du moine Hermann* ;
b) du *Gamaleon* ;
c) du *Livre aux cent chapitres* ;
d) de la *Prophétie de Mayence* ;
e) des *Augures de Fiensberg*.

Nous n'analyserons que les textes des paragraphes *a*, *b*, et *c*.

a) La Prophétie du moine Hermann

Connue depuis 1240 par des manuscrits peu nombreux, et soustraits à la lecture du public dès l'arrivée des Hohenzollern à l'empire (car elle annonçait leur fin avec Guillaume II), elle fut imprimée pour la première fois en 1723. La diffusion de l'imprimerie lui permit d'être transmise sans altération depuis cette date, en des éditions de 1725, 1740, 1758, la faisant ainsi pénétrer dans les principales bibliothèques d'Allemagne. Elle ne fut jamais contestée par les Allemands, et ils lui attribuent une telle importance qu'en 1871 Guillaume I[er] s'étant fait proclamer empereur d'Allemagne à Versailles, et constatant ainsi la réalisation du paragraphe le concernant indiscutablement, fera reconstruire le monastère de Lehnin, dont la prophétie avait annoncé la ruine puis la reconstruction.

Elle a été étudiée en 1891 par l'abbé Florent Dumas, dans *Hermann et les Hohenzollern*, et par J.-H. Lavaur dans une brochure publiée en 1912 dans la collection « Éditions pratiques et documentaires », où il ajoute les *Augures de Fiensberg* et la *Prophétie de Mayence*. Le texte de Hermann est en cent vers latins. Il prévoit les faits selon leur succession chronologique, mais ne leur assigne aucune date, comme en toutes les prophéties, où le « voyant » n'a aucun point de repère pour les situer. De plus c'est un moine catholique, et il ne s'intéresse à ces mêmes faits qu'autant qu'ils intéressent sa religion et son monastère, comme l'observe fort justement L. Viguier en son livre sur le sujet (cf. *L'Extraordinaire Prophétie du moine Hermann*, Paris 1932).

Or cette prophétie a été un des documents de base pour l'antisémitisme qui allait de pair avec le pangermanisme. En effet les 6[e] et 5[e] paragraphes avant la fin nous disent ceci :

— « Enfin le sceptre est aux mains de celui qui sera le dernier de cette liste royale. » (Et effectivement, il s'agit bien de Guillaume II sans contestation possible, eu égard aux paragraphes précédents.)

— « Israël tente un exécrable forfait, que la mort seule peut expier. »

Après la fuite de Guillaume II en Hollande, le 10 novembre 1918, apparaît Karl Liebknecht (1871-1919), fils de Wilhelm Liebknecht, révolutionnaire israélite ami de Karl Marx. Karl Liebknecht, député de gauche au Reichstag dès 1912, militera contre la guerre et ses crédits. Exclu du Reichstag en 1916, il militera pour l'armistice, sera emprisonné pendant deux ans, et libéré en novembre 1918, instaurera un mouvement insurrectionnel communiste ; il sera assassiné avec sa compagne juive Rosa Luxemburg le 15 janvier 1919. Les nationalistes allemands leur reprocheront d'avoir alimenté le mouvement révolutionnaire général qui secoua l'Allemagne dès le 3 novembre 1918 (*infra* page 82). Il est évident que pour le moine Hermann, au XIII[e] siècle, ces événements suscités par des israélites ne pouvaient qu'être criminels ! La dictature du prolétariat, l'athéisme d'État, la capitulation allemande, tout cela ne pouvait que l'horrifier et le braquer contre les juifs.

b) Le *Gamaleon*

Il s'agit là d'un pamphlet publié soit en 1409, soit en 1439, selon lequel « un empereur germanique renversera la monarchie française et la papauté, réduira en esclavage les peuples slaves et les Hongrois, et écrasera la puissance juive à jamais ». A cette époque,

le peuple allemand ayant à sa tête un empereur « aigle des aigles, dont les ailes s'étendront de mer en mer jusqu'aux confins du monde des hommes », sera exalté au-dessus de tous les peuples. D'où plus tard l'apparition de l'hymne allemand le *Deutschland über alles*, c'est-à-dire « l'Allemagne au-dessus de tout ! ». A noter que le 9 novembre 1989, à l'annonce de la levée du mur de Berlin par la République démocratique allemande, les députés d'Allemagne fédérale au Bundestag se levèrent comme un seul homme et entonnèrent tous le *Deutschland über alles*. Quelques jours auparavant, en France, une poétesse en excès de rimes proposait par la voie des journaux de substituer à *La Marseillaise*, jugée trop belliqueuse, une « Marseillaise pacifiste » de son cru !

Le *Gamaleon* fut bien entendu annexé par les pangermanistes antisémites de l'après-guerre 1914-1918. Dans l'*Ostara*, du nom de la déesse germanique du printemps, l'ancien cistercien du monastère de la Sainte-Croix, fondateur de l'*ordre du Nouveau Temple*, Adolf-Josef Lanz, devenu on ne sait par quelle mutation « Georg Lanz von Lisbenfels », se dépensera en discours frénétiquement antisémites et aryennomanes. Et Adolf Hitler fera une lecture assidue des numéros de l'*Ostara* pendant son séjour à Vienne, il en copiera même la couverture dans l'élaboration du drapeau du parti national-socialiste.

c) Le *Livre aux cent chapitres*

Apparu au début du XVIe siècle, il eut pour auteur un écrivain anonyme du Brisgau ou de Haute-Lusace, région située au nord-est de la Saxe, le sud de Brandebourg, et une partie de la basse Silésie. C'est en cette région, à Unwurden, que se serait manifesté en 1730 pour la première fois, sous une forme maçonnique aristocratique, le chapitre initial de la *Stricte Observance templière*, que le baron de Hund devait plus tard développer en Europe.

Dans ce *Livre aux cent chapitres* il est question de constituer une milice de laïques sélectionnés et initiés (à quoi ?), qui « bénéficieront du soutien actif de l'archange saint Michel », et se mobiliseront « sous les ordres d'un empereur venu de la Forêt-Noire, lequel régnera mille ans. [...] Mille fois mille hommes et dix fois cent mille hommes combattront à ses côtés car il imposera la justice. [...] La couronne lui sera conférée par Dieu afin qu'il se fasse obéir par tout l'Univers. Il portera un énorme glaive et détruira de très nombreux ennemis. » L'empire qu'il établira verra ses citoyens seuls bénéficiaires du nouveau régime de vie. Il éliminera le péché, particulièrement l'*avarice* et la *luxure*. Pour cela il lui faudra anéantir les grands de ce monde aux mœurs dissolues, et les usuriers, c'est-à-dire les juifs. « Tous seront massacrés sans distinction. Alors il n'y aura plus qu'un seul pasteur, un seul troupeau, une seule loi. » Ainsi que l'observe André Brissaud en son livre *L'Ordre noir*, on croit ici entendre le slogan des nazis : « *Ein Reich ! Ein Volk ! Ein Führer !* » (Un État, un peuple, une loi.) Et notre excité de Haute-Lusace de conclure que « les Germains tinrent jadis le monde entier entre leurs mains, ils le tiendront de nouveau avec plus de puissance que jamais ». On se demande où il a vu les Germains dominer le monde dans le passé !

Quoi qu'il en soit, ce fut en de tels ouvrages que la mégalomanie pangermaniste et son produit, l'hitlérisme, allèrent chercher leur missionnariat de mort. On pourrait élaborer un nouveau proverbe : « Dis-moi ce que tu lis, et je te dirai qui tu es... » En l'occurrence, indiscutablement un cerveau malade. Malheureusement, la *rote Erde*, la mystique *terre rouge* de Westphalie, n'a pas été stérilisée et la mauvaise herbe peut encore y pousser.

Or ces textes pangermanistes avaient leur antidote prophétique, mais il passa inaperçu, ou du moins l'on fit ce qu'il fallait pour cela.

Dès 1898 le contre-amiral von Goetzen, intime de Guillaume II, déclara à Manille à l'amiral américain Dewey, vainqueur de la flotte espagnole devant cette île :

« Dans quinze ans environ, mon pays commencera une grande guerre. Chaque chose se produira à l'heure dite, car nous serons prêts et nos ennemis ne le seront pas... »

En effet, quinze ans plus tard débutait la Première Guerre mondiale de 1914 à 1918. Et dès 1913 (1898 + 15 = 1913), devant les manifestations d'agressivité du Kaiser, la France se voyait forcée de porter le service militaire à trois ans.

Il en fut de même à l'époque de l'hitlérisme. Dans un *Mémoire secret sur le plan quinquennal* datant de 1936 et révélé par Walther Hofer, le Führer concluait en ces termes :

« Je fixe donc les tâches suivantes :

« 1. L'armée allemande doit être prête à entrer en action dans quatre ans.

« 2. Dans quatre ans l'économie allemande doit être prête à supporter une guerre[1]. »

Mais 1936, c'était l'époque où le « violoncelle » d'Aristide

1. Cf. G. et L. Marcou, *Le National-Socialisme par les textes*, Paris 1963, Plon édit.

Briand endormait les Français, où Léon Blum estimait que « le fascisme est une éthique... », et où deux ans plus tard il affirmerait que « Hitler ne veut pas la guerre, je l'affirme... ». Hitler lui en saura gré, il ne terminera pas ses jours dans une chambre à gaz.

Or en 1856 les Éditions Garnier publièrent un curieux ouvrage intitulé : *Le Joug de la colère, ou la main de Dieu sur un empire ; visions prophétiques d'un voyant d'Israël*. L'auteur israélite avait gardé l'anonymat, mais il avait fait préfacer son livre par un certain *abbé Fatacioli*.

Comme l'observe René Alleau, il est facile de voir que ce pseudonyme (car ce n'est pas autre chose) peut se traduire par *Fata Caeli*, soit « les arrêts du Ciel ». Nous dirons que ce n'est pas autre chose qu'une combinaison relevant du *métaplasme* utilisé en cryptographie.

Or en 1935, le journaliste Georges Gaudy (membre des organisations d'*Action française*) publiait un livre intitulé *Le Destin de la France*, et il y analysait le livre préfacé par le pseudo-abbé Fatacioli. L'auteur, juif inconnu, décrivait ainsi le futur agent des forces du Mal, auquel il donnait pour symbole une croix latine renversée :

« Le Seigneur me dit : Vois-tu l'homme dominateur ? Il a broyé le front de ses esclaves, il a trompé la Terre, il s'est joué de toutes les choses saintes, et maintenant il va allumer une guerre formidable et exciter contre lui les deux nations puissantes sur les terres et dans les eaux du soleil couchant.

« Mais avant que cette œuvre s'accomplisse, il tombera mort dans les Enfers, et toutes les voix des femmes, des enfants et des vieillards maudiront sa mémoire et son nom.

« Tout à coup, voici ce que je vis : il s'ouvrit devant moi une salle, grande et obscure, toute tendue de noir et toute pleine d'effroi. Or en ce moment, dans un coin de la salle sombre, j'entendis quelqu'un se débattre pendant quelque temps, au milieu des convulsions lamentables, affreuses. Agonie solitaire et sombre des hommes voués à un destin tragique.

« Ensuite, quelque chose de livide que l'on traînait fut jeté là sur le pavé semé de sang, et ce quelque chose resta immobile et muet. Puis, par trois fois, il s'enveloppa de silence et d'horreur. Le tyran était mort de mort[1].

1. La *seconde mort* des théologiens. Après la mort de l'*âme*, viendrait alors la mort de l'*esprit*, c'est-à-dire une *chute sans fin, solitaire, dans le silence* et *dans une nuit absolue*.

« Telles seraient les voix inexorables d'une grande pendule, restée seule au milieu des ruines inhabitées d'une ville détruite[1], et sonnant à de longs intervalles les heures et les heures. Jetés lentement dans le silence et la désolation, les coups frémissants de l'airain sonore tomberaient, mesurés, invariablement lugubres, sur les débris solitaires d'où, brisés en mille sons bruyants, ils répandraient, faiblissant toujours et s'éloignant en notes vagues, lointaines, mourantes, plaintes prolongées de la vie s'en allant peu à peu, comme les pas irrévocables du Temps, expirer et s'éteindre dans le silence éternel. La voix fatale disait : Malheur !...

« Mais l'heure n'arrivera qu'à la fin, et à la fin ce sera ma main, dit le Seigneur, qui accomplira toute l'œuvre de la vengeance. »

La publication de cette prophétie étonnante par Georges Gaudy passa inaperçue en 1935, comme il en avait été en 1856 lors de sa parution initiale. Cependant les Allemands comme les Français auraient eu intérêt à la connaître, cela aurait épargné au monde civilisé cinquante ou soixante millions de morts (on ne sait pas exactement !), des ruines et des ruines, et le déséquilibre du monde.

1. La fin apocalyptique de Berlin en 1945.

8.

LA MYTHOLOGIE DU VATERLAND

En son extraordinaire analyse du germanisme, dans *Mythes et Dieux des Germains*, Georges Dumézil nous dit ceci :

« Certes César n'a pas mal vu. Dynamiques, instables, indociles aux administrations durables et passionnément dévoués aux chefs éphémères, les anciens peuples germaniques avaient des mythologies à leur image ; César en a marqué l'imprécision. Mais il n'a pas tout vu. Dès qu'une période de stabilité politique et sociale permettait à ces représentations mouvantes de se durcir, de se cristalliser, leurs arêtes et toute leur structure reproduisaient les vieilles formes indo-européennes, telles qu'on les entrevoit par la comparaison des "savoirs sacrés", si consciemment conservateurs, de l'extrême Ouest et de l'extrême Est, des Italo-Celtes et des Indo-Iraniens. »

« Il ne semble pas qu'on trouve dans le monde germanique une trace aussi nette des anciennes distinctions ; meutes d'*hommes-fauves*, et troupes de *guerriers-champions* s'y sont fondues en un type de société *magico-militaire* spécifiquement germanique. » *(Op. cit.)*

Ainsi naquit peu à peu la notion du *Vaterland*, mot à mot « terre des pères », essentiellement l'ancienne Germanie. Cette notion correspond à ce que Mircea Eliade analyse en son ouvrage *Le Sacré et le Profane* sous le nom de « l'espace sacré » :

« On voit donc en quelle mesure la découverte, c'est-à-dire la révélation, de l'espace sacré a une valeur existentielle pour l'homme religieux. Rien ne peut commencer, se faire, sans une orientation préalable, et toute orientation implique l'acquisition d'un point fixe. [...] Pour vivre *dans ce monde, il faut le fonder,* et aucun "monde" ne peut naître dans le chaos de l'homogénéité et

de la relation de l'*espace profane*. La découverte ou la projection d'un point fixe (le *centre*), équivaut à la "création du monde". » *(Op. cit.)*

Pour le germanisme et pour ce qui en constitue son âme vivante, à savoir le pangermanisme, ce point fixe a été imaginé comme se situant dans la chaîne du Harz, plus particulièrement au sommet du Brocken (1 142 mètres), là où se déroule selon la légende et à chaque premier jour de mai le sabbat du Walpurgis. C'est là la montagne sacrée des pangermanistes, correspondant au *mont Sacré* de bien d'autres traditions de ce genre : le mont Sion en Palestine, le mont Menu en Inde, Haraberezaiti en Iran, etc.

Revenant aux faits historiques, nous constatons que ce fut en 1813 que se produisit la première étincelle qui enflamma la paille amassée à toute éventualité par Frédéric II dit « le Grand », voltairien, antireligieux judéo-chrétien, indifférent en tout le reste.

En Prusse, en 1813, règne Frédéric-Guillaume III, époux de la reine Louise qui tentera de séduire Napoléon Ier afin de fléchir sa dureté. A l'origine ce souverain demeure prudemment neutre et ne participe pas aux coalitions contre la France impériale. Néanmoins, déçu de ne pas avoir obtenu le Hanovre en remerciement de sa neutralité, et peut-être inquiet de voir l'Empereur créer la *Confédération du Rhin* (ce qui limite évidemment ses ambitions ultérieures), il va imprudemment s'engager en 1806 en une guerre contre la France. Cela ne traîne pas, Napoléon Ier balaie les troupes prussiennes à Iéna le 14 octobre et à Auerstaedt le même jour, puis entre dans Berlin le 27 du même mois. La Grande Armée y restera deux ans, et Frédéric-Guillaume III n'y reviendra qu'en 1809.

En juillet 1807, le traité de Tilsit réduit la Prusse de moitié, lui retire tous ses territoires de Pologne et à l'ouest de l'Elbe. Dans sa défaite, Frédéric-Guillaume III va encourager les réformes de Stein, Hardenberg et Scharnhorst, qui lui permettront de participer activement à la coalition de 1813-1814 contre l'Empereur. Il va s'aligner politiquement sur Metternich, mais très anticatholique, il va s'activer à rassembler les luthériens et les autres membres des formations protestantes (notamment les descendants des émigrés français venus en Prusse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes en 1696) qui constitueront une *Union protestante* solide et active en 1817.

Et ici nous noterons un geste important et qui en dit long sur les arrière-pensées de Frédéric-Guillaume III, voire plutôt de son épouse très aimée la reine Louise, qui pensait et agissait pour deux.

Ayant offert une rose rouge à Napoléon Ier alors qu'elle tentait de le fléchir sur ses futures décisions à l'égard de la Prusse, Napoléon (qui n'ignorait pas le symbolisme de ce don...) la remercia sans prendre la fleur en lui disant simplement : « Madame, je suis à plaindre. C'est un effet de ma mauvaise étoile... » (Sous-entendu : « Je ne fais pas ce que je veux, mais ce que je dois ! »)

Aussi le 10 mars 1813, douze jours après avoir signé un traité d'alliance militaire avec le tsar de Russie Alexandre, Frédéric-Guillaume III créait la *Eisernes Kreuz*, la Croix de fer, qui devait rapidement devenir la principale décoration militaire d'abord prussienne, puis allemande après la proclamation de l'Empire allemand à Versailles en 1871. Elle fut conférée au cours des guerres de 1813-1815, 1870-1871, 1914-1918, 1939-1945.

Elle reproduisait la croix « pattée et alésée » de l'*Ordre du Temple*, lequel avait tout d'abord été à l'origine même de l'*Ordre des Chevaliers Porte-Glaive* fondé à Riga en 1204 par Albert d'Apeldern, évêque de Livonie. Puis en 1237 cet Ordre s'était intégré en l'*Ordre Teutonique* tout en conservant son autonomie intérieure. Mais au lieu d'être *rouge* comme celle de l'*Ordre du Temple*, la nouvelle *Croix de fer* était *noire bordée de blanc* comme celle des *Teutoniques*. A la réserve toutefois que celle de ceux-ci était à l'origine une *croix latine*, et non pattée et alésée.

Ainsi donc la Croix de fer va évoquer indiscutablement l'esprit des chevaliers de l'*Ordre Teutonique*, c'est-à-dire un esprit de conquêtes militaires. D'autre part le grand maître Albert de Brandebourg, élu en 1511, adhéra à la Réforme en 1525 et sécularisa l'Ordre. La majorité des chevaliers le suivit et devint luthérienne. La Croix de fer reprenant les couleurs teutoniques exprime donc ainsi son adhésion à ses principes.

Mais, dira-t-on, pourquoi de *fer* ? La symbolique va nous répondre. Le *fer* est le métal de *Mars, Mars* est le *dieu de la guerre*. De plus c'est le métal ambigu par excellence. On trouvera, rassemblées par Mircea Eliade en son livre *Forgerons et Alchimistes*, les traditions relatives à son ambivalence. Métal magique permettant de chasser les démons, il n'en est pas moins proscrit pour les usages sacrés en toutes les religions. En fait, il est *pur rayonnement matériel*, et par ce motif il éloigne les démons parce que ceux-ci sont des *Intelligences*, appartenant à un *monde extérieur* à celui des hommes, et il polluerait les choses sacrées appartenant au *monde des dieux* pour le même motif.

C'est dire que le choix symbolique de ce métal pour *la plus haute*

décoration militaire prussienne puis allemande, exprime bien en toute sa netteté la pensée pangermaniste. C'est pourquoi le général Karl Haushofer, animateur du *Vril* (organisation fanatiquement antijuive et antichrétienne) puis animateur de la *Thulé* (*infra* page 106), rappelle qu'en cette dernière formation le *marteau de fer* (le marteau du dieu Tor) est le symbole de l'autorité des présidents de groupes. Et il associe ce symbole à celui du *svastika*, la croix gammée senestrogyre.

9.

LA DÉBÂCLE ALLEMANDE DE 1918

Estimant que la France vaincue en 1871 se relevait trop rapidement, Guillaume II envisagea de susciter une nouvelle guerre et de lui enlever quelques territoires de plus. On sait comment les troupes allemandes violèrent la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, et pénétrèrent en France avant même que la guerre ait été officiellement déclarée en août 1914.

La guerre étant un métier qui s'apprend, dès le 3 octobre 1918 le maréchal von Hindenburg, voyant la défaite de l'Allemagne inéluctable, écrivait au chancelier Max de Bade : « Il importe de cesser la lutte et d'épargner au peuple allemand et à ses alliés des sacrifices inutiles. Chaque jour de retard coûte la vie à des milliers de braves soldats. » Et le 4 octobre 1918, Max de Bade entamait des pourparlers *avec les États-Unis* en vue d'un armistice éventuel.

C'est dire que plus tard, lorsque les classes dirigeantes et les éléments allemands revanchards prétendront que l'Allemagne n'a été obligée de capituler que par la trahison intérieure des communistes (qui n'existent pas encore !), et surtout des juifs, ils mentent effrontément. Le grand état-major allemand connaissait son métier et savait déjà la guerre perdue. Il fera de même plus tard dès fin 1943, mais Hitler conservera encore tant d'autorité sur la masse fanatisée des Allemands que les généraux devront se taire.

A son tour vaincue, l'Allemagne capitula donc le 11 novembre 1918. Or dès les premiers jours de novembre, l'exemple de ce qui se déroulait en Russie depuis 1917 suscita des événements semblables, et, comme à Cronstadt, le signal en fut donné par la marine de guerre à Kiel. Aussitôt la vague révolutionnaire gagna les grandes villes. Guillaume II se résigna alors à abdiquer le 9 novembre et se

réfugia aux Pays-Bas, paisible responsable de plus de huit millions de morts et de vingt millions de blessés dans les deux camps.

Le passif allemand était fort lourd. Belgique, Luxembourg, départements français du Nord occupés pendant quatre ans, avaient connu le joug allemand. En se retirant, les Allemands avaient pillé en tous domaines, surtout dans l'industrie où les usines se trouvaient hors d'état de fonctionner avant longtemps. Dans les départements non occupés mais envahis un temps, il en était de même, et les bombardements n'avaient rien épargné, même pas les cathédrales. Dans ceux où l'on s'était simplement battu, les ravages étaient intenses. Enfin, le souvenir des atrocités commises par les premières troupes allemandes en août 1914, le massacre de blessés, les fusillades d'otages, tout cela aggravait ce passif[1]. Aussi ne faut-il pas s'étonner si le traité de Versailles allait être sévère.

Comme partout, c'était le peuple allemand, sa classe ouvrière qui avaient été les plus malheureux pendant le blocus des Alliés, car les hautes classes avaient des moyens pour s'en tirer, on s'en doute. Et c'était encore les plus pauvres qui allaient faire les frais de la dette à payer.

Le traité de Versailles déclarait que l'Allemagne devrait réparer les ruines immenses dont elle était responsable. On n'exigeait d'elle ni argent comptant ni une indemnité fixée d'avance, mais des milliards dont le montant serait déterminé dans l'avenir. L'occupation de la rive gauche du Rhin assurerait le paiement des sommes exigées, et en même temps garantirait la France, la Belgique et le Luxembourg d'une nouvelle invasion, cela jusqu'au jour où l'Allemagne, ayant achevé le désarmement qui lui était imposé et ayant donné des preuves de son changement d'orientation politique, pourrait entrer dans cette Société des Nations que venait de constituer le président des États-Unis : Woodrow Wilson (1856-1924).

Le traité de Versailles fut signé le 28 juin 1919, anniversaire de l'assassinat de Sarajevo, et en cette même galerie des Glaces du château de Versailles où le 18 janvier 1871 avait été proclamé le nouvel Empire allemand. Pour cette signature, l'Allemagne avait

1. La naïveté de certains est inguérissable, et encore de nos jours il est des gens à mémoire courte qui nient ces atrocités. Sur les enfants à qui des uhlans (espérons-les ivres) tranchèrent les poignets à coups de sabre en août 1914, je dirais que mon père, en son ambulance, a changé les pansements d'un enfant de cinq ans ainsi mutilé par eux. Un de mes amis, René C...e, revenant enfant des départements occupés en 1918, voyagea avec un autre enfant à qui les uhlans avaient également tranché les poignets. L'Allemagne hitlérienne a fait mieux depuis.

envoyé deux obscurs délégués. Devant cette insolence, on résolut de lui refuser l'accès aux débats. Et les vingt-sept nations qui participèrent à cette guerre entérinèrent le traité sans se soucier de l'avis de l'Allemagne. D'où le surnom de *Diktat* qu'elle lui donna.

Comme déjà dit, la révolution allemande avait éclaté le 3 novembre 1918 à Kiel, débutant par l'assassinat de deux officiers du cuirassé *König*, et aussitôt vingt mille marins avaient hissé le drapeau rouge sur cinq croiseurs ancrés dans le grand port militaire de la Baltique.

Soulèvements et mutineries se généralisaient partout en Allemagne avec les premiers « conseils de soldats ». L'agitation gagnait Munich le 3 novembre avec cent cinquante mille manifestants dans les rues. Hambourg et Brême suivaient le 6 ; Hanovre, Cologne, Brunswick le 7, et le 9 novembre Berlin, où ce jour même à 14 heures, le leader socialiste Scheidemann proclamait la République. Déjà les premières émeutes ensanglantaient les rues de Berlin ; partout les officiers revenant du front étaient insultés voire agressés. Bien qu'ayant fait disparaître par prudence galons et décorations, il restait leur vêture pour les dénoncer à la rancune des soldats, soumis trop longtemps et pendant plus de quatre longues années à cette discipline « à la prussienne » où les coups pouvaient fort bien accompagner les injures. Nous avons souvent contemplé cela à Paris pendant l'occupation nazie de 1940 à 1944, et avec un certain sourire...

La famine, elle, s'étendait toujours, succédant à plusieurs années de restrictions puis de privations de plus en plus dures. Un officier français prisonnier de guerre dans le camp de représailles de Magdebourg, Jean des Vallières, relate en son livre *Spartakus Parade* (Éd. Albin Michel, Paris, 1932) : « Je croyais avoir touché au bagne l'extrême limite, dans l'horreur, de la misère humaine. Il y a pire. Il y a ces masques d'épouvante d'enfants que la faim torture. Il y a ces femmes squelettiques et tragiques, accroupies sur leurs seuils et couvrant de regards déments le bambin qui agonise sur leurs genoux... Galerie de cauchemar. Des miséreux ? Non. Ce quartier commerçant était l'un des plus actifs de la ville. Ce sont des familles, hier encore aisées, de boutiquiers et de fonctionnaires, car la petite bourgeoisie allemande a enduré dans le pathétique silence des esclaves une souffrance digne de l'Enfer. » *(Op. cit.)*

L'auteur de ces lignes est mort, aujourd'hui. Il écrivait cela en 1932, pendant la montée de l'hitlérisme en Allemagne. S'il avait contemplé ces autres squelettes qu'étaient les survivants des *camps*

de la mort, il aurait pu se poser une question : pourquoi, après un tel désastre, ces Allemands et leurs enfants avaient-ils suivi une nouvelle fois un autre dément, qui ne leur offrait, comme avenir immédiat, que l'entrée dans une nouvelle guerre ?

A Berlin le 8 décembre 1918, le courant dit spartakiste organisait une grande manifestation réclamant une république des Soviets. Le 16, le « conseil des soldats » réclamait la suppression d'une armée permanente. Le 25 décembre 1918, le drapeau rouge flottait partout sur Berlin, les commissaires du peuple indépendants quittaient le gouvernement, et il n'y demeurait que les seuls socialistes : Ebert Noske, Landsberg, Scheidemann et Wissel. Le 1er janvier 1919 voyait la fondation du Parti communiste allemand (K.P.D.). Et le 6 janvier les masses d'extrême gauche passaient à l'attaque. Noske rétablit l'ordre en faisant appel aux *corps francs* d'extrême droite que nous rencontrerons bientôt, mais auparavant avaient eu lieu de sévères combats de rue à la mitrailleuse. Comme toujours, les troupes révolutionnaires, encadrées par des « officiers » et des « sous-officiers » *élus* en fonction de leur sûreté idéologique, ces troupes furent battues. Et lorsque le 11 janvier les *corps francs du Baltikum* arrivèrent à Berlin, il ne leur fallut qu'une semaine pour détruire les derniers îlots de résistance et procéder à un ratissage général ; les deux leaders communistes, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, furent abattus au cours de la classique « tentative d'évasion » que l'on verra tant de fois reparaître pour justifier de banales exécutions sans jugement, malgré tout gênantes à cette époque.

A Munich, en Bavière, le procommuniste Kurt Eisner avait proclamé la République socialiste le 3 novembre 1918, et le roi de Bavière Louis III (de la dynastie des Wittelsbach) et ses filles avaient jugé bon de fuir dans le Tyrol autrichien, devant des menaces non déguisées.

Les mesures radicalement communisantes de Kurt Eisner avaient braqué contre lui la gauche socialiste et la droite minoritaire. Irrémédiablement battu aux élections le 15 janvier 1919, il était alors assassiné le 21 février suivant par un jeune ex-lieutenant de la garde de Louis III, d'où une très violente réaction des masses communistes. Et le 7 avril 1919 une république soviétique de Bavière était proclamée à Munich, alors que déjà, le 20 mars, Bela Kun l'avait réalisée à Budapest ; la Hongrie allait être sous le joug d'une dictature marxiste-léniniste impitoyable, pendant cinq longs mois d'une terreur sanglante.

Et le courant communiste allait s'étendre jusqu'en Autriche et en Bavière, où il était représenté par trois Russes venus de Moscou : Lévine, Axelrod et Lewien, qui allaient instaurer, comme en Hongrie, un véritable climat de terreur, où arrestations et exécutions s'associaient à une famine grandissante née d'un désordre général, car les campagnes ne ravitaillaient plus les villes.

Enfin le gouvernement Hoffmann, réfugié à Bamberg, se résolut à agir et sollicita l'assistance de Berlin, car la Bavière était encore État indépendant de la Prusse. Noske, un des commissaires de Berlin, mobilisa trente mille hommes sous le commandement du général von Oven.

Apprenant cela, le jeune dictateur communiste Egelhofer, un ancien matelot des mutineries de Kiel, fit effectuer des centaines de perquisitions, d'arrestations et bien entendu de nombreuses exécutions. Les gardes rouges perquisitionnèrent notamment au siège de la société *Thulé*, que nous retrouverons bientôt. Sept membres de cette secte furent arrêtés et fusillés : le prince Gustav de Thurn und Taxis, la comtesse Heila von Westarp, le baron von Seidlitz et quatre autres affiliés.

La reconquête de Munich eut lieu du 28 avril au 2 mai 1919, par les troupes du général von Oven. Des combats furieux eurent lieu dans la ville, notamment le 30 avril et du 1er au 2 mai, particulièrement autour de la gare centrale et du palais de justice, avec tirs d'artillerie et de mortiers. Le quartier général des trois émissaires russes de Moscou, installé dans la brasserie Mathoeser, fut nettoyé au lance-flammes par les assaillants.

Et bien entendu, ce fut dans Munich un nouveau genre de rafles, mais cette fois il s'agissait des communistes. Tous ceux qui furent ramassés et reconnus comme tels furent fusillés, ainsi que plusieurs centaines de gardes rouges faits prisonniers au cours des combats des jours précédents. Les chefs communistes qui n'avaient pas réussi à s'enfuir furent fusillés sans jugement dès identification. Lévine, le Russe envoyé à Munich avec Axelrod et Lewien (lesquels avaient péri au lance-flammes), ne fut fusillé que le 4 juin, après un jugement qui fut très certainement précédé d'interrogatoires plutôt musclés.

La dictature communiste avait littéralement épouvanté les Munichois et la Bavière en général. C'est là que la *Thulé* envisagea de jouer un rôle particulièrement actif, différent de ses activités antérieures. Et ici, nous allons quitter l'histoire de l'Allemagne après sa débâcle de 1918, pour entrer dans celle de la naissance du national-

socialisme, de l'hitlérisme, et le chaudron du Walpurgis va se mettre à bouillir et à répandre sa fumée noire sur le monde.

En effet, tout ce bouillonnement maléfique d'où sortira le malheur du monde occidental pendant de longues années est né de la misère subie par le *peuple* allemand, qui découvre soudain que pendant que ses fils se faisaient tuer, une certaine *bourgeoisie* faisait des affaires. Le haut état-major allemand, conscient que la guerre « fraîche et joyeuse » était perdue, entamera en 1918 des pourparlers de paix. Mais officiellement et par la suite, il fera courir la légende du « coup de poignard dans le dos », œuvre des socialistes et des libéraux.

La misère est intense au bas de la société. On voit des soldats mutilés à peine revenus du front mendier pour vivre, assis à terre. Dans les boîtes de nuit, des jeunes femmes n'hésitent pas à danser nues pour attirer le client dans la maison[1]. Et si elles se prostituent à la fin de la nuit avec comme un défi dans les yeux, ce sera pour survivre, elles et les leurs. Et cela ira encore plus loin, relisons Georges Bernanos quant aux forces qui susciteront Hitler. Car cette Allemagne hitlérienne est issue de l'ancienne :

« Elle est née de l'humiliation allemande, de l'Allemagne avilie, décomposée, liquéfiée de 1922. Elle a le visage de la misère allemande, transfigurée par le désespoir, le visage de la débauche allemande lorsque les innommables, les intouchables reporters des deux mondes se donnaient pour un louis le hideux plaisir de voir danser entre eux, fardés, poudrés, parfumés, jouant des hanches et le ventre vide, les fils des héros morts. » (Cf. G. Bernanos : *Les Grands Cimetières sous la lune*.)

Et de cela est également sortie la tourmente rouge. Le bolchevisme, nous l'avons vu, a gagné l'Allemagne tout entière. Pillages, viols, assassinats souvent précédés d'atrocités diverses, rien ne manque. Alors vont se lever « ceux des corps francs », ces hommes que l'on groupera sous le générique de *Baltikum*, du nom des états Baltes où ils déclenchèrent tout d'abord leur action.

On sait ce que sont les *corps francs*, qui plus tard prendront le nom de *commandos*. Dans des unités militaires d'infanterie et en guerre, ce sont des groupements de *volontaires* destinés à toutes les opérations périlleuses possibles : coups de main, attaques surprise,

1. Le nudisme était déjà très entré dans les mœurs allemandes, et avant la guerre de 1914-1918, dans les maisons de danse de Séville, à partir de minuit, les meilleures danseuses gitanes dansaient totalement nues pour les amateurs « éclairés » !

sabotages, etc. Ils ont un régime de vie particulier, un armement correspondant à leur type d'action, et ne dépendent généralement que des hautes autorités militaires. D'où leur nom : *francs,* c'est-à-dire *libres.*

Les corps francs du *Baltikum* furent composés de soldats, de sous-officiers et d'officiers que révoltait tout ce qui précède. Nationalistes à cent pour cent, ce furent selon leur propre expression « des hommes durs dans une époque dure ! », des reîtres au sens ancien du terme et tels des oiseaux de proie, des combattants sélectionnés en vue d'un combat impitoyable. Car impitoyables ils le seront, aussi bien pour eux-mêmes que pour leurs adversaires, ou à l'égard de frères d'armes ayant faibli.

Le désintéressement de ces hommes était indiscutable, car nombreux furent les officiers et les sous-officiers qui y servirent comme simples soldats, avec la très modeste solde de ceux-ci.

Anticommunistes forcenés parce que nationalistes, ils deviendront rapidement antibourgeois par mépris pour l'esprit rapace et capitulard de ceux-ci, et la jeune république de Weimar trouvera en eux de redoutables adversaires. Et comme cette bourgeoisie allemande d'affaires comprend de nombreux israélites, ils seront rapidement antisémites, et d'année en année on verra la *croix gammée* se substituer peu à peu sur leur *drapeau noir* au *crâne et aux tibias d'argent primitifs.* Car ces hommes se veulent alors *nihilistes* à leur façon. Écoutons-les :

« Une puissance ne peut être supprimée que par une autre, non par un principe ! Et il n'y en a pas d'autre contre l'argent... Celui-ci ne sera dominé que par le sang et supprimé par lui. » (Cf. Oswald Spengler, *in Le Déclin de l'Occident,* reprenant un *leitmotiv* de cette époque.)

« Nous ne serons pas sauvés par un retour au passé, par la réaction ! Nous ne nous sauverons pas non plus en dépendant d'excellences et de généraux épuisés !... » (Cf. Ernst Röhm : *Geschichte eine Hochverräters,* Munich, 1934.)

« L'ordre est l'ennemi commun... La destruction est le seul programme qui remplisse les exigences des nationalistes. » (Ernst Jünger, cité par R. Waite.)

« Rien de nouveau n'est sorti de la révolte de novembre 1918 ; il ne s'est pas produit de véritable bouleversement social, encore moins une révolution. Toutes les anciennes valeurs sont revenues, elles n'avaient même jamais disparu ! Mais à présent elles se montrent sans les artifices qui avant la guerre leur donnaient leur éclat. » (Cf. Ernst von Salomon : *Les Réprouvés.*)

Ce qui est étrange c'est le cheminement de cette pensée anticapitaliste, que l'on retrouve en France dans l'histoire de divers mouvements d'extrême droite, *francistes* de Marcel Bucard ou *Camelots du roi* de Réal del Sarte. Une pensée qui mène le militant nationaliste à la rencontre de ses adversaires initiaux : les anarchistes, en une certaine compréhension des *extrêmes.* Déjà avant 1914, ceux que Clemenceau avait surnommés les « anarchistes blancs », faisaient leur le jugement du duc Philippe d'Orléans sur « la fortune anonyme et vagabonde... ». D'où des frictions fréquentes entre la *Ligue d'Action française* très bourgeoise, et la *Fédération des Camelots du roi...*

On le voit, ces personnages, qui paraissent sortis tout droit d'une chronique de la guerre de Trente Ans, rappellent curieusement ceux que le général de Gaulle appelait dédaigneusement « des soldats perdus[1] », ces officiers et sous-officiers qui constituèrent l'O.A.S. *militaire* (la « civile » fut autre chose...) pendant le drame de la guerre d'Algérie, et qui comptèrent parmi les meilleurs de notre armée.

Les « soldats perdus » du *Baltikum,* avant de disparaître, aspirés pour la plupart par l'apparition de l'hitlérisme, vont auparavant écraser les formations spartakistes, participer au putsch de Wolfgang Kapp, aux combats de Haute-Silésie, au meurtre de Walter Rathenau, ministre des Affaires étrangères, coupable d'exécuter le traité de Versailles et surtout d'être juif ; à la résistance contre l'occupation de la Ruhr par les troupes françaises, à l'encadrement de la Reichswehr *noire,* et pour certains de leurs chefs au putsch de Hitler à Munich en 1923.

En effet, comme l'observe Dominique Venner en *Baltikum :* « Tous les éléments constitutifs du nazisme sont déjà là, dispersés, lorsque Hitler apparaît. Il ne les inventera pas, il les rassemblera pour en faire une symphonie dramatique et violente à laquelle son peuple ne résistera pas. » *(Op. cit.)*

Car vers le Führer iront immédiatement les membres de l'*Orgesch,* milice d'autodéfense contre les bolcheviques, et les anciens soldats de la Division de Fer du *Baltikum.*

Quelques mots d'Ernst Jünger (dix-huit fois blessé en 1914-1918 !) nous révéleront cet état d'esprit : « La guerre est notre

1. En terminologie militaire on donne le nom de *soldats perdus* aux combattants qui, n'ayant plus de contact avec leur unité de commandement, continuent néanmoins à combattre à leur manière et sans se soucier de cette rupture et de la stratégie générale.

mère ; c'est elle qui nous a forgés, ciselés, endurcis et fait ce que nous sommes. Et toujours, aussi longtemps que tournera en nous la roue de la vie trépidante, la guerre sera l'axe autour duquel cette roue sifflera... » (Cf. Ernst Jünger : *La guerre est notre mère.*)

« Dans la guerre comme dans la paix, avait dit Clemenceau, le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais. »

Il faut donc comprendre ces hommes, car c'est l'honneur d'un soldat de refuser la défaite. Ceux qui, en France, n'ont pas désespéré en juin 1940 après l'appel de Londres et ont pris les armes le jour venu sauront pour un temps s'identifier à eux.

Pour conclure, nous rappellerons que ceux qui menèrent de telles meutes, et qui souvent donnèrent leur nom même à ce *corps franc* fondé par eux, n'étaient que douze en tout. Sous le commandement du général Rudiger von der Goltz, on trouve les noms de : Hubertus von Aulock, Franz Ritter von Epp, Hermann Ehrhardt, Hans Peter von Heydebeck, Constantin Hierl, Franz Pfeffer von Salomon, Wilhelm Reinhard, Gerhardt Rossbach, Hans Steinacher.

La guerre avait fait d'eux des héros et la défaite des soldats perdus. Il appartenait à Adolf Hitler de faire de certains d'entre eux des criminels de la pire espèce.

10.

LES ERREURS DES VAINQUEURS

En leur ordre d'entrée en guerre en 1914, la France, l'Angleterre et les États-Unis ont une très lourde responsabilité dans la montée de l'hitlérisme et la guerre qui s'ensuivit, guerre qui a totalement bouleversé le monde entier. Ces erreurs découlent de comportements divers et d'idéologies souvent opposées. Ce sont :

1. la hâte de certains dirigeants, civils ou militaires, à terminer la guerre, par souci d'épargner des vies humaines ;

2. la même hâte à faire payer à l'Allemagne, alors en plein désordre social et politique, des indemnités de guerre non différées dans le temps, afin, pour certains, d'en profiter immédiatement ;

3. la venue au pouvoir dès 1924 en France, d'un *Cartel des gauches* qui allait désarmer les Français, moralement et matériellement, par un antimilitarisme systématique, afin de détruire un esprit jugé « cocardier » ;

4. la bienveillance incontestable avec laquelle certains milieux de droite en France, les médias de cet ordre compris, assistèrent à la montée au pouvoir d'Adolf Hitler, considérée comme un rempart contre le bolchevisme ;

5. Le *possible*[1] financement *secret* de cette montée au pouvoir du nazisme par certains éléments de l'industrie lourde française, financement s'ajoutant à celui (officiel) de la finance et de l'industrie allemandes, et à celui des mêmes milieux britanniques.

Nous allons donc examiner d'abord cette première erreur possible qui fit accepter en 1918 la demande d'armistice de l'Allemagne.

1. Cela n'a jamais été matériellement démontré.

En août 1918, Ludendorff pouvait noter sur ses carnets qu'un « jour de deuil était arrivé pour les armées allemandes ». En effet, depuis le 11 juin 1918, la contre-offensive française était suivie de l'avance des troupes américaines et britanniques. Elle se poursuivait en juillet, et permettait de donner au bilan du 4 août le nom de « deuxième victoire de la Marne ». Et les victoires allaient se poursuivre, il faudra remonter des unités de cavalerie pour talonner l'immense retraite allemande et exploiter tous ces succès.

Le 30 octobre, l'armistice était signé sur sa demande avec la Turquie à Moudros, et le 8 novembre, l'Allemagne s'estimant vaincue, sollicitait du futur maréchal Foch, généralissime des forces alliées, un armistice en vue de la conclusion de la paix, l'entrevue allait avoir lieu à Rethondes. Et le 11 novembre au matin, le général Mangin, commandant la Xe armée française, recevait par un télégramme du général Foch, l'ordre du cessez-le-feu.

Le général Mangin se leva furieux et dit simplement: « Nous aurons la guerre dans vingt ans... » Dans la soirée, il confia à d'autres officiers: « ... L'armée allemande n'a pas été détruite, et nous ne sommes pas entrés en Allemagne les armes à la main. » Ce devait aussitôt être le grand argument des pangermanistes allemands: « L'armée allemande n'a pas été vaincue, nous étions en France, ce sont les traîtres de l'intérieur qui ont porté à nos armées un coup de poignard dans le dos. » Ces arguments ont été entendus sur place par des prisonniers français qui nous les ont rapportés.

Or c'était au président des États-Unis Thomas-Woodrow Wilson, que la demande allemande d'armistice avait d'abord été adressée le 4 octobre 1918, se référant à son programme dit des « quatorze points », programme élaboré en fonction de l'idéologie personnelle du Président (démocratie, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, etc.), et totalement étrangère aux réalités historiques européennes. Il confiera à son ami le colonel House lors de l'entrée en guerre des États-Unis le 2 avril 1917: « Lorsque la guerre sera terminée, nous pourrons amener les Anglais et les Français à notre manière de penser, car, à ce moment, ils seront financièrement entre nos mains. »

En cela il voyait juste, car en se retirant les troupes allemandes obéissant à des ordres venus de très haut dévastaient systématiquement les départements français et belges évacués: usines méthodiquement déménagées, bâtiments publics pillés, arbres fruitiers coupés, etc.

Le général Mangin, qui avait le 18 juillet à la tête de sa X^{e} armée

et par sa contre-offensive de Villers-Cotterêts amorcé la victoire des Alliés, fut suivi par le président de la République d'alors, Raymond Poincaré, qui écrivit en ce sens à Georges Clemenceau, alors président du Conseil depuis le 17 novembre 1917, la lettre dont nous donnons ci-dessous des extraits, lettre en date du 8 octobre 1918:

« J'ai vu hier des sénateurs et des députés. Aucun ne s'attend à un armistice! Le pays et l'armée ne s'y attendent pas davantage. Tout le monde aperçoit le piège qui nous est tendu, tout le monde espère fermement qu'on ne coupera pas les jarrets de nos troupes par un armistice si court soit-il, et qu'on ne laissera pas arrêter, par une manœuvre pacifiste allemande, la marche victorieuse de nos armées. [...] Et nous ne prendrons aucune précaution pour le cas où les hostilités recommenceraient?... Nous ne demanderions même pas chez l'ennemi la plus petite emprise provisoire, la plus modeste tête de pont?... Comment pourrions-nous ensuite obtenir, dans les négociations de paix, des garanties pour la démobilisation, pour les paiements des réparations, pour l'exécution loyale des clauses les plus nécessaires? Nous nous serons nous-mêmes désarmés par avance! » (Cf. G. Wormser, *Le Septennat de Poincaré*, Fayard, 1977.)

Le général Pershing, commandant les forces américaines, sera du même avis: « Je crois que la victoire complète ne peut être obtenue qu'en continuant la guerre jusqu'à ce que nous imposions à l'Allemagne une capitulation sans conditions. » (Cf. J.-J. Pershing, *My Experiences in the World War*, 1951.)

Clemenceau était contre tous ces avis. Ancien chef de l'extrême gauche radicale-socialiste, il avait viré à droite, mais il craignait comme Foch que cette poursuite, pendant encore peut-être plusieurs semaines, n'amenât (c'était inévitable) de nouvelles pertes en vies humaines. Foch le soutenait, par ses convictions de catholique pratiquant.

Menaçant de démissionner, Clemenceau obtint l'aval de Poincaré, et l'armistice fut signé, alors qu'il avait refusé l'offre de paix séparée de l'Autriche en 1916, à l'avènement de Charles Ier.

Le général Mangin avait été prophète en sa lucidité. Vingt ans plus tard, la Seconde Guerre mondiale allait faire trente-huit millions de morts *militaires*, dépassant de loin ce qu'auraient coûté six semaines de campagne de plus en 1918.

Les conditions dérisoires de l'armistice du 11 novembre 1918 ne nous accordaient que:

— l'évacuation des territoires envahis en France, Belgique et Luxembourg, et la restitution de l'Alsace et de la Lorraine ;

— l'occupation de toute la rive gauche du Rhin, avec celle de trois têtes de pont sur la rive droite : Mayence, Coblence et Cologne ;

— une zone démilitarisée en Allemagne de dix kilomètres de large, allant de la frontière des Pays-Bas à la Suisse ;

— la libération de tous nos prisonniers, français ou alliés ;

— la livraison de 5 000 locomotives, 150 000 wagons et 5 000 camions.

On conçoit facilement que les Allemands se soient refusés à admettre *la défaite de leurs armées* puisque aucun soldat allié n'était entré à Berlin ! Mieux encore, le journal *Le Petit Parisien* fut censuré le 16 novembre 1918 par le gouvernement français, pour avoir osé réclamer l'annexion pure et simple de la rive gauche du Rhin ! Et plus tard nous laisserons massacrer par les pangermanistes allemands les séparatistes rhénans souhaitant devenir français. On toléra de même que l'Allemagne vaincue conservât son hymne mégalomaniaque : *Deutschland über alles,* soit « L'Allemagne au-dessus de tout » ! Il n'y a pas de déshonneur à être cocu, il y en a à en être content.

Nous avons vu qu'en second vient la hâte de faire payer l'Allemagne immédiatement, et en des circonstances qui, eu égard au désordre politique amené par les troubles révolutionnaires, risquaient de la braquer.

Le traité élaboré à partir du 18 janvier 1919 à Versailles (soit deux mois après l'armistice) imposait lourdement la nouvelle république de Weimar, dont l'existence allait de ce fait en être abrégée. En effet, selon le mot de Jacques Bainville, ce traité était « trop doux pour ce qu'il a de dur, et trop dur pour ce qu'il a de doux... ». Le Conseil des Quatre (France, Angleterre, Belgique, États-Unis) avait finalement décidé que l'Allemagne devrait verser dans un délai de *deux ans* un *acompte* de vingt-cinq milliards de *francs-or*. Au terme de ce délai, une commission des réparations fixerait alors le montant *total* et ses *modalités de paiement*.

Or les États-Unis avaient désavoué le président Wilson, refusé de ratifier le traité, et conclu avec l'Allemagne une paix séparée. Et à la conférence de Cannes Lloyd George allait, au nom de l'Angleterre, obtenir d'Aristide Briand un accommodement, avec la participation de l'Allemagne en cette discussion. Briand, capitulant comme toujours en ces problèmes, allait accepter lorsque le président Alexandre Millerand le pria de démissionner.

En France, à l'opposé, les pouvoirs occultes de la haute finance et de l'industrie lourde entendaient bien ramasser immédiatement le bénéfice des réparations, comme sur le tapis vert des casinos. Et cela après avoir encaissé ceux des fournitures de guerre à nos armées de 1914 à 1918.

En Allemagne on avait tout d'abord décidé de ne pas payer, mais finalement le 28 juin 1919, à Versailles, ce traité, qualifié de « diktat » par les Allemands, sera signé par Hermann Müller, ministre des Affaires étrangères, ce que la plupart de ses concitoyens se refuseront à reconnaître. Au parlement de Weimar, un élu démocrate (la droite) déclarera : « Si notre armée, si nos ouvriers avaient su le 5 et le 9 novembre 1918 que le traité serait cela, notre armée n'aurait pas déposé les armes et nous aurions tous tenu. » Paroles en l'air évidemment, il oubliait le passé récent.

Et cependant, la France n'a fait alors que trop de concessions sur les droits qu'elle tenait du traité de Versailles. C'est ainsi que la plus grande, et aussi la plus choquante, a été de renoncer à exiger des Allemands le paiement des pensions servies à nos mutilés de guerre, comme de celles versées aux veuves et aux orphelins des soldats tués au cours de cette guerre déclenchée par l'Allemagne. C'est un peu comme si un assassin solvable était libéré des dommages et intérêts dus à la famille de sa victime.

Puis de renoncement en renoncement, nous sommes parvenus à l'accord de Lausanne du 9 juillet 1932, où le ministère Herriot admet que la dette allemande soit comptée pour trois milliards or seulement, au lieu des trente milliards or restant dus, lesquels n'étaient eux-mêmes que le résultat des réductions précédentes.

Et cela explique que pour les Français leurs impôts s'en soient accrus d'autant ! Déjà avant l'accord de Locarno du 16 octobre 1925, signé par le fameux Aristide Briand, Stresemann pouvait écrire à l'ex-Konprinz, tenu en réserve pour une restauration monarchique attendue par toute la droite allemande : « En comparant les deux milliards et demi de marks-or que nous avons à payer comme annuité maximale à l'ensemble de nos adversaires, avec la somme que ceux-ci ont à décaisser pour l'ensemble de leurs dettes de guerre, soit en moyenne plus de quatre milliards de marks-or, il est à remarquer que nos adversaires sont au moins aussi imposés que nous ! » (Cf. *Papiers inédits de Stresemann*, Plon éditeur.)

Et le 11 juillet 1932, après l'accord de Lausanne, Winston Churchill fera observer à la Chambre des Communes que :

« Les États victorieux n'ont jamais saigné l'Allemagne à blanc,

c'est plutôt le contraire qui s'est produit; car l'Allemagne a emprunté aux États-Unis et aux autres États des sommes qui dépassent de beaucoup le montant des réparations qu'elle avait à payer. Ce n'est certainement pas l'attitude des États victorieux à son égard qui rend difficile l'existence de l'Allemagne ! Au contraire des nations qui l'ont vaincue et de façon définitive, l'Allemagne a reçu une sorte de transfusion de sang: les emprunts que l'on a accordés au Reich, et qui se trouvent à présent menacés de non-remboursement! Nous devons féliciter l'Allemagne d'avoir toujours demandé davantage et d'avoir toujours obtenu satisfaction!... »

Car il est bon de se souvenir des modifications apportées par la suite à ces « réparations » dues par l'envahisseur.

En septembre 1924 le *plan Dawes* accorda à l'Allemagne l'évacuation de la Ruhr (occupée par la France du fait de ses non-paiements), la réduction du montant des réparations, et un prêt de huit cents millions de marks-or. Il fut néanmoins combattu par les communistes et les pangermanistes.

En juin 1929 le *plan Young* accorda à l'Allemagne un délai de trente-huit ans pour payer ce qui restait dû des réparations après l'application du plan Dawes, puis, jusqu'en 1988, un versement annuel de cinq cent cinquante millions de marks à la France. Les contrôles divers (réarmement et financier) étaient supprimés, la commission des réparations également.

Enfin le *moratoire Hoover* de juin 1931, et l'*accord de Lausanne* de juillet 1932 entre Briand et Stresemann supprimèrent pratiquement tout ce qui pouvait demeurer du principe des réparations initiales. Désormais la route était libre en Allemagne pour le Führer; comme l'avait annoncé Goering, en place de beurre les Allemands auraient des canons, et avec les *ersatz* de leur chimie on tirerait de chaque poubelle (Goering *dixit*!) la valeur nutritive d'une côtelette de porc.

Bien relevée à cette époque (1932), l'Allemagne consacrait trente milliards de francs à ses assurances « sociales », alors qu'en France ce n'étaient que trois milliards. Elle consacrait huit milliards de francs aux pensions de ses anciens combattants ; en France : quatre milliards. A cette époque, les traitements des officiers supérieurs étaient de :

	Allemagne	*France*
Général de corps d'armée	101 000 F	30 000 F
Général de division	82 000 F	30 000 F
Général de brigade	78 000 F	30 000 F
Colonel	68 000 F	28 000 F
Lieutenant-colonel	60 000 F	26 000 F

Et l'ex-Konprinz, demeuré en Allemagne tranquillement, alors que son père Guillaume II avait fui aux Pays-Bas, cet héritier du trône en attente percevait un traitement de général, soit cent un mille francs. De plus, en 1925, le gouvernement *prussien* d'alors avait accordé aux fils de Guillaume II un ensemble domanial de cent cinq mille hectares, et une indemnité de dix-sept milliards de marks-or, pour les dédommager du départ de « papa » aux Pays-Bas!

Enfin, et malgré le chômage, il y avait en Allemagne dans les Caisses d'épargne un total de soixante-dix-neuf milliards de francs, dont trente-quatre milliards déposés depuis 1928. En France, le total des Caisses d'épargne d'État ou privées ne s'élevait qu'à trente-six milliards de francs pour la même période.

C'est pourquoi le robinet des prêts va se fermer dans le monde entier, et le 18 juillet 1931, lorsque le chancelier Brüning viendra à Paris quémander de nouveau, ce sera une fin de non-recevoir. Le peuple français ne veut plus payer, alors que sa haute industrie s'est enrichie *pendant* et *après* la guerre!

Il est difficile aujourd'hui de savoir si la haute finance et l'industrie lourde françaises avaient été moins pressées et moins rapaces, l'Allemagne nouvelle nous en aurait su gré. Il est probable que non, car indépendamment des intérêts matériels, l'orgueil germanique restait ulcéré de sa défaite, et connaissant bien les Allemands, je n'hésite pas à affirmer que cette modération n'aurait rien changé, cet orgueil est toujours passé chez eux avant les intérêts matériels.

Nous allons maintenant aborder le désarmement moral des Français avec la venue de la gauche au pouvoir en 1924, venue qui était la conséquence inéluctable d'un « patronat de droit divin » où, comme toujours, le « parvenu » siégeait en toutes ses caractéristiques.

La guerre perdue en 1871, avec les deux provinces d'Alsace et de Lorraine, les cinq milliards de francs *en or* versés à l'Allemagne, l'exode de cent cinquante mille Alsaciens-Lorrains fuyant l'annexion, tout cela avait réveillé chez les Français un patriotisme

qui allait permettre l'héroïsme des soldats de la guerre de 1914-1918. Aussi la République proclamée le 4 septembre 1870 avait-elle dû conserver certaines traditions militaires d'autrefois, malgré son vœu de donner au soldat français l'allure de « l'ouvrier en armes » *(sic)*.

C'est ainsi que la tenue de sortie était sévèrement contrôlée avant le départ de la caserne, le port de gants blancs s'accompagnait (comme sous l'Ancien Régime) du port de l'arme blanche individuelle : baïonnette ou sabre. Le soldat était doté de quatre tenues ; à savoir :

— numéro 4 pour les corvées, complétée d'un treillis de toile ;
— numéro 3 pour l'exercice quotidien, les manœuvres d'ensemble ;
— numéro 2 pour la sortie en ville, les grandes manœuvres ;
— numéro 1 mise en réserve, pour le départ à la guerre.

Mais le dimanche 11 mai 1924, le Cartel des partis de gauche évinçait le Bloc national, le président Millerand devait se démettre et était remplacé à l'Élysée par Doumergue. Et à partir de cette date le désarmement moral des Français allait s'accélérer, succédant à toutes les licences des « années folles », avec le *briandisme* et les rêveries de la Société des Nations. Notons déjà que de 1924 à 1939, *quarante ministères furent constitués,* certains ne durant que vingt-quatre heures, aussitôt présentés à la Chambre, aussitôt renversés !

Dès 1924, la gauche au pouvoir s'était attaquée à ce patriotisme cocardier de l'avant-guerre, les soldats de 1914 étaient partis dans un tel enthousiasme qu'on a pu parler de « fleur au fusil ». Il fallait faire disparaître cela. La formule était aussi simple qu'excellente : *la réduction des crédits militaires*. Elle eut des conséquences en tous les domaines.

Mal nourri, mal logé, mal habillé, le jeune soldat devenait facilement antimilitariste. Parallèlement, mal payés, mal considérés, les militaires de carrière devenaient de plus en plus rétifs à l'engagement. Enfin la réduction progressive du service militaire (ramené à un an) allait désarmer un peu plus le pays. Le revirement et la réaction du début de 1939 (retour au service de deux ans, amélioration des équipements, etc.) venait trop tard, le mal était fait. Mais en face, s'épanouissait, orgueilleuse et provocatrice, la nouvelle Allemagne nazie.

Successivement, la Sarre (1935), la Rhénanie (1936), l'Autriche (1938), la Tchécoslovaquie (1939) allaient devenir allemandes.

Aussi le 18 mars 1939, le Parlement se réveillait et accordait au gouvernement les pleins pouvoirs, mais... pour trois mois seulement ! N'avions-nous pas la Société des Nations et le Droit pour nous ?

Le Droit, cette « conscience universelle », n'empêchera pas les cinquante ou soixante millions de morts (on n'est pas fixé...) de cette Seconde Guerre mondiale, *née de la lâcheté de certains*.

Cette montée du pouvoir hitlérien en Europe et ces annexions successives dépendaient d'un certain plan, étonnant par sa conception sortie tout droit du cerveau d'Adolf Hitler, obéissant à on ne sait quelle mystique intérieure sur laquelle, quoi qu'on dise, il ne s'est jamais ouvert.

En ce plan et sur une carte d'Europe, on faisait tourner la croix gammée *senestrogyre* (imposée par Hitler en place de l'autre), dans le sens même de sa rotation. Et par cette dernière elle passait successivement sur la Sarre, la Rhénanie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, la Pologne, le Danemark, la Hollande et la Belgique. Et tout se réalisait selon ce schéma. L'invasion de la France découlait, *tentante,* de l'impréparation de celle-ci, et celle de l'Angleterre échoua parce que extérieure à la spirale du *svastika senestrogyre*. Quant à celle de la Russie, elle dériva plus tard de la doctrine du *Drang nach Osten*, la « marche vers l'Est », où le germanisme devait soi-disant retrouver ses origines.

Ce fanatisme mécanisé de l'orgueil allemand ne s'accommodait pas précisément des Droits de l'homme ! Aussi avons-nous assisté en 1939, par un accord entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne hitlérienne, au transfert des populations allemandes des pays Baltes ; Courlande, Lituanie, Lettonie et Livonie, dans les anciens territoires polonais annexés au Reich. Et bien entendu sans leur demander leur avis, ni tenir compte des intérêts matériels des familles ainsi « transférées ». La rotation du *svastika* senestrogyre, comme la robe rouge de Richelieu, « couvrait » tout cela de son ombre maléfique. Et béate, l'Europe occidentale pacificocandarde contemplait cela avec un sourire admiratif. Quel homme ce Führer !

En France, la droite nationaliste et ses médias, à l'exception de l'*Action française* et de ses dirigeants d'alors (rendons-leur ce qui leur est dû[1]), tendaient une oreille complaisante vers le vacarme

1. Le ralliement de Maurras à Pétain et à la collaboration par Vichy allait être fatal à ce mouvement. Léon Daudet rompit aussitôt avec Maurras, les militants allèrent rejoindre les uns la Résistance et ses risques, les autres la Milice et son déshonneur.

venu d'outre-Rhin. Les sinistres « Nuits » hitlériennes, celle des « longs couteaux » où Hitler fit massacrer les S.A., comme celle dite « de cristal », où les synagogues, les magasins, demeures, etc., des juifs d'Allemagne furent pillés et incendiés, la création des premiers camps d'internement où furent parqués et marqués les opposants au régime, les homosexuels, les marginaux, ces faits ne suscitèrent qu'un intérêt presque amusé dans la presse de droite. Hitler ne luttait-il pas contre le bolchevisme?

Et un certain antisémitisme s'était développé chez nous. Il faut dire que si les juifs de droite, *patriotes,* issus de générations *françaises* multiséculaires sont l'immense majorité, ils ne font malheureusement pas de politique! Et leur minorité dite de gauche, souvent issue d'émigration slave ou balkanique récente, en fait, elle. Il n'en faut malheureusement pas plus pour que l'on « jette l'enfant avec l'eau du bain », selon l'adage anglais.

Car ces camps d'internement ne furent jamais ignorés par les Allemands ou par les autres peuples. En France, de nombreux journalistes allèrent les visiter et en rendirent compte très paisiblement, tel *le Jour-Écho de Paris*; des écrivains comme Gaëtan Sanvoisin, François Dauture et Georges Blond s'efforcèrent de persuader les Français que le Führer avait mis de l'eau en son vin de *Mein Kampf*. Et les voix de Léon Ballby, de Georges Anquetil, de Georges Duhamel ne furent pas entendues, qui tentèrent de jouer les Cassandre. Mieux encore, Hitler avait fait saisir et mettre au pilon la version française non expurgée de *Mein Kampf*, et l'avait fait remplacer par *Ma doctrine* en français, tout sucre et tout miel. Et il s'était trouvé des « chats fourrés », des magistrats honte de leur état, pour lui donner juridiquement raison, faire pilonner la version non expurgée, et n'autoriser que son hypocrite contrefaçon!

Là où Hitler avait écrit sans ambages: « L'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand est et reste la France... », on lisait dans la version truquée qu'il s'agissait de la France *impérialiste*! Or il avait précisé sa pensée: « La question de savoir qui a gouverné la France importe peu ; que ce soit les Bourbons, ou les Jacobins, les Napoléon ou les démocrates bourgeois, les républicains cléricaux ou les bolchevistes rouges... »

On ne saurait mieux dire. Et la gangrène collaborationniste en France était déjà en place, sans que les Français s'en doutent.

Il nous reste à aborder maintenant le rôle de la finance et de

l'industrie lourde dans le réarmement et la montée de l'Allemagne hitlérienne vers ses objectifs.

Sur ce premier point, il n'y a aucun doute possible. La finance allemande et l'industrie lourde d'outre-Rhin se sont associées pour appuyer la réussite d'Adolf Hitler, et en tête de cette mafia pangermaniste: la famille Krupp bien entendu. Depuis Friedrich Krupp (1787-1826) fondateur de la dynastie, jusqu'à Alfred Krupp von Bohlen und Halbach (la famille avait été anoblie par Guillaume II lors d'un « relèvement de nom » par mariage), qui emploiera jusqu'à cent cinquante mille personnes en ses multiples usines, cette firme ne cessera de s'imposer. Et la condamnation pour crimes de guerre d'Alfred Krupp von Bohlen und Halbach à onze ans de prison et à la confiscation de tous ses biens, sera cassée pour vice de forme en 1951. Il paraît que ce tribunal était irrégulier! Et libre, Krupp recouvrera tous ses biens.

C'est ce même Krupp, qui ayant installé des usines aux Pays-Bas après le traité de paix de 1919, y fabriqua une bonne partie du matériel d'armement clandestin de l'Allemagne revancharde, lequel servit à envahir plus tard les mêmes Pays-Bas! Il est vrai que la Russie soviétique de Staline construisait, sur des plans fournis, des avions pour la même Allemagne. Et tout aussi vrai que le pétrole fourni pendant la guerre 1939-1945 à la Suède par les firmes pétrolières américaines, ne faisait qu'y transiter et allait tout droit ravitailler la Wehrmacht... Selon le mot de Vespasien, « l'argent n'a pas d'odeur... », et en la tradition protestante, la réussite matérielle est signe de la bénédiction du Seigneur.

Sur cette participation de la finance et de l'industrie lourde allemandes à la restauration d'une Allemagne dominatrice, elle ne surprendra personne, elle est dans la tradition de ces milieux.

Mais on a accusé les mêmes puissances économiques de Grande-Bretagne et de France d'y avoir participé clandestinement, et a priori cela peut choquer et surprendre tout à la fois. Ne nous égarons pas! Il est exclu que cela ait pu se faire directement, mais il y a toujours des possibilités de transfert de fonds de firme à firme, parfaitement justifiées par des opérations commerciales, vraies ou fausses.

Il est de fait qu'en Angleterre comme en France les nazis avaient leurs singes imitateurs, mais alors que chez nous les chemises différaient de couleur, bleues au lieu de brunes, en Grande-Bretagne on allait droit au but et le costume était complet, brassard avec le *svastika* inclus. Il n'est pas jusqu'au tout récent et éphémère

souverain Edouard VIII qui fut suspecté de sympathie pour l'hitlérisme, et fut envoyé par prudence, dès l'ouverture des hostilités, gouverner les Bahamas. A tort ou à raison, bien entendu[1].

A vrai dire Krupp n'avait fait que suivre les grands financiers et industriels, qui sans hésiter subventionnèrent le courant national-socialiste. Avec André Brissaud en son livre *Hitler, l'Ordre noir*, nous citerons ceux-ci: Emil Kirkdorf pour les seigneurs de la houille, Fritz Thyssen président des Aciéries réunies *(Vereinigte Stahlwerke)*, le docteur Schacht ex-président de la *Reichsbank*, la *Deutschbank*, la *Commerz und Privat Bank*, la *Dresdener Bank*, la *Deutsche Kredit Gesellschafts*, la plus importante compagnie d'assurances l'*Allianz*. Puis l'industrie de la potasse avec la *Rostberg und Diëhn*, l'acier de la *Vöegler*, les produits chimiques avec la sinistre *I.G. Farbenindustrie* où mourront tant de déportés, le caoutchouc avec la *Conti*, et d'autres grosses et importantes sociétés telles que la *Hamburg Amerika Linie*, dont les bases seront plus tard utilisées par les nazis fuyant l'Allemagne en 1945. A ces magnats s'ajoutaient deux milliardaires de Cologne : un industriel du nom d'Otto Wolf et un banquier, le baron von Schröder. Et pour administrer tous ces dévouements financiers on constitua avec humour le « Cercle des Amis de l'Économie », soit le *Freundeskreis des Wirtschafts*.

Encore une fois, en épluchant les comptes financiers de ces forteresses du fer, de l'or et du feu, on rencontrerait peut-être des apports on ne peut plus légitimement « commercialisés », et cependant originaires de Grande-Bretagne et de France.

Car pour réaliser ces immenses parades et leurs décors gigantesques de pylônes et de drapeaux, pour amener des dizaines de milliers de militants équipés, armés et vêtus par le Parti, pour leur donner des trains spéciaux ou des centaines de camions, *il fallait de l'argent*! Et cet argent il devait bien venir *de quelque part...*

Mais le danger réel était surtout dans un « pacifisme à tout prix » qui engluait les gouvernants anglais comme français. Lorsque Hitler fera entrer ses troupes en Rhénanie en 1936, Neville Chamberlain, Premier ministre travailliste, sera d'avis d'« attendre et voir venir ». Lorsque Hitler occupera les Sudètes en Tchécoslovaquie, ou lorsqu'il entrera en Autriche pour l'Anschluss, Chamberlain

1. Il existe d'ailleurs une photographie représentant le duc de Windsor et sa compagne Wallis Warfield Simpson, en compagnie du docteur Ley, chef du Front du Travail, à une projection cinématographique en Allemagne. A la gauche de Wallis Simpson il y a un autre dignitaire hitlérien (cf. Alain Desroches : *La Gestapo*, Ed. de Vecchi, Paris, 1972, page 257).

conseillera l'apaisement. Plus tard en septembre 1938, il s'humiliera jusqu'à aller rencontrer le Führer à Berchtesgaden le 15, et courra après lui le 22 à Godesberg! Pendant ce temps la France fait de même, elle suit les conseils de Chamberlain.

On ne pourra jamais démontrer que les milieux anglais ou français de la finance et de l'industrie lourde ont financé *indirectement*, par relais allemands dans les mêmes milieux et au cours de combinaisons commerciales, la montée de l'hitlérisme. Et toute accusation non prouvée est vaine. La « collaboration » de *certains* pendant l'Occupation ne démontre pas la culpabilité de *l'ensemble*.

Il reste qu'elle était envisageable, compte tenu de leurs orientations préférentielles en politique. Et entre la montée du communisme et celle d'un fascisme imitateur, l'*ensemble* préférait la seconde solution. Certains magnats de ces milieux subventionnèrent en France les partis d'extrême droite, le fait n'est plus contestable. Et à cet égard je puis affirmer sans crainte de démenti que le C.N.P.F. (Confédération nationale du patronat français) subventionnait tous les partis lors des élections législatives, à l'exclusion du parti communiste évidemment, mais le parti socialiste (S.F.I.O.) inclus, et cela après la Seconde Guerre mondiale, en 1946.

A ce propos, bien que sans rapport avec l'objet de cet ouvrage, je crois utile pour l'histoire de rapporter les faits suivants car ils montrent le poids que représente en influences diverses l'association des firmes métallurgiques.

On sait ce qu'était le *Comité des forges*. Créé en 1864 par les grands « maîtres de forge » qu'étaient les familles Schneider, de Wendel (famille anoblie sous Louis XV), et quelques autres, certains de ses membres assumèrent des charges ministérielles au sein des divers régimes du XIXe siècle. Sous la IIIe République il joua un rôle très important de 1918 à 1939, mais il fut dissous en 1940 par décision du gouvernement de Vichy, ce qui l'obligea à une existence simplement tolérée parce que secrète.

Or en 1947, j'avais à la Compagnie de Fives-Lille la charge de l'approvisionnement des usines du Nord ou du Centre en métaux non ferreux et en matières diverses (élingues, équipements de chantiers, etc.), ce qui me mettait en relations courantes avec les Comités de répartition de l'État. Et un matin, le directeur secrétaire général André Mairesse m'appela pour me dire que le conseil d'administration désirait connaître les noms des membres du mystérieux *Comité des forges*. Ma première antenne contactée serait le

Comptoir français des produits sidérurgiques, rue Paul-Cézanne, que l'on avait averti de ma venue pour 11 heures du matin.

Je passe brièvement sur les surprises, la méfiance, voire l'hostilité que je fus amené à observer. Rue Paul-Cézanne je dus revenir à 14 heures, pour rencontrer un homme discret, dans un minuscule bureau sans aucun luxe, qui me remit une note où se trouvaient quatre noms. Il me conseilla alors de me rendre avenue Montaigne à l'U.C.P.M.I. (Union des consommateurs de produits métallurgiques), où peut-être, en rencontrant un second interlocuteur (qu'on me désigna verbalement), j'obtiendrais d'autres noms.

A l'U.C.P.M.I. il en fut de même. Dans un autre petit bureau sans aucun luxe, un personnage me remit un « allô-notes » banal avec quatre autres noms. Et, comme rue Paul-Cézanne, on me recommanda avec hargne la discrétion la plus absolue sur ces noms! Puis on me donna une adresse ultime, dans les numéros pairs de la rue Marbeuf avec un autre nom d'interlocuteur. Je m'y rendis donc.

La concierge, à l'énoncé de ce vocable, me conseilla de m'adresser « chez les Belges », à l'entresol. Une porte à double battant, portant la plaque du Syndicat belge des fabricants de tubes, s'ouvrit et une secrétaire, à l'énoncé du nom, me conseilla de m'adresser à l'étage au-dessus! Une même porte à double battant (mais sans aucune plaque...) s'ouvrit et de nouveau, à l'énoncé de son vocable, l'interlocuteur jaillit littéralement d'un autre petit bureau sans aucun luxe, et me remit d'un air rogue un troisième billet portant quatre nouveaux noms, avec le même conseil de silence absolu sur ceux-ci.

Rentré à mon bureau, j'appelai la secrétaire et lui dictai une liste banale de douze noms, à taper en trois exemplaires. Par prudence je pris ses carbones et les déchirai soigneusement. Je remis deux copies à ma direction, et en conservai une chez moi. Cette liste de douze noms était composée des P.-D.G. des dix firmes métallurgiques « maîtres de forge » de haut parage: Schneider, de Wendel, Le Creusot, etc. En complément elle comportait les noms de deux étrangers à ces milieux, sans doute à titre de conseillers. Il y avait celui d'un ambassadeur de France célèbre, spécialiste des affaires allemandes, et qui avait rencontré le Führer avant la guerre. Il y avait également le nom d'un général ancien gouverneur militaire de Paris, connu sous le sobriquet de « général des conseils d'administration ».

Ainsi le *Comité des forges* était bel et bien une société secrète. Ses représentants dans les milieux métallurgiques étaient des personnages plus que discrets, sans fonctions honorifiques, en des bureaux de sous-ordre sans aucun luxe. Les gouvernements pouvaient changer, les ministères se succéder, les « maîtres de forge » continuaient de régner sur le fer et le feu. Hitler le savait, lui qui leur avait en son pays sacrifié les S.A., ses premiers compagnons de lutte, *à la demande de Hindenburg,* et en échange de sa succession. Comment ne pas imaginer des *relations commerciales* étroites entre Krupp, de Wendel, Schneider, etc., faites de leurs intérêts communs?



Cette indulgence de certains, ou une vague complicité, fut illustrée par un petit scandale. En 1933 l'*Union douanière européenne,* une idée chère à feu Aristide Briand, devait permettre à des dizaines de milliers de chômeurs allemands de venir travailler en France à des chantiers de travaux publics financés par l'État, et dont les grandes entreprises françaises spécialisées devaient bénéficier financièrement. Tout cela se programmait discrètement depuis longtemps, à l'insu du public et « ignoré » des médias. Apprenant que ces chômeurs allemands qui devaient venir travailler en France appartenaient tous et nécessairement au *Front du Travail* (une des organisations nationales-socialistes issue des S.A.) et constitueraient ainsi une véritable armée secrète organisée en vue de la prochaine invasion annoncée dans *Mein Kampf*, un groupe de *Camelots du roi* envahit la salle où devait se signer, sous la présidence de Le Trocquer (ancien ministre et futur héros des « ballets roses » du Chesnay), l'accord franco-allemand en ce domaine, et sans aucune courtoisie, mit tous les assistants dehors à coups de matraque. La justice sanctionna sévèrement de nombreux mois de prison sans sursis un tel manque aux usages, mais le scandale avait éclaté, et les intéressés n'osèrent pas reprendre ce projet qui relevait de la sottise ou de la trahison, *à l'époque où on commençait la Ligne Maginot...*

11.

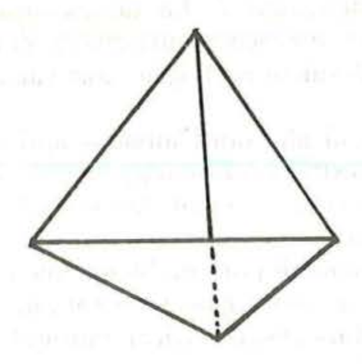
UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE OCCULTISTE : LA THULÉ

Une société secrète tendant à perpétuer des enseignements ésotériques issus des vieilles traditions germaniques païennes a eu une influence déterminante dans la naissance et le cheminement du nazisme. Elle se nommait la *Thulé Gesellschaft*. Elle fut fondée le 25 décembre 1917 (une date soigneusement choisie). Il existait alors un Ordre des Germains *(Germanenorden)*, constitué en 1912 à Berlin par le professeur Theodor Fritsch (1852-1933). Raciste, cet organisme avait déjà pour emblème la croix gammée.

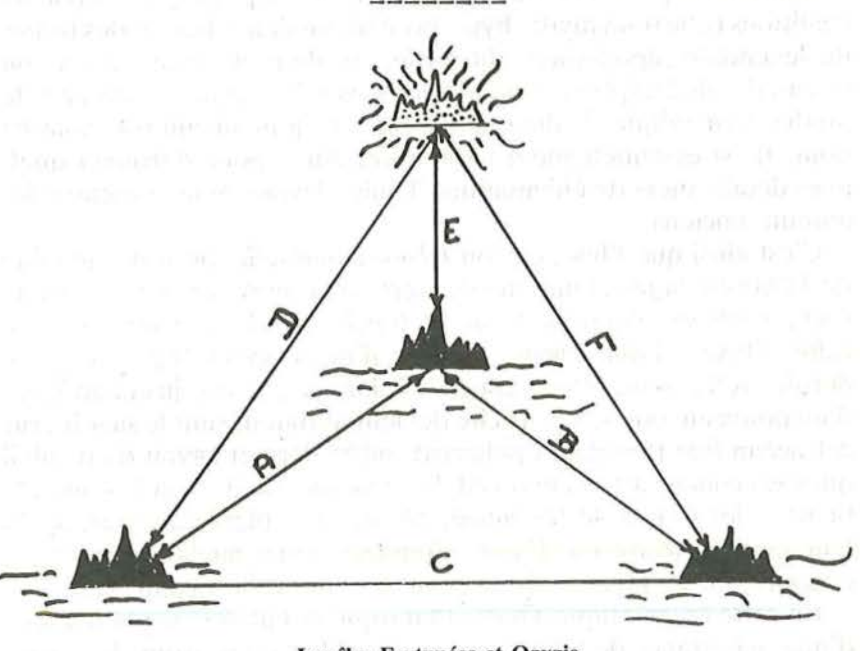
Mis en sommeil pendant la guerre 1914-1918, son grand maître Theodor Fritsch confia donc le 25 décembre 1917 à un certain baron Rudolf von Sebottendorff le soin de constituer en Bavière une société secrète qui dépendrait de l'ordre des Germains et qui prendrait le nom de *Thulé*. Nous verrons la signification de ce vocable par la suite. Mais qui était ce baron von Sebottendorff?

Adam-Alfred-Rudolf Glauer, fils d'un chauffeur de locomotives, était né à Hoyerswerda (Saxe) le 8 novembre 1875. Il avait donc quarante-deux ans à cette époque, et cependant il n'était pas au front, pour un motif que nous ignorons. Cet homme avait longuement pérégriné en Australie, en Asie, et dans le Proche-Orient. C'est ainsi qu'en Turquie il avait rencontré le baron von Sebottendorff, lequel l'avait adopté et l'avait constitué son légataire universel. Que valait cette adoption quant au nom et au titre, rien du tout ! La règle de la noblesse n'admet de transmission nobiliaire que par le sang ; ainsi un bâtard admis est noble, et un adopté est roturier.

Pendant la guerre des Balkans (1912-1913), le nouveau « baron » Sebottendorff joua un certain rôle dans les formations du Croissant-Rouge (analogue à la Croix-Rouge occidentale). Avant la Première



Le tétraèdre, un des solides platoniciens.



Les îles Fortunées et Ogygie
A=B=C=D=E=F=A=B
B=C=A=E=F=D=C=A
C=A=B=F=D=E=A=C

Guerre mondiale, il avait appartenu à un ordre rosicrucien où il avait reçu des enseignements d'un certain Termudi, juif d'origine inconnue, kabbaliste savant. Enfin, de ses voyages en Asie, il avait reçu ici et là d'autres enseignements divers, plus ou moins amalgamés, et qui lui conféraient un bagage fort valable dans le domaine de l'occultisme.

En janvier 1918, il alla donc aussitôt après les instructions de Theodor Fritsch s'installer à Munich, capitale de la Bavière, et fief que l'Ordre des Germains venait de lui confier pour une mission bien précise : constituer une société secrète du nom de « Thulé ». Il lui donna immédiatement pour emblème une croix gammée senestrogyre, traversée de deux lances en sautoir. Puis modifiant cet emblème, il adopta un glaive vertical, entouré de feuilles de chêne dans un rayonnement solaire, le glaive couvrant une croix gammée senestrogyre aux branches recourbées, pour mieux souligner le sens de son tourbillon contraire à la rotation normale (dextrogyre). Mais qu'était donc la signification essentielle de ce nom : Thulé ?

Il faut dire que les Germains ont de tout temps perpétué en leurs traditions celle d'un mythe hyperboréen, où l'on retrouve des bribes du légendaire apollonien, du retour du dieu au printemps à son sanctuaire de Delphes, annoncé par le vol des cygnes. Mais dans le mythe germanique, le dieu de Delphes ne joue aucun rôle sous ce nom. Il est essentiellement germanisé. Aussi pour retrouver quelques détails sur cette énigmatique Thulé, devons-nous reprendre les auteurs anciens.

C'est ainsi que Pline, en son *Histoire naturelle*, nous dit que l'île de Thulé est la plus lointaine des terres connues, qu'elle n'a pas de nuit au solstice d'été, mais que les ténèbres y règnent totalement à celui d'hiver. Pour Tacite il s'agit d'un « océan figé », où « le dernier reflet d'un ultime coucher solaire y persiste jusqu'au lever d'un nouveau jour ». Là, Tacite devient initiateur sans le savoir ; car cet océan figé (les glaces polaires), où le dernier rayon d'un soleil qui s'est couché attend le réveil de ce même soleil, c'est le « monde blanc » des Celtes, le *Gwenved*, où les âmes bienheureuses, après leur mort terrestre en *Abred*, attendent, leurs mérites épuisés, la descente en ce même Abred pour une nouvelle évolution.

En cette énigmatique Thulé, Plutarque notait déjà le phénomène d'une persistance de la lumière solaire. Mais où se trouvait exactement cette mystérieuse île de Thulé ?

En son livre *L'Or de l'Islande*, Samivel mentionne que cela pourrait dériver de *Thu-al*, étymologie celtique qui signifierait

nord. Et il ajoute que : « A la vérité, il y eut autant de Thulé que de nords pour les aventuriers voyageant le long des axes terrestres. La Thulé d'Ouessant, la Thulé de la Baltique, la Thulé d'Albion, la Thulé norvégienne, la Thulé de Pythéas... Chacune de ces Thulé n'est que le reflet temporaire d'une hyper-Thulé déjà rêvée par les Anciens, vers laquelle s'aimanteront toujours les vieux désirs des hommes, et définitivement inaccessible. »

Et effectivement, comme le souligne Samivel, *la Thulé véritable est inaccessible* car elle ne se trouve pas en notre monde à trois dimensions. Dans notre ouvrage *Au pied des Menhirs* (introduction à l'étude des doctrines celtiques, Paris, 1945, Niclaus édit.)[1], nous précisions l'impossibilité de situer ici-bas cette Thulé que le grand initié que fut Plutarque nous décrit fort clairement pour qui sait lire entre les lignes.

Si nous nous reportons au texte de cet auteur (qui fut prêtre de l'Apollon delphien), en son ouvrage *Du Visage du rond de la Lune*, nous trouvons ceci relatif aux « îles Fortunées » :

« Je commencerai par présenter l'auteur de la pièce, après vous avoir servi un début emprunté d'Homère avec votre permission :

« Ogygie est une île, bien loin en mer », et « à cinq journées de la Grande-Bretagne pour un dromon qui cingle vers l'ouest[2] ». *(Op. cit.)*

Arrêtons-nous déjà. Nous sommes en présence d'une tradition celtique d'ordre métaphysique et nullement géographique. Car le récit que Plutarque met dans la bouche de Sylla va nous le démontrer catégoriquement :

« D'autres îles, au nombre de trois, *aussi éloignées de la première qu'entre elles,* sont situées devant, exactement dans la direction du couchant d'été. C'est dans l'une d'elles que Kronos, d'après la mythologie des Barbares, est retenu prisonnier par Zeus. » *(Op. cit.)*

Ainsi, en cette île, le Temps (*Kronos*) est suspendu et ne s'écoule plus.

Dès à présent, nous constatons que ce récit est purement ésotérique, car si nous tentons d'établir *sur un plan* le schéma décrit ci-dessus, savoir trois cercles aussi éloignés d'un quatrième qu'entre

1. Cet ouvrage a été réédité par les Éditions Dangles, sous le nom : *Les Traditions celtiques*.

2. Du grec *Ogugios* : *ancien*. Également de *Ogygès*, roi de Thèbes, signifiant *antique*.

eux, nous constaterons que c'est impossible ! Cela équivaudrait à tenter de construire un *triangle équilatéral dont le côté soit égal au rayon du cercle circonscrit*... Par conséquent, en notre « dimension », l'archipel des îles Fortunées ne peut exister. Concluons qu'il n'est pas de notre « monde ». Par contre, un *tétraèdre* en place d'un dessin-plan permet de concevoir cette disposition.

C'est donc en fait un *tétraèdre régulier* qui a pour faces quatre triangles équilatéraux égaux. Voici la formule. Si *a* est la longueur de son arête, sa surface totale sera : $a^2 \sqrt{3}$, et son volume sera :

$$\frac{a^3 \sqrt{2}}{12}$$

Ainsi trois îles peuvent exister dans le réel, dominées par une quatrième, située elle dans l'espace ! *Thulé, île mystérieuse, n'est pas de ce monde.*

En fait, Sebottendorff n'avait pas adopté de lui-même ce nom, ce fut en effet, comme le signale René Alleau dans son livre *Hitler et les sociétés secrètes*, un membre de l'Ordre des Germains nommé Walter Nauhaus, disciple du professeur Wacherlé. Le vocable le séduisit par cette évocation des régions polaires où, avant que ne bascule l'axe de la rotation terrestre, régnait un éternel printemps. Là vivaient les Hyperboréens, ces « hommes transparents » des auteurs anciens qui traitèrent de Thulé, définition qui montre bien qu'il ne s'agit pas d'humains réels. « Plus loin que les épais brouillards qui en défendent l'accès..., en cette île Fortunée régnait une douce chaleur où s'acclimatait parfaitement une végétation verdoyante[1]. Les femmes y étaient d'une beauté indicible. Celles qui étaient nées cinquièmes en chaque famille détenaient alors le don extraordinaire de la clairvoyance. » Pour une cause ignorée, un cataclysme la fit disparaître il y a plus de six mille ans. Il est bien évident que le mot Groenland signifie *terre verte*, ce qui tend à rappeler que cette région ne fut pas toujours ce qu'elle est actuellement.

Mais derrière le nom de *Thulé*, Sebottendorff lisait aussi un autre vocable, celui de *Thalé*, un lieu de la région du Harz où, le 2 mars 1914, s'étaient réunies toutes les confréries racistes allemandes...

Or le Harz est un massif cristallin d'Allemagne occidentale, situé entre la Leine (passant à Hanovre) et la Saale (passant à Iéna). Ce

1. Sur ce climat particulier qui aurait régné dans la mystérieuse île de Thulé, il y a peut-être une explication, celle des *microclimats*. Nous en avons un exemple curieux dans un glacier du massif du Mont-Blanc.

massif culmine au Brocken (1 142 m). Dans les légendes allemandes, le Brocken est le rendez-vous des sorcières à chaque 1er mai, au cours de la célèbre *nuit du Walpurgis*. Ce nom vient paradoxalement de sainte Walpurgia, religieuse anglaise célèbre, qui fut abbesse de Heidenheim dans le Bade-Wurtemberg, et dont la commémoration de la mort se célèbre justement le 1er mai.



Emblème et symboles de la THULÉ

On observera que la date de 1919 a été substituée à celle réelle de 1918, comme date de fondation. Le poignard de la Sainte-Vehme au milieu d'un double rameau de chêne, devant un *svastika* senestrogyre, flamboyant dans un tourbillon, résume tout le programme pangermaniste.

Bien entendu, ce fut en souvenir de cette nuit de révolte spirituelle et d'élaboration de leurs maléfices par les sorcières en leurs chaudrons magiques, que les pangermanistes néo-païens choisirent Thalé, dans le Harz. Ce jour du 1er mai était également la date où les Francs organisaient leur *champ de mai*, quarante jours après l'équinoxe de printemps, ce avant de partir pour une nouvelle expédition guerrière. C'était également un jour consacré au culte de *Freyja*, déesse de la Fécondité et de l'Amour certes, mais aussi de la Liberté. Et le sabbat de la sorcellerie était aussi une « libération des instincts ». Enfin, c'étaient là les *feux de Beltan* des Celtes.

Ce même jour du 1er mai fut choisi par le nouveau gouvernement de Vichy comme *fête nationale*, en place du 14 juillet, parce que c'était la fête de *Philippe* Pétain.

Mais revenons à la Thulé.

Sebottendorff passa rapidement à l'action au sein de cette secte. François Ribadeau-Dumas nous rapporte en son livre *Hitler et la sorcellerie* que les membres eurent à entendre les conférences de l'écrivain Gottfried Feder, de l'éditeur pangermaniste Lehmann (qui avait certainement des ancêtres juifs !), que Walter Neuhaus y anima un « Cercle pour la promotion de la civilisation nord-germanique ». Johann Hering y dirigeait les études de l'ancien droit germain, et une revue paraissait régulièrement, la *Rote Hand* (la main rouge). La Thulé alimenta les caisses de la *Bürgerwehr*, milice nationaliste qui participa avec le corps franc *Oberland* à des sabotages divers.

Karl Haushofer, géopoliticien né en 1869, et qui se suicida avec son épouse le 14 mars 1946, avait eu un fils qui participa à la tentative d'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944 et qui fut exécuté pour cela. Haushofer faisait d'abord partie du *Vril*, autre société secrète farouchement antichrétienne, et où on pratiquait, d'après nos propres recherches, des techniques tantriques directement héritées des *Bonpos* tibétains dits encore *Bonnets noirs*, opposés aux *Bonnets jaunes* du bouddhisme traditionnel. (Entre eux, se situent les *Bonnets rouges*, à mi-chemin spirituellement des deux.) Les *Bonpos* pratiquent un chamanisme mêlé de tantrisme, avec rites sexuels, sacrifices animaux (autrefois humains), et leur croix gammée est senestrogyre, contrairement aux Bonnets jaunes chez qui elle est dextrogyre.

Et Karl Haushofer avait engagé le *Vril* dès 1926 en des relations avec les Tibétains de la « main gauche », les *Bonpos* évoqués

ci-dessus. Et en 1929 des groupes vinrent en Allemagne y créer des temples à Berlin, Munich et Nuremberg. Hitler aurait eu des contacts avec leur chef, selon Trevor Ravenscroft en son livre *La Lance du destin* (Albin Michel éd., Paris, 1973). Cet auteur (qui fut officier de commandos pendant la Seconde Guerre mondiale) a semble-t-il bénéficié de renseignements non vulgarisés, malheureusement mêlés en son livre à des spéculations théosophiques. Devant les prévisions encourageantes de ces lamas tibétains, Himmler se décida à constituer au sein de la S.S. une nouvelle organisation de plus, dont nous parlerons tout à l'heure : l'*Ahnenerbe*.

Mais lorsque vinrent les défaites, non prévues par les lamas (un chapitre dira plus tard comment et pourquoi), Hitler furieux leur appliqua le régime alimentaire des camps de prisonniers de guerre. Et lorsque les troupes soviétiques pénétrèrent dans les faubourgs de Berlin et en ces temples particuliers, ils découvrirent des corps nus, allongés sur plusieurs rangs et avec un poignard enfoncé dans l'abdomen. Suicides ou exécutions ? L'énigme demeure. Peut-être étaient-ce en réalité des Japonais, membres de la secte du « Dragon vert », à laquelle appartenait Haushofer depuis longtemps. Car celui-ci se suicida en 1946 de cette façon, imitée du *hara-kiri* japonais.

Or Karl Haushofer avait fait connaître à Sebottendorff ses intentions en lui apportant son appui :

« J'ai l'intention d'engager la Thulé dans le combat aussi longtemps que je tiendrai le *marteau de fer* (emblème de l'autorité). J'en fais le serment sur le svastika, ce signe qui nous est sacré, afin que tu l'entendes, ô Soleil triomphant, et je tiendrai alors ma fidélité à votre égard. Ayez donc confiance en moi comme j'ai confiance en vous. Notre Dieu est le *père du combat* et sa ruse est celle de l'aigle, symbole des aryens. Aussi, pour marquer la combustion spontanée de l'aigle, on le représentera en rouge. Tel est notre symbole ; l'aigle rouge nous rappelle qu'il nous faut passer par la mort pour pouvoir revivre. »

Sans doute Adolf Hitler n'appartint-il jamais à la Thulé, mais Rudolf Hess, qui fut premier secrétaire et aide de camp du Führer, en fut membre et y fut l'assistant de Karl Haushofer. Par la suite, il devint l'adjoint personnel de Hitler à la direction du parti national-socialiste. C'est dire que par lui, l'esprit de la Thulé continua de conduire tout l'hitlérisme, avec derrière, les déités noires du Tibet chamaniste.

Mais lorsque certains supposent que Rudolf Hess membre de la Thulé rencontra lors de son arrivée en Angleterre des membres de la *Golden Dawn*, société secrète magique, ils font erreur, car elle n'y avait plus de groupes en activité à cette époque, pas plus qu'en Allemagne.

Car derrière la mystique de l'île de Thulé, derrière un pangermanisme raciste de combat, derrière les vieux dieux des Germains, il y avait autre chose : *il y avait des sectes tibétaines et leur magie.*

Dans un ouvrage consacré à la magie à Paris, et sous un pseudonyme, Maurice Magre a évoqué l'action de lamas venus du Tibet pour agir politiquement en Europe par la magie tantrique. Or avant la guerre 1939-1940 il avait fort bien connu Otto Rahn, jeune intellectuel allemand venu en Ariège pour y étudier le catharisme, officiellement du moins, car nous verrons qui était en réalité Otto Rahn, dans un chapitre qui lui sera entièrement consacré. Membre des S.A. à cette époque, il gravira tous les échelons de la S.S. dans l'entourage immédiat de Himmler. C'est très certainement au cours de conversations banales que Rahn fut amené à parler à Maurice Magre de ces lamas tibétains venus à Berlin, et Magre n'y vit que du feu !

D'ailleurs, d'avril 1938 à août 1939, soit pendant *seize mois*, une mission nationale-socialiste avait séjourné au Tibet sous la direction du docteur Ernst Shäfer et y avait réalisé un film. Il est bien évident que ce film n'était qu'une motivation officielle pour les Européens occidentaux, car le motif était tout autre.

En effet cette mission avait été organisée par l'*Ahnenerbe*, soit « l'héritage des ancêtres », chargée de travaux ultrasecrets, et intégrée à la *S.S.* générale en mars 1938 par Himmler lui-même. Elle y dépendait de Karl (ou Nat) Wolf, supérieur d'Otto Rahn (voir le chapitre consacré à celui-ci), et membre de l'état-major personnel de Himmler. Les membres de cet état-major portaient tous à la manche gauche de leur veste la *bande de bras* significative de cet office : noire bordée d'argent.

Après cela, on pourra toujours nous affirmer que cette mission au Tibet était d'ordre purement « ziendivigue »... Car son retour coïncida, en août 1939, avec l'invasion de la Pologne et le début de la Seconde Guerre mondiale.

On observera que l'Allemagne nazie, si éprise de rechercher ses racines aryennes en Asie, avait négligé d'envoyer de telles missions en Inde, où l'*Intelligence Service* anglais aurait facilement dépisté les véritables motifs d'une telle arrivée. De plus, l'Inde traditionaliste n'use que de la croix gammée *dextrogyre*, et celle des nazis eût été immédiatement cataloguée comme relevant de gens « de la main gauche ». On sait l'ostracisme de cette main dans l'hindouisme ; elle est réservée aux usages vils de toute nature.

Un autre détail va recouper cela. Marquès-Rivière, qui fut *en France* le chef du service chargé des sociétés secrètes françaises (il quitta Paris en août 1944 avec une escorte de miliciens et fut condamné à mort par contumace), avait inséré un passage en son livre *Vers Bénarès la ville sainte* (Paris, 1930, Éd. V. Attinger), passage où il est question de la société secrète asiatique le *Taureau Rouge*, groupant des musulmans de l'Inde et des bouddhistes tibétains. Objectif de cette secte mixte : la guerre sainte contre les Anglais. En perquisitionnant à la Libération en son domicile du Quai-aux-Fleurs à Paris, la police découvrit un *occultum* (oratoire-laboratoire des occultistes) dont le symbolisme de magie noire ne laissait aucun doute sur les orientations de Marquès-Rivière, d'autant qu'il avait publié un rituel tantrique de cette nuance aux Éditions Véga : le *Yantra Chintâmani*. Car Marquès-Rivière avait été en Inde muni de certaines recommandations, et il y avait rencontré des personnages à même de le documenter, après s'être fait « reconnaître » bien entendu.

D'autre part, en son livre sur la légende du Gesar de Ling (*infra* page 127), Alexandra David-Neel nous apporte quelques renseignements sur les « cités souterraines » de l'Agartha et de Chambalah, qui infestèrent certains cerveaux nazis. Ici nous citons Alexandra David-Neel :

« Chambalah a-t-il jamais été le nom d'une ville ou d'une contrée ? C'est possible, mais il n'en existe aucune preuve. [...] Ceux qui — bien moins nombreux que certains étrangers paraissent le croire — parlent, au Tibet, de l'hypothétique Chambalah, *la tiennent pour une île située quelque part au nord*... [...] Trois sorciers *Bon-nag* à qui j'ai eu l'occasion de rendre service au cours d'un voyage et qui campèrent quelques semaines près de mes tentes, me dirent que leurs coreligionnaires se transmettent oralement d'anciennes traditions concernant *une terre de la quiétude, située dans le Nord*. Peut-être pourrait-on rechercher l'origine de Chambalah dans le folklore des *Bon* autochtones du Tibet. D'autre part l'origine de la croyance à Chambalah au Tibet peut s'expliquer très simplement. Les hindous parlaient jadis d'une "terre de l'éternelle béatitude" qu'ils nommaient Outtara Kourou : "le pays *septentrional* des Kourous". »

Là encore nous retrouvons l'influence des traditions asiatiques et surtout tibétaines dans la mythologie particulière créée chez les nazis par la *Thulé* et ses doctrinaires, concernant une mystérieuse *Hyperborée*.

Ce préambule nécessaire pour établir des liens entre l'hitlérisme allemand et certaines sectes d'Asie centrale terminé, nous allons maintenant rencontrer un personnage d'envergure.

En 1918 la Thulé comprenait alors en Bavière environ mille cinq cents membres. Parmi eux, un certain Dietrich Eckart, né en 1868, mort en 1923. Fils d'un magistrat, bon vivant, homme du monde accepté dans la noblesse comme dans la haute bourgeoisie grâce aux membres de la Thulé de ces milieux, il fut l'âme occulte de celle-ci. D'abord journaliste, critique dramatique, il devint facilement un auteur à succès puisqu'il fut joué en 1906 au Théâtre royal de Berlin.

Ami de Sebottendorff, il publia à Munich en décembre 1918 un hebdomadaire: *Auf gut Deutsch* (En bon allemand), qu'il tira à vingt-cinq mille exemplaires et distribua largement. Cet hebdomadaire attaquait les responsables de l'armistice de 1918, les traîtres de l'intérieur, les profiteurs de la guerre, et bien entendu en premier lieu les juifs. Selon lui, la loi devait punir de trois années d'emprisonnement tout juif ayant souillé une Allemande par le mariage, et en cas de récidive, de la peine de mort.

Lorsqu'il eut fait la connaissance d'Adolf Hitler, il le prit en main et lui enseigna beaucoup de choses, étrangères à l'ancien caporal: comment parler, comment développer la confiance en soi, comment surtout développer ses facultés supranormales. Cela, il le devait peut-être aux méthodes divulguées par Sebottendorff, mais il y eut certainement autre chose. Hitler lui a témoigné sa gratitude en lui consacrant un long passage de *Mein Kampf*:

« Les seize héros auxquels j'ai dédié le premier volume de cet ouvrage, je veux, en terminant le second, les donner en exemple aux partisans et aux champions de notre doctrine, comme des héros qui, en pleine conscience, se sont sacrifiés pour tous. [...] Et je veux ranger parmi eux, comme un des meilleurs, l'homme qui a consacré sa vie à réveiller son peuple, notre peuple, par la poésie et par la pensée et finalement par l'action: Dietrich Eckart... » *(Op. cit.)*

Cet hommage n'est pas mince. On le voit, Hitler estime ne rien devoir à Sebottendorff; ce ne sont donc pas les exercices psychiques donnés en son ouvrage *Pratique opérative de l'ancienne franc-maçonnerie turque* qui ont développé la médiumnité chez le Führer.

Or en décembre 1923, à Munich, Dietrich Eckart, avant d'entrer en agonie, fit une prière très personnelle *devant une météorite noire* dont il disait: « C'est ma pierre de Kaaba... » Pierre qu'il légua à un des créateurs de l'astronautique, le professeur Oberth. Et si nous revenons à ces passages de l'ouvrage de Marquès-Rivière *Vers Bénarès la ville sainte* (cités ci-dessus), nous constatons que ces personnages, qui vont rencontrer un des chefs du *Taureau Rouge*, évoquent à un moment leur cheminement vers la Kaaba, *la pierre noire de La Mecque*.

Mais ce n'était pas sous cet angle que Dietrich Eckart considérait cette *pierre noire* qu'il priait comme quelque chose de vivant à l'article de la mort. Et cela mérite encore que nous développions le caractère démoniaque des rites des nazis.

Dans le *Talmud* on donne le nom de « flèches de Lilith » à de petites météorites *tétraédriques* et de *couleur noire*, Lilith étant, dans la tradition de la Kabbale, la sœur et la compagne de Samaël, le Satan hébraïque. Lilith signifie « la nuit ». Il est évident que la météorite de Dietrich Eckart était pour lui une « flèche de Lilith ». Or, kabbalistiquement, Lilith compagne de Samaël est l'antithèse de la *Shékinah*, la « Présence divine », analogue à la *Sophia* des gnostiques, la *Sagesse* des Écritures. Concluons de ce qui précède que Dietrich Eckart entrait dans la catégorie des *satanistes conscients*, lui qui participa le 9 novembre 1923, aux côtés d'Adolf Hitler à la tentative de coup d'État à Munich.

D'où venait cette *pierre noire*? Selon leurs traditions, les Mongols possédaient depuis Gengis Khan une *pierre noire* talismanique que les anciens Bogdo Khans utilisaient pour interroger l'avenir. Sur sa face, au cours d'une contemplation rituelle, apparaissaient des inscriptions en tibétain qu'il suffisait de traduire. A l'époque du tsar Alexandre Ier et de la célèbre baronne de Krüdener sa conseillère, c'est-à-dire sous notre Premier Empire, la *pierre noire* de Gengis Khan était encore aux mains du Bouddha vivant, alors un tout jeune homme, qui interrogea la *pierre noire* pour le tsar Alexandre et lui révéla sa destinée tragique[1]. A partir de cette époque, la *pierre noire disparut*. Était-ce celle que détenait Dietrich Eckart? Mais revenons à ses derniers instants.

A ce lit de mort, Dietrich Eckart avait près de lui Karl Haushofer,

1. Selon une vieille tradition russe, la mort d'Alexandre Ier n'aurait été qu'un simulacre, et il aurait fini sa vie en ermite sous le nom de Fedor Kousmitch, car sa tombe, ouverte en 1926 par les Soviets, fut trouvée vide.

géopoliticien, lequel, au cours de ses voyages en Asie, avait fait partie d'une secte japonaise hétérodoxe où il avait été « initié », mais qui, surtout, *avait fait un assez long séjour au Tibet,* servi par cette initiation japonaise à un bouddhisme hétérodoxe. Là Haushofer avait appris beaucoup de choses, et certainement pas chez les Bonnets jaunes à croix gammée dextrogyre, mais chez les Bonnets rouges, peut-être même les Bonnets noirs Bonpos, tous deux utilisateurs de la croix gammée senestrogyre.

Enfin il y avait là également Alfred Rosenberg, le doctrinaire du nazisme. Et Dietrich Eckart prononça enfin ces dernières paroles: « Suivez Hitler. Il dansera! Mais c'est moi qui ai écrit la musique... *Nous lui avons donné les moyens de communiquer avec Eux.* Ne me regrettez pas; j'aurai influencé l'Histoire plus qu'un autre Allemand... » (Cité par André Brissaud: *Hitler et l'Ordre noir,* Éd. Perrin, 1969.)

Que veut dire Eckart par cette phrase: « Nous lui avons donné les moyens *de communiquer avec Eux...* »? S'agit-il de Tibétains c'est-à-dire d'êtres en chair et en os, *ou d'entités appartenant au plan supranormal,* ce monde à deux dimensions interpénétrant le monde à trois dimensions qui est le nôtre, l'*Astral* des occultistes? La réalité de ces entités est indiscutable, affirmée par toutes les religions: judaïsme, christianisme, islamisme, bouddhisme, hindouisme. Et les phénomènes de possession *contrôlés* ont révélé l'existence d'un *langage particulier* de ces entités, que depuis John Dee (1527-1608) et ses évocations à Prague chez l'empereur Rodolphe, on nomme la *langue énochienne.* (Voir à ce sujet l'ouvrage de Méric Causabon: *Relation fidèle et véridique de ce qui s'est passé durant de longues années entre John Dee et quelques Esprits.*) John Dee avait été auparavant le magicien de la reine Élisabeth (1533-1603), et peut-être un amant platonique selon G. Meyrink (cf. *L'Ange à la fenêtre d'Occident*).

Haushofer se suicidera avec sa femme le 14 mars 1946, après avoir enfin appris l'exécution de son fils Albrecht, compromis avec d'autres officiers dans l'attentat manqué contre Hitler le 20 juillet 1944. Pour cela, après avoir tué Martha son épouse, Haushofer se fit hara-kiri selon le rite japonais. Devant son cadavre on trouva un poème manuscrit, écrit par son fils avant son exécution, et qui lui fut communiqué on ne sait comment. Ce poème en dit long sur les activités de son père, *qu'il ne fut pas sans connaître*; voici sa traduction:

Une légende profonde de l'Orient
Nous rapporte que les Esprits du Mal
Sont tenus captifs dans la nuit marine,
Scellés par la main prudente de Dieu,

Jusqu'à ce que le Sort, une fois par millénaire,
Accorde à un seul pêcheur le pouvoir
De briser les entraves des prisonniers
S'il ne rejette pas aussitôt son butin à la mer.

Pour mon père, le Destin avait parlé.
Sa volonté avait jadis la force
De repousser le Démon en sa geôle.

Mon père a brisé le sceau,
Il n'a pas senti le souffle du Malin,
Il a lâché le Démon par le monde.

On reconnaît là une vieille légende issue des traditions relatives au roi Salomon, lequel enferme un mauvais génie dans une jarre, scellée de son sceau. Un pêcheur ramène la jarre en son filet, brise imprudemment le sceau, et une fumée qui s'en échappe se transforme rapidement en un monstrueux démon.

Inconsciemment, le *sceau de Salomon, l'étoile à six branches* emblème d'Israël, ne pouvait que s'opposer à la croix gammée de la Thulé antisémite. Et comme nous l'avons rapporté dans *Le Secret de Bonaparte*, ce fut le *hérem* judaïque qui triompha de l'hitlérisme. (*Op. cit.* page 187.)

Quoi qu'il en soit et pour conclure, il est certain que les hitlériens eurent des contacts étroits et sérieux avec l'Inde et le Tibet.

En Inde, comme on sait, le Congrès que dirigeait Gandhi menait la guerre d'indépendance contre les Anglais. En août 1942 un des chefs extrémistes de ce Congrès nommé Subhas Chandra Bose *et qui avait gagné Berlin dès 1941* fondait une « armée nationale indienne » avec des volontaires recrutés parmi les prisonniers de guerre faits par les Japonais, alors aux portes de l'Inde. On possède une photographie de deux de ces volontaires en train de poser du fil barbelé sur le front de l'Est en octobre 1944, sous la conduite d'un soldat de la Wehrmacht. (Cf. Alain Desroches: *La Gestapo,* Éd. de Vecchi, Paris, 1972, page 735.)

Ici nous rejoignons ce que disait Marquès-Rivière cité plus haut[1].

1. Dès la mort de Hitler à Berlin, environ 1 500 hindous et tibétains sortirent en armes de leurs abris et se firent tuer par les soldats soviétiques. (Cf. L. Pauwels, *Monsieur Gurdjieff,* page 61.)

On observera que Hitler n'a pas conservé le *svastika* en sa position normale, c'est-à-dire comme une croix aux branches verticales. Intentionnellement, il l'a obliqué de façon à lui donner symboliquement un rappel discret d'une certaine attitude de *Shiva, dieu hindou de la Destruction*, et représenté dansant dans la roue des existences et des mondes. Et cela lui fut conseillé par ses instructeurs secrets Karl Haushofer et Dietrich Eckart, *lesquels étaient en relation avec des tantriques de l'Inde et du Tibet*. Et *Shiva* est l'adversaire de *Vishnou*, le dieu conservateur de la Vie. C'est de lui que relève le *svastika dextrogyre* (*infra* page 130 et suivantes).

D'autre part ce serait en 1906, au Tibet, que Karl Haushofer aurait été instruit de la légende relative aux symboliques *cités souterraines de l'Agartha et du Chambalah*, légende qui devait tourner pas mal de têtes simplistes chez les S.S. proches de Himmler. Ce qui confirme ce séjour de Haushofer au Tibet, c'est que l'on retrouve sa présence aux côtés de Georges Ivanovitch Gurdjieff au « pays des neiges » en 1903, puis de nouveau de 1905 à 1907. (Cf. André Brissaud: *Hitler et l'Ordre noir*.)

Toutefois il nous faut citer ici l'opinion opposée d'Alexandra David-Neel ; pour elle il ne s'agissait pas de *Gurdjieff*, mais d'un lama bouriate nommé *Dordjieff* (cf. *Nouvelles Littéraires*, 22 avril 1954). Ce lama est cité par K.-M. Panikkar en son ouvrage *L'Asie et la domination occidentale*, citant Bell: *Biography of the Dalai Lama*. Cependant, Gurdjieff lui-même a confirmé cette identité. Le capitaine A. Abdullah déclara: « Je rencontrai Gurdjieff quelque trente ans plus tard à un dîner chez un ami commun, John O'Hara, ancien directeur du *New York World*, et à New York. J'étais convaincu qu'il était le "lama Dordjieff". Je le lui dis, et il cligna de l'œil. Nous parlâmes en tadjik. » (Cf. Louis Pauwels: *Monsieur Gurdjieff*, Éd. du Seuil, Paris, page 59.)

D'autre part Jacques Bergier a confirmé à la radio ses déclarations concernant les rapports qui auraient existé entre Gurdjieff et la Thulé. Et il a affirmé avoir rencontré au camp d'internement de Mauthausen des officiers allemands compromis dans le complot contre Hitler et qui allaient y être exécutés. Selon lui, ces officiers lui auraient « parlé de Gurdjieff ». (Cf. la revue *Medium*, numéro de mai 1954.)

Personnellement nous pensons que, compte tenu des différences de prononciation entre les dialectes régionaux du Tibet, il n'y a aucune impossibilité à ce que *Gurdjieff* et *Dordjieff* soient les dénominations d'un même individu. L'avis contraire d'Alexandra

David-Neel a peut-être une motivation que nous ignorons. Celle que le docteur A. Rouhier[1] (chez qui elle descendait 41, rue Madame lors de ses passages à Paris) appelait « la vieille rusée », n'a jamais tout dit de ses activités. Membre de l'*Union rationaliste*, elle n'hésitait pas à « broder » en ses souvenirs. C'est ainsi que son livre *Magie d'amour et Magie noire au Tibet* (Plon éditeur) est une œuvre de pure imagination, elle le dit en ses lettres à son mari (cf. *Journal de voyage*, Plon éditeur).

1. Le docteur Alexandre Rouhier, directeur des *Éditions Véga*, docteur en médecine et en pharmacie, fut le toxicologue le plus érudit de son époque en Europe, et le conseiller le plus efficace de ses clients et amis pour tout ce qui avait trait à l'*Asie ésotérique*.

12.

LES INSTRUCTEURS TIBÉTAINS DES NAZIS

Il existait au Tibet, avant l'arrivée des occupants chinois, et à l'époque où le « pays des neiges » était parcouru étonnamment par Alexandra David-Neel, trois religions différentes, se mêlant même parfois par des emprunts les unes aux autres.

1. Le bouddhisme.

Il se divisait en deux branches :

a) Les *Bonnets jaunes*, pratiquant les enseignements du Bouddha en leur intégralité, dans les domaines religieux, moral, ascétique, et constituant à notre époque la majorité des moines se réclamant du fondateur de la doctrine. Leur robe ocre jaune leur a donné ce nom.

b) Les *Bonnets rouges*, pratiquant un bouddhisme mêlé de tantrisme, avec une mixité exigeant l'usage de la femme en certains rites.

En Inde, le tantrisme à forme shivaïte implique la libération de tous les tabous : religieux, moraux, ascétiques et alimentaires, par des cérémonies rituelles violant volontairement ces mêmes tabous. En certaines sectes cela peut aller fort loin, de la banale manducation de la chair des vaches sacrées à la nécrophagie, des rites sexuels normaux avec une femme au coït avec un cadavre, des pratiques divinatoires classiques au *rô-lang* ou « cadavre qui se dresse », par une magnétisation analogue à celle des tables tournantes. Au Tibet il en est parfois ainsi à notre connaissance. Les Bonnets rouges tirent leur nom de la couleur de leur vêture.

2. Les Bonnets noirs, pratiquant sous le nom de bouddhisme un chamanisme relevant de la sorcellerie pure et simple. C'est la plus ancienne religion du Tibet, antérieure à l'introduction du bouddhisme. Cette religion porte le nom de *Bon*, ses adhérents se

nomment *Bonpos* ou *Bœnpos*. Le mot *Bon* peut être traduit par *tchoe* : enseignement, doctrine ; le *tao-tchoe* du taoïsme est celui qui enseigne la doctrine et qui sait interroger les baguettes divinatoires.

Les Bonnets noirs auraient eu pour fondateur Chenrab-miwo, lequel ne serait autre que Lao-tsé. Des éléments importants venus de l'Inde et de l'Iran, très antérieurs au bouddhisme, figurent en leur *corpus*. Ils eurent d'abord pour élément de communication des cordelettes à nœuds, comme les anciens Chinois et les Péruviens. Leur symbole sacré entre tous est le *svastika senestrogyre*, inverse de celui des autres utilisateurs lamaïstes ou hindous, et qui a été depuis toujours choisi par les antisémites et pangermanistes allemands. De même les moulins à prière des Bonpos sont tournés à l'inverse des aiguilles d'une montre, même sens de rotation que leur croix gammée.

Contrairement aux principes essentiels du bouddhisme traditionnel se refusant à verser le sang, les Bonpos usent de sacrifices animaux : coqs, faisans, ou singes lorsqu'ils en ont. Ils portent des robes de teinte sombre (pourpre violacé parfois), ornées de symboles divers ; ils se coiffent de chapeaux noirs à larges bords, portant très haut cinq minuscules « têtes de mort » en bois disposées en pentagramme, et en pointe un *dordge* ou une pierre fulminaire. Ils usent d'un tambour fait de la peau d'un bouc sauvage, ou d'un *damaru*, petit tambour fait de deux coupelles crâniennes accolées par le fond et tendu de la peau d'un ou de deux lamas de leur secte particulièrement renommés.

Ils adorent et sacralisent le feu du foyer, n'admettant aucune profanation à son égard. Ils usent également d'autels de pierres *non taillées*, et d'innombrables bannières portant des inscriptions rituelles, en haut de perches ou de mâts les plus élevés possible. Cet usage fut retenu on le sait par les nazis, qui en usèrent et abusèrent au cours de leurs manifestations de masse. Leur rosaire est fait de cent huit vertèbres de serpent, ou de rondelles découpées en cent huit crânes, différents, nombre d'éléments de tout rosaire lamaïque. Leur robe s'orne parfois d'un tablier d'ossements humains. Enfin, ils vivent en communautés, en des monastères ou lamaseries analogues d'aspect aux autres monastères du bouddhisme orthodoxe.

Chez les Bonpos le dieu principal est celui de la *Terre*, il se nomme d'ailleurs *Bonpo* (cf. R. Bleichsteiner : *L'Église Jaune,* Payot 1937). Il est assisté de douze Intelligences secondaires (ce qui paraît découler d'un panthéon géocentrique), et le fait d'adorer le

Feu tend à démontrer qu'il s'agit d'un dieu identifié au *feu central* de la Terre. Nous revenons ici à la légende du monde souterrain et à la mystérieuse cité de l'*Agartha*. Certaines montagnes sont identifiées à des divinités, que les prêtres bonpos prient en en faisant le tour de gauche à droite, sens de leur *svastika* senestrogyre.

A Bonpo dieu de la Terre est associée « la vieille mère Khaema », que l'on représente chevauchant un bouc noir et armée d'un lasso doré. Le dieu du Ciel se nomme *Khenpa* ; on le représente assis sur un chien blanc et armé d'un sceptre de cristal.

Marco Polo, en son célèbre récit *Le Livre de Marco Polo*, nous dit avoir rencontré au Népal des tantriques venus du Tibet et du Cachemire, gens plus versés selon lui dans les arcanes de la magie que qui que ce soit en tout autre pays. Il les présente comme s'abstenant de toute ablution, sales à tous égards, attribuant leur puissance magique (qu'il constate avec franchise) à leur sainteté et à leurs mortifications multiples. Ils se livrent parfois à une anthropophagie rituelle, en rôtissant les cadavres de criminels exécutés et en les consommant, afin de s'attribuer psychiquement leurs « vertus » et leurs « mérites » particuliers. Ce rite se nomme la *mahamansa*, soit « la grande viande » ou viande sacrée. Il s'agit ici, comme on le voit par cette communion eucharistique particulière, d'une véritable initiation à rebours, orientée vers le *Mal* à l'état pur.

Vers 747 de notre ère arriva au Tibet un certain Padmasambhava, tantrique indien originaire d'Udayana. Peu à peu sous son influence et celle des deux épouses du roi du Tibet, celui-ci se convertit au bouddhisme, mais la cour et le peuple demeurèrent fidèles aux Bonpos. Une persécution obligea les prêtres de Bon à fuir et à dissimuler leurs livres sacrés et leurs objets rituels, pour attendre, selon leurs dires : « le temps où l'action de la doctrine Bon, *doctrine de la croix cramponnée,* opérerait la libération de l'humanité ! », la croix cramponnée étant évidemment leur *svastika* senestrogyre.

Avant de quitter leur existence au grand jour et entrer dans la clandestinité, les prêtres bonpos fulminèrent une malédiction générale contre le roi, sa cour et les auxiliaires de Padmasambhava. Tous moururent rapidement deux semaines plus tard. Alors devant ce deuil général Padmasambhava quitta le Tibet. Et ici la question se pose : qu'était donc la *doctrine de la croix cramponnée*, ce *svastika* tournant sur sa gauche selon l'orientation chère aux Bonpos ? Et que faut-il entendre par « la libération de l'humanité » ?

Si nous nous en référons aux bas-reliefs érotiques et pornographiques de certains temples tantriques de l'Inde shivaïte des

Xe-XIIe siècles, tel celui de Kajurao près d'Agra, où se matérialisent dans la pierre les modes d'accouplement les plus divers et les plus osés que l'on puisse imaginer dans une vaste orgie collective, il s'agit alors d'une banale libération de toute morale, tant religieuse que sociale.

Mais si on va au-delà de ses conséquences dans une universalité qui n'est pas limitée dans le temps, on peut fatalement envisager une extinction totale de la collectivité humaine, extinction consécutive à divers facteurs de cette véritable pathologie sexuelle. Et ce serait là cette « libération » ultime de l'humanité, le *karma* collectif étant finalement devenu tel qu'il aboutit à une destruction totale de celle-ci, et, de ce fait même, à la suppression de toute renaissance, individuelle ou collective. Application de l'adage tantrique bien connu qui veut que « les actes qui plongent l'ignorant pour longtemps dans les Enfers, peuvent permettre à *celui qui sait* d'accéder à la libération ultime ». Sous-entendu : son anéantissement total.

On observera qu'à notre époque la libération sexuelle suivit la mise en application de la contraception vulgarisée et de la loi légitimant l'avortement thérapeutique. Cette même « libération » fut suivie d'une remontée considérable des M.S.T. (maladies sexuellement transmissibles) et celle-ci fut amplifiée par l'apparition d'une autre M.S.T. jusque-là inconnue : le sida. L'effet suit la cause comme l'ombre suit le promeneur, nous dit la vieille sagesse bouddhique...

On errerait grandement en supposant que les créateurs occultes du courant national-socialiste, les Dietrich Eckart ou les Karl Haushofer et consorts, avaient abordé de telles hypothèses métaphysiques. En fait, ce à quoi ils tentaient d'accéder était tout simplement les pouvoirs « noirs » du chamanisme bonpo, et pour eux la *croix cramponnée* senestrogyre ne fut jamais que le symbole d'un antisémitisme forcené.

En fait, et à l'origine du mouvement, ce fut un certain Friedrich Krohn, membre de la *Thulé*, et de l'*Ordre des Germains*, qui proposa l'adoption de la croix gammée comme emblème du courant. Il souhaitait que ce soit le *svastika dextrogyre* qui soit adopté, fondant ce choix sur le fait que c'était ce modèle qui était celui du bouddhisme orthodoxe, où il signifiait fortune (bonne) et santé (physique et morale). Il rejetait le *svastika senestrogyre* parce que signifiant le contraire. Il rappela que la tsarine de Russie, prisonnière des bolcheviks, l'avait adopté comme signe de protection et que cela l'avait menée au massacre avec sa famille.

Adolf Hitler prit la position adverse et son opinion, par le jeu de son éloquence persuasive, l'emporta dans les délibérations du *Deutsche Arbeiterpartei* (D.A.P.), et c'est ainsi que la croix gammée maléfique entra dans l'histoire de l'Allemagne. L'année suivante le D.A.P. fut remplacé par le N.S.D.A.P., c'est-à-dire le *National-socialiste-Parti-ouvrier-allemand*, avec comme drapeau un champ rouge vif, frappé d'un disque blanc où tournait en sens inverse de la marche solaire un svastika noir. Choix judicieux puisqu'il conservait les couleurs noir-blanc-rouge de l'ancienne Allemagne, celles des Hohenzollern, dynamisant la croix gammée centrale tournoyante.

Il avait oublié ce que nous dirons bientôt à son sujet, *à savoir qu'elle portait malheur*. Et l'Allemagne hitlérienne allait en faire la terrible expérience, après avoir endossé un « karma » qui n'est pas encore effacé tant d'années après.

Par ces enseignements tantriques hérités des Bonpos, étaient ravivées certaines traditions germaniques relevant purement et simplement de la *thanaturgie*, vulgairement dénommée nécromancie. C'est ainsi que Hitler en *Mein Kampf* nous dit ceci :

« Lorsque les cœurs se brisent, lorsque les âmes se désespèrent, *alors des ombres du passé sortent ceux qui ont su faire reculer jadis la détresse et les inquiétudes humaines,* l'outrage et la misère, la servitude intellectuelle et la contrainte corporelle. Ils laissent tomber leurs regards sur les mortels désespérés et leur tendent *leurs mains éternelles*. Alors, malheur au peuple qui a honte de les saisir... » (*op. cit.* page 352). Étranges paroles...

C'est pourquoi Himmler songea sérieusement un temps à raviver l'ancienne superstition selon laquelle *les enfants conçus lors du premier coït de la jeune épousée avec son époux sur la tombe de l'aïeul ou du bisaïeul, sacralisé par l'offrande du sang virginal répandu sur la terre funéraire*, permettait ainsi à ces enfants d'assimiler les vertus de l'ancêtre ainsi magiquement évoqué.

Ce rite germanique très ancien était difficilement réalisable au cours d'une guerre qui s'annonçait mondiale, aussi Himmler y renonça-t-il. Mais il se justifiait en son caractère de magie noire par ce qu'avait écrit Alfred Rosenberg dans *Le Mythe du XXe siècle* (Munich 1920) qui atteignit un tirage presque égal à celui de *Mein Kampf*: « Le signe de notre temps est celui-ci: il se détourne de l'*Absolu* et de l'*Infini* » et plus loin: « Il suffit d'avoir un sang pur pour gouverner le monde. »

Nous avons vu précédemment que les Bonpos attendaient « le temps où l'action de la doctrine *Bon, doctrine de la croix cramponnée*, opérerait la libération de l'humanité... » Or il semble bien que cette affirmation, devenue tradition chez les Bonpos, soit contemporaine de l'apparition de la légende du *Gesar* au VIIIe siècle. C'est effectivement l'époque où Padmasambhava ayant mis le culte *Bon* en interdit au Tibet, les *Bonnets noirs* durent se terrer et mettre au secret leurs manuscrits rituels, d'où la profération de cette menace.

Or qu'est-ce que cette légende du *Gesar*? Alexandra David-Neel nous l'a apportée en son livre *La Vie surhumaine du Gesar de Ling*. (Paris 1931, Adyar éditeur.)

Le personnage doit d'abord être tibétain selon le texte même des récits rapportés par ses rapsodes, car même la version mongole précise: « chez nous, Tibétains... », ou encore « notre Tibet... », et encore plus précis: « La princesse Ronga Goa, étant allée au Tibet pour y trouver un époux digne d'elle, y devint la femme du héros. »

Dès le début la version mongole définit clairement le caractère du Gesar. Sa mission consiste à faire régner l'ordre ici-bas, à y réprimer l'injustice et la violence. L'épopée chantée par les rapsodes du pays de Kham lui assigne plus particulièrement le rôle de défenseur de la religion, mais en tibétain ce mot désigne aussi bien la loi morale et la pratique de la justice que la protection des faibles.

Il faut dire que le peuple tibétain n'a pas toujours été la misérable nation qu'elle est devenue de nos jours. Il eut son heure de gloire au VIIe siècle. Les hordes conquérantes dominées et conduites par sa noblesse se répandirent sur tout l'ouest de la Chine, le Turkestan, le Népal, et notamment le proche Iran.

Avant Alexandra David-Neel divers auteurs ont déjà donné des fragments du poème interminable, mais elle est la seule à avoir rassemblé le maximum de ses fragments en un tout cohérent. Et ce qui est plus important, c'est qu'elle a recueilli des témoignages contemporains de cette vénération que l'élite culturelle chinoise bouddhiste conserve pour ce *messie* légendaire. C'est ainsi qu'à Pékin une de ses amies d'origine tibétaine l'emmena un jour visiter un temple minuscule, situé dans une lamaserie d'un quartier reculé, afin d'y faire ses dévotions à l'effigie de Gesar. Après l'offrande des baguettes d'encens, elle lui confia qu'elle avait demandé au « divin Gesar » la venue d'un enfant. Et elle ajouta qu'elle souhaitait qu'il devînt son lieutenant: « Le roi va revenir *ici*[1]. Ses armées parcourront le Tibet, la Chine et le pays des Étrangers. Tout ce qui lui résistera sera anéanti... Ah! puisse mon fils être parmi les lieutenants de Gesar et se signaler devant lui... » *(Op. cit.)*

1. Donc en Chine...

Un autre jour, un moine lamaïste du grand monastère de Pékin lui déclara : « Gesar reviendra avec son armée pour exterminer ceux qui s'opposent au règne de la Justice. Il surgira soudainement en toute sa force prodigieuse, et terrifiera les hommes au cœur mauvais qui s'adonnent à une activité malfaisante. Ses innombrables cavaliers le suivront avec la rapidité de l'éclair, la terre tremblera, martelée par les sabots de leurs chevaux, et le bruit de cette galopade résonnera par-delà les nuages. Nous avons dormi longtemps tandis qu'il se reposait, lui, l'invincible, et nous nous réveillerons pour son retour... Il entraînera les millions d'hommes d'Asie aujourd'hui assoupis à la conquête du monde, et partout où son armée purificatrice sera passée il ne restera rien, pas même un brin d'herbe... »

Or à l'époque où Alexandra David-Neel rédigeait le manuscrit de son livre sur le Gesar de Ling, soit vers 1928-1929, un film paraissait sur les écrans européens, film allemand si mes souvenirs sont exacts. Le titre était *Tempête sur l'Asie*. Il décrivait la vie d'un jeune Mongol descendant de Gengis Khan, mais ignorant cette filiation. Un jour sa vie de prolétaire exploité par les Européens installés en Asie se trouvait brutalement modifiée par la révélation de ses origines. Et le film se terminait par une magistrale chevauchée des cavaliers mongols, déferlant sur l'Occident dans le vent soulevant une tempête de sable. D'où le titre du film : *Tempête sur l'Asie.*

Aujourd'hui, devant la permanence de cette tradition d'un *messie* asiatique devant balayer l'Occident et réformer le monde, je songe à une des phrases du poème épique né sur les hauts plateaux du « pays des neiges » et formulant le pourquoi de cette chevauchée : « Pour que la montagne ne soit pas plus haute que la vallée, et pour que la vallée ne soit pas plus basse que la montagne... »

Et en songeant aux Khmers rouges du Cambodge, cet *évangile du nivellement* nous fait froid dans le dos !

Car si Hitler et l'Allemagne hitlérienne avaient triomphé, si le *débarquement* avait été un échec dans les jours qui suivirent le 6 juin 1944, s'il n'y avait pas eu l'argument définitif du 6 août 1945 sur Hiroshima et du 9 août 1945 sur Nagasaki, si la Russie soviétique avait été anéantie militairement, qui sait si les alliés asiatiques de l'Allemagne nazie, renversant leur alliance, n'auraient pas brandi la lance aux trois queues de cheval et repris la chevauchée de Tamerlan vers ce « pays des Étrangers », évoqué, avec quelle rancune, par la bouddhiste de Pékin...

Vous en doutez lecteur ? Mais souvenez-vous cependant du *pacte*

Rome-Berlin-Tokyo, signé le 27 septembre 1940 entre l'Allemagne, l'Italie et le Japon, complété en 1941 le 11 décembre et impliquant que les cosignataires s'engageaient à ne jamais signer de paix séparée. En ce pacte dit *tripartite* l'organisation de l'Europe était confiée à l'Allemagne et à l'Italie, et celle de l'Asie au Japon.

Mais supposons que l'Allemagne et l'Italie aient été vaincues, *mais pas le Japon,* les Alliés ne possédant pas la bombe atomique. Or un Japon, ayant vaincu la Chine et devenu le maître en Asie, possède alors la capacité d'entraîner facilement une armée de plusieurs dizaines de millions d'hommes, sur un monde occidental usé par cette Seconde Guerre mondiale, et donc hors d'état de résister à une telle avalanche...

Et cependant, il y a encore à notre époque un certain nombre de dévots de « Notre-Dame-de-la-Larme-à-l'Œil » qui, oublieux des atrocités japonaises, se culpabilisent en songeant à Hiroshima[1] ! Alors que les *Bonnets noirs* tibétains auraient vu se réaliser cette espérance formulée au VIIIe siècle par leurs chamans : le triomphe de ce que représente *la doctrine de la croix cramponnée*, le *svastika* senestrogyre, que nous allons maintenant étudier dans le chapitre suivant : *Le secret de la croix gammée*[2].

Mais auparavant nous croyons utile de rappeler au lecteur que Rudolf Steiner, le fondateur du système anthroposophiste, eut à subir une persécution intense de la part des hitlériens à Berlin (le 25 décembre 1929 ils avaient incendié son Goetheanum). Aussi pour éviter d'être assassiné par les S.A., se réfugia-t-il à Dornach en Suisse. Il avait commis l'imprudence d'expliquer sans détour, en des conférences qu'il avait données en 1917 et 1918, que des sociétés secrètes visaient à l'anéantissement et à la ruine de l'Occident. Voir pour cela *Zeitgeschichtliche Betrachtungen* (Observations sur l'Histoire, tomes 1 et 2), de cet auteur. Cela recoupe ce que nous révélait sans le vouloir Marquès-Rivière, quant à cette alliance du lamaïsme tibétain et de l'islamisme hindou. (*Supra* page 115.)

1. Le 15 janvier 1990, le maire de Nagasaki fut assassiné par des nationalistes japonais pour avoir rappelé le rôle de criminel de guerre de feu l'empereur (Hiro-Hito).

2. Il est curieux de noter qu'en 1900-1904, alors à Tunis, Alexandra David-Neel (grande amie de l'anarchiste Élisée Reclus) portait en pendentif une croix gammée senestrogyre.

13.

LE SECRET DE LA CROIX GAMMÉE

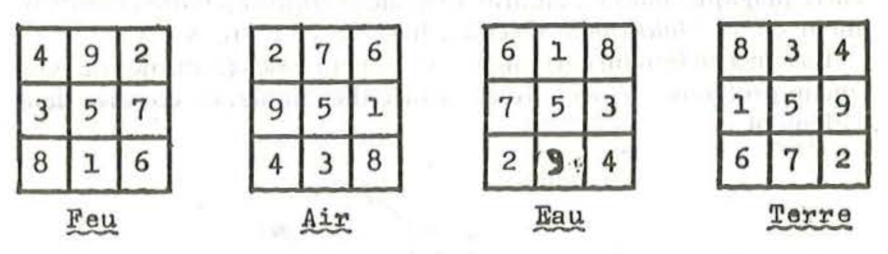
Les carrés dits magiques, constituant une mine inépuisable de distractions dans le domaine de l'arithmétique pour certains mordus des mathématiques ésotériques, ne sont guère familiers au grand public. Nous en dirons donc d'abord quelques mots.

Les carrés magiques sont constitués de quadrilatères d'un nombre défini de cases, portant chacune un nombre, nombres dont la somme, rangée par rangée, diagonale par diagonale, demeure immuablement la même. Il existe des carrés magiques de neuf (3 × 3), seize (4 × 4), vingt-cinq (5 × 5), trente-six (6 × 6), quarante-neuf (7 × 7), soixante-quatre (8 × 8), quatre-vingt-un (9 × 9) et cent (10 × 10) cases. Certains ouvrages consacrés à ces problèmes en donnent bien davantage et de fort curieux. Les premiers carrés magiques que nous donnons ci-dessus sont utilisés depuis des siècles, en Europe comme en Asie, dans le domaine de la magie, principalement de la magie planétaire.

Le plus connu, et aussi le plus marquant en tous ces domaines, est assurément celui de neuf cases, dit *carré de Saturne*. Il est utilisé notamment dans la divination à l'aide du procédé arabe dit du « miroir d'encre » ; nous en avons parlé dans *La Géomancie arabe*. La magie talismanique l'emploie pour assister la femme en parturition, et pour permettre à l'homme d'accéder à la faveur des grands personnages. On en retrouve la trace dans la liturgie catholique avec le Corporal, dans la liturgie orthodoxe avec l'antimansion, et dans la franc-maçonnerie avec la disposition des trois « joyaux de la loge », qui sont la règle, le compas et l'équerre, sur l'autel central du temple maçonnique.

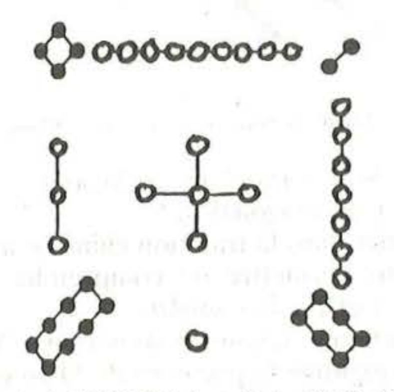
La tradition magique universelle le fait régir les quatre éléments :

feu, air, eau et *terre,* en fonction de son orientation, car si on le fait tourner autour de son nombre central (5), on obtient quatre carrés d'une présentation différente :



Les Carrés magiques des quatre éléments.

La plus ancienne trace de son existence remonte au IIIe millénaire avant notre ère. En effet il apparaît avec le célèbre recueil oraculaire de la vieille Chine : le *Yi-King*. Il y porte le nom de *Lo T'chou*, et se présente à nous d'une façon plus ésotérique que dans la tradition occidentale, la vieille Chine ignorant les chiffres arabes. Voici donc le *Lo T'Chou* ; c'est la disposition *feu*.

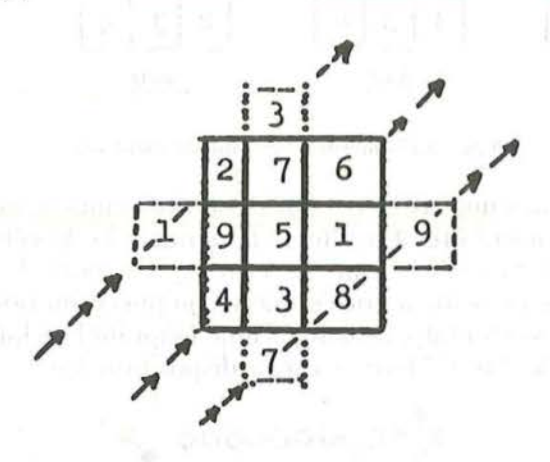


Le LOT'CHOU (extrait du Yi-King).

On l'a constaté par ce qui précède, orienté de quatre façons différentes, chacune d'elles correspond à un *état élémentaire de vibrations*, et n'importe quel radiesthésiste pourra le démontrer, tant avec la baguette qu'avec le pendule. Il est donc évident que tout ce qui peut en être extrait dans le domaine de la magie revêtira une vibration différente, fonction de son orientation ; parmi ce que

révèle un carré magique, nous citerons les *sceaux*, graphiques permettant, par des clés appropriées, de connaître des *noms* (en hébreu) attribués à l'*ange* ou au *démon* de la planète gouvernant le carré magique analysé. Henri-Corneille Agrippa en parle abondamment en sa *Philosophie Occulte*, livre II, chapitre XXII.

La construction du carré magique de neuf cases (Saturne) ne pose aucun problème. Voici le tracé, à titre d'exemple, de ce carré dans l'élément *air* :



Construction d'un Carré magique de neuf cases, selon l'élément AIR.

Comme on peut le voir rapidement, la somme sera toujours 15, soit en rangées soit en diagonales.

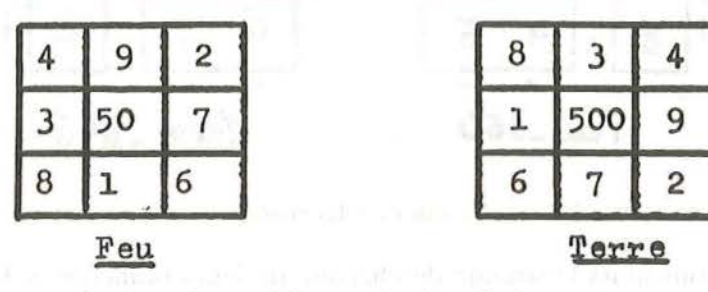
Apparu en premier dans la tradition chinoise avec le *Yi-King*, le *Lo T'chou* va nous permettre de comprendre les significations occultes du *svastika* et du *sauvastika*.

Dans la tradition taoïste comme à Sumer ou à Akad, le nombre 5 de la case centrale exprime la présence du Dieu créateur au centre du Grand-Tout. Autour de lui, les huit autres nombres : 1, 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9 que nous retrouvons dans le système du *Yi-King* oraculaire, représentent les huit dieux secondaires, *demiurgii* du démiurge. Nous retrouvons cette hiérarchie en tous les systèmes religieux. Même en la tradition judéo-chrétienne, où on oublie que les archanges sont au nombre de huit et non de sept, le huitième étant l'Adam premier, soit *Ishraël* selon Origène.

Le carré magique de neuf cases va se modifier avec la Création. Vient d'abord une *création spirituelle*, le plérome des gnostiques, le sein d'Abraham des juifs, le *Gwenved* des Celtes. Et le nombre 5

central va devenir le nombre 50, symbole de l'*expansion ordonnée*. Mais cela dans le plan *feu*, ou monde spirituel[1].

Suite à une déchéance ou une corruption d'un des huit dieux secondaires désireux de devenir créateur à son tour, le nombre 5 va passer, de 50 à 500, nombre de la « grande expansion », ou *expansion désordonnée*. Et cela nécessairement dans le plan *terre*, ou monde matériel. Voici ces nouveaux carrés de neuf cases :



Carrés magiques générateurs des deux Croix gammées.

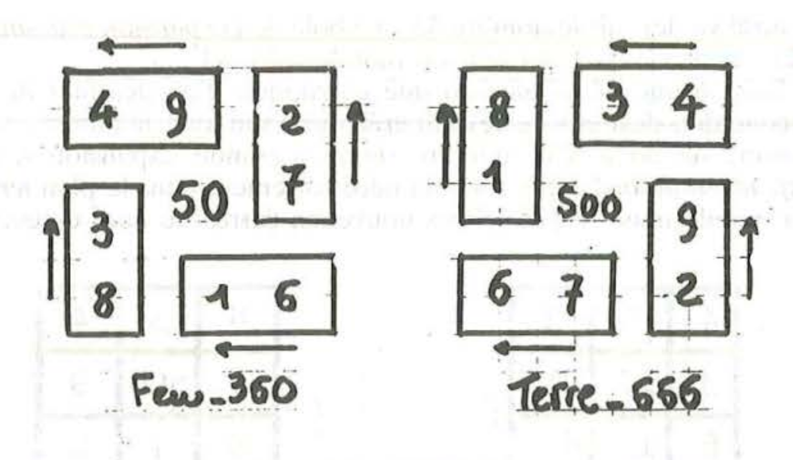
Et maintenant, la *croix gammée hitlérienne* va nous livrer son secret. Nous allons lire ce dernier sur le carré magique de *terre* à l'aide des *nombres congruents*. Mais pour cela il nous faut rappeler ce que sont ces nombres. La congruence est la relation exprimant que deux nombres donnent le même reste si on les divise par un même nombre, dit *module*. Autrement dit, leur différence doit être un multiple d'un troisième nombre, dit *module*. Les nombres congruents sont toujours associés un *pair* avec un *impair*, comme il en est d'ailleurs dans le système gnostique des *éons*.

Revenant sur nos deux nouveaux carrés magiques, nous nous souviendrons donc que le carré à centre *50* est celui de la *création spirituelle*, c'est le *plérome* des théologiens. Celui à centre *500* est celui de la *création matérielle* ; c'est le *kénome* des théologiens.

Et maintenant disposons ces nombres congruents, les uns selon le carré de *feu* (centre 50), et les autres selon le carré de *terre* (centre 500).

La lecture se fera nécessairement selon la règle chinoise, c'est-à-dire de *bas en haut*, et de *droite à gauche*. Et nous obtenons alors deux croix gammées différentes, *dextrogyre* avec le carré *feu*, et *senestrogyre* avec le carré *terre*.

1. « Il faut savoir, nous dit H.-C. Agrippa, que les nombres simples signifient les choses divines, les dénaires les choses célestes, les centenaires les choses terrestres, les millénaires les choses à venir. » (Cf. *De Occulta Philosophia*, livre II, iii.)



Les deux croix gammées et les nombres congruents.

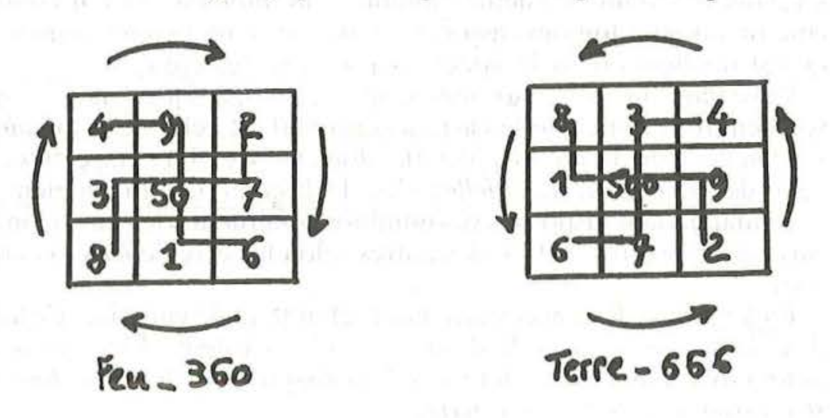
Faisons alors la somme de chacune de leurs branches, selon la règle chinoise de lecture de ces nombres congruents.

Pour le carré *feu* (spiritualité), nous trouvons :
61 + 72 + 94 + 83 + 50 = *360*.

Soit le nombre de l'*Abraxas* des gnostiques, le nombre du *Logos*.

Pour le carré *terre* (matérialité), nous trouvons :
29 + 43 + 18 + 76 + 500 = *666*.

Soit le nombre de la *Bête* (*Thérion* en grec), de l'*Apocalypse* : « C'est ici la *Sagesse*, que celui qui a l'*Intelligence* comprenne et



La naissance des deux Croix gammées sur les Carrés magiques Feu et Terre.

ORDRE DES LETTRES	SIGNE ET NOM DES LETTRES	VALEUR SIMPLE
1	א Aleph	1
2	ב Beth	2
3	ג Gimel	3
4	ד Daleth	4
5	ה He	5
6	ו Vau	6
7	ז Zaïn..........	7
8	ח Cheth	8
9	ט Teth	9
10	י Iod...........	10
11	כ Kaph..........	20
12	ל Lamed	30
13	מ Mem.........	40
14	נ Nun..........	50
15	ס Samek........	60
16	ע Aiin..........	70
17	פ Phe	80
18	צ Tzade	90
19	ק Qoph.........	100
20	ר Resh	200
21	ש Shin..........	300
22	ת Thau.........	400

Valeur numérique des lettres de l'alphabet hébreu

Extrait de *De occulta Philosophia* de H.-C. Agrippa de Nettesheim (1551).

compte le nombre de la *Bête*, car c'est aussi le nombre d'un homme, et ce nombre est *six cent soixante-six...* » (Cf. *XIII, 18.*)

La *Sagesse* et l'*Intelligence* sont les deux vertus *philosophales* s'étageant au sommet d'une tétractys composée des trois vertus *théologales Foi, Espérance* et *Charité*, reposant sur les quatre vertus *cardinales*: *Force, Justice, Tempérance* et *Prudence*.

La dixième sommitale est l'*Illumination divine*.

Or, ce nombre 666, nous allons le retrouver dans l'identité d'Adolf Hitler, et nous ne douterons plus alors qu'il fut « l'homme d'Iniquité » des prophéties scripturaires[1].

Noms répondant aux nombres du Soleil.

6.	**Vau. Lettre du saint nom.**	ו
6.	**He étendu, Lettre du saint nom.**	הא
36.	**Eloh.**	אלה
111.	**Nachiel. Intelligence du Soleil.**	נכיאל
666.	**Sorath. Daïmon du Soleil.**	סורת

1. A l'intention des néo-nazis, précisons que si la croix gammée *senestrogyre* apporte le succès, suivi d'une fin catastrophique, la croix gammée *dextrogyre* apporte la spiritualité, suivie de l'illumination intérieure. Ce n'est peut-être pas ce qu'ils envisagent...

14.

À QUOI CORRESPOND LE NOMBRE 666

Le lecteur tant soit peu curieux ne manquera pas de demander où, comment et pourquoi ce nombre de 666 est le symbole numéral de la *Bête*, c'est-à-dire de l'*animalité* s'opposant à l'*humanité*. Il nous faut pour cela nous en référer à la Kabbale hébraïque et à sa tradition millénaire, venue en droite ligne des Chaldéens après la captivité à Babylone.

Nous tenons toutefois à préciser qu'il nous faut d'abord décoder des textes anciens, rédigés avec un vocabulaire relevant des croyances religieuses et des notions scientifiques très rudimentaires d'hommes du Moyen Âge ou de la Renaissance. Là où ils nous parlent d'*anges* et de *démons* relevant des *planètes* de notre système solaire, il nous faut percevoir des *vibrations* de la Matière universelle, c'est-à-dire des *énergies cosmiques* pouvant être associées à des formes d'intelligence très diverses, et totalement différentes de ce que nous envisageons habituellement sous ce mot. Un de mes amis, qui fut directeur du laboratoire de recherches scientifiques des Arts et Métiers il y a près d'un demi-siècle, me disait alors sa conviction de percevoir, *au sein de la vie atomique,* un mode d'existence totalement étranger à ce que nous définissions sous ce terme.

En sa célèbre *Philosophie occulte ou la magie*, Henri-Corneille Agrippa nous parle des carrés magiques, et nous retrouverons en celui du *Soleil* ce nombre 666 attribué au *Démon* de l'astre, alors que le nombre 111 l'est à son *Intelligence*. Déjà ces deux termes, en s'opposant, soulignent le caractère antispirituel du terme *Démon*.

Voici donc le carré magique du Soleil, en chiffres arabes et en

lettres hébraïques correspondantes, puisque en hébreu les chiffres sont remplacés par des lettres, d'une valeur numérale donnée.

Tables du Soleil

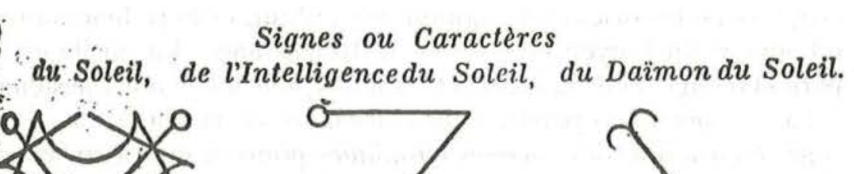
en compte, ***en caractères hébraïques.***

6	32	3	34	35	1
7	11	27	28	8	30
19	14	16	15	23	24
18	20	22	21	17	13
25	29	10	9	26	12
36	5	33	4	2	31

ו	לב	ג	לד	לה	א
ז	יא	כז	כח	ח	ל
יט	יד	יו	יה	כג	כד
יח	כ	כב	כא	יז	יג
כה	כט	י	ט	כו	יב
לו	ה	לג	ד	ב	לא

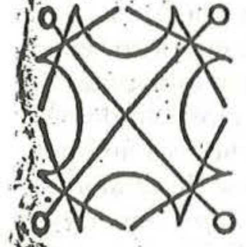
Extrait de *De occulta Philosophia* de H.-C. Agrippa de Nettesheim (1551).

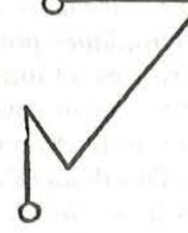
Et voici maintenant les *signes* ou *sceaux* correspondant au *Soleil* considéré comme force neutre, susceptible d'être évertuée, soit par le sceau de son *Intelligence*, soit par celui de son *Démon*. On nous permettra de taire le procédé.



Signes ou Caractères

du Soleil, de l'Intelligence du Soleil, du Daïmon du Soleil.







Extrait de *De occulta Philosophia* de H.-C. Agrippa de Nettesheim (1551).

En notre livre *La Géomancie magique* (Éd. Adyar, Paris, 1939), nous avons donné les clés suivantes pour déterminer les *noms* susceptibles de naître de la répartition des nombres composant un carré magique quelconque.

Soit *n* le nombre de cases du côté d'un carré. Pour le Soleil nous aurons :

Nombres :		*Noms de Pouvoir :*
$n =$	6	Vaw (lettre)
$n^2 =$	36	Eloh (nom)
$\left(\frac{n^3 - n}{2}\right) + n =$	111	Nakiel (Intel.)
$\left(\frac{n^3 - n}{2} + n\right) n$	666	Sorath (Démon)

Ce nom *Sorath* s'écrit en hébreu *Samesh, Vaw, Resh, Thau,* lettres valant respectivement 60, 6, 200, 400, soit au total : *666*. En consultant le *Dictionnaire rabbinique* hébreu-français de Sander, on constate que les trois lettres *Samesh-Vaw-Resh* constituent la racine trilitère (traditionnelle de tout mot hébreu) de termes tels que : s'égarer, se détourner (de Dieu), séduire, tromper, repoussé, exilé, cage. Rappelons pour le lecteur un peu familier de la Kabbale que *72 combinaisons trilitères* constituent ce que l'on nomme l'*hébreu sacré*, celui des kabbalistes. Ces 72 combinaisons rappellent les 72 noms de Dieu, ou le « grand Nom de 72 lettres ».

Ainsi ce nombre de 666 est bien lié à un nom exprimant une nature maléfique. Il reste que l'auteur de l'*Apocalypse* connaissait la magie... Et cela, nos pieux exégètes l'ignorent peut-être encore.

Mais où cela acquiert de l'importance c'est si l'on se rallie à la thèse que nous avons soutenue dans *Jésus ou le mortel secret des Templiers*, à savoir que c'est Jésus qui fut l'auteur de l'*Apocalypse*. Car cela confirmerait ce que lui reprochaient justement les Juifs, c'est-à-dire d'être versé en la magie.

Or les Évangiles nous le disent *fils d'un charpentier (Matthieu : XIII, 55* et *Marc : VI, 3)*, et la tradition des Pères fait de lui-même un charpentier, ce qui confirme les rapports avec la magie, car en hébreu, le même mot *heresh (heth-resh-schin)* signifie à la fois charpentier et *magicien*.

Quelle que soit la thèse à laquelle le lecteur se ralliera, il demeure que l'auteur de l'*Apocalypse* connaissait parfaitement la *magie*, les *carrés magiques*, les *sceaux* de ceux-ci, et les *noms* que l'on pouvait décrypter de cet ensemble sentant le soufre !

Les formules ci-dessus sont évidemment valables pour tous les carrés

magiques planétaires : Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune, Terre.

Le grand maître de l'*Ordre Martiniste* en Pologne était, avant l'invasion hitlérienne de 1939, Jean de Czarnowski, nommé par le grand maître Constant Chevillon assassiné par la Milice en 1944. Il est évident que Jean de Czarnowski a disparu au cours de cette invasion germanique, mais il avait communiqué en avril 1935 audit grand maître Chevillon une étude sur les carrés magiques, contrôlant ceux donnés par Agrippa, repris par Papus et Eliphas Lévi.

De cette étude que nous possédons en copie de la main de M. Cotte, collaborateur de Chevillon, il résulte que Henri-Corneille Agrippa avait occulté certains des éléments de ces carrés magiques. *Mais les formules demeurent,* et lorsque nous possédons, *mathématiquement valables,* les noms de pouvoir de ces forces énigmatiques dissimulées sous les termes *Intelligence* et *Démon*, nous avons la possibilité de déterminer, sur le carré magique *transcrit en hébreu*, le cheminement des tracés correspondant aux *sceaux* de ces mêmes forces.

Ainsi donc l'anonyme auteur de l'*Apocalypse* (nous croyons avoir démontré que ce ne pouvait être l'apôtre Jean[1]), possédait nécessairement des connaissances en magie pratique, ce que l'on a toujours soigneusement dissimulé...

Mais dira-t-on, qui prouve qu'Adolf Hitler ait réellement participé ou opéré lui-même au cours d'opérations magiques où la force occulte de tels carrés magiques ait été utilisée ? Tout d'abord nous rappellerons que *la pratique de la magie est une*, quelles que soient la langue ou la région, et les symboles sont *universalisés*. Et en la *Philosophie occulte* de Henri-Corneille Agrippa nous lisons ceci :

« La quatrième table est attribuée au Soleil et composée d'un carré à six colonnes contenant trente-six nombres. Chaque ligne et côté, et chaque diagonale produisent le nombre *111*, et tous ces nombres ensemble font *666*. [...] Cette table gravée sur une lame d'or représentant le Soleil fortuné rend celui qui la porte glorieux, aimable, gracieux, puissant en toutes ses œuvres, et le rend semblable aux rois et aux princes en l'élevant au comble de la fortune, le faisant obtenir ce qu'il veut. Mais représentant un Soleil infortuné, elle fait celui qui la porte un tyran, un superbe, un ambitieux, un insatiable, et dont la fin est très mauvaise. » *(Op. cit., livre II, chapitre XXII.)*

Si nous lisons entre les lignes, nous apprendrons que le Soleil fortuné

1. *Jésus ou le mortel secret des Templiers* (Robert Laffont édit. Paris 1970). Cet ouvrage est régulièrement réédité dans la collection « Les énigmes de l'univers ».

ou infortuné *est celui du ciel astrologique de l'opérant*, ce qui élimine bien des candidatures. En outre, s'il est susceptible d'utiliser ces forces, l'instant de leur captation exigera là encore une heure, un jour et une lunaison où le même Soleil cosmique est lui aussi fortuné sidéralement.

Le dernier paragraphe d'Agrippa s'applique incontestablement à Adolf Hitler. D'où cette phrase un jour : « Je vais vous dire un secret. J'ai vu l'*Homme Nouveau*, il est intrépide et cruel, *et j'ai eu peur devant lui...* » Allusion inconsciente à la phrase de l'*Ecclésiastique* : « J'ai vu tous les hommes vivants qui marchent sous le soleil, *avec le second Adolescent qui doit se lever, en la place de l'autre...* » *(op. cit. : IV, 16-15)*. Thème luciférien s'il en fut... Mais la phrase de Hitler démontre bien qu'il participa à des séances de magie évocatoire.

Il reste un problème à résoudre. Adolf Hitler enfant fut membre de la manécanterie de l'abbaye bénédictine de Lambach ; il y fut élève de 1896 à 1899, avec mention « très bien » en toutes les matières. Or trente années auparavant, cette abbaye avait eu pour abbé, élu selon la règle bénédictine, un étrange personnage : le P. Theodorich Hagen. Il avait été, très jeune, secrétaire du cardinal Schwarzenberg et notaire épiscopal à Prague. Le P. Hagen avait fait de solides études en théologie, mathématiques, astronomie, astrologie (on le disait), et en outre était un hébraïsant fort valable, ce qui lui avait certainement permis d'approcher la Kabbale. Il croyait à une cryptographie possible de l'Ancien Testament et de l'*Apocalypse* en partant des théories de Joachim de Flore.

Vers 1856 ou 1857, il voyagea énormément : Jérusalem, Patmos, l'Iran, l'Arabie, la Turquie et la Russie. Il n'en revint qu'en 1868, ces voyages durèrent donc dix ans, chose assez étonnante pour un moine de Saint-Benoît, aussi longtemps absent d'une abbaye quelconque. Revenu à celle de Lambach, il y fut élu père abbé.

Et en 1869, il fit venir à l'abbaye des ouvriers qui eurent pour mission de sculpter dans la pierre des murailles, dans les boiseries, les meubles *et les objets du culte : la croix gammée senestrogyre*. Et au sommet du dossier de sa chaise abbatiale, il fit graver ses armes de père abbé mitré : un écu portant en son centre la même croix gammée, encadrée de quatre lettres : T.H.A.L., soit Theodorich Hagen, abbé de Lambach, suivies de la date de son élection : 1869.

Pourquoi le P. Hagen avait-il donné à la croix gammée une telle importance en sa vie ? Cela demeure un mystère : il dut se justifier devant ses moines, et aucun écho n'est demeuré de ces débats. Peut-être le caractère antisémite de la *croix gammée* commençait-il à être connu en Allemagne comme en Autriche comme symbole de ces

courants idéologiques[1]. Et en ces États l'antisémitisme était quasi viscéral, même au sein des loges maçonniques. Et ces moines allemands ou autrichiens l'étaient certainement, *car à Rome l'Église catholique l'était,* vis-à-vis d'un peuple qu'elle qualifiait de *déicide*, et aujourd'hui encore le Vatican n'a pas reconnu l'existence d'Israël...

René Guénon, en son livre *Le symbolisme de la Croix* (chapitre X), aborde le problème du svastika, et avec d'intéressants détails sur ses origines commet sans le savoir une erreur retentissante lorsqu'il déclare péremptoirement :

« Quant au sens de la rotation de la figure, l'importance n'en est que secondaire et n'affecte pas la signification générale du symbole ; en fait on trouve l'une et l'autre des deux formes indiquant une rotation à gauche ou à droite, et cela sans qu'il faille y voir toujours une intention d'établir entre elles une opposition quelconque. »

Comprenant qu'il a peut-être commis une erreur susceptible de soulever un tollé général, Guénon adoucit ses impératifs :

« Il est vrai que dans certains pays et à certaines époques, il a pu se produire, par rapport à la tradition orthodoxe, des schismes dont les partisans ont volontairement donné à la figure une orientation contraire à celle qui était en usage dans le milieu dont ils se séparaient, pour affirmer leur antagonisme par une manifestation extérieure ; mais cela ne touche en rien à la signification essentielle, qui demeure la même dans tous les cas. »



Le symbole du RUSHA, organisation de la S.S. générale pour la « Race et le Peuplement ». Devenu l'insigne de certaines organisations racistes en Europe.

En somme, pour René Guénon, il est indifférent quant à sa symbolique d'accrocher au mur un crucifix tête en haut ou tête en bas ! Et qu'auraient pensé ses maîtres musulmans si on mettait le croissant et l'étoile à cinq branches symboles de l'Islam, à l'envers de leur position traditionnelle ? La première édition de son livre eut lieu en 1931, à une époque où le nazisme avait définitivement fixé le type de *svastika* qui était et demeurerait le sien. Or la *Thulé*, fondée

1. Car elle n'a jamais été, auparavant d'ailleurs, considérée ainsi.

par Sebottendorff l'arborait déjà ainsi bien avant Hitler (voir chapitre 11). Et Sebottendorff en Turquie fut en relation étroite avec des organisations musulmanes *ésotériques*, antichrétiennes et antijuives *parce qu'étroitement islamiques*. Il est possible que Guénon ait ici reflété des dires de musulmans du Caire (où il résidait) et intéressés à blanchir ce que Sebottendorff, devenu musulman bien avant, avait suscité en Allemagne. Ainsi que l'observe pertinemment René Alleau en son livre *Hitler et les sociétés secrètes* : l'ordre ésotérique mystérieux auquel se référait Sebottendorff était celui des *Baqtäshis*, intimement lié autrefois aux *janissaires* turcs, ces *janissaires* dont les usages, traditions et la discipline seront repris par Himmler pour en structurer les S.S. de l'*Ordre noir*[1].

Toutefois, ne prenons pas les chefs dirigeants du parti national-socialiste pour des « initiés » ! Pataugeant à tort et à travers dans des traditions et des ésotérismes auxquels leur bagage de primaires ne leur permettait pas d'accéder, ils sont demeurés ce qu'ils étaient : de prétentieux imbéciles. Seuls les généraux de la vieille Reichswehr, *dont c'était le métier de faire la guerre,* se sont dissociés des aventuriers du type de Himmler, promus stratèges et chefs d'armée en fonction de leur appartenance à la S.S., et qui ne surent que mener l'Allemagne à une ruine sans exemple dans l'Histoire[2].

1. Le fanatique turc qui tenta d'assassiner le pape Jean-Paul II à Rome appartenait à une société secrète antijuive et antichrétienne du nom de *Loup gris*. Or le « loup » (*Wolf* en allemand) a toujours été utilisé en Allemagne parmi les symboles classiques et à des titres divers : héraldique, surnoms, etc. Il serait intéressant de vérifier si les membres du « Loup gris » n'ont pas des relations avec les néo-nazis allemands, et même « européens ». Car un des signes de reconnaissance de ces derniers est justement celui qui était attribué à un service S.S. dit *Rusha*, relatif à la *race et au peuplement*.

2. Le 20 janvier 1945, Himmler devenait commandant en chef *des armées de la Vistule* ! Lui qui, simple élève officier en 1918, n'avait jamais combattu.

15.

HITLER, LE PRÉDESTINÉ DU MAL

« Les noms ont le pouvoir de cacher Dieu... », nous dit R. Otto en son livre *Le Sacré*. Et J. Boucher, citant cet auteur, ajoute : « Le nom porte toujours en lui un élément de mystère ; c'est un voile jeté sur les choses. » (Cf. postface au *Traité d'astrologie ésotérique*, tome II, de R. Ambelain.)

Soit rationalisme soit ignorance (les deux vont souvent de pair!), on n'a jamais sondé les profondeurs réelles du nazisme et de l'hitlérisme. Or le nombre 666 que nous venons de découvrir derrière la croix gammée hitlérienne ne s'applique peut-être pas qu'au seul « homme d'Iniquité » décrit dans la *IIe Épître aux Thessaloniciens* de l'apôtre Paul, citée au début de cet ouvrage. *(Op. cit. chap. 11, 1 à 12.)* En effet, on le voit qualifier la papauté dès Clément V, pape de 1305 à 1314, et qui assista Philippe IV le Bel en sa destruction des Templiers. Or c'est justement l'époque où l'Inquisition se déchaîne depuis un siècle contre les *cathares*, les *vaudois*, les « pauvres de Lyon », les *marannes* (juifs revenus au judaïsme), les morisques (musulmans revenus à l'islam), et tous les hérétiques en général. Aussi les emmurements et les bûchers vont marquer l'Église d'une cruauté ineffaçable du XIIe au XVIIIe siècle (le dernier autodafé en Espagne est de 1804).

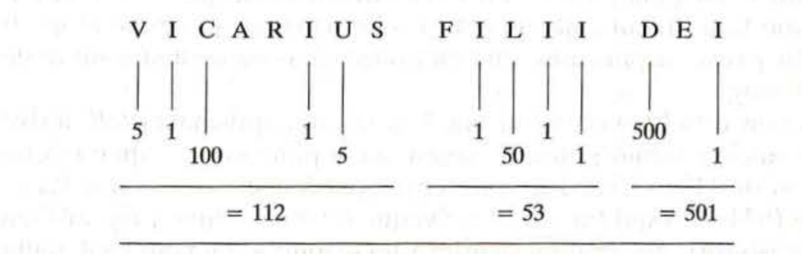
Lorsque le pape Paul VI, *reçu aux Nations unies,* s'agenouilla en présence d'une immense assistance pour demander pardon au monde de toutes ces horreurs et de leur durée pendant tant de siècles, il eût été plus significatif encore s'il avait été suivi d'un certain nombre de membres du Sacré Collège. Car la majorité des intégristes catholiques condamna cette attitude. Observons que les protestants de jadis ne furent pas plus tolérants ! (Calvin fit brûler à Genève Michel Servet qui s'y était réfugié...)

Clément V fut le premier pape à utiliser la tiare à trois étages avec un bandeau frontal portant l'inscription latine : *Vicarius Filii Dei*, soit vicaire du Fils de Dieu. Or l'Église avait condamné dès leur apparition l'emploi des chiffres arabes, et surtout du zéro, imposant le seul et ancien usage des sept lettres latines dotées d'une valeur numérale :

I (1), V (5), X (10), L (50), C (100), D (500), M (1 000)

Cela évitait évidemment toute curiosité dans le domaine scientifique, par l'impossibilité de développer les mathématiques. Et l'Église voyait d'un fort mauvais œil les astronomes arabes jongler avec celles-ci en leurs travaux.

Or si nous relevons dans l'inscription *Vicarius Filii Dei* les valeurs numérales des lettres qui en sont dotées, nous obtenons là également la somme de *666* :



On sait que le *U* n'existe pas dans l'ancien alphabet latin, et qu'il y est remplacé par le *V*.

Il faut reconnaître que dès que nous eûmes divulgué cette découverte, le pape Jean XXIII et ses successeurs supprimèrent cette *tiare* blasphématoire et la remplacèrent par la *mitre* des évêques de Rome, leur siège essentiel.

Maintenant, revenons à Adolph Hitler. Nous savons que celui-ci avait été écolier à l'abbaye bénédictine de Lambach (canton de Wels, en Haute-Autriche), de 1896 à 1899. Il y fit sa première communion et y reçut le sacrement de confirmation. Or le rituel de la confirmation est très précis. *Le confirmant y reçoit un second prénom.* Il n'a qu'un seul parrain (garçon) ou marraine (fillette), et ce ne peut être ni son père ni sa mère. Le confirmant se présente à l'évêque mains jointes, tenant un petit papier portant son seul prénom de confirmation. L'évêque prononce alors (en latin) la phrase rituelle en utilisant ce seul prénom :

« N..., voici que je vous marque du signe de la croix † et que je vous confirme par le chrême du salut. Au nom du Père † et du Fils † et du Saint-Esprit. »

Le confirmé répond : « Ainsi soit-il. »

L'évêque lui frappe alors légèrement la joue, geste analogue à la collée de la chevalerie médiévale.

Alors que le baptême est conféré par un presbytre, la confirmation l'est par un évêque ; et en place de l'huile des catéchumènes, c'est le saint chrême qui est employé dans la confirmation, comme pour les onctions sacerdotales et royales.

Et maintenant, une question se pose. Quel fut le prénom choisi pour la confirmation du jeune Adolf Hitler ? Que l'on se souvienne de la confidence que fit bien plus tard le Führer à ses intimes. Parlant de son séjour à l'abbaye de Lambach, il déclara un jour : « Tout est parti de là. » Sans doute souvenir des croix gammées ornant la chapelle, et des brèves confidences du père abbé Adolf Johann Lanz à leur sujet au petit écolier curieux qu'il était alors. Il devait y revenir plus tard, en pèlerinage, devenu le dieu sombre de l'Allemagne.

Si l'on veut bien observer que le prénom baptismal *Adolf* dérive d'un ancien terme gothique signifiant « père loup », qu'en cette région de Haute-Autriche on vénère particulièrement saint Wolfgang (924-994) qui fut, en 972, évêque de Ratisbonne (aujourd'hui Regensburg), que ce nom signifie « tel le loup », on peut facilement admettre que Wolfgang fut le second prénom de Hitler à sa confirmation ; soit, dans le rituel latin : *Lupus* (loup), prénom porté par plusieurs saints, notamment en France.

Ainsi ces deux vocables l'assimilaient au loup, *Wolf* en allemand. C'est pourquoi, jeune étudiant, ses camarades lui donnèrent ce nom de *Wolf*, croyant lui octroyer un surnom. Et lui-même confirma discrètement le fait au cours de la Seconde Guerre mondiale.

A Eva Braun, ce fut sous ce nom qu'il se présenta à leur première rencontre chez le photographe Hoffmann : « monsieur Wolf ».

Son quartier général de Brûly-de-Pesche en Belgique (au sud-ouest de Namur), avant l'offensive du printemps 1940, se nommait le *Wolfschlucht*, le « repaire du loup ».

Celui, véritable cité militaire, mis en place en 1941 dans la forêt de Rastenburg, ville située en Prusse orientale à l'ouest des lacs Masures, prit le nom de *Wolf-Schange*, « la tanière du loup » et celui installé en 1942 à Vinnitsa en Ukraine, au sud-est de Kiev,

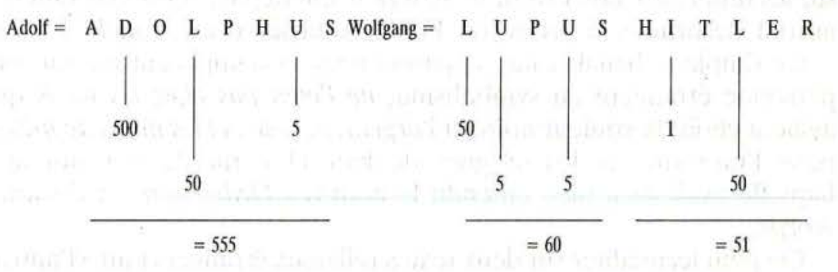
et où le Führer suivait le déroulement des combats en Russie soviétique, fut nommé le *Werwolf*, « le loup garou ».

Ainsi en son rêve luciférien de détruire toutes les religions en les remplaçant par le culte d'un mystérieux *Homme Nouveau* (*supra* page 141), il s'identifiait au *loup Fenris*, lequel, sous les ordres de Hêla, la déesse de la Mort des anciens Germains, aura pour mission de déchiqueter Odin, le dieu suprême, au cours du titanesque *crépuscule des Dieux* qu'annonçait la prophétie de Vola (cf. la *Voluspa*, fragment des *Eddas*).

Il est incontestable que Hitler a adopté ce second prénom à la façon d'un *nomen* ésotérique, et *Wolf*, le « loup », plus aristocratique à ses yeux qu'Adolf, il l'a réservé pour des usages particuliers. Il y a là certainement un écho des traditions du *chamanisme* d'Asie centrale, que les gens de l'*Ordre des Germains* et de la *Thulé* lui ont certainement communiquées. Cela existe également dans certaines sociétés secrètes africaines, il y a au Soudan celle des *hommes chacals*, identique à celles des *hommes panthères* et des *hommes léopards*. Pierre Mariel avait assisté avant la Seconde Guerre mondiale à une séance dans une villa des environs de Paris, où d'anciens coloniaux européens (initiés) et des Africains d'une de ces sectes, copulaient avec une *femme panthère* en transe, nue et se comportant comme l'animal.

Quoi qu'il en soit, la réservation de ce prénom « loup » à des usages non communs, révèle chez Adolf Hitler une indiscutable orientation inconsciente vers la *lycanthropie*, mutation psychique de l'homme en loup (laissons la légendaire mutation physique...), et qui infesta pendant des siècles l'Allemagne plus que toute autre région d'Europe.

Et maintenant, revenons au mystère des noms de Hitler, et pour cela relevons les valeurs numérales des lettres latines de ceux-ci. Pour la liturgie catholique le Führer se nomme donc :



Additionnons ces trois nombres, nous trouvons :

555 + 60 + 51 = *666*

Or ce sceau maléfique lui fut imprimé en son être bien avant qu'il ne fût né, lorsqu'en 1842 les formalités de légitimation de son père Aloïs subirent l'erreur de la substitution de *Hitler* à *Hiedler*, nom de l'homme, *simple meunier itinérant,* qui acceptait alors d'épouser la mère d'Aloïs, Maria-Anna Schicklgrüber, cinq ans après la naissance de l'enfant (*infra* page 163). Sans cette erreur, Adolf-Wolfgang *Hiedler* n'aurait pas été signé du nombre *666*. Seulement, *cela devait être*. L'humanité possède un destin propre, sur lequel de mystérieuses puissances métaphysiques ont depuis la nuit de milliards d'années pesé pour des buts qui lui échappent.

La haine de l'*esprit* était telle chez ceux qu'il avait endoctrinés, que dans les camps de déportation (lesquels devaient être, selon son décret dit « Nuit et Brouillard », des camps d'extermination dont on ne devait pas sortir vivant), en ces camps *toute pratique religieuse était formellement interdite*, de quelque nature qu'elle soit. Et à leur arrivée en ces enfers, les déportés mis à nu se voyaient dépouillés de tout objet de cette nature : chapelet, rosaire, scapulaire, médaille, livre de prières, etc.

Nous avons déjà signalé que la croix gammée, initialement orientée à droite (dextrogyre) par ses prédécesseurs, avait été sur son ordre remplacée par celle senestrogyre, c'est-à-dire celle *tournée vers la gauche*, à contresens des aiguilles d'une montre.

Et pendant toute la durée de son « règne » sur le IIIe Reich, son effigie sur les timbres-poste fut *tournée vers la gauche* — à la droite de celui qui regarde le timbre — c'est-à-dire à l'inverse des usages internationaux, où les effigies des souverains ou de la divinité-symbole (Cérès, Marianne, etc.) sont immuablement tournées vers la droite du timbre. Une seule exception : le timbre émis pour son cinquante-sixième anniversaire en 1935 a le visage du Führer tourné vers la droite. Hindenburg est mort en août 1934 et Hitler peut enfin figurer sur les timbres ! Cette erreur ne se renouvellera pas, et tous les timbres auront désormais le visage du Führer tourné *vers la gauche*...

Ce simple et banal détail, apparemment sans importance pour une personne étrangère au symbolisme, *ne l'était pas chez les nazis* qui avaient choisi la couleur *noire* et l'*argent*, le *crâne et les tibias de même* pour l'uniforme et les insignes de leur élite raciale sélectionnée, laquelle avait reçu bien entendu le nom d'*« Ordre noir »* : *Schwarz Korps*.

On peut ici méditer sur deux textes religieux étrangers l'un à l'autre :

« Le fils de l'homme s'en va, *selon ce qui est écrit de lui*. Mais malheur à l'homme par qui le fils de l'homme est livré ! Il vaudrait

mieux *pour cet homme* qu'il ne fût pas venu au monde... » *(Marc : XIV, 21)*.

« L'enfant n'est qu'un hôte de passage, et la mère l'hôtellerie où il s'arrête pour y prendre un nouveau vêtement. Ainsi divergent les destins des fils et des pères, des filles et des mères, *procédant d'actes antérieurs, perdus dans la nuit des éternités* » (Lama Yong-Den).

Adolf Hitler avait délibérément choisi un chemin et des compagnons de route qui devaient le mener fort loin, exaspérant des pulsions qui montaient des profondeurs d'un psychisme fort surchargé, héréditairement, génétiquement, et peut-être (qui sait ?), karmiquement. Il aurait dû méditer le proverbe mexicain : « A voyager avec les mendiants, on attrape leurs poux... »

16.

L'ARMÉE DU MAL: S.A. ET S.S.

Au fur et à mesure que le parti national-socialiste prenait de l'ampleur, Hitler et ses seconds perçurent la nécessité d'organiser militairement des éléments d'un service d'ordre qui aurait pour objectif d'assurer la protection des chefs du Parti, la sûreté de ses réunions privées ou publiques, et la propagande musclée, « à l'allemande », dans la vie courante. Ainsi naquirent en premier ceux que l'on dénomma les « Chemises brunes », couleur de l'élément principal de leur tenue. Ces chemises n'étaient rien d'autre que le reliquat des tenues jadis mises en réserve pour les troupes coloniales. Plus tard, avec l'arrivée de l'argent fourni par les puissances financières et industrielles allemandes, ces militants seront pourvus d'une casquette, d'un pantalon et d'une paire de bottes. S'y ajouteront un ceinturon, le bon vieux pistolet *parabellum* calibre 9 mm, et un très court casse-tête plombé gainé de cuir, dont nous possédons un exemplaire en notre collection.

Puis le lieutenant Ghérard Rossbach, un ancien chef des *corps francs* initiaux, passé aux S.A., fera associer à la *chemise brune* et à la *culotte kaki*, la *casquette brune* comme la chemise, et un baudrier de cuir soutenant le ceinturon. Cette tenue d'uniforme paramilitaire sera complétée par le brassard hitlérien célèbre ; dans une étoffe d'un rouge vif, un disque blanc enferme la croix gammée noire, inclinée en diagonales.

Cette formation de début sera sous les ordres de Julius Schreck, un ancien de la Brigade Ehrard.

Le nom qui fut donné à cette formation fut *Sturm Abteilung*: sections d'assaut, abrégé en *S.A.* Ils firent leur première apparition le 4 novembre 1921, à la réunion de Munich à la Haufbraühaus.

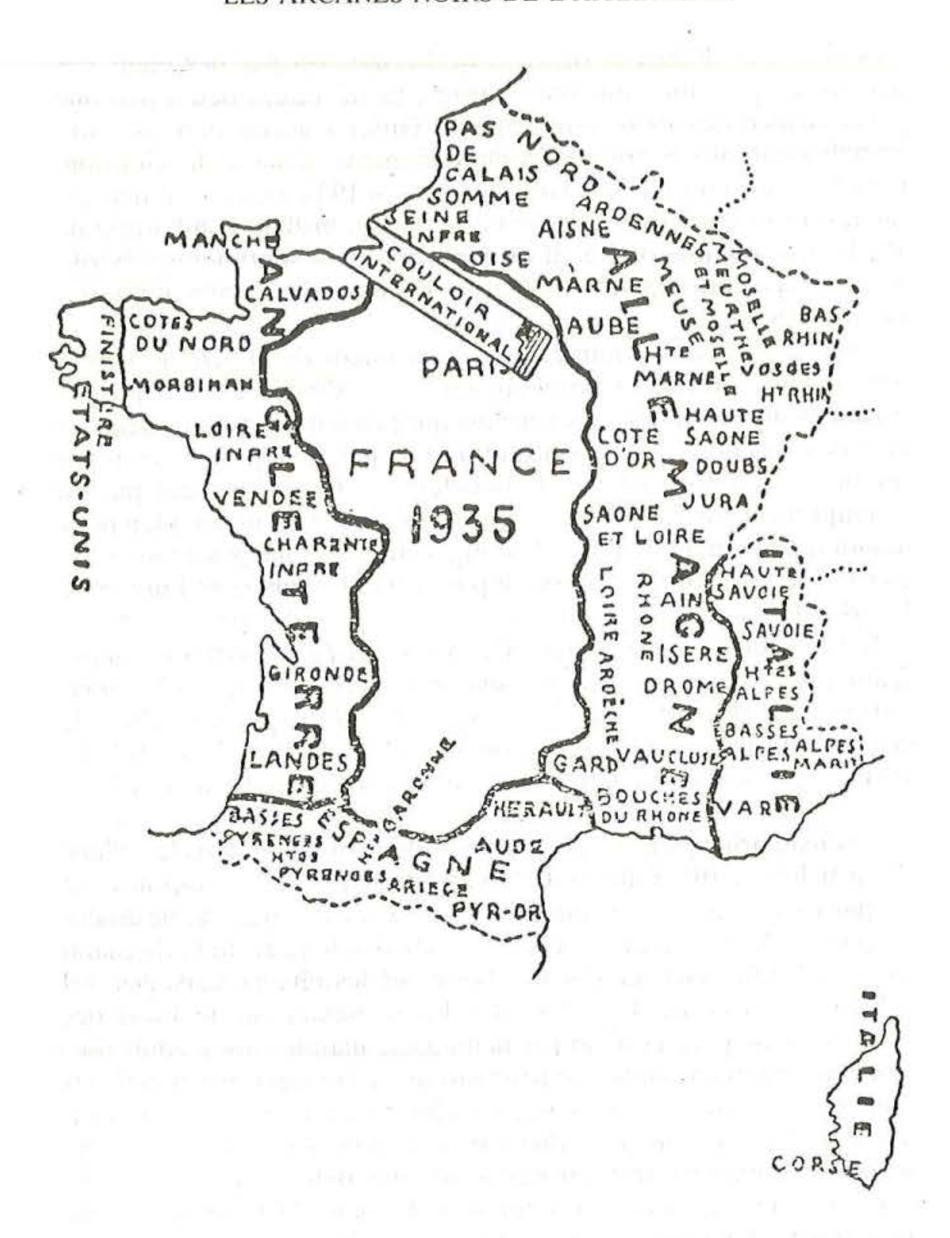
Encadrés par d'anciens officiers de l'armée ou par des chefs des anciens corps francs anticommunistes, ils devinrent peu à peu une petite armée dès 1930, sans laquelle Hitler n'aurait rien pu faire. Initialement placés sous le commandement général de Goering, puis de Franz von Pfeffer, Hitler les mit en 1931 sous le commandement du capitaine Ernst Röhm (1887-1934), brillant combattant de 1914-1918, homosexuel actif et dépourvu de « sentiments dévirilisants » type judéo-chrétien ! Ce fut Röhm qui organisa militairement les S.A.

Ernst Röhm aura comme chef d'état-major de la S.A. le lieutenant-colonel Hermann Kriebel, lequel ne s'embarrassera pas de formules diplomatiques. A certains qui prônent la mesure dans les activités de la S.A., il répondra un jour que « les politiciens n'ont qu'une seule chose à faire ; la boucler... ». Ce qui ne sera pas du tout apprécié par Adolf Hitler, qui mène patiemment son plan pour amadouer le maréchal Hindenburg (qu'il sait ne pas l'aimer du tout), afin de séduire par son appui la haute finance et l'industrie lourde allemandes.

Répartis en pelotons *(Scharen)*, en troupes *(Truppen)*, en compagnies *(Stürme)*, en bataillons *(Sturmbannen)*, en régiments *(Standarten)*, en brigades *(Brigaden)*, en groupes *(Gruppen)*, les chefs de ces formations en portaient le nom complété du mot *Führer* (chef). Ainsi le sous-officier commandant un peloton était dit *Scharführer*, chef de peloton.

La tâche principale était la propagande, consistant dans le collage des affiches, la distribution de tracts nationalistes et antisémites, et les parades de masse (surtout nocturnes, avec les torches), destinées à accroître la notion de puissance du Parti aux yeux de l'Allemand moyen. Là le martèlement des bottes et les chants sauvages, tel celui où l'on conseille « d'affûter les couteaux sur le bord des trottoirs », ne permettaient pas la moindre manifestation contraire. Lorsque les communistes se ressaisirent et s'unirent aux socialistes dans un *Rotbund* (Front rouge) il était trop tard. Les S.A. militarisés à cent pour cent n'en firent qu'une bouchée, au cours d'une bagarre de rues où il y eut des morts des deux côtés.

Ce faisant, les S.A. faisaient régner en toute l'Allemagne un véritable climat d'intimidation. Constatant que « cette armée privée constituait un État dans l'État », le général Groener, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Brüning et également ministre de la Reichswehr, décréta la dissolution de cette formation armée le 13 avril 1932. Le climat se tendit, et lorsque Brüning dut démission-



Carte de la France, telle que les excités du Casque d'Acier ou Stahlhelm envisageaient de la réduire après la troisième guerre mondiale provoquée par eux[1].

1. Cf. Docteur L. Viguier, *L'extraordinaire prophétie du moine Hermann* — Éditions Bossard — Paris 1933.

ner, ce fut Franz von Papen qui prit le pouvoir comme chancelier (1er juin 1932). Son cabinet fut l'émanation de la grande industrie lourde allemande, et soucieux d'associer les nationaux-socialistes à sa politique, il leva l'interdiction frappant les S.A. le 17 juin 1932.

C'est ainsi que dans les premiers mois de 1933, les S.A. comptaient plus de quatre cent mille membres, uniformisés et armés cette fois d'armes plus sérieuses que le pistolet ou le casse-tête, car un certain nombre d'entre eux détenaient un fusil de guerre et des munitions.

Mais dès le mois d'avril 1933, les sections d'assaut de Röhm absorbèrent le *Stahlhelm*, association dite du *Casque d'Acier*. Fondée le 13 novembre 1918 à Magdebourg par Franz Selde, elle groupait des anciens combattants de la guerre 1914-1918. Après avoir participé aux combats contre les formations communistes en compagnie des membres des divers corps francs (*Oberland, Baltikum,* etc.) et contre les Polonais de Haute-Silésie en 1919-1921, le Stahlhelm était devenu une des premières formations politiques et *paramilitaires* de la droite nationaliste allemande, luttant contre la république de Weimar. A partir de 1924, il accueillit également des jeunes Allemands nationalistes qui n'avaient pas combattu mais se sentaient attirés par l'esprit de cette formation.

Avec Hitler et le parti national-socialiste, le Casque d'Acier participa au front de Harzburg en 1931, et lors de l'arrivée de Hitler au pouvoir, Franz Selde son fondateur occupa le poste de ministre du Travail. Enfin, en avril 1933, le Stahlhelm fut totalement absorbé dans les S.A.

L'esprit des Casques d'Acier n'avait rien à envier en ses outrances à celui des hitlériens. Le 31 mai 1931, à Breslau, Franz Selde, son président fondateur, déclarait :

« Nous autres, Casques d'Acier, nous ne renonçons à rien, ni aux mœurs allemandes, ni aux pays allemands, ni aux colonies, ni à notre souveraineté en matière de défense nationale. Et nous ne reconnaîtrons jamais le tracé des frontières fixé à Versailles… »

Et après ces belles paroles, ayant passé en revue les cent cinquante mille hommes rassemblés à Breslau, Selde prit la tête du défilé pour une parade au « pas de l'oie » (la célèbre *Ganzparade…*) devant l'ex-Konprinz, l'ex-roi de Saxe et de nombreux généraux de la Reichswehr. Un télégramme de fidélité fut envoyé ensuite au maréchal von Hindenburg président d'Empire, qui y répondit par un salut cordial. A cette parade se trouvaient présents le général Heye, ancien chef de la Reichswehr, et environ cent mille spectateurs enthousiastes, survolés par des avions inconnus.

Le 4 septembre 1932, anniversaire du *Sedantag*, le « Jour de Sedan », qui vit en 1870 l'effondrement du Second Empire en France, ce fut à Berlin une formation de cent soixante-huit mille Casques d'Acier qui défilèrent devant le chancelier von Papen et le général von Schleicher, ministre de la Guerre.

Ainsi lorsque le 2 avril 1933 les sections d'assaut de la S.A. absorberont les Casques d'Acier, Hitler disposera alors d'une formidable *armée de rue*, disciplinée et armée. Et le 10 avril 1932, la rue lui donnera treize millions et demi de suffrages, contre dix-neuf et demi au président sortant Hindenburg, ainsi mis en ballottage au premier tour. Et cependant, en France, c'est l'époque où Aristide Briand et sa bosse se dépensent pour un pacifisme aveugle, alors que Stresemann, son équivalent en Allemagne, se vantera dans une lettre à l'ex-Konprinz en date du 7 septembre 1925 de la nécessité de *finassieren* (« finasser ») avec la France afin de la mieux duper.

La sagesse populaire nous dit qu'il n'est « pire sourd que celui qui ne veut pas entendre », et les gouvernants de la France de cette époque, drogués par le célèbre « violoncelle » de Briand *apôtre de la paix* (soixante-huit millions de morts au total...), se refusent à voir ce qui se passe outre-Rhin.

Or, bien avant Adolf Hitler, les Casques d'Acier proclament leur désir de revanche, et persuadés que l'avachissement des Français en matière de défense nationale (ils n'ont pas tort!) leur assure d'avance une victoire facile, ils ont déjà mis au point le *démembrement* de cette France tant haïe. Adolf Hitler n'ira pas si loin qu'eux, car pour lui il n'y aura pas finalement démembrement, mais destruction lente et certaine. Quoi qu'il en soit, regardez lecteur cette carte, traduite en français, et qui faisait rêver les pangermanistes du Stahlhelm dès 1931 en son original en allemand (page152).

La France est ramenée à ce qu'envisageaient déjà en 1675 ses ennemis habituels avec le plan de Roux de Marcilly[1]. Privée de toutes ses frontières naturelles, mers ou montagnes, elle n'a plus aucun débouché sur la mer. La Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie annexent chacune les départements limitrophes de leurs frontières. L'Allemagne s'attribue toute la région allant de la Seine au Rhin, et, par le Rhône, jusqu'à Marseille, soit le tiers de la France avec vingt-neuf départements. Les États-Unis se voient offrir (pour qu'ils demeurent neutres!) l'extrémité de la Bretagne avec le

1. Cf. *La Chapelle des damnés. L'affaire des poisons* (R. Laffont édit. — Paris 1983).

Finistère et le grand port de Brest. Paris devient « ville libre » internationale (à cause des « petites femmes de Pigalle » ?), et on y accède par un couloir internationalisé. L'Italie reçoit la Haute-Savoie, la Savoie, les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, le Var, les Alpes-Maritimes et la Corse.

Ce document porte la date de 1935, époque où il y a déjà deux ans que les Casques d'Acier, absorbés par la S.A. le 2 avril 1933, n'ont plus la liberté de propagande particulière. Ce document est donc d'origine hitlérienne officieuse. Et à cette époque, la France signe un accord *avec Mussolini*, perd le plébiscite en *Sarre*, signe un *pacte franco-soviétique*, et dissout ses formations d'extrême droite, nationalistes et antiallemandes. Toutes choses dont le temps montrera l'incohérence fondamentale !

Revenant aux S.A. nous constatons que l'année 1934 voit près de *trois millions d'hommes en chemise brune* se préparer sous les ordres de Ernst Röhm, leur chef à la main de fer, à évincer l'armée régulière et s'y substituer, et par la même occasion à entamer une « nouvelle révolution » ayant pour but de renverser de fond en comble les structures traditionnelles de l'Allemagne. Hitler mettra fin à ce rêve par la « Nuit des longs couteaux » le 30 juin 1934, où les chefs de la S.A. seront tous éliminés, certains sans même savoir pourquoi ! Et désormais, sous les ordres de Lutze, la S.A. ne jouera plus qu'un rôle secondaire. *Le temps de la S.S. est venu*[1]...

Ce sigle n'est que l'abréviation des mots *Schutz* et *Staffel*, c'est-à-dire *échelon de protection*, mais avec le temps il désignera *une seconde Allemagne nationale-socialiste*, couvrant vingt-cinq ou trente formations diverses, et constituant la *S.S. générale* gouvernée par Himmler.

Il y eut d'abord en 1922 la petite garde personnelle d'Adolf Hitler, qui fut organisée sous le nom de *Stosstrupp Adolf Hitler*, et qui comprit des militants ayant participé au putsch manqué de Munich de novembre 1923. Le drapeau de cette manifestation ayant été maculé par le sang de certains lors de la fusillade venue de la police, devint le *Blutfahne* (drapeau du sang) drapeau symbole par la suite ; c'est sur lui que le S.S. prêtait son serment, et les autres drapeaux étaient, lors de leur remise, mis en contact avec lui de façon rituelle.

En 1924, lorsque Hitler sortit de la prison de Landsberg, il se rendit compte de la nécessité de se protéger contre des éléments

1. Le 9 novembre 1925.

anarchisants et indisciplinés, nombreux dans la S.A. du fait de son recrutement disparate. Il décida donc de reconstituer cette petite garde personnelle, qui serait engagée par un serment définitif, totalement dévouée à sa personne, et qui assumerait la tâche difficile de la police à l'intérieur du parti national-socialiste. Ainsi naquit la *Leibstandarte S.S. Adolf Hitler*, composée de deux cents hommes triés sur le volet. Pour les séparer définitivement de la S.A. on leur donna un *uniforme particulier*. La première apparition en public de ces prétoriens eut lieu lors du deuxième congrès du parti national-socialiste en juillet 1926, et à Weimar.

Afin d'éviter de retrouver une dégradation des mœurs qui ont souillé le passé des chefs de la S.A., la première formation de la S.S., portant le nom initial de *Schutzstaffel*, soit *échelon de protection*, reçut une instruction spéciale et une tenue distinctive de celle des S.A., la culotte, la chemise et le brassard exceptés.

Leur casquette était noire, avec une tête de mort d'argent. Le brassard s'ornait de deux bandes noires encadrant le motif central. On ne pouvait être candidat avant l'âge de vingt-trois ans et ne pas avoir plus de trente-cinq ans. Le candidat était présenté par deux parrains qui en répondaient. La taille et la carrure exigées étaient évidemment celles de gens destinés à exercer un service de protection à multiples aspects. La conduite extérieure exigeait la sobriété, la réserve, la maîtrise de soi, le respect absolu de la discipline imposée. A la moindre incartade, la sanction s'abattait sur le fautif : amende (au profit du Parti), interdiction de porter le brassard un temps fixé, suspension d'activité une certaine période. La tenue vestimentaire, la conduite familiale ou en ville étaient également contrôlées, car en ville et hors des temps de service, le membre de cette S.S. initiale ne pouvaient porter d'arme, alors que les S.A. ne s'en privaient pas. On lui inculquait une devise (qui fut changée par la suite), et qui était : « *Noblesse se tait.* »

Cette éthique particulière s'appliqua un temps à environ un millier de S.S., chiffre de l'effectif de 1926.

Jusqu'en 1934, les S.S. demeurèrent intégrés, vu leur petit nombre, au sein de la S.A., mais en tant que groupement particulier, et sous le commandement de Josef Berchtold à dater de 1924. Puis le 6 janvier 1929, ils passèrent sous le commandement de Heinrich Himmler, nommé *Reichsführer* des S.S.

Celui-ci, voulant éviter les tares de la S.A. issues de ce recrutement démagogique, renonça à un accroissement trop rapide des effectifs, et entreprit de faire de cette formation l'élite du mouvement national-socialiste. C'est ainsi que sur les conseils de Darré il soumit les candidatures à une sévère sélection raciale. Le postulant devait produire son ascendance authentiquement aryenne, exempte de tout métissage juif, arabe, asiatique, etc., jusqu'à 1750, et après son acceptation il ne pouvait se marier qu'avec une Aryenne présentant les mêmes garanties généalogiques et après autorisation de ses chefs hiérarchiques.

En 1930 et 1931, les S.S. eurent à intervenir à diverses reprises pour maintenir la discipline au sein des S.A. à Berlin. Cependant en janvier 1933, lors de la prise du pouvoir par Adolf Hitler, ils ne comptaient encore que trente mille hommes. Mais leur amplification numérique allait se faire avec la suppression des chefs de la S.A. (la « Nuit des longs couteaux ») le 30 juin 1934, car ce furent les S.S. qui liquidèrent Röhm et son état-major. Alors la S.S. devint, en marge de la police et de l'armée régulière, la principale force d'intervention et de police du régime national-socialiste. C'est ainsi que les principaux chefs de la police classique reçurent des grades d'équivalence dans la S.S., tel Müller, qui était un policier professionnel et qui devint chef de la Gestapo.

En 1931 avait été mis en place un service de renseignements S.S., le *Sicherheitsdienst*, ou S.D. en abrégé, qui fut mis sous la direction de Reinhard Heydrich, ancien officier de marine, et qui devait devenir d'abord l'adjoint puis le rival de Himmler, puis être envoyé en Bohême-Moravie comme *gauleiter* (suite à la découverte de ses aïeux juifs), où il allait être justement abattu par les résistants.

Le S.D. devait devenir également le service à tout faire du Führer. C'est le S.D. qui monta les motifs d'élimination des généraux von Fritsch et von Blomberg (*infra* page 188), permettant ainsi à Hitler de se proclamer chef suprême des forces armées du III[e] Reich. Ce furent les S.S. d'une formation spéciale qui reçurent la garde des camps de concentration à partir de 1934, en place des S.A.

En 1935 Himmler subdivisa la S.S. générale en plusieurs branches.

Il y eut d'abord :

a) *Allgemeine S.S. :* simples militants du mouvement demeurés dans la vie civile, mais obligés par leur appartenance d'être plus ou moins des agents de la Gestapo.

b) *S.S. Verfügungstruppe,* ou S.S. « à disposition », enrégimentés militairement en des *Standarten*, telle la *Leibstandarte Adolf Hitler*, garde personnelle du Führer.

c) *S.S. Totenkopf Verbande,* ou S.S. « Tête de Mort », du crâne surmontant deux tibias d'argent constituant l'insigne de leur formation particulière. Ils étaient chargés de la garde des camps de concentration et de toutes les honteuses besognes en ceux-ci.

d) *S.S. Einsatzgruppen* ou *Einsatzkommandos,* formations extraites de la précédente. Composées d'hitlériens fanatiques, elles avaient pour tâche essentielle d'effectuer, derrière l'avance des armées allemandes régulières, des besognes que se refusaient à faire les chefs de celles-ci. Cela consistait à exécuter sans jugement les commissaires politiques soviétiques, les partisans, et à rafler sans ménagement les juifs, les tziganes, et les populations slaves estimées inutiles sur place et envoyées alors dans les camps.

e) *Waffen S.S.,* unités militaires constituées dès la venue de la guerre de 1939. Initialement composées de militaires jeunes et correspondant parfaitement au type requis de l'Aryen typique, elles ne comprenaient que des Allemands de « race pure ». Envoyées dès le 22 juin 1941 à l'attaque de la Russie soviétique, ces unités d'élite fondirent rapidement au cours de cette terrible campagne. Par la suite, on y incorpora des prisonniers soviétiques « récupérés » (armée Vlassov), des Ukrainiens proallemands, des Bulgares, des Roumains et même des Alsaciens-Lorrains de souche allemande pure, volontaires pour cette incorporation[1].

En 1945, la Waffen S.S. comptait plus de six cent mille hommes, répartis en trente-huit divisions, dont un grand nombre comme dit plus haut composé de volontaires étrangers. Tels les Flamands : division *Langemark*, les Wallons : division *Wallonen*, les Français : division *Charlemagne*. Il y eut des Waffen S.S. italiens, hongrois, croates, caucasiens, norvégiens, lettons, estoniens, albanais et même musulmans ! La Waffen S.S. joua un rôle important en la reprise de Karkov en 1945, où les Waffen S.S. français découvrirent, un peu gênés, tous les balcons de la ville ornés de civils pendus par leurs prédécesseurs. En décembre 1945 il y eut l'offensive de la Waffen S.S. dans les Ardennes, la défense de Budapest et de Berlin, où les membres de la division Charlemagne demeurèrent seuls fidèles au Führer.

1. Pour remplacer les milliers de familles alsaciennes et lorraines qui, refusant l'annexion en 1871, se réfugièrent en France, les Allemands les remplacèrent par des Allemands. L'article 153 du traité de Versailles spécifia que tout Allemand ayant épousé une Alsacienne ou une Lorraine devenait alors *ipso facto* citoyen français. D'où la présence d'Alsaciens-Lorrains au massacre d'Oradour-sur-Glane, dans la division *Das Reich* commandée par le général Lammerding (il se porte bien, merci !).

Revenant à la S.S. générale nous constatons que ce fut en 1939 que cette formation tentaculaire acquit une emprise absolue sur le IIIe Reich et sur l'Europe occupée. Dès le 27 septembre 1939, la Gestapo (police de sécurité), la police criminelle, et le S.D. (service de renseignements) furent amalgamés en un organisme unique : le *Reichsicherheitshauptamt (R.S.H.A.)*, dirigé par Reinhardt Heydrich, regroupant toutes les sources de renseignements possibles et les diffusant où il fallait.

Ce fut cette *S.S. Totenkopf Verbande* (« S.S. Tête de Mort ») qui devint, grâce aux déportés des camps de concentration, une véritable entreprise industrielle, *louant contre argent* des hommes et des femmes aux entreprises allemandes ayant besoin de main-d'œuvre ou de cobayes humains pour leurs expériences diverses. A partir de l'été 1941 ce fut encore cette *S.S. Totenkopf Verbande* qui fut chargée de la « Solution finale du problème juif », dans les camps de Belsec, Sobibor, Treblinka, ouverts au printemps de 1942. Cela s'ajouta aux massacres de la « Nuit de cristal » par les S.A. le 10 novembre 1938 en toute l'Allemagne, à la « Nuit des longs couteaux » le 30 juin 1934 à Bad Wiessee, etc. La liste est longue des crimes commis par la S.S. en ses diverses formations.

Ne vous inquiétez pas, lecteur, la pensée conductrice n'en est pas morte, elle brille encore sous la cendre chez certains en R.F.A.

SECONDE PARTIE

L'homme du mal

« Je n'aurais jamais cru que le peuple allemand fût si crédule... »

Adolf Hitler : *Mein Kampf* [1]

1. Édition première de *Mein Kampf*, alors qu'il était encore autrichien.

17.

LES ORIGINES JUIVES D'ADOLF HITLER

En 1836, à Graz, ville de Styrie située à la frontière austro-hongroise, une certaine Maria-Anna Schicklgrüber était domestique chez le baron Frankenberg, de la famille des Otternstein, famille juive du district de Waldviertel en Basse-Autriche[1].

En septembre 1836, Maria-Anna Schicklgrüber se trouva enceinte, et neuf mois plus tard, le 7 juin 1837, naissait à Graz un garçon qui fut prénommé Aloïs, et porta à l'état civil le seul nom de sa mère, soit Schicklgrüber, étant dit « de père inconnu ». Ne faisons pas les étonnés ; encore en 1900, un enfant sur trois en France était soit enfant naturel, soit bâtard adultérin !

Devant ce miniscandale, Maria-Anna quitta le service du baron Frankenberg, *mais toutefois pensionnée par celui-ci*.

En mai 1842, soit cinq ans plus tard, elle épousa un meunier itinérant nommé Johann-Georg Hiedler. La pension du baron Frankenberg continua néanmoins à lui être versée, et lorsqu'elle mourut en 1847 après cinq années de mariage, *ce versement fut continué*.

Cette pension s'appliquait par conséquent à son enfant, Aloïs, et non à elle, et ce fut à Johann-Georg Hiedler qu'elle fut par la suite régulièrement versée par la famille Frankenberg, probablement par les enfants du baron décédé. On peut donc déjà admettre que ceux-ci considéraient Aloïs comme leur demi-frère, et versaient la pension à son tuteur légal, car Aloïs n'avait pas été reconnu par Johann-Georg Hiedler.

1. Les empereurs d'Autriche ont fréquemment anobli et titré des personnalités autrichiennes israélites de religion, en récompense de services financiers très importants rendus à l'Empire austro-hongrois. Tels les barons de Rothschild.

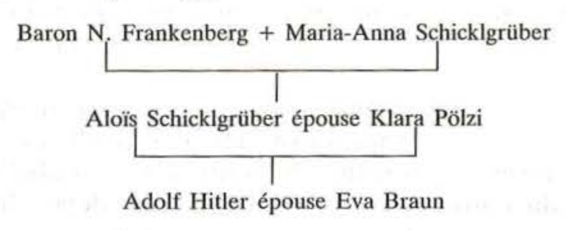
En 1857 ce dernier mourut, et la pension continua d'être versée à Aloïs Schicklgrüber devenu majeur, ce qui confirme l'hypothèse ci-dessus. En 1876 (il avait alors trente-neuf ans) le frère de Johann-Georg Hiedler, un certain Johann-Nepomuk Hiedler, décida de le légitimer, et les formalités notariales accomplies, on s'aperçut qu'une erreur de transcription des pièces manuscrites communiquées *avait transformé le nom de Hiedler en Hitler*. Ainsi Aloïs Schicklgrüber devint Aloïs Hitler, au lieu d'Aloïs Hiedler...

Aloïs se maria trois fois. Et le 7 janvier 1885, il épousa en troisièmes noces sa cousine de Spital, nommée Klara Pölzi. Il avait alors quarante-sept ans et elle vingt-quatre ans. Elle était alors sa maîtresse, ce qui explique que quatre mois et dix jours après ce mariage naquit un fils prénommé Gustav, qui mourut à l'âge de deux ans (1885-1887). Puis vinrent: Ida (1886-1889), Otto (1887-1887), enfin Adolf (1889-1945) et Paula (1896-1960). On le voit, les trois premiers enfants moururent en bas âge. On peut supposer que Paula n'était pas d'Aloïs Hitler, ce qui n'empêcha pas Adolf de veiller avec tendresse sur elle par la suite, lorsqu'ils furent orphelins.

Adolf Hitler naquit le 20 avril 1889, à 18 h 30, au nº 219 de la Salzburger Vorstadt, à Braunau-sur-Inn, petite ville alors de quatre mille habitants, située à la frontière de l'Autriche et de la Bavière.

La généalogie personnelle d'Adolf Hitler s'établit donc comme suit, sans contestation possible, eu égard à tout ce que nous venons d'observer quant au règlement de cette surprenante pension, *ce pendant soixante-six ans*.

Voici donc ce schéma généalogique :



L'*armorial général* de J.-B. Riestap nous confirme l'existence d'une famille Frankenberg, titrée comte, et portant pour armes: « d'or, à l'aigle de sable et de gueules (parti). Cimier: une aigle essorante couronnée d'or. Listel: d'argent et de sable ».

Cet armorial général mentionne, toujours en Autriche, une

famille Ottenstein (devenue par mauvaise lecture Otteristein, le *n* ayant été pris dans un manuscrit pour *ri* en cursive allemande). Cette famille n'est pas titrée (ni comte ni baron), mais comme elle porte en ses armes un *cimier*, sa qualité *nobiliaire* est ainsi soulignée. Ses armes se lisent: « d'argent, à la bande gueules chargée de trois annelets d'or. Cimier: un annelet d'or sommé de plumes de coq de sable ».

La qualité de *baron* donnée au père d'Aloïs, alors que les Frankenberg sont comtes, montre qu'il s'agissait là d'une branche cadette, ou du fils du comte Frankenberg. On donne très souvent ce titre dit « de courtoisie » au fils d'un comte, comme on dit comte le fils d'un marquis, alors que cette hiérarchie nobiliaire dégressive n'a de légitimité que dans les familles ducales. Régulièrement, le fils d'un marquis, d'un comte, n'est détenteur que du degré d'écuyer, plus rarement (par appartenance à un *Ordre chevaleresque*), de celui de chevalier.

Quoi qu'il en soit, le père dudit Aloïs Schicklgrüber était un baron autrichien d'origine juive, famille anoblie antérieurement par les empereurs d'Autriche.

Aloïs Hitler né en 1837 mourut en 1903. Klara Pölzi, son épouse, mourut en 1907. Adolf Hitler naquit en 1889 et mourut en 1945. Eva Braun naquit en 1912 et mourut en 1945.

On peut donc observer par cette généalogie qu'Aloïs Hitler avait 50 % de sang juif par son père le baron Frankenberg, qui en avait 100 %, car le niveau de fortune, le titre, l'appartenance aux Ottenstein impliquaient une pure filiation juive à cette époque.

Et cette constatation nous amène à conclure qu'Adolf Hitler avait 25 % de sang israélite.

Aussi lorsque nous voyons Hans Frank, le juriste de Hitler, étudier à sa demande son ascendance paternelle et conclure ainsi: « Il me faut dire qu'il n'est absolument pas exclu que le père de Hitler ait été un demi-juif... », il fondait cette conclusion sur l'étude de la correspondance échangée entre Maria-Anna Schicklgrüber et *la famille Frankenberg*, correspondance que le Führer fit aussitôt détruire, car elle révélait évidemment la raison de cette pension étonnante, versée à sa grand-mère et à son père jusqu'à la mort de celui-ci, *soit pendant soixante-six ans*.

C'est pourquoi le professeur américain Robert Waite n'hésita pas à affirmer: « C'est parce que Hitler était humilié d'avoir un grand-père israélite qu'il a fait massacrer six millions de juifs. »

Sans doute, mais à cela s'ajoutait cette haine et ce mépris d'Adolf

Hitler pour les Autrichiens de son époque, que nous retrouverons en ses déclarations ultérieures après son départ de Vienne le 24 mai 1913 :

« Mon aversion intime pour l'État des Habsbourg augmentait sans cesse, écrira-t-il. J'éprouvais une véritable répulsion pour la mixture de races que je voyais dans la capitale ! [...] Plus je vivais en cette ville, plus ma haine devenait vive contre ce mélange de peuples étrangers qui commençait à entamer ce vieux centre de culture allemande. »

Sans doute sera-t-il recalé à la fin de la première année passée aux Beaux-Arts à Vienne, en 1907. En 1908, renouvelant sa tentative d'entrer à l'École d'architecture, il est recalé de nouveau. Il est alors persuadé que ces échecs sont dus à une commission d'examen où cinq des professeurs sur sept sont juifs. Mais surtout ne hait-il pas Vienne parce que c'est la ville où sa grand-mère, Maria-Anna Schicklgrüber, a été séduite par un baron juif et qu'elle l'a ainsi souillé de son sang, de celui de cette race qui, pour lui, « était une peste, une peste morale, pire que la peste noire de jadis, et qui, en cet endroit, infectait le peuple ».

Pour qui a connu la douceur de vivre dans la Vienne d'autrefois, le charme des soirées marquées par la présence du Danube, le chant envoûtant des violons tziganes, la gentillesse de ses habitants d'alors, la réaction d'Adolf Hitler ne s'explique que par un racisme exacerbé par ce qu'il sait de ce sang juif qui coule en ses veines, et de son origine. C'est pourquoi il dira un jour : « J'avais *respecté* mon père, mais ma mère, je l'avais *aimée*. »

Motivations fort claires. Il devait son sang juif à son père et son sang aryen à sa mère. Du moins pouvait-il le croire. Mais déjà son antisémitisme lui faisait rejeter le premier.

Il ne faut toutefois pas s'étonner de voir un Hitler marqué d'une hérédité sémitique, et continuer son ascension vers le pouvoir suprême sans que cela lui barre la route en quoi que ce soit.

Car il ne fut pas le seul dans les états-majors de l'hitlérisme à porter en lui un sang considéré comme impur. Nous verrons dans un autre chapitre comment un certain Otto Rahn, parti de rien, après avoir appartenu aux S.A., puis à la S.S., avoir figuré comme *obersturmführer* à l'état-major particulier de Himmler, chef suprême de la S.S., terminera sa carrière comme ambassadeur à Rome en 1945. Après avoir toutefois été dans l'obligation de démissionner de la S.S. et de son grade d'*obersturmführer S.S.* lorsque finalement il sera dans l'obligation d'avouer son impuis-

sance à prouver sa filiation totalement aryenne pendant quatre générations. Les correspondances publiées par Christian Bernadac en son livre sur *Le Graal et Otto Rahn* sont éloquentes à ce sujet. Même dans l'infernal milieu des nazis, il y avait moyen de s'entendre, sinon avec le Ciel du moins avec son opposé car il ne fut pas le seul à se retrouver avec une appartenance familiale au judaïsme.

Otto Rahn avait longtemps et à ce sujet été couvert par son supérieur hiérarchique à l'état-major de Himmler, nommé Karl Wolff, personnage assez mystérieux par son rôle au sommet de la S.D. (*infra* page 221). Or après enquête, il s'avéra que ce Karl Wolff était lui aussi détenteur d'un certain coefficient de « sang impur » !

Et que dire du bourreau de Bohême-Moravie, Reinhard Heydrich ! Pendant les trois premières années de la Seconde Guerre mondiale, il fut après Hitler le plus puissant personnage de l'Europe occupée, comme chef du R.S.H.A. (Office central de sécurité du Reich), gouvernant la police criminelle et la Gestapo, avant de devenir *gauleiter* en Tchécoslovaquie, et y être abattu par des résistants venus de Londres.

Un boulanger de Halle-sur-la-Salle avait un jour colporté avoir bien connu Sarah Heydrich, mère de Reinhard Heydrich, laquelle se trouvait être juive à cent pour cent par ses père et mère. Cela vint aux oreilles de l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr et antihitlérien (*infra* page 291), lequel confia à Walter Schellenberg ce qu'il venait d'apprendre : « J'ai la preuve formelle de l'ascendance juive de Heydrich... » En effet, Canaris avait fait effectuer des recherches dans les archives de l'église (où Sarah avait épousé le père aryen de Reinhard) et de l'état civil de Halle-sur-la-Salle (où se trouvaient les autres pièces probantes).

Reinhard Heydrich fit aussitôt un procès à l'imprudent boulanger et bien entendu le gagna haut la main. Car auparavant, Heydrich avait fait effectuer les vérifications nécessaires, et un officier S.S. de son état-major avait détruit toutes les pages du mois de mars 1904 concernant sa naissance, le 7 mars.

Toutefois Canaris conservait une preuve flagrante. C'était la facture du travail effectué par un marbrier de Leipzig pour le compte de Heydrich, à savoir le remplacement de la pierre tombale de sa mère portant « Sarah Heydrich », par une autre ne portant que « S. Heydrich ». La pierre substituée avait ensuite été jetée dans la Pleisse, rivière traversant la ville.

Il en fut de même pour le maréchal Goering. Un chauffeur de taxi arrêté comme juif n'eut aucune peine à démontrer qu'il en était le cousin direct. Vérification faite, le fait fut établi. Alors on le relâcha sans autre forme de procès, afin de ne pas ébruiter ce que le nazisme considérait comme un scandale : avoir du sang juif...

18.

EVA BRAUN, L'OMBRE TRAGIQUE

Il est important de développer dès maintenant un résumé de la vie de cette jeune femme qui vécut, silencieuse et effacée, dans l'ombre du Führer et qui, aux derniers instants de sa vie, fut très certainement la main du destin.

Anna-Paula-Eva Braun naquit le mercredi 6 février 1912, vers 23 h 30, et à Munich, d'un père instituteur, luthérien, ayant accepté un mariage catholique pour plaire à la future épouse. Celle-ci, devenue Franziska Braun, lui avait d'abord donné une première fille, nommée Ilse, puis une deuxième nommée Eva, puis une troisième nommée Margaretha, que l'on désignera sous le diminutif de Gretl (pluriel : *Gretchen*), née en 1915.

Eva reçut une éducation sévère dans le couvent de Simbach, avec uniforme de pensionnaire bien entendu. Elle y brille peu dans les matières intellectuelles, mais par contre excelle en gymnastique, athlétisme, natation. Déjà portée vers la photographie, elle se fait clicher en maillot de bain, ou en train de plonger ou de danser dans la lumière du couchant.

Elle passera cependant ses examens avec succès, et il est inutile d'imaginer une contrepartie « en nature » avec un ou des examinateurs, car elle a paraît-il, selon sa mère, un sexe d'enfant, qui lui interdirait des rapports sexuels normaux. Elle se fera d'ailleurs traiter pour cela chirurgicalement à plusieurs reprises. Cependant, elle s'efforce de prendre des poses de vedette, elle se fait photographier avec des regards incendiaires vers l'objectif, et elle signe d'un paraphe prétentieux et enfantin. A dix-sept ans, elle n'envisage rien de particulier dans la vie ; elle aime les beaux garçons, et avec son amie Herta Ostermeyer (qui sera pour elle une amie des

derniers jours), elle en parle sans arrêt. Elle a également un ami, sans doute platonique, dont la sœur Inge est également grande amie d'Eva. Inge est une très jolie fille, élégante, sur qui les hommes se retournent.

Sur la crise de 1929, qui frappa l'Allemagne comme les autres nations, avec la paralysie de l'économie allemande, la montée du chômage, qui passera de deux millions de chômeurs en 1929 à six millions en 1931-1932, nous ignorons ses répercussions dans la famille Braun. Le père est monté en la hiérarchie sociale et possède même à cette époque une BMW. La fille aînée, Ilse, est secrétaire médicale chez un médecin israélite, le docteur Marx, et les mauvaises langues parlent, parlent! Eva, à son tour, va aller travailler. Elle est alors blond foncé (elle éclaircira par la suite ses cheveux pour faire plus nordique); les yeux sont d'un bleu limpide, la silhouette est un peu lourde, forte, mais les jambes sont magnifiques.

Un photographe nommé Hoffmann fait paraître une petite annonce dans un journal, signalant qu'il recherche une employée. Eva se présente et est aussitôt engagée. Hoffmann, ancien photographe de la cour de Bavière, a son atelier dans la Schellingstrasse, tout près de la rédaction et de l'imprimerie du *Volkischer Beobachter*, organe du parti national-socialiste. Cela a permis à Hoffmann d'approcher Adolf Hitler, de le persuader (avec l'appui de Goebbels et de son talent oratoire) de se faire photographier, et pour lui, de devenir peu à peu le photographe officiel du parti nazi.

A l'époque où Eva entre en son atelier, Hoffmann travaille difficilement, la crise l'atteint également. Aussi Eva fait-elle un peu de tout en la maison: petite comptabilité, développements de travaux en la chambre noire, vente, et même, éventuellement, pose pour des cartes postales de vœux.

Hoffmann, adroit intrigant, avait tenté discrètement de faire épouser sa fille Henriette (Henny) par Hitler, mais celui-ci avait, tout aussi discrètement éludé ces offres intéressées. Qu'à cela ne tienne, il parviendra à la faire épouser à Henny Balder von Schirach, alors chef des Étudiants nationaux-socialistes, et qui sera chef des Jeunesses hitlériennes en 1931.

Peu à peu Hitler acceptera de venir parfois faire une collation chez Hoffmann, où il trouve une atmosphère familiale, intime, et où on ne lui pose pas de questions. Il y a là Hoffmann, sa fille Henriette et bien entendu Eva Braun.

Or Hitler détestait les créatures sophistiquées, maquillées et

teintes, mais par contre affectionnait les femmes et les filles naturellement fraîches et surtout ayant le type germanique accusé: yeux bleus, cheveux blonds, peau claire. Il faut dire que les Prussiennes, et surtout les Berlinoises, sont parmi les plus jolies femmes de l'Allemagne. Ces préférences n'empêcheront pas le Führer d'inviter à Berchtesgaden Jenny Jugo, actrice qui fut probablement la maîtresse de Goebbels, et qui avait, par plaisir, tourné des films érotiques bien dans le goût allemand. L'un de ces films sera projeté en avant-première à Berchtesgaden devant les dignitaires présents, y compris le Führer, film dans lequel elle se déshabille savamment et termine complètement nue, aux applaudissements des assistants. Nous en reparlerons avec les maîtresses de Hitler.

Revenant à Eva Braun, sa première rencontre avec lui eut lieu évidemment dans le magasin de Hoffmann. Eva était montée sur un escabeau pour ranger quelques dossiers, lorsque Hitler entra, en pardessus clair, un chapeau à larges bords à la main, et s'annonça comme un certain *Herr Wolf*. Eva dira plus tard qu'elle était gênée, car elle avait raccourci sa jupe et ne savait si l'ourlet était bien réalisé. En fait, cette jupe ainsi raccourcie montrait généreusement les jambes et le haut des cuisses, vision amplifiée par l'escabeau. Et Hitler regardait en l'air ce qu'Eva dévoilait gentiment.

Or Hitler, en se présentant ainsi sous le nom de *Herr Wolf*, soit « monsieur Loup », réalise (peut-être inconsciemment) ce que l'on nomme en cryptographie une *métathèse* doublée d'une *prosthèse*, car ce n'est ici que le dérivé de *Werwolf*, « loup-garou », et qui sera le nom de son quartier général de Vinnitsa en 1942, en Ukraine.

Ce qui est certain, c'est que lorsqu'elle aura appris de Hoffmann que ce mystérieux *Herr Wolf* est le chef suprême du parti national-socialiste, elle suivra une cure d'amaigrissement. Eva Braun a donc une idée derrière la tête, idée peut-être soufflée par Hoffmann lui-même, lequel ayant échoué avec Henriette mise maintenant sur son employée.

De son côté, Hitler n'a pas oublié ce qu'Eva lui montrait en haut de l'escabeau, et si les impuissants ont peu de possibilités au lit cela ne les empêche pas d'avoir des désirs, et Hitler n'a alors que quarante ans. Aussi lorsqu'il vient chez son photographe attitré, il apporte toujours des fleurs ou des bonbons à celle qu'il a baptisée « ma jolie sirène de chez Hoffmann... »

Or soudain Hitler disparaît de l'hiver 1929 à octobre 1930, et il ne reparaîtra devant Eva qu'au début de 1931. En fait, il y a eu une véritable révolution intérieure au sein du parti nazi. Hitler, sentant

fort bien que les S.A. en chemises brunes entendent, sous la direction de leur chef suprême Röhm, diriger le Parti vers une socialisation complète de l'Allemagne, a commencé à amplifier sa garde personnelle, la *Schutzstaffel* (S.S.), jusqu'alors limitée à deux cent quatre-vingts hommes soumis à la S.A.

Pendant ce temps, Eva Braun ne manque pas de compagnie masculine, elle sort et va danser avec ses amies Henriette (Henny) Hoffmann, Herta Ostermeyer et ses sœurs, Ilse et Gretl. S'il est vrai que sa sexualité infantile ne lui permet pas d'avoir des rapports sexuels normaux, les femmes ainsi affligées par la nature ont su de tout temps tourner la difficulté ! Des confidences échangées dans l'entourage de Hoffmann permettent de ne pas croire à une virginité morale de la future *Frau Eva Hitler*.

Vient alors l'année 1932. Hitler est victime d'une dépression nerveuse suite au suicide d'une nièce nommée Geli, sur laquelle nous aurons à nous pencher longuement pour élucider d'autres suicides de femmes ayant eu une amorce de liaison avec le Führer. Et Eva Braun comprend alors que son heure vient de sonner. Elle va sans cesse tenter de s'imposer dans la vie de Hitler en participant toujours, même non invitée, aux visites de celui-ci chez Hoffmann.

Il faut observer tout d'abord que cette liaison de Hitler avec une nouvelle femme sera pendant longtemps ignorée du public habituel, pourtant friand des détails de la vie privée de ses notoriétés. Et il en sera de même à l'étranger où, par contre, la guerre de 1939-1945 terminée, on ne parlera que d'Eva Braun.

On peut fixer à l'année 1932 le point de départ de cette liaison d'abord si discrète. A plusieurs reprises, Eva Braun a entendu *Herr Wolf* se lamenter sur la mort de « cette chère Geli... ». A l'entendre, tout le monde était responsable de son suicide : lui, le premier. Eva Braun va donc se persuader peu à peu que cette Geli Raubal était une créature exceptionnelle, faite pour être la compagne idéale d'un homme accaparé par sa tâche politique, le « repos du guerrier » ! Alors, comme on le verra, que Geli était simplement une fille comme beaucoup d'autres, heureuse de vivre et de jouir de la vie.

Mais Eva Braun suit son idée, et elle va s'évertuer à devenir une compagne discrète, effacée mais combien attentive, pour cet homme au destin extraordinaire selon ce qu'elle en entend colporter. C'est ainsi qu'elle va s'efforcer d'imiter cette Geli, ce qui lui est facile, car elle a un penchant marqué vers le théâtral, et Hoffmann la documentera sur elle.

Hitler réalise fort bien les « attentions » que lui porte Eva Braun à chacune de ses visites chez Hoffmann. Plus tard il dira : « Il n'y a que Blondi et mademoiselle Braun qui m'aiment vraiment... » On notera qu'il met sa chienne très aimée avant Eva. Cependant le Führer a, en 1932, d'autres préoccupations que les cuisses de mademoiselle Braun, quoi qu'elle s'imagine. Il lui fait de menus cadeaux sans importance, comme on en fait à des amies « en tout bien tout honneur » et les lettres d'accompagnement sont d'une rédaction très banale. Il ne veut pas s'engager, et Eva le comprend bien. Alors elle va jouer le grand jeu.

Le 1er novembre 1932, veille du jour des Morts (cela frappera le Führer croit-elle), elle s'empare du petit pistolet de calibre 6.35 que son père garde en sa table de chevet. Elle s'allonge sur le grand lit familial et se tire une balle sous la carotide. Le sang coule abondamment, et Eva, probablement paniquée, appelle elle-même le docteur Plate, beau-frère de Hoffmann. Or si elle s'était adressée au docteur Marx, chez qui sa sœur Ilse est employée, tout serait demeuré couvert par le secret professionnel. D'autant que le docteur Marx est israélite et qu'il n'a donc pas intérêt à le violer. Mais par le docteur Plate, beau-frère de Hoffmann ami de Hitler, ce dernier va savoir que « mademoiselle Braun » a voulu mourir par amour pour lui.

Cependant le Führer a des doutes. Il va interroger lui-même le docteur Plate, afin de savoir s'il ne s'agit pas en fait d'une *tentative* de suicide, arrangée de façon à bien se terminer. Le docteur Plate ne peut que mentionner l'hémorragie abondante qui a suivi le coup de feu. Hitler se sent flatté une fois de plus. Et surtout Eva Braun s'est adressée à un médecin qui n'est pas, comme le docteur Marx, israélite, lequel aurait ensuite très bien pu répandre cette histoire dans les milieux hostiles au Führer, lequel n'est encore pour eux qu'un aventurier politique sans plus.

Mais Hitler ne se manifeste pas davantage, ses absences nombreuses, la rareté de ses cadeaux, tout cela montre bien qu'il ne se passionne pas pour Eva, et celle-ci perçoit bien ce manque de tendresse à son égard. Il faut d'ailleurs observer que toute sa vie brève, à l'exception du mariage ultime du 29 avril 1945, elle ne sera jamais que « mademoiselle Braun », sans affectation spéciale, ni secrétaire ni maîtresse officielle, ayant son studio voisin de l'appartement du Führer, mais faisant toujours chambre à part avec lui. Les rois de France eux, savaient se conduire avec leur favorite...

Cependant, si Eva Braun a décidé de conquérir Adolf Hitler, si

comme nous le verrons elle le trompera avec Albert Speer, favori du Führer, peut-être par rancune ou par besoin de tendresse, elle lui gardera longtemps une fidélité morale (ou sentimentale, souvenir des espérances déçues), et elle le rejoindra spontanément en son bunker assiégé de Berlin, alors que de Berchtesgaden où elle se trouve, il lui serait facile de fuir comme tant d'autres vers les lignes françaises (la division Leclerc) ou américaines progressant en cette direction.

Mais si nous revenons à 1933-1935, nous voyons les désillusions d'Eva Braun. Elle tient un journal intime, et le 6 février 1935 elle y transcrit ces lignes :

« Mon bureau ressemble à un magasin de fleuriste, avec une odeur de chapelle mortuaire... Mais pas de vêtements à mettre en mon armoire, pas même un petit chien, et il ne m'a même pas demandé si je voulais quelque chose pour mon anniversaire, observe-t-elle cinq jours plus tard. » Et le 18 février elle note encore : « Il lui arrive de se comporter de façon vulgaire. »

Mais surtout cette note du 11 mars révèle ce que nous avons déjà souligné : « Il a besoin de moi pour des raisons spéciales... Cependant il ne tient jamais ses promesses. Pourquoi ne la quitte-t-il pas, au lieu de me torturer?... » Elle fait ici allusion à Annie Ondra, dont nous aurons à parler dans le prochain chapitre.

Aussi le 28 mai 1935, Eva Braun va recommencer la scène du suicide. Dans la nuit elle va absorber une vingtaine de comprimés de somnifère, laissant bien en évidence sur sa table de chevet ce fameux agenda où elle révèle ses tourments et ses désillusions. Et elle attend sur son lit l'arrivée de sa sœur Ilse. Celle-ci ne tarde pas, mais se borne à appeler son patron le docteur Marx, lequel fait le nécessaire pour faire vomir Eva Braun et lui ordonne le traitement habituel en de tels cas. Auparavant, Ilse a soigneusement déchiré certaines pages de cet agenda dans lequel Eva Braun consigne ses impressions. Nous ne saurons donc pas tout quant au genre d'effusions du Führer avec une femme !

De ce second « suicide », il ne semble pas que Hitler ait été averti mais il a filtré chez les proches, et il a pu, transformé en terrible chagrin, le décider à plus de gentillesse. Ce qui est certain, c'est qu'à partir de cette date Eva Braun va être régulièrement invitée à Berchtesgaden, où ne sont conviés que les intimes et les fidèles les plus sûrs. Là, le milieu (au double sens du terme) est à l'image du maître de maison.

Il y a d'abord Max Amann (probablement d'hérédité juive

lointaine, eu égard à son patronyme), qui est un affairiste sans scrupules, imprimeur du journal du parti national-socialiste le *Volkischer Beobachter*. Il y a le photographe Hoffmann, proxénète de ses filles comme on l'a vu. Il y a Emil Maurice, chef S.S. et qui se distinguera le 30 juin 1934 dans la sanglante « Nuit des longs couteaux ». Il y a Christian Weber, un ex-proxénète qui fut « videur » dans le cabaret de Donisl, un des endroits les plus mal famés de Munich. Weber est le garde du corps *immédiat* de Hitler, le seul à pouvoir pénétrer en sa chambre sans se faire annoncer. Tous tutoient le Führer du Grand Reich futur et l'appellent *Adi*, diminutif d'Adolf.

Il y a parfois des femmes qui y sont invitées. Nous en verrons une particulièrement « libérée » dans le prochain chapitre. On y projette parfois des films spéciaux. Eva Braun a-t-elle connu cela ? Je ne le crois pas. Mais la compagnie des fidèles énumérés ci-dessus, inévitablement. Elle n'a pas dû s'en offusquer, car Eva Braun n'est pas issue de cette vieille aristocratie allemande qui, en sa grande majorité, n'adhérera jamais au parti national-socialiste, et conservera malgré tout une certaine *dignité nobiliaire*. Nous le constaterons au chapitre traitant de la résistance allemande.

En fait Eva Braun avait subi le complexe dit des *Sabines*, qui, mélange de crainte, d'admiration et d'amour, conduit la femme vers l'homme soit vainqueur, soit puissant dans un domaine ou dans l'autre. Et elle n'avait alors que vingt ans, l'âge des illusions sentimentales.

A-t-elle aimé d'amour Adolf Hitler ? C'est certain quant aux premiers temps de leur liaison. Les confidences qu'elle couche sur ses carnets sont là pour le prouver. Par la suite, elle s'habitua à son indifférence, voire même à sa muflerie. C'est ainsi qu'un jour à Berchtesgaden, devant un cercle d'intimes, il exposa son point de vue sur la femme en général, sans se soucier le moins du monde d'Eva :

« Les hommes très intelligents doivent prendre une femme primitive et bête. Vous me voyez avec une femme mettant le nez en mes affaires ?... »

Il faut dire qu'Eva Braun était loin d'avoir la classe d'une des femmes qui figurèrent dans la vie du Führer avant elle. Réalisant son infériorité intellectuelle et d'éducation, elle imagina de prendre parfois des poses théâtrales, de s'exprimer d'une manière emphatique sans réaliser la disproportion des termes avec le sujet, de parler sans mouvoir la bouche, croyant que cela faisait « distin-

gué[1] , et surtout de se montrer arrogante avec le petit personnel, notamment avec l'humble Liels Ostertag, petite paysanne qu'elle accablait de travail et de reproches afin de faire plus « grande dame ».

Et lorsque Hitler fera fusiller Hermann Fegelein, son beau-frère époux de sa sœur Gretl, elle refusera d'intervenir auprès de Hitler en sa faveur. Tant pis pour Gretl et le bébé qu'elle va bientôt mettre au monde. Lorsque l'on est en quelque sorte *Führerin* il faut savoir tenir son rang!

Cependant Hitler n'était pas indifférent à son sujet. Car lorsqu'elle arriva dans les premiers jours d'avril 1945 à Berlin, soit par fidélité à Hitler, soit par amour pour Albert Speer (ce qui est plus que probable), il la pressa de retourner à Berchtesgaden. Elle refusa, même lorsque Speer lui eut offert une place en son avion-courrier. Et pourtant, même à Berlin dans le bunker souterrain, Eva Braun vivait en marge du Führer. Bien sûr, elle le tutoyait, le contraire eût été étonnant car en Allemagne on tutoie facilement, la langue s'y prête d'ailleurs. Mais dès qu'« Adi », au lieu de ses familiers tous vieux militants, recevait des dignitaires du III[e] Reich, Eva devait se retirer; elle ne participait pas alors aux repas, et restait en son minuscule appartement de Berchtesgaden ou dans sa chambre du bunker de Berlin. Albert Speer nous dit en son livre de *Mémoires*:

« Parfois je lui tenais compagnie en son exil, une chambre à côté de la chambre de Hitler. Elle était alors si intimidée qu'elle n'osait pas sortir de la maison, de crainte de rencontrer les époux Goering dans le corridor. »

En effet Hermann Goering était riche de la fortune de sa première femme la comtesse Karin von Kantzov, décédée en 1931 de la tuberculose. Mariage d'amour entre cette aristocrate de cinq ans son aînée et ce capitaine d'aviation ayant commandé la prestigieuse escadrille *von Richthofen*. Celui-ci s'était alors remarié avec l'actrice allemande Emmy Sonnemann. Aussi le couple toisait-il de haut l'ancienne petite manutentionnaire de chez Hoffmann. Et Eva Braun va alors apprécier, en cette solitude pas seulement sentimentale, l'amitié que va lui manifester Albert Speer, alors que les autres familiers du Führer évitent de se lier avec elle, soit qu'ils craignent la jalousie de Hitler, soit qu'ils la considèrent comme une

1. Suite, peut-être, à sa blessure sous la carotide du 1[er] novembre 1932, première tentative de suicide.

aventure sans importance dans la vie de celui-ci, soit qu'ils aient déjà observé l'intérêt que Speer, favori du Führer, lui manifeste déjà ouvertement.

De cette attirance mutuelle l'un pour l'autre va naître un indiscutable amour platonique. S'en sont-ils toujours tenus là ? Il est difficile de conclure. Eva Braun avait subi à plusieurs reprises des interventions chirurgicales pour lui permettre d'être réellement femme et accueillir un homme *en elle*. Cela avait-il réussi ? On peut en douter, lorsqu'on sait tous les examens qu'elle dut subir avant de devenir la compagne officielle du Führer : preuves généalogiques d'une pure ascendance aryenne et morphologie correspondant à ce critère. Or Hitler ne voulait pas d'une femme qui aurait exigé d'être *traitée physiquement en femme*, et la tare gynécologique d'Eva Braun le rassurait. C'est pourquoi aucun de leurs familiers n'a jamais pu dire qu'on avait trouvé un matin, lors de l'apport du petit déjeuner, Eva dans le lit de Hitler ou Hitler dans le lit d'Eva.

Une commune aversion pour Martin Bormann acheva d'associer Speer et Eva. Ils firent souvent ensemble de grandes et dures excursions (car Eva était une sportive très endurante) et des ascensions dans les montagnes autour de Berchtesgaden. Speer, marié et père de famille, l'invita même plusieurs fois en sa propriété, et là Eva Braun put y danser, comme en sa très proche jeunesse, avec de jeunes officiers qui ignoraient son identité.

Hitler soupçonna-t-il cette liaison bizarre ? Cela est probable car il était plus qu'intuitif. Mais il ne dit rien, sachant très probablement qu'elle devait demeurer platonique ou à peu près. Cependant un jour à Berchtesgaden, Speer surprit le Führer qui le regardait fixement depuis un moment. Il fit de même, et alors Hitler, à la longue, ferma les yeux et se tourna ensuite vers sa voisine. En fait le *voyeur* qu'il avait été jadis (*infra* page 185), ne pouvait s'irriter de cette liaison discrète et qui ne portait nullement atteinte à sa dignité d'homme et de chef d'État.

Ainsi au fil du temps, Eva Braun et Albert Speer tissèrent ce qui en d'autres jours plus pacifiques aurait pu être un grand amour. Car Hitler n'admit pas tout de suite et intégralement Eva Braun en sa vie. Il y eut d'abord les visites à Berlin chez Hoffmann, puis Eva fut invitée à Berchtesgaden, et ce ne fut qu'en 1939 qu'elle fut acceptée définitivement à Berlin. Le Führer lui assigna en sa résidence une chambre banale, contiguë à la sienne, et qui donnait sur une cour étroite.

Albert Speer nous dit en ses *Mémoires*:

« Ici plus encore qu'au Berghof[1] elle menait une vie complètement coupée de tout, se glissant par une porte et un escalier de service, ne descendant jamais dans les pièces du rez-de-chaussée, tout heureuse lorsque je lui tenais compagnie pendant mes longues heures d'attente. »

On peut imaginer que Speer arrivait suffisamment en avance pour bénéficier de longs instants avec Eva Braun.

Cependant Hitler aimait celle-ci à sa façon. Il lui arriva de dire: « Un jour je m'en irai, et, à part mademoiselle Braun, je n'emmènerai personne. »

Et à Berlin en 1945, sentant monter sourdement vers lui la désaffection de ses partisans, il dira: « Ici, il n'y a que Blondi et mademoiselle Braun qui m'aiment... » Blondi était sa chienne très aimée, magnifique berger allemand dont il était apparemment plus jaloux que d'Eva Braun, car il ne faisait pas bon de risquer une caresse à la chienne en sa présence.

Et ici nous quitterons Eva Braun, nous ne la retrouverons qu'aux heures tragiques de la fin du nazisme à Berlin, sous le feu des canons soviétiques. Toutefois nous donnerons quelques renseignements sur Albert Speer qui appartient indiscutablement à l'histoire du mouvement hitlérien, et qui bénéficia d'une incompréhensible indulgence de la part de Hitler.

On sait que ce dernier avait une double personnalité dans le domaine sexuel. Contrairement à ce que certains ont affirmé, on ne peut absolument pas lui prêter, historiquement démontrées, des *activités homosexuelles*, mais à l'arrière-plan il y avait certainement *tout un monde de fantasmes* relevant de ce domaine particulier.

C'est ainsi qu'il admira d'emblée le capitaine Ernst Röhm, dont il fit le chef suprême des *S.A.*, les sinistres *Chemises brunes* des débuts du national-socialisme. Or Röhm était une sombre brute, en son comportement comme en son faciès et sa taille, et il était *homosexuel de type actif* (et non passif). Et cela Hitler le savait dès le début de leurs relations, et cependant il fit tout ce qui était nécessaire pour le faire revenir de Bolivie, où Röhm était instructeur après la guerre de 1914-1918, afin d'en faire un de ses tout premiers collaborateurs.

Pour Speer il en fut de même. Celui-ci était suffisamment beau

1. A Berchtesgaden même, nom du chalet du Führer. Ne pas confondre avec le nid d'aigle au sommet de la montagne: l'Adlerhorst.

pour que Leni Riefensthal, la célèbre cinéaste allemande qui réalisa pour les jeux Olympiques de Berlin en 1934 le très beau film *Les Dieux du stade*, offrît à Speer de faire de lui une star de cinéma:

« Lorsque j'ai vu pour la première fois votre photographie dans un journal, je l'ai découpée. Je pensais qu'avec ce visage vous pourriez devenir un de mes acteurs... »

Or Leni Riefensthal était (c'est l'avis général) une lesbienne convaincue, ou tout au moins une bisexuelle. Si Speer avait cédé à cette invite discrète, il se serait évité bien des soucis probablement. Mais il était écrit que Hitler serait lui aussi sensible à son charme, au point qu'un jour, un membre de l'entourage du Führer lui dira: « Savez-vous ce que vous êtes en réalité, monsieur Speer? Vous êtes *l'amour malheureux d'Adolf Hitler...* » Alors, comment Eva Braun n'aurait-elle pas aussi subi le charme de cet homme, qui n'avait que sept ans de plus qu'elle.

Albert Speer était né le 19 mars 1905 à Mannheim; il avait donc sept ans de plus qu'Eva Braun. D'une famille d'architectes, il fit ses études à l'École supérieure technique de Berlin et adhéra au parti national-socialiste en 1931. En 1933, on lui confia l'ordonnancement de la grande manifestation du 1er mai qui se déroula à Tempelhof, et il fut ainsi remarqué par Hitler, lequel lui confia l'année suivante l'aménagement de l'esplanade où se déroulaient les congrès du Parti à Nuremberg.

Il fut nommé en 1937 inspecteur général des Bâtiments à Berlin, et y construisit la nouvelle chancellerie, qui devait crouler sous le feu des canons soviétiques en 1945. Bâtiment d'une grandeur démentielle, comme l'avait voulu le Führer. Lorsque Fritz Todt, ministre de l'Armement et des Munitions, trouva la mort dans un accident d'avion (8 février 1942), Hitler le remplaça par Albert Speer, lequel montra en ce nouveau poste une compétence remarquable. Il réussit en 1944 à porter la production allemande à un niveau jamais atteint, ce malgré les terribles bombardements de la Royal l'Air Force anglaise et de l'Air Force américaine.

Hostile à la tactique de la « terre brûlée » préconisée en 1945 par Hitler, lequel voulait anéantir l'Allemagne, qu'il considérait comme indigne de lui survivre, Albert Speer tenta d'asphyxier le Führer en son *bunker* de Berlin, en répandant des gaz toxiques par l'orifice d'aération de cet abri. Il échoua au dernier moment, car Hitler avait, intuitivement, fait protéger et garder la cheminée d'arrivée d'air.

L'emploi de prisonniers de guerre et de déportés dans les usines

du Reich avait permis à Speer de pousser au maximum la production des usines d'armement. Or l'emploi de prisonniers de guerre à des travaux contre leurs compatriotes est formellement interdit par la Convention de Genève. Albert Speer comparut donc comme criminel de guerre devant le tribunal de Nuremberg. Il fut condamné à vingt ans d'emprisonnement, qu'il accomplit à la prison de Spandau à Berlin, de 1946 à 1966.

Les souvenirs publiés par lui sont évidemment sujets à caution en bien des rubriques, notamment quant à la mort de Hitler. Speer n'a jamais appartenu à la résistance allemande, et quant à sa tentative d'asphyxie du Führer, elle n'est plausible que si elle a été envisagée avant l'arrivée d'Eva Braun au *bunker*. Car on imagine mal cet homme assassinant de sang-froid une maîtresse tendrement aimée.

19.

LES FEMMES DANS LA VIE DE HITLER

Le comportement sexuel d'Hitler ne fut jamais normal. On peut être échangiste, voyeur, exhibitionniste, etc., et être un homme *viril*. Mais lorsqu'un homme doit avoir recours à la flagellation et au masochisme, c'est qu'il est anormal. Or Hitler l'était.

Le cadavre qu'on a admis être le sien au *bunker* de Berlin, après avis des derniers fidèles, a subi divers examens, notamment de sa denture et de son sexe. Selon ces constatations, ce cadavre aurait été atteint d'une *monorchidie* congénitale, c'est-à-dire qu'il n'aurait eu qu'*un seul testicule*, affection rare et toujours cause d'impuissance, partielle ou totale. Le docteur Georges Valensin a étudié le cas du Führer. Celui-ci se cachait pour s'habiller, paraît-il ; il était dépourvu de pilosité pectorale et pubienne, etc. Or si le cadavre analysé fut celui partiellement brûlé à l'essence, et si Hitler ne se montrait jamais nu, on ne voit pas comment on pourrait constater l'absence de pilosité, d'autant qu'il est prouvé que l'abondance de celle-ci ne prouve rien. Mais il demeure bel et bien son comportement et les dires discrets de celles qui eurent affaire à lui en des relations intimes. Et cela confirme ce que l'on avance sur les origines congénitales de sa partielle impuissance : *l'absence d'un testicule*. Cela, le cadavre de Berlin a pu le démontrer. Quant au fait qu'il ne se montrait jamais nu, il est controuvé par les confidences des femmes qui satisfirent ses exigences sexuelles : flagellation, piétinements et urolagnie. Cela ne se subit pas en costume de ville...

On sait peu de chose sur les femmes en la vie de Hitler avant son apparition dans la politique. On présume de confidences et de réactions de l'intéressé en ce domaine, qu'il fut contaminé par une

prostituée syphilitique au cours de la guerre 1914-1918. En outre le bruit a couru qu'il aurait eu un enfant naturel d'une femme des régions envahies à cette époque. Si la syphilis est quasi certaine et serait même réapparue vers 1944 parce que mal soignée à son origine, l'affaire de cet enfant bâtard est beaucoup moins sûre. C'est pourquoi nous nous bornerons à étudier le cas des femmes qui figurèrent en sa vie dans le domaine sentimental à partir de son entrée dans le national-socialisme.

Car avant Eva Braun, et peut-être même au cours de cette liaison sans passion et probablement sans réalité physique, il y eut des femmes dans le cœur de Hitler, et tout d'abord sa nièce Angela Raubal (dite Geli), probablement la seule qu'il ait réellement aimée.

Le 5 septembre 1929, Hitler avait loué un appartement meublé de neuf pièces à Munich, au n° 16 de l'élégante Prinzregenstrasse. Autant pour avoir quelqu'un qui s'occupât de sa vie domestique que par affection, il avait fait venir pour la Noël 1929 sa sœur Paula et les deux filles de celle-ci : Angela dite Geli et Elgride dite Friedl.

Munichoise, âgée de dix-neuf ans, Geli Raubal avait des cheveux légèrement ondulés, des yeux bleus rêveurs, des mains longues et effilées, des poignets minces, de jolies jambes, le visage potelé des filles de son âge. Elle était cependant assez mince pour une Bavaroise. Hitler désira aussitôt cette chair jeune et fraîche, au point de jouer les amoureux transis et de se ridiculiser en courant avec elle les magasins, et en en revenant les bras chargés de paquets, les cadeaux offerts à Geli. Il faut dire qu'à cette époque, le Führer a quarante ans et Geli à peine vingt ans.

Déjà instinctivement savante en l'art d'aguicher les hommes, elle sut rendre Hitler follement amoureux d'elle, au point qu'il ne savait plus maîtriser sa jalousie. Pour apaiser ses soupçons il la faisait accompagner par sa mère Paula chaque fois qu'elle sortait, à défaut de celle-ci par des membres de la S.A., et en sus de cela, la faisait surveiller par la police intérieure du parti national-socialiste.

Une certaine Mme Winter, probablement la loueuse de cet appartement et qui continuait à y vivre, rapporta que Geli avait sa chambre en face de celle de son oncle, et qu'elle aimait se promener dans tout l'appartement seulement vêtue d'une chemise de nuit transparente, ou d'un maillot de bain avec lequel elle prenait des bains de soleil, allongée devant une fenêtre ouverte. Tout cela exaspérait la jalousie de « l'oncle Adi ».

C'est ainsi que Geli ayant accepté d'aller à un bal avec Otto

Strasser à l'occasion des fêtes de l'*Oktoberfest* de Munich, Hitler l'ayant appris avait, blême de fureur, enjoint au téléphone à Gregor Strasser, frère d'Otto, de lui faire connaître sa colère. Puis aussitôt l'avait fait lui-même, toujours au téléphone et avec une violence de ton telle que ledit Otto rapporta qu'il avait été obligé d'écarter l'écouteur de son oreille. La haine de Hitler les poursuivit d'ailleurs tous deux, car Gregor fut exécuté le 30 juin 1934 au cours du massacre de la célèbre « Nuit des longs couteaux » où le Führer liquida ses anciens compagnons de lutte, les S.A. Quant à Otto Strasser, il eut le temps de se réfugier d'abord à Vienne, puis à Prague, et enfin au Canada, fuyant toujours la haine de Hitler.

Cette haine avait un double motif. Après le bal de l'*Oktoberfest* de Munich, Geli avait révélé à Otto Strasser qu'à la suite de cette offense à la jalousie de « l'oncle Adi », elle avait été enfermée à clé en sa chambre pendant vingt-quatre heures. Puis, en sanglotant, elle lui avait révélé sa condition d'esclave et de recluse, et surtout ses mœurs anormales, et les pratiques sexuelles qu'il avait exigées de son amie Henny (Henriette Hoffmann) lors de leur brève liaison. Or il est quasi certain que celle-ci, amie intime d'Eva Braun, avait également mis celle-ci au courant de ces exigences, et ainsi Eva savait d'avance ce qu'il lui faudrait faire pour durer dans la vie d'Adolf Hitler[1].

Quoi qu'il en soit, Geli prit un amant en la personne d'Emil Maurice, ancien repris de justice, horloger de profession, membre des S.A., et qui était devenu par cela même le chauffeur et le garde du corps de Hitler. Malheureusement, celui-ci surprit un jour Geli à demi nue dans les bras d'Emil Maurice. On imagine la fureur et la violence qui s'emparèrent du Führer. Hitler voulait licencier son chauffeur, ce qui sous-entendait une autre sanction plus discrète. Mais celui-ci, sous la menace d'aller tout conter auparavant au grand quotidien d'opposition qu'était encore la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, réussit à soutirer à Hitler la somme (considérable à l'époque) de mille marks contre l'abandon de ses relations avec Geli. On le voit, cette affaire prenait beaucoup d'importance.

Le samedi 18 septembre 1931, au moment où Hitler quittait

1. Pendant la guerre 1914-1918, alors qu'il était simple caporal *(gefreiter)*, mais qu'il venait d'être décoré de la Croix de fer, son commandant de compagnie déclara : « Quoi qu'on dise et qu'on fasse, je ne ferai jamais de cet hystérique un sous-officier... » signifiant par là qu'il s'opposerait par son appréciation personnelle à des propositions venues de la hiérarchie. Or en Allemagne (comme en France), le rang de sous-officier permet l'accès à celui d'officier, surtout en temps de guerre.

Nuremberg pour revenir à Munich, il fut rappelé au téléphone de son hôtel pour une communication urgente. Rudolf Hess lui fit alors savoir qu'on avait trouvé sa nièce Geli grièvement blessée en sa chambre, et le pistolet de son oncle à la main.

Lorsqu'il arriva à Munich, on lui dit la vérité. Geli était morte, tuée d'une balle tirée en plein cœur. Hitler fut alors victime d'une très grave dépression nerveuse, parlant de se tuer à son tour et d'abandonner « sa mission ». La chambre de Geli devint sur son ordre, et pour longtemps, un sanctuaire où rien ne devait changer et où nul ne devait pénétrer, hors lui. Le buste de la morte fut plus tard exposé dans la nouvelle chancellerie de Berlin et son portrait, peint par Ziegler, dans le salon du Berghof, à Berchtesgaden. Des fleurs y furent renouvelées par son ordre jusqu'en 1945.

Selon sa logeuse à Munich, Mme Winter, Geli aurait découvert en fouillant les poches de Hitler pendant une absence une lettre d'Eva Braun remerciant celui-ci d'une soirée au théâtre. Cette lettre, déchirée en quatre par Geli, fut reconstituée facilement par Mme Winter. En voici le texte reproduit par André Brissaud en son livre *Hitler et l'Ordre noir*:

« *Cher Monsieur Hitler,*

Je vous remercie encore une fois pour la merveilleuse invitation au théâtre. Je n'oublierai pas de sitôt cette soirée. Je vous reste très reconnaissante de votre gentillesse. Je compte les heures jusqu'au bonheur de vous revoir. "Votre Eva". »

En fait et selon Hitler, on aurait *magiquement* poussé Geli au suicide. En 1938, lorsqu'il envisagea d'interner dans un camp le professeur Karl Haushofer, ce chef du *Vril* et conducteur de la *Thulé* dont nous avons déjà parlé, il déclara: « Cet être est néfaste... Je ne puis oublier le hara-kiri de Geli. »

Or Rudolf Hess, qui, *le premier,* avertit Hitler de la mort de la jeune fille, était son assistant à la *Thulé*, et auprès de Hitler lui-même il était depuis 1925 son aide de camp et son secrétaire privé.

Estimant que cette liaison tapageuse détournait le Führer de sa « mission » et déprogrammait le robot qu'il était devenu entre leurs mains, les chefs de la *Thulé* décidèrent d'en supprimer l'élément essentiel. Karl Haushofer avait des liens avec le Tibet « noir » par son appartenance au *Vril* (*supra* page 112), et nous avons constaté personnellement que certains procédés de la *magie tantrique*

peuvent conduire un sujet dans une direction donnée, et cela sans qu'il s'en rende compte. Nous possédons en nos archives le dossier d'un certain Raymond V., qui se suicida le 18 mars 1984, six mois exactement après avoir été l'objet d'un *envoûtement de mort* selon un rituel tantrique que nous avons en photocopie, de la main de l'envoûteur, en ce dossier. L'envoûteur (amant de la femme de la victime) fut alors exclu à vie de toutes les organisations initiatiques dont il faisait alors partie.

D'autres femmes ont figuré dans la vie intime d'Adolf Hitler. Henny (Henriette), la fille de Hoffmann, le photographe, s'était plainte auprès de son père des exigences de celui-ci en matière sexuelle, notamment au cours de « parties » avec le beau Balder von Schirach, bisexuel notoire, qu'elle épousa d'ailleurs par la suite. Hoffmann avait jeté sa fille dans les bras de Hitler espérant un mariage, et Henny acceptait les « parties » à trois dans un climat sexuel normal, mais se refusait d'aller jusqu'où Hitler l'entendait. Hoffmann fit alors chanter le Führer, et après une longue discussion sortit triomphant, avec en poche un contrat d'exclusivité pour les photographies de Hitler.

Doit-on encore ajouter à toutes ces femmes l'autre nièce de Hitler: Elgride, dite Friedl, fille de sa sœur Paula et sœur de Geli? Car nous la voyons parfois mentionnée dans une des voitures de la suite du Führer, notamment lorsqu'il fonce vers Berlin, où Hindenburg l'attend pour lui confier la charge de chancelier d'Allemagne; là encore elle se trouve dans une des voitures d'escorte.

Cependant la mort de sa sœur Geli, les rumeurs sur la présence d'une nouvelle favorite dans la vie de son oncle: Eva Braun, cela aurait dû lui faire rebrousser chemin. Il faut donc attribuer cette présence à la fascination qu'exerçait Adolf Hitler sur ceux qui l'approchaient et qui a été signalée de nombreuses fois. Mais cela pose aussi le problème des origines de ce « charme » au sens maléfique du terme. Car la sorcellerie de n'importe quelle région du globe est à même de le conférer pour un temps à un individu, les spécialistes de ces questions pourront le confirmer.

Une autre femme apparaît encore en la vie de Hitler, c'est Jenny Jugo, dont nous avons déjà parlé (*supra* page 171). Elle aussi dévoila avec un sourire amusé (elle en avait tant vu...) les goûts particuliers de Hitler. Il l'en remercia en lui offrant un bracelet de diamants de plus de un million de marks de l'époque, un manteau de vison, une villa, trois chevaux de selle pour sa demeure de Schlagenbad, aux environs de Wiesbaden.

Il y eut encore Anny Ondra, épouse du boxeur Schmeling, à qui il envoyait des fleurs et une invitation à dîner le 11 mars 1935. Eva Braun observe en son journal quotidien en enregistrant le fait: « J'ai pu l'observer pendant qu'il achetait des fleurs pour Anny Ondra. Il a besoin de moi pour des raisons spéciales, mais il ne tient jamais ses promesses. Pourquoi ne la quitte-t-il pas au lieu de me torturer ? »

Il faut encore parler de ces deux jeunes Anglaises: Unity Mitford et Anne Castelnaugh, qui toutes deux se suicidèrent devant sa photographie ; de la danseuse Inge Ley, qui se suicidera comme elles ; de l'actrice Renata Muller qui se jettera par la fenêtre un soir vers minuit, d'un troisième étage.

Résumons donc. De tous les témoignages recueillis par ceux qui l'approchèrent à ces époques et qui purent en parler par la suite, il résulte que le Führer demandait à ces femmes de le flageller, nues, de le piétiner en l'injuriant, et pour finir d'uriner sur lui. Avec Henny et Balder von Schirach il s'agissait de tout autre chose, et on peut aller en suppositions, du voyeurisme banal, aux spintries qu'affectionnaient le vieux Tibère à Capri selon Suétone en ses *Vies des douze Césars*.

La notion réincarnationiste hantait les chefs. Himmler croyait avoir été l'empereur d'Allemagne Henri Ier dit l'Oiseleur (d'où sa volière pleine d'oiseaux rares). Hitler, lui, se crut d'abord la réincarnation de Frédéric II, puis après sa visite des Invalides en 1940, il se crut celle de Napoléon Ier. Dans l'intervalle il avait cru l'être de l'empereur Tibère. Aussi Goering fut-il chargé d'aller en l'île de Capri, dernier séjour de Tibère qui y mourut en l'an 37, afin de traiter de l'achat de son palais auprès d'Axel Munthe, le propriétaire d'alors. Goering, traitant alors avec Ciano à Rome, s'y rendit. Mais il ne put convaincre Axel Munthe, car celui-ci était persuadé d'être justement la réincarnation dudit Tibère... Quant à Goering, il était lui aussi la réincarnation d'un autre personnage de l'histoire, du nom de Boesc. Et ces fous prétendaient gouverner le monde !

Mais ici, devant ces cinq jeunes femmes qui se suicidèrent, nous observerons :

a) qu'il ne s'agissait pas de rencontres sans lendemain ;
b) qu'elles étaient à même de parler des mœurs spéciales d'un Führer incarnant la « nouvelle Allemagne » ;
c) qu'elles eurent le tort de le faire.

Jenny Jugo, Henny Hoffmann, Anny Ondra, Helena Bechstein

ne firent que passer en sa vie, ou eurent la chance de bénéficier d'une protection valable, et, à part Jenny Jugo et Henny Hoffmann, limitèrent leurs confessions à des intimes.

Dès lors il est facile de conclure.

Chaque fois qu'une jeune femme paraissait s'imposer durablement dans la vie intime d'Adolf Hitler, et qu'elle était à même de le discréditer par ses réactions devant les pratiques qu'il lui demandait, la *Thulé* intervenait, et Karl Haushofer se chargeait de déséquilibrer à distance la nouvelle future victime à éliminer, en lui suggérant psychiquement la hantise du suicide.

A moins que plus simplement et en complément, faisant suite à une dépression nerveuse pouvant le justifier postérieurement, des hommes de main du parti national-socialiste ne se chargent d'organiser un pseudo-suicide. Ils faisaient alors coup double, car ces sacrifices de femmes amoureuses et désespérées soulignaient, avec le prestige d'un Führer inaccessible aux sentiments inférieurs de la masse, celui qu'il inspirait à ces mêmes femmes.

Ce genre de suicide est de tous les temps et de tous les régimes, mais l'action occulte à distance et à pulsions suicidaires est une réalité par l'effet de certains courants « noirs ».

En son livre *La Lance du destin* (Éd. Albin Michel), l'historien Traver Ravenscroft nous dit : « Les initiés du groupe *Thulé* étaient tous des satanistes, férus de magie noire, c'est-à-dire qu'ils s'attachaient uniquement, au moyen de rituels, à mettre leurs consciences en rapport avec des Intelligences maléfiques *non humaines*. »

Il nous affirme plus loin que « la *Thulé* était une société d'assassins ». Elle disposait de tribunaux secrets, de tueurs professionnels. « De 1919 à 1923, nous dit-il, trois cents crimes politiques furent accomplis, ainsi que de nombreuses disparitions de juifs et de communistes à Munich. On les qualifia de *sacrifices rituels*. » Walter Stein affirme que Hitler y aurait lui-même participé, probablement suite d'interrogatoires. Dans le même ouvrage, Traver Ravenscroft nous dit quant à la « géopolitique » de Karl Haushofer qu'il s'agissait « d'une façade dissimulant des visées *exclusivement démoniaques* ». Le docteur Otto Dietrich, qui fut le chef des services de presse de Hitler a dit la même chose : « Hitler était un homme démoniaque. » Et au tribunal de Nuremberg jugeant les criminels de guerre, le général Alfred Jodl[1] déclara : « Hitler était un grand homme, mais c'était un homme démoniaque... »

1. Pendu à Nuremberg comme criminel de guerre.

Ainsi sans cesse revient cette épithète d'un autre âge, qui en stigmatisant ce que fut le national-socialisme allemand, nous rappelle qu'au Brocken, dans la nuit fatidique de tous les 1er mai, la nuit du Walpurgis, fête de la déesse Freyja, les chaudrons de la sorcellerie germanique fument toujours.

Le grand psychanalyste C.-G. Jung avait déjà évoqué en 1933, dans un article consacré à *Wotan* le dieu germanique ancien, la chute de l'Allemagne nationale-socialiste dans l'abîme d'une régression mythique, mais aussi « d'un pacte avec les puissances des ténèbres et de la terreur ». (Cité par René Alleau dans *Hitler et les sociétés secrètes*.)

La morale du Führer était en effet particulière ! On en jugera par ce texte confidentiel adressé par Hitler à Reinhard Heydrich et relatif au recrutement éventuel d'agents susceptibles de servir, bon gré ou mal gré, les plans hitlériens :

« Les seuls renseignements qui comptent en ce qui concerne les individus que nous cherchons à gagner à notre cause, *de gré ou de force,* sont ceux qui ont trait à leur psychisme ou à leur moralité. Peut-on les acheter avec de l'argent ou bien en flattant leur vanité ? Ont-ils des prédispositions pour l'érotisme ? S'il s'agit d'un inverti occupant une situation en vue, établir son dossier complet et ne pas le lâcher d'une semelle, sans toutefois se découvrir avant le moment choisi. S'il s'agit au contraire d'un "homme à femmes", ne pas manquer de définir d'une manière précise son type préféré. Aime-t-il les brunes, les blondes ou les rousses ? Les corpulentes ou les maigres ? Préfère-t-il une poitrine saillante ou discrète ? Le regard langoureux ou l'œil scrutateur ? Selon le cas déterminé il convient d'avoir constamment sous la main le spécimen approprié, de façon à lui jeter dans les bras au moment choisi la femme de ses rêves. Mais l'homme peut très bien ne pas aimer les femmes (ni les éphèbes) mais posséder un secret. Il s'agit alors de le découvrir en fouillant son passé, de manière à le faire chanter au moment opportun. Les hommes vertueux et les femmes parfaites, cela n'existe pas. »

De cette forme de chantage, les généraux von Frisch et von Blomberg en avaient déjà goûté. Mais il faut reconnaître que dans certains cas Hitler aurait fait chou blanc. Il y a des gens qui ont le panache de leurs vices ou de leurs défauts, qu'ils soient hétérosexuels, bisexuels ou homosexuels, avares ou prodigues, et certains caïds du « milieu » ont l'orgueil de leurs séjours en prison.

Certains ont voulu voir en Adolf Hitler une sorte de sage, illuminé par une foi erronée, d'autres se sont contentés de le

considérer comme un être simplement modeste, parce que au milieu de ses généraux, chamarrés sur ses instructions (afin de les mieux séduire !) il se contentait de revêtir une veste kaki, un pantalon noir et une casquette semi-militaire. Mais on oublie qu'en son désir de s'identifier à Napoléon Ier, il tenait simplement à faire comme lui, lequel était modestement vêtu de l'uniforme de *caporal* des chasseurs de la Garde, au milieu d'un état-major de maréchaux éblouissants.

De même lorsqu'on présente Hitler comme un ascète, eu égard au fait qu'il se bornait en sa nourriture à des soupes épaisses, des légumes tels que la choucroute, les pommes de terre, du fromage et bien entendu des pâtisseries de style viennois, qu'il ne mangeait jamais de viande, ne buvant ni vin, ni café, ni alcool et avait horreur du tabac, on oublie que cet ascète avait avec les femmes un comportement sexuel très particulier, comportement qui ne relevait pas précisément de l'ascétisme mais bien du sadomasochisme.

En fait ce régime alimentaire qu'il adopta à une époque mal fixée, mais bien après son séjour en la forteresse de Landsberg, découlait certainement de principes psychiques, associés peut-être à des nécessités thérapeutiques liées à son état nerveux (rappelé parfois par lui-même), voire de cette syphilis ancienne (*supra* page 182).

Quant au terme « possession », que l'on a souvent utilisé à son sujet et qui est plus que certain, il ne faut pas l'entendre au sens que lui donnent les théologiens juifs ou chrétiens en ses divers types de manifestation : parler et comprendre un langage sans l'avoir appris, découvrir les choses secrètes ou éloignées dans l'espace et le temps, manifester une force physique et des dons au-dessus de son âge et de sa condition physique, réagir avec violence ou douleur au contact ou en présence d'objets sacrés, etc. Car il y a des individus qui partagent leur vie intérieure avec un *hôte extrahumain* lequel, par prudence, ne manifeste pas sa présence par de telles anomalies. Nous en avons rencontré plusieurs au cours d'une vie où nous avons été mêlés de très près au courant occultiste des trois derniers quarts du XXe siècle. Adolf Hitler fut de ceux-là, suite à ce que Dietrich Eckart, *sataniste conscient,* lui avait infusé comme il le reconnut lui-même à l'instant de sa mort (*supra* page 118).

Dietrich Eckart relevait également d'un des groupes allemands fondés par Theodor Reuss, représentant de Crowley en Allemagne pour l'*Astrum Argentinum*, organisation luciférienne qui a encore des groupes en R.F.A. dans les milieux néo-nazis. Ceux-ci utilisent

encore les rituels de l'*Astrum Argentinum* fournis à Reuss par Crowley, mélange de rites sexuels et homosexuels avec une magie dictée à Crowley par une entité du nom de *Aïfass*. Ces groupes actuels ont tenté d'essaimer en France il y a quelques années, mais les « missionnaires » ont vu rapidement la fuite de leurs premiers adeptes.

Alexandre Crowley, né le 12 octobre 1875 à Leamington (Angleterre), mourut à Hasting le 1er décembre 1947 rongé par la drogue et les excès en tous les domaines. Excellent poète, occultiste érudit et audacieux, ses funérailles firent scandale le 5 décembre 1947 à Brighton où il fut inciné́ré. Il se proclamait *Mega Therion*, la « Grande Bête » de l'Apocalypse, et avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale, il avait affirmé : « Avant que Hitler ne fût, *je suis...* » (Il savait donc que celui-ci serait son fils spirituel dans le mal, mais aussi son rival.)

Son dépositaire en Allemagne fut, nous l'avons dit, Theodor Reuss qui y organisa et développa l'*Astrum Argentinum*. Celui-ci était officiellement un haut dignitaire de la franc-maçonnerie allemande, mais derrière ces fonctions « magistrales » que ne soupçonnaient pas les maçons allemands, il y avait un autre personnage, que ne rebutait pas la *progression hiérarchique* de la *magie sexuelle* de Crowley. En effet, elle était hétérosexuelle au début, et homosexuelle vers les sommets. (Cf. Pierre Mariel : *L'Europe païenne du XXe siècle* — Éd. La Palatine, 1964.)

Note complémentaire

Le suicide de Gela Raubal fut suivi d'une dépression morale chez Hitler, laquelle eut pour résultat physique un eczéma rebelle à tout traitement. Devenu végétarien en expiation de sa responsabilité morale, la nature et la lourdeur germanique de sa nourriture habituelle suscitèrent chez lui un *météorisme* aigu, cause d'émissions réitérées et sonores de gaz malodorants, fort gênants dans les rapports diplomatiques ! Il en fut guéri par le docteur Morell, mais le traitement (pilules antigaz de Köster), exagérément dosé pour cela, entraîna par la strychnine qu'il contenait (alcaloïde très toxique issu de la *fausse angusture*) d'autres troubles psychiques qui aggravèrent encore le mauvais état mental du Führer.

20.

LE FER DE LANCE ENSORCELÉ

La tradition chrétienne est constituée de plus de faits légendaires que de faits historiques, et l'affaire de la *lance* en est un exemple.

Le seul Évangile qui nous en parle est celui de *Jean*, *Matthieu, Luc, Marc* l'ignorent, et *Paul* n'en parle nulle part en ses Épîtres. Quant aux textes de l'Ancien Testament, ils sont muets à ce sujet et aucune prophétie n'y fait allusion. Voici donc ce qu'en dit l'apôtre *Jean* :

« S'étant approchés de Jésus et le voyant mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le flanc avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage et son témoignage est véridique, et il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez aussi. » *(Jean : XIX, 34.)*

C'est tout. Et il n'y a aucune raison pour mettre en doute ce bref récit. Mais c'était sans compter avec l'imagination fertile (et intéressée parfois...) de certains. Peu à peu on vit se former toute une légende, ajoutant des détails à n'en plus finir. L'examen du texte évangélique montre que cette lance était très certainement un javelot : « un des soldats lui perça le flanc avec *une lance...* » Or les légionnaires de Rome étaient armés du *pilum*, courte lance en bois de cornouiller durci au feu, surmonté d'un fer aigu long d'environ quarante centimètres. Et dans un carquois de cuir porté dorsalement, ils avaient en sus trois ou quatre javelots plus courts.

On peut donc supposer que ce fut un *centurion* qui emprunta « une lance » — c'est-à-dire un *pilum* — à l'un de ses hommes, ou un *légionnaire* qui se servit de l'un de ses javelots.

Au cours des siècles la légende s'organisa. On apprit que le soldat se nommait *Longinus*, déformation du grec *lonché* : lance. Cet

homme étant aveugle (Rome n'utilisait pas des légionnaires aveugles...), ou du moins souffrant des yeux (ce qui est plus logique !), le sang jaillissant de la plaie assura sa guérison. Il dut se frotter les yeux avec ce sang, car le texte de Jean ne parle pas de jaillissement, mais d'un *écoulement d'eau et de sang*, ce qui est très différent.

Lors de la première croisade en 1099, Jérusalem fut prise le 15 juillet, après que les croisés eurent appris par le songe d'un de leurs chefs que la lance de Longinus était enterrée à tel endroit. On peut se demander comment cette lance, ou plutôt ce qui en restait c'est-à-dire le *fer*, avait bien pu être enterrée hors de Jérusalem et susceptible d'être retrouvée. Car la ville prise par Titus en 70 de notre ère, et rasée par les prisonniers juifs, ne ressemblait plus à rien. Et à l'extérieur de son enceinte ancienne, les soldats de Rome ne laissaient pas les armes des blessés et des morts, on les récupérait, compte tenu des nécessités de la guerre et de la discipline régnant dans les légions.

Le bon sens admettra que ce fer de lance, découvert avant l'assaut ultime des croisés, avait été subrepticement enterré une nuit là où il devait miraculeusement être découvert avant l'assaut final. Par la suite on perfectionna la légende, et actuellement il y a plusieurs lances de Longinus disséminées un peu partout en Europe, dans des cathédrales, des palais et des musées ; le Vatican en conserve même une munie de sa hampe, mais reconnaissons que les autorités religieuses n'en font pas grand cas. Ces lances ont si peu d'importance d'ailleurs que dans le catalogue des reliques analysées par Patrice Boussel en son ouvrage *Des reliques et de leur bon usage* (Paris 1971, Balland édit.), l'auteur n'en parle pas. Mais il y a plus curieux encore, car dans le *Gesta Dei per Francos* publié en 1612 par Bougars, il est dit que la lance aurait été découverte seulement le 14 juin 1098, et *sous l'autel* de l'église Saint-Pierre, dans Antioche assiégée.

Les prélats qui se trouvaient alors à Antioche parmi l'armée chrétienne, et notamment Adhémar de Monteil, décelèrent aussitôt la supercherie. Le chapelain de Raymond IV comte de Toulouse, un nommé Pierre Barthélemy, fut obligé de subir l'*épreuve du feu*, ordalie alors encore en usage, et le 6 avril 1099, au siège d'Irkha, il dut traverser des buissons enflammés. Le comte de Toulouse, reconnaissant du dévouement de son chapelain, le prit en ses bras et l'emporta chez lui, mais il était trop tard. Grièvement brûlé, le malheureux Pierre Barthélemy mourut douze jours plus tard. Raymond de Toulouse conserva longtemps la fameuse lance, puis il la perdit on ne sait plus comment.

Laissons maintenant courir cette pseudo-relique pour mieux analyser son rôle dans la vie d'Adolf Hitler.

Il est probable que celle qu'il contempla au musée de la Hofburg à Vienne était celle découverte à Jérusalem avant l'assaut final par les croisés, le 15 juillet (26 selon l'ère grégorienne) de l'an 1099. Au cours de cet assaut et des combats intérieurs en la ville, un horrible carnage eut lieu ; on massacra sans pitié les musulmans et les juifs, hommes, femmes et enfants. Selon les chroniqueurs d'époque, environ soixante-dix mille victimes périrent, les mosquées et les synagogues furent systématiquement profanées. Or les Croisades ne furent pas une réaction contre les Arabes, qui auparavant ne persécutèrent jamais les pèlerins, mais contre les Turcs, qui ne s'en privaient pas, massacrant ou razziant ceux-ci.

Quoi qu'il en soit, ce fer de lance qui reposait au musée de la Hofburg à Vienne avait été le moteur psychique de ce pogrom hiérusalémite, succédant à ceux d'Allemagne, Bourgogne, Provence, etc., et qui jalonnèrent le cheminement des armées franques. Il avait peut-être d'ailleurs subi un traitement, « magique » ou « sacralisateur », avant son enfouissement dans le sol de Palestine. En un mot il était « chargé », autant par l'exaltation de ceux qu'il « emporta » pour l'assaut définitif que, peut-être, par les pratiques occultes de quelque magicien à la solde d'un des grands chefs de la croisade, et ici nous songeons au comte de Toulouse Raymond Saint-Giles, qui bénéficia de cette découverte « providentielle ». Car les grands seigneurs occitans n'avaient pas un niveau mystique aussi élevé qu'un Godefroy de Bouillon, il s'en faut ! Et pendant tout le Moyen Âge qui suivra, nous verrons les rois, les princes et les seigneurs de haut parage demeurer un pied dans l'orthodoxie et un pied dans la sorcellerie, avec les mandragores, les voults de cire et les conjurations de leurs magiciens attitrés.

Ce qui nous fait songer à cela, c'est le phénomène que relatera Adolf Hitler au sujet de ce fer de lance de la Hofburg.

Après sa disparition du trésor de Raymond de Toulouse, on ne sait rien de cet objet. Les recherches ordonnées par Himmler à son sujet ne donnèrent rien, la lance n'était présente ni aux funérailles de Henri Ier l'Oiseleur, empereur d'Allemagne (876-936), ni au couronnement de son fils Othon le Grand (912-973) qui fut le premier propriétaire connu de cette arme, et suivit le plan pangermaniste de son père, contrôlant la papauté, déposant les papes

Jean XII et Benoît V, établissant les « marches » militaires de la future Autriche *(Ostmark)*, et fut finalement reconnu comme empereur d'Occident par les empereurs d'Orient souverains de Constantinople, en mariant son fils Othon II avec la fille de l'empereur byzantin Nicéphore Phocas.

Toutefois la présence de la lance est attestée en 955, lors de la bataille du 10 août à Lechfeld, vaste plaine de Bavière où Othon le Grand battit et rejeta au loin les hordes magyares qui dévastaient depuis 906 la Moravie, la Thuringe, la Bavière, la Souabe et le Tyrol. Cette présence est encore attestée le 2 février 962 lors du couronnement d'Othon le Grand à Rome par le pape Jean XII.

Celui-ci (sous son nom d'Octavien), était le fils de la Marosie (et de son amant le patrice Albéric), célèbre par ce « siècle de plomb » que les historiens lui attribuent et au cours duquel la papauté fut mise à l'encan. Le pape Jean XII fut d'abord l'ami et le protecteur d'Othon le Grand. Puis ses vices (débauche, inceste, sodomie, bisexualité, simonie), consommés avec ses concubines nommées Rainier, Étiennette, Anne et les femmes qu'il faisait au besoin enlever, suscitèrent contre lui une offensive générale des dignitaires de l'Église qui en référèrent à Othon. Une assemblée constituée de quarante évêques, treize cardinaux, des prêtres et des diacres en grand nombre, répondirent à la question d'Othon par ces paroles :

« Nous sommes surpris, seigneur, que vous demandiez ce que n'ignorent même pas les peuples des lointaines contrées de l'Inde ! Les crimes de Jean XII ont été commis au grand jour par cet exécrable pontife qui plaçait sa gloire dans l'infamie. »

C'est ainsi que l'on apprit notamment que Jean XII *donnait dans le satanisme*, qu'il ne faisait jamais le signe de la croix, qu'il ne disait jamais ni matines ni heures canoniales, que dans ses orgies il s'intitulait lui-même « prêtre de Vénus », que lorsqu'il jouait aux dés comme un lansquenet il invoquait pour gagner le nom de Jupiter, et enfin qu'on l'avait *vu et entendu dans un banquet « boire à la santé du Diable »*.

Nous interrompons ici l'histoire édifiante de ce pontife, qui fut remplacé par ce concile en la personne du pape Léon VIII, alors protoscriniaire de l'Église, lequel fut forcé de s'enfuir de Rome pour ne pas périr dans les tortures d'ordre de Jean XII. Ce dernier mourut le 20 mars 964, huit jours après avoir été poignardé par un époux jaloux dans le lit de sa maîtresse.

Considérant que le *satanisme* de Jean XII est démontré par les témoignages du concile qui le déposa, nous sommes amenés à

envisager ce pape comme le créateur possible de la lance de la Hofburg, puisqu'elle n'apparaît qu'avec Othon Ier lors de la bataille de Lechfeld. Sacralisée à Rome, elle serait devenue le talisman d'Othon le Grand, après sa remise à celui-ci par le pape Agapet II, de la même origine que Jean XII. Et ce serait Agapet II ou Jean XII qui en auraient fait une sorte de *talisman de conquête*, après une « sacralisation » qui n'avait rien d'orthodoxe, chrétiennement parlant !

Aujourd'hui la lance repose de nouveau à Vienne dans le trésor de la Hofburg, au Weltliche Schatzkammer, sur un coussin de velours rouge et à l'intérieur d'un coffret de cuir usé. Elle est exposée à la vue du public de 9 heures à 18 heures, sauf le dimanche. Son retour fut décidé par le général Eisenhower et il eut lieu à Vienne le 6 janvier 1946, par les soins du général américain Mark Clark. *Car elle avait été dérobée par Hitler en 1938...*

Ce fut devant elle qu'en 1909, le futur Führer devint la proie d'une démence raisonnante qu'il a relatée par la suite à certains de ses interlocuteurs.

Un jour maussade, alors qu'il faisait des croquis devant le musée de la Hofburg, il vint à pleuvoir. Les premiers froids de l'automne et cette pluie trempant son album comme son visage, l'incitèrent à entrer dans le musée pour s'y mettre à l'abri et au chaud. Il monta donc les marches menant au Schatzkammer et se trouva ainsi dans l'allée centrale. De ce que l'on exposait, il n'ignorait rien, et le « trésor » des Habsbourg, non seulement ne l'intéressait pas, mais accroissait sa haine pour cette dynastie, favorable aux juifs d'Autriche.

Un groupe de visiteurs sous la conduite d'un guide se dirigeait vers la vitrine où reposait le trésor des Habsbourg. Écoutons parler Adolf Hitler :

« Le groupe s'arrêta en face de l'endroit où je me tenais, tandis que le guide désignait un vieux fer de lance. Au début, je ne prenais guère attention à ce qu'il racontait, considérant seulement la présence de ce groupe comme une intrusion dans le cours intime de mes tristes réflexions. Ce fut alors que j'entendis *les mots qui allaient changer ma vie* :

"Il existe une légende associée à cette lance, suivant laquelle quiconque la revendique *et en découvre les secrets* tient la destinée du monde entre ses mains, *pour le bien ou pour le mal*."

« Je sus tout de suite que c'était là un moment important de mon existence. Et pourtant je ne comprenais pas comment un symbole,

apparemment chrétien, avait pu déclencher en moi une telle émotion. Je restai à le contempler pendant plusieurs minutes, ayant tout oublié de ce qui se passait autour de moi. Il semblait porter *une signification secrète* qui m'échappait, que j'avais l'impression de ressentir, de l'intérieur, *sans réussir à l'analyser au niveau de la conscience*. Des vers des *Maîtres chanteurs* de Richard Wagner me revinrent en mémoire :

C'est quelque chose que je ressens, et que pourtant je ne peux comprendre,
Quelque chose que je ne puis ni retenir, ni oublier,
Et lorsque j'arrive à le saisir,
Je ne puis en prendre la mesure...

« La lance était en quelque sorte le *véhicule magique de la révélation* ; elle ouvrait de telles perspectives au monde des idées que l'imagination humaine devenait plus réelle que l'univers des sens. C'était comme si je l'avais déjà tenue dans mes mains des siècles plus tôt, et qu'elle m'eût donné tous ses pouvoirs. Comment cela était-il possible ? Quelle sorte de folie envahissait mon esprit et créait ce tumulte en ma poitrine ? »

Certains auteurs ont passé sous silence cet épisode de la vie du Führer, d'autres ont même nié le fait. On se demande alors le pourquoi et l'origine de ces attitudes ! La réponse est aisée ; pour une fois, rationalistes et dévots étaient d'accord pour passer sous silence ou nier l'existence d'*objets animés magiquement par une sacralisation particulière*, oubliant, pour les uns la dévotion multiséculaire aux drapeaux régimentaires, pour les autres celle consacrée aux objets du culte et aux médailles.

Le lendemain matin de cette rencontre avec le fer mystérieux, Hitler se rendit à la Hofbibliothek, où il compulsa tous les ouvrages possibles où il en était question. Tout ce qu'il y rencontra avait trait à la lance qui perça le flanc de Jésus, et tous les exemplaires connus étaient catalogués soigneusement. C'est ainsi qu'il apprit que Napoléon l'avait réclamée à l'Autriche après la victoire d'Austerlitz. Beaucoup de ce qui était rapporté appartenait d'ailleurs plus à la légende qu'à l'Histoire.

Dans la soirée, Hitler retourna au musée pour revoir de nouveau l'objet mystérieux. Il y alla dit-il « l'angoisse au cœur ». Et devant le fer de lance il ressentit de nouveau quelque chose de puissant et d'étrange, qui émanait de l'arme malgré la vitre, pendant qu'il

s'efforçait d'en retenir en sa mémoire visuelle tous les détails. Et là encore le phénomène de la veille se renouvela en ce médium incontestable qu'était Hitler, qui le savait et le reconnut plus tard. Mais écoutons-le encore une fois de plus :

« Je devins progressivement conscient *d'une présence autour de la lance*, la même et terrifiante présence que j'avais déjà ressentie au fond de moi-même dans les rares moments de ma vie où m'était apparu le grand avenir qui m'attendait. [...] L'air était devenu si étouffant que je pouvais à peine respirer. La salle bruyante du musée semblait se diluer sous mes yeux. Je me tenais, seul et tremblant, devant *la forme mouvante du Surhomme : un Esprit sublime et redoutable, un visage intrépide et cruel.* Avec une crainte respectueuse, *j'offris mon âme* pour qu'elle soit l'instrument de sa volonté. »

Ce dithyrambe enthousiaste d'Adolf Hitler pour une hallucination indiscutable, il le confirma en ses confidences à Hermann Rauschning :

« Le Surhomme vit parmi nous ! Il est là ! s'exclama Hitler d'un ton triomphant. Cela vous suffit-il ? J'ai vu l'*Homme Nouveau*, il est intrépide et cruel, et j'ai eu peur de lui... » Et en prononçant ces mots, Hitler tremblait d'une ardeur extatique. (Cf. *Hitler m'a dit...*, par Hermann Rauschning.)

Une prophétie émise par un devin saxon sous le règne de Henri l'Oiseleur, au Xe siècle, parlait d'un « gigantesque orage qui se formerait à l'Est et submergerait les peuples germaniques s'il n'était stoppé à temps *dans la région de Birkenwald, en Westphalie* ».

Aussi, dès l'entrée des formations S.S. de la *Leibstandarte Adolf Hitler*, en Autriche, Hitler pénétrait le 14 mars 1938 à Vienne, et le 10 avril proclamait la naissance d'une nouvelle province allemande : l'*Ostmark*, ou « Marche de l'Est ». Et le soir du 14 mars 1938, *à minuit,* Hitler quitta l'Impérial, l'hôtel où il résidait avec Himmler, pour se rendre avec lui au musée abritant la mystérieuse lance. L'y attendaient déjà : Wolfram von Sievers, chef de l'*Ahnenerbe* (*supra* page 28) le major Walter Buch *Sturmbannführer* de la *U.S.C.H.L.A.*, et Ernst Kaltenbrunner *gauleiter* d'Autriche. Des S.S. en nombre important avaient immédiatement été massés devant la Hofburg et attendaient depuis le matin.

Hitler pénétra avec Himmler dans la salle du trésor, laissant les autres dans le vestibule. Puis Himmler les rejoignit, et on ne sait ce qui se passa alors pour le Führer en présence de la lance. Mais dès le lendemain Walter Buch, expert juridique (et beau-père de Martin

Bormann), qui avait été chargé de liquider la franc-maçonnerie allemande et expurger le monde des occultistes et des astrologues, organisait le transfert du fer de lance à Nuremberg, avec les autres pièces du trésor impérial, sur lesquelles d'ailleurs Hitler n'avait jeté que des regards de mépris.

On connaît la suite : Nuremberg écrasée à diverses reprises sous un déluge de bombes et d'obus, des combats acharnés entre les S.S. et les troupes américaines, et finalement la capitulation en une ville où il n'y a plus que des ruines. Après des recherches difficiles, on retrouvera le trésor impérial et il reprendra sa place à Vienne, dans une Autriche ressuscitée et indépendante.

Mais quel est le *théologien* juif, chrétien, musulman, hindouiste ou autre, qui ne décèlera en Adolf Hitler un cas de *possession caractérisée*, ou si on préfère une qualification plus rationnelle, un phénomène de *dédoublement de la personnalité*, l'éveil de Hyde en Jekyll ? Et quel aura été le détonateur ou l'agent de cette transmutation diabolique, sinon cette lance *venue on ne sait d'où* ?

Et en ce cas, comment nier que pour avoir eu cette influence occulte il a fallu qu'elle ait jadis été « sacralisée » d'une certaine manière, et dans le domaine de l'*Impur* plutôt que du *Pur*.

Ce qui balaie évidemment qu'elle ait jamais pu être la lance du soldat romain de Jérusalem, lance qui dut inévitablement continuer avec lui son cheminement au gré des déplacements de sa légion et finir, rongée de rouille, dans une terre quelconque de l'Ancien Monde.

21.

EXTRAITS DE *MEIN KAMPF*

En 1924, enfermé dans le « deux pièces » réservé aux officiers aux arrêts de rigueur en la forteresse de Landsberg, Adolf Hitler rédige un livre qu'il intitule « Mon Combat » *(Mein Kampf)*. Il le rédige en compagnie de son compagnon de captivité (quelques mois), du nom de Rudolf Hess. En cet ouvrage, il faut le reconnaître, on rencontre l'exposé d'une morale sévère, très noble par certains côtés, celle de l'effort, du courage civique, de la volonté et du sacrifice. Mais cette morale particulière n'aboutit finalement qu'aux pires excès d'intolérance et d'agressivité. Elle ne vise qu'à faire d'une seule race, la *germanique*, un peuple qui seul mérite le nom d'*hommes*, le « reste » n'étant pour l'auteur que des *sous-hommes*.

Aujourd'hui *Mein Kampf* est interdit de réédition. Le sera-t-il toujours ? La seule édition intégrale mise en vente dans le public fut, à la demande de l'auteur et de son éditeur allemand, mise au pilon en France, suite à un jugement où des juges français (?) s'empressèrent, courbés en deux, de lui donner satisfaction. Et elle fut remplacée par une resucée édulcorée et tout miel. Cependant le maréchal Lyautey avait déclaré : « Tout Français doit lire ce livre... » C'est pourquoi une *réédition intégrale hors commerce* fut réalisée par les Éditions de la Défense française, gros livre de 656 pages, dont la couverture s'orne de l'aigle rouge frappée de la croix gammée noire chère aux membres du *Vril* de Karl Haushofer, un des guides occultes du Führer.

Des déclarations d'Adolf Hitler, le lecteur en trouvera dans le chapitre suivant. En celui-ci nous allons simplement lui présenter celles qui ont trait *à la France*, déclarations qui auraient dû faire

rejeter par les juges français qui eurent à en connaître la demande insolente de mise au pilon de l'édition intégrale. Si ces juges avaient eu toutefois encore un peu de sens civique! Et déclarations qui auraient tout autant fait taire Léon Blum, déclarant *en 1938* à la tribune du Parlement: « Hitler ne veut pas la guerre... Je l'affirme. »

Et maintenant la parole est au Führer:

« Ce qui de plus m'excitait contre eux (les journalistes de Vienne), c'était le culte répugnant que la grande presse avait alors pour la France. On avait honte d'être allemand lorsqu'on lisait les hymnes douceâtres qu'elle entonnait à la gloire de la "grande nation civilisée". »

« La France et la Russie, seules, étaient des obstacles suffisants pour empêcher tout accroissement excessif de la grandeur allemande. [...] Ainsi le fruit que l'Angleterre a politiquement tiré de la lutte menée contre l'accroissement de la puissance de l'Allemagne, a été d'établir l'hégémonie de la France sur le continent. »

« L'objectif de la diplomatie anglaise doit être de plus en plus, à mesure que les années s'écoulent, de mettre un frein à l'instinct d'impérialisme démesuré dont est animée la France. »

« Car il faut qu'on se rende clairement compte de ce fait: l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand, est et reste la France. Peu importe qui a gouverné ou gouvernera la France ; que ce soient les Bourbons ou les Jacobins, les Napoléon ou les démocrates bourgeois, les républicains libéraux ou les bolchevistes rouges. Le but final de leur politique étrangère sera toujours de s'emparer de la frontière du Rhin et de consolider la position de la France sur ce fleuve, en faisant tous leurs efforts pour que l'Allemagne reste désunie et morcelée. »

« C'est pour cette raison que la France est et reste l'ennemi que nous avons le plus à craindre. Ce peuple, qui tombe de plus en plus au niveau des nègres met sourdement en danger, par l'appui qu'il prête aux juifs pour atteindre leur but de domination universelle, l'existence de la race blanche en Europe. »

« Le rôle que la France, aiguillonnée par sa soif de vengeance et systématiquement guidée par les juifs, joue aujourd'hui en Europe, est un péché contre l'existence de l'humanité blanche, et déchaînera un jour contre ce peuple tous les esprits vengeurs d'une génération qui aura reconnu dans la pollution des races le péché héréditaire de l'humanité. »

« En ce qui concerne l'Allemagne, le danger que la France constitue pour elle lui impose le devoir de rejeter au second plan toutes les raisons de sentiment, et de tendre la main à celui qui, étant aussi menacé que nous, ne veut ni souffrir ni supporter les visées dominatrices de la France. En Europe, il n'y a, pour tout l'avenir que nous pouvons embrasser du regard, que deux alliés possibles pour l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. »

« Si l'évolution de la France se prolongeait encore trois cents ans dans son style actuel, les derniers restes du sang franc disparaîtraient dans l'État mulâtre africano-européen qui est en train de se constituer un immense territoire de peuplement autonome s'étendant du Rhin au Congo, rempli de la race inférieure qui se forme lentement sous l'influence d'un métissage prolongé. »

« La prétention de rétablir les frontières de 1914 est une insanité politique par ses proportions et ses conséquences, qui se révèlent comme un véritable crime. Soit dit sans compter que les frontières du Reich en 1914 étaient rien moins que logiques. En réalité elles ne groupaient pas tous les hommes de nationalité allemande, et elles n'étaient pas non plus rationnelles au point de vue stratégique. »

« Tant que l'éternel conflit mettant aux prises l'Allemagne et la France consistera dans une défensive allemande contre l'agression française, il n'interviendra jamais de décision, mais l'Allemagne perdra de siècle en siècle de nouvelles positions. »

« [...] ; mais à condition que l'Allemagne ne voie, dans l'anéantissement de la France, qu'un moyen de donner enfin à notre peuple et sur un autre théâtre, toute l'extension dont il est capable. Car nous comptons aujourd'hui quatre-vingts millions d'Allemands en Europe !... »

Devant de telles affirmations, la venue au pouvoir *absolu* d'un tel auteur en Allemagne, aurait dû mettre les Français en garde dès janvier 1933, susciter un sursaut national, et faire prendre les mesures d'ordre militaire et stratégique correspondantes. Il n'en fut rien. Quinze ministères se succédèrent en six ans, toujours axés sur les orientations propres aux partis de gauche: désarmement, pacifisme et « organisation des loisirs » (qui eut son ministère !). Tout cela fut balayé en quelques semaines par les *Panzerdivisionen* du général Guderian, et suivi par cinq longues années d'occupation allemande, *avec tout ce que cela comporta*.

Ne craignez rien lecteur, cela peut revenir !

« Le salut du germanisme a pour condition la disparition de l'*État* d'Autriche. Il n'y a aucun rapport entre le sentiment national et la fidélité à une dynastie, et la *maison de Habsbourg* ferait le malheur de la *nation allemande*. »

« Couler des bases meilleures à notre développement en s'inspirant d'un profond sentiment de responsabilité sociale. Pour cela, anéantir avec une décision brutale les rejetons non améliorables. »

« La fin de l'activité sociale ne devra jamais être d'entretenir une endormante prospérité, mais bien plutôt d'éviter ces carences essentielles de notre vie économique et culturelle, qui conduisent nécessairement à la dégénérescence de l'individu, ou tout au moins peuvent l'entraîner. »

« J'ai perçu l'importance de la terreur corporelle que l'individu a de la masse. La peur sur le chantier, à l'usine, aux lieux de réunion et à l'occasion de meetings, aura toujours un plein succès tant qu'une peur égale ne lui barrera pas la route. »

« L'homme a grandi dans une lutte perpétuelle, et la paix éternelle le conduirait au tombeau. Ce qui est refusé à la douceur, il appartient au poing de le conquérir. »

« Les coups les plus cruels étaient les plus humains, car ils étaient la condition d'une victoire plus rapide et aidaient à assurer à la nation allemande la dignité et la liberté. »

« Il n'y a pas de vraie solidarité si chaque individu conserve le soin de déterminer sa croyance et le sens de sa volonté. »

« Du point de vue universel, la nécessité justifie le droit d'agir ; le succès justifie le droit de l'individu. »

« Nous concevons tous que dans un avenir éloigné, les hommes rencontreront des problèmes que seul pourra être appelé à résoudre un peuple de maîtres de la plus haute race, disposant de tous les moyens et de toutes les ressources du monde entier. »

« Il advient, et le cas n'est que trop fréquent dans l'Histoire, qu'un peuple conquérant réussisse par des moyens de contrainte extérieure à imposer sa langue aux vaincus. Mais au bout de mille ans, cette langue est parlée par un peuple nouveau, et les vainqueurs sont alors devenus à proprement parler les vaincus. »

« Ce sont particulièrement les énergies civilisatrices que ferait disparaître un métissage avec une race inférieure, même si le peuple issu de ce mélange parlait mille fois la langue de l'ancienne race supérieure. »

« La paix, non pas une paix assurée par les rameaux d'olivier qu'agitent, la larme facile, des pleureuses pacifistes, mais bien une

paix garantie par l'épée victorieuse d'un peuple de maîtres, mettant le monde entier au service d'une civilisation supérieure. »

« Tout le système d'éducation et de culture doit viser à donner aux enfants la conviction qu'ils sont absolument supérieurs aux autres peuples. Force et adresse corporelles doivent leur rendre la foi en l'invincibilité du peuple auquel ils appartiennent. »

« Le Reich, en tant qu'État, doit comprendre tous les Allemands, et se donner pour tâche, non seulement de réunir et de conserver les précieuses réserves que ce peuple possède dans les éléments primitifs de sa race, mais de le faire parvenir lentement et sûrement à une situation prédominante. »

« L'homme n'a qu'un droit sacré, et ce droit est en même temps le plus saint des devoirs. C'est de veiller à ce que son sang demeure pur, afin que la conservation de ce qu'il y a ainsi de meilleur dans l'humanité, rende possible un développement plus parfait de ces êtres privilégiés. »

« En nous unissant continuellement à d'autres races, nous les élevons bien à un degré supérieur de civilisation, mais nous sommes à jamais déchus du sommet que nous avions atteint. »

« Un balayeur des rues doit se sentir plus honoré d'être citoyen de ce Reich que s'il était roi d'un État étranger. »

« Quiconque souhaite réellement et sérieusement la victoire des idées racistes doit se pénétrer de l'idée que ce triomphe exige d'abord nécessairement l'intervention d'un parti de combat. »

« La doctrine nationale-socialiste n'est pas la servante des intérêts politiques des États confédérés. Elle doit être un jour reine et maîtresse de la nation allemande. Elle a à diriger et à réorganiser la vie d'un peuple. Elle doit donc réclamer, d'un ton impératif, le droit de passer par-dessus des frontières tracées par une évolution que nous n'acceptons plus. »

« Par ailleurs, nous autres nationaux-socialistes nous devons nous en tenir d'une façon inébranlable au but de notre politique extérieure : assurer au peuple allemand le territoire qui lui revient en ce monde. »

« Les limites des États sont le fait des hommes, et sont changées par eux ! »

22.

PAROLES DE HITLER

« Mon père, je l'ai respecté ; ma mère, je l'ai aimée. »

« Ma vie entière a peut-être été déterminée par le fait que j'ai eu un professeur d'histoire qui comprenait, comme bien peu de gens, l'intérêt primordial à attribuer à l'histoire. »

« Je me suis forgé en quelques années (à Vienne) un ensemble de connaissances qui devinrent les assises de granit de mon action future. J'y ai ajouté quelque chose par la suite. Je n'ai rien à y changer. »

« Depuis que j'avais commencé à m'occuper de cette question (les Juifs), et que mon attention avait été appelée sur le Juif, je voyais Vienne sous un autre aspect. [...] On ne savait pas ce qu'on devait le plus admirer : l'abondance de leur verbiage ou leur art du mensonge. Je finis par les haïr. »

« Mon aversion intime pour l'État des Habsbourg augmentait sans cesse. [...] Plus je vivais en cette ville, plus ma haine augmentait contre ce mélange de peuples étrangers qui commençait à entamer ce vieux centre de culture allemande. »

« Je n'ai pas honte de dire que, emporté par un enthousiasme tumultueux, je tombai à genoux et remerciai de tout cœur le Ciel de m'avoir laissé le bonheur de vivre à une telle époque. (1er août 1914, déclaration de l'état de guerre.) »

« Après d'innombrables essais, j'arrêtai la forme définitive : un drapeau rouge avec un cercle blanc, et au milieu de celui-ci une croix gammée noire. Après de longs tâtonnements, je trouvai aussi un rapport déterminé entre la grandeur du cercle blanc, la forme et l'épaisseur de la croix gammée. Et il est resté ainsi. »

« Je ne suis qu'un aimant qu'on abaisse constamment sur la limaille qu'est la nation allemande et qui attire l'acier du peuple. »

« C'est avec la certitude d'un somnambule que je poursuivrai sur la voie que la Providence m'a montrée. »

« J'estime avoir été appelé par la Providence pour servir mon peuple. »

« Mon domaine est celui que la Providence m'a assigné. »

« Dans cette lutte, la vérité vaincra finalement, et la vérité est avec nous. Mon seul orgueil est d'avoir été choisi par la Providence pour conduire le peuple allemand au milieu de ces événements terrifiants. J'unirai inextricablement mon nom et ma vie à la destinée du peuple allemand. »

« Le plus fort doit régner, et ne pas s'amalgamer au plus faible ce qui équivaudrait au sacrifice de sa propre grandeur. [...] Une génération plus forte éliminera les faibles, l'élan vital brisera les liens ridicules d'une prétendue humanité selon l'individu pour faire place à l'humanité de la nature, qui exterminera les faibles au profit des forts. [...] Le Tout-Puissant lui-même permet la destruction des tièdes, et désire ainsi notre victoire. »

« Si les hommes veulent vivre, ils sont contraints de tuer les autres. On est l'enclume ou le marteau. Je reconnais mon intention de préparer à nouveau le peuple allemand pour le rôle du marteau. »

« Celui qui n'a pas la force de plonger son arme dans le cœur de son adversaire ne sera jamais capable de conduire un peuple dans le dur combat de sa destinée. »

« La base élémentaire de notre conception du monde c'est que la force seule est décisive, sur Terre et dans l'Univers. »

« Tout but atteint par l'homme, il l'a dû à son originalité et à sa brutalité. Tout ce que l'homme possède aujourd'hui dans le domaine de la culture est la culture de la race aryenne. Il faut donc revenir au concept de la lutte et de la pureté du sang. »

« Ce qui n'est pas de bonne race en ce monde ne vaut rien. [...] Les mélanges de sang et l'abaissement racial qui en résulte constituent la seule cause du dépérissement de toutes les cultures, car les hommes ne périssent pas du fait des guerres perdues, mais de la perte de résistance qui n'appartient qu'au sang pur. »

« La première tâche de l'État est l'entretien de la culture et le développement des meilleurs éléments raciaux. L'État raciste se préoccupera d'abord de cultiver des corps pleins de santé. Ensuite viendra le développement des aptitudes de l'esprit, à la tête desquelles se trouve le caractère, au sens de l'énergie et de la force de décision, jointe à l'éducation de la responsabilité ; au dernier rang vient l'éducation scientifique. »

« La race aryenne est manifestement la détentrice de toute culture, la vraie représentante de l'humanité. Notre science industrielle tout entière est l'œuvre des Nordiques. Tous les grands compositeurs sont aryens, de Beethoven à Richard Wagner, même s'ils sont nés en France ou en Italie ; enlevez les Germains nordiques, et rien ne subsiste que la danse des singes. »

« Quel aspect prendra le futur ordre social, mes camarades, je vais vous le dire. Il y aura une classe de seigneurs, provenant des éléments les plus divers, et qui sera recrutée dans le combat et trouvera ainsi sa justification historique. Il y aura la foule des membres du Parti, classés hiérarchiquement. Ce sont eux qui formeront les nouvelles classes moyennes. Il y aura aussi la grande foule anonyme, la collectivité des serviteurs, des "mineurs" *ad aeternum*. Peu importe que pour la ci-devant société bourgeoise ils aient été des propriétaires fonciers, des travailleurs ou des manœuvres. [...] Au-dessous encore, nous verrons la classe des étrangers conquis, de ceux que nous appellerons les "esclaves modernes"[1]. »

« Celui qui a la charge du pouvoir n'est pas non plus celui qui a pu recueillir le plus de suffrages. Il n'est pas choisi par ceux-là même qui devront ensuite lui obéir ; il s'impose à eux par son mérite supérieur, ou bien il est désigné par le chef auquel il doit lui-même obéissance. »

« Quiconque exerce un commandement a, sur ceux qui sont au-dessous de lui, une autorité absolue. A son tour il est seul responsable devant ses supérieurs. »

« Les organisations de jeunes ont un devoir sacré : aider à la résurrection de notre pays, aider et combattre, et si nécessaire donner leur vie pour notre cause. »

« Ma pédagogie est dure ; je travaille au marteau et détache tout ce qui est débile ou vermoulu. Dans mes châteaux de l'Ordre, nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera. Une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, cruelle. C'est ainsi que je la veux. »

« Voici ce premier degré de la jeunesse héroïque. C'est de là que sortira le second degré, celui de l'homme libre, de l'homme qui est la mesure et le centre du monde, de l'homme créateur, de l'Homme-Dieu. Dans mes châteaux de l'Ordre, l'Homme-Dieu, la

1. Dédié aux imbéciles de 1938-1939, pour qui il était indifférent d'être français ou allemand...

figure splendide de l'être qui ne prend d'ordres que de lui-même, sera comme une image du culte, et préparera la jeunesse à l'étape future de la maturité virile. »

« L'Homme Nouveau vit au milieu de nous, il est là. Cela vous suffit-il ? Je vais vous dire un secret... J'ai vu l'Homme-Nouveau ! Il est intrépide et cruel, et j'ai eu peur devant lui... »

« La Providence m'a désigné pour être le plus grand libérateur de l'humanité. J'affranchis l'homme de la contrainte d'une raison qui voudrait être son propre but ; je le libère d'une avilissante chimère qu'on appelle conscience ou morale, et des exigences d'une liberté individuelle que très peu d'hommes sont capables de supporter. »

« A la doctrine chrétienne du primat de la conscience individuelle et de la responsabilité personnelle, j'oppose la doctrine libératrice de la nullité de l'individu et de sa survivance dans l'immortalité visible de la nation. Je supprime le dogme du rachat des hommes par la souffrance et la mort d'un sauveur divin, et je propose un dogme nouveau de la substitution des mérites : le rachat des individus par la vie et l'action du nouveau législateur chef (*Führer* dans le texte), qui vient soulager les masses du fardeau de la liberté. »

Pour expliquer le comportement irrationnel et schizoïde de Hitler, on a évoqué cette syphilis contractée pendant la guerre 1914-1918 et plus ou moins soignée sérieusement. Mais l'hérédité suffisait à le justifier. En effet sa grand-mère Johanna, devenue folle, était morte d'une méningite ; sa tante Johanna, sœur de sa mère Klara, était bossue et schizophrène, et sa sœur Paula était arriérée mentale. Tout cela sous-entend une hérédité plus que lourde, plongeant en de nombreuses générations, et explique ces morts en la prime enfance des enfants de son père Aloïs et de sa mère Klara : Gustav, Ida et Otto, ses trois aînés.

Et on peut se demander si ce fut bien l'attentat du 20 juillet 1944 monté par l'armée de carrière (l'ancienne Reichswher), qui fut à l'origine de ce tremblement d'un bras puis des deux, qui ne le quittera plus ; soit un effet de cette plus que lourde hérédité, soit peut-être un aspect du tabès, séquelle de son ancienne syphilis. Enfin, cette semi-impuissance qui apparaîtra peu à peu en sa vie et le neutralisera physiquement, suscitant ces manifestations dégradantes de sadomasochisme, affirmée par plusieurs de ses partenaires (certaines tragiquement disparues), a sans doute ses racines en cette lourde hérédité.

Et c'est cet anormal que quatre-vingts millions de « nouveaux Germains » voulaient mettre à la tête d'un second Saint Empire en

asservissant le reste du monde... Mais continuons à relire le pathos de ce délirant.

« Un monde de dieux et de bêtes, c'est ce que nous avons devant nous. Et comme tout devient clair, dès qu'on a compris! C'est toujours le même problème que j'ai à résoudre, qu'il s'agisse de la politique quotidienne, ou que je m'efforce de soumettre le corps social à un ordre nouveau. »

« Celui qui ne comprend le national-socialisme que comme un mouvement politique n'en sait pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion, c'est la volonté de créer le surhomme. »

« Faut-il créer une élite de véritables initiés? Un Ordre? Une confrérie de Templiers pour la garde du Saint-Graal, du réceptacle auguste où se conserve le sang pur? Seule une nouvelle aristocratie peut nous procurer le bienfait d'une culture nouvelle. »

« Non, mes camarades, on ne discute pas sur la création d'une nouvelle couche supérieure, on la crée! Et pour la créer il n'y a qu'un seul moyen, c'est le combat. La sélection de la nouvelle élite des chefs (*Führer* dans le texte) sortira de *Mein Kampf*, de ma lutte pour le pouvoir. »

« Celui qui se rallie à moi est élu, du fait même de son ralliement et de la qualité du concours qu'il m'apporte. C'est la grande signification révolutionnaire de notre long et tenace combat pour le pouvoir d'impliquer la naissance d'une nouvelle classe de chefs, appelés à diriger, non seulement les destinées du peuple allemand, mais encore celles du monde entier. »

« L'homme naît méchant. On ne le domine que par la violence et tous les moyens sont bons pour le diriger. Il faut savoir mentir, trahir, assassiner même, lorsque la politique l'exige. »

23.

HITLER ET LES ASTROLOGUES

C'est un fait connu que le Führer s'entourait d'astrologues et de commentateurs des *Centuries* de Nostradamus pendant une certaine période de sa carrière politique active. Il en était de même en Angleterre pour la Couronne, et nous citerons un épisode curieux de cette guerre par les astres.

Lorsque les escadrilles de bombardement de la Royal Air Force partaient au début des années de guerre pour un raid de représailles sur l'Allemagne, les astrologues britanniques constituant le très secret *Comité du ciel*, avaient préalablement choisi des positions planétaires où les « aspects » bénéfiques étaient en majorité, et où les planètes maléfiques (Mars, Uranus, Saturne) étaient plus ou moins neutralisées par les planètes bénéfiques. Or le résultat ne correspondait pas au but espéré. Les astrologues anglais étudièrent alors les « ciels » sous lesquels opéraient les escadrilles de la Luftwaffe, et ils constatèrent qu'à l'encontre de leur méthode de choix, les pilotes allemands opéraient sous des « ciels » planétaires où abondaient les mauvais « aspects » des planètes entre elles. Le résultat était payant, et la malheureuse Coventry en avait fait l'expérience. Alors les escadrilles de la Royal Air Force prirent leur vol vers l'Allemagne avec des rayonnements sidéraux les plus maléfiques possible, et ce fut le tour de la ville de Dresde d'en faire l'expérience.

En Allemagne, parmi les astrologues connus à cette époque il faut d'abord noter Friedrich Schwickert (1857-1930) qui fut en vedette à Vienne aux environs de 1920. Il était déjà membre de l'*Ordre du Nouveau Temple* de Georg Lanz (*supra* page 105), c'est-à-dire raciste et antisémite.

Un autre nom doit être mis en évidence, celui de Karl Krafft, qui publia en 1939 un *Traité d'astrobiologie* fort valable. Il fut en relation avec Rudolf Hess par son ami l'ingénieur Eduard Hofweber, mais contrairement à ce que l'on a écrit, il ne fut pas membre de la *Thulé*. Or le 2 novembre 1939, Krafft avait alerté son ami le docteur Heinrich Fesel, également astrologue, en lui déclarant qu'il prévoyait un attentat contre Hitler entre le 7 et le 10 novembre. Et le 9 novembre, on apprenait l'attentat manqué contre Hitler à la brasserie de la Burgerbrau de Munich. Alors Krafft prévint Rudolf Hess qu'il avait prévenu Fesel de l'attentat, annonçant que de nouvelles menaces pesaient sur la tête du Führer. La police secrète embarqua Krafft et l'interrogea ! N'avait-il pas été au courant de cet attentat par d'autres moyens que l'astrologie ? Il put facilement se disculper. Alors il fut engagé par Hitler à travailler avec les autres astrologues en faveur du IIIe Reich.

Krafft succédait ainsi à un autre astrologue qui eut son heure de célébrité dans l'Allemagne nazie : Erik Hanussen, qui avait imprudemment prédit l'incendie du Reichstag du 26 février 1933. La police l'interrogea ; comment avait-il pu annoncer cet événement ? N'était-il pas en relation avec des services secrets étrangers ? De plus on avait découvert qu'il était juif, de son véritable nom Harschel Steinschneider, que son épouse était juive, née Ignaz Popper. Hanussen disparut un temps. Puis, dans les premiers jours d'avril 1933 des bûcherons découvrirent dans un petit bois de pins, entre Neuhof et Baruth près de Berlin le cadavre d'un homme à demi dévoré par les animaux sauvages. Dépourvu de papiers d'identité, les enquêtes journalistiques n'en conclurent pas moins à la mort de Hanussen survenue plusieurs jours avant le 8 avril 1933 (tel le *Volkischer Beobachter* de cette date).

Cette vogue des astrologues dans l'entourage de Hitler et pour lui-même ne dura qu'un temps. Leurs études ne portaient à l'origine que sur les années immédiates de la vie du Führer. Or les thèmes astrologiques des *retours solaires* aux anniversaires de celui-ci se trouvaient être excellents jusqu'en 1940 inclus. Par contre, ceux des années suivantes étaient progressivement de plus en plus catastrophiques. La prudence imposait aux astrologues de n'en pas parler. Mais le temps passait, il fallait bien aborder ces études, et les « révolutions solaires » annuelles de Hitler ne confirmaient pas les précédentes. Alors on balaya les astrologues et on interdit leurs publications, non seulement en Allemagne mais également dans les territoires étrangers occupés. C'est ainsi que Himmler, lors de sa

venue en France, alla jusqu'à interdire les inoffensives chroniques astrologiques quotidiennes des journaux. Motif allégué : on pouvait par ces textes faire passer des *messages* analogues à ceux que la radio de Londres diffusait chaque jour à l'intention des formations de résistance. Il faut dire que l'argument était valable...

Et cependant nous avons pu faire paraître en 1942, aux Éditions Niclaus, le tome III de notre *Astrologie ésotérique* traitant de l'astrologie lunaire. Et en 1941 J. Boucher avait pu sortir son *Manuel de magie pratique* aux mêmes éditions. La raison de cette mansuétude était fort simple, alors qu'on mettait au pilon nos publications antérieures. Si les œuvres de ce genre avaient été interdites, l'Ahnenerbe, formation de la S.S. générale chargée du rassemblement des connaissances ésotériques, les aurait ignorées. Celles mises au pilon avec leurs ouvrages de diffusion se trouvaient connues, mais les nouvelles ne pouvaient l'être que par la publication. Ne doutons pas qu'un jour serait venu où les nouveaux ouvrages en ces domaines auraient, à leur tour, été mis au pilon.

Quoi qu'il en soit, cette tolérance allait cesser avec l'apparition d'un *Comité de contrôle*, mis en place par le gouvernement de Vichy. Et là, la censure intégriste ne laisserait plus rien paraître en de tels domaines.

Sur cette confiscation des archives, ouvrages, manuscrits dans les domaines ésotériques, nous allons en voir l'application avec l'Ahnenerbe à l'œuvre dans les États occupés de 1940 à 1944. Et la création en ces États d'un Service des sociétés secrètes n'a jamais manqué de s'accompagner, non seulement d'une surveillance sévère de la survivance ou d'un réveil possible de celles-ci, mais surtout de la confiscation et de l'étude de leurs archives, rituels, etc.

24.

HITLER ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Ce chapitre aurait pu s'intituler le complot contre l'Esprit. En effet, dans la soirée du 10 mars 1933 les Berlinois assistèrent à un défilé aux flambeaux auquel participaient plusieurs milliers d'étudiants portant des torches, et arpentant au chant du *Horst Wessel Lied* (le chant de Horst Wessel, hymne du parti national-socialiste) la célèbre avenue Unter den Linden, les Champs-Élysées de Berlin. Horst Wessel était un étudiant né en 1907 et qui entra dans le mouvement en 1926 à dix-neuf ans. Devenu chef d'un groupe des S.A. (Chemises brunes) dans le quartier ouvrier berlinois de Friedrichshain, il fut mortellement blessé le 23 février 1930 au cours d'une bagarre avec les communistes. Le chant qu'il avait composé fut débaptisé et reçut son nom.

Les étudiants se regroupèrent donc vers minuit devant l'Université, où des monceaux de livres avaient d'avance été entassés. On les arrosa d'essence, et à un signal les chefs de groupe abaissèrent leurs torches, les flammes jaillirent et en quelques instants un brasier flamba. Sous l'œil approbateur du petit docteur Goebbels présent, on apporta peu à peu et par centaines d'autres ouvrages afin d'alimenter ce bûcher symbolique. Dans les flammes « purificatrices » le nazisme consumait ce qui demeurera malgré lui le témoignage de la pensée des hommes libres. Et les œuvres de romanciers, philosophes, théologiens, essayistes, savants, juristes, poètes, politiciens, etc. que des fanatiques tentaient d'anéantir, subsisteront au-delà de l'anéantissement de Berlin en des flammes identiques d'avril 1945.

Environ vingt-cinq mille ouvrages furent ainsi brûlés ce soir-là. Parmi eux ceux de Thomas Mann, Henri Heine, Jacob Wasser-

mann, Karl Marx, Albert Einstein, Sigmund Freud, Stefan Zweig, Erich-Maria Remarque, Hugo Preuss, André Gide, Marcel Proust, Émile Zola. Mais la suppression d'autres ouvrages allait se poursuivre pendant encore douze longues années, sans pour cela revêtir un aspect spectaculaire, ni permettre au pied-bot Goebbels de proclamer que « l'âme du peuple allemand peut enfin s'exprimer de nouveau en toute liberté ! Ces flammes purificatrices n'illuminent pas seulement la fin d'une époque, elles éclairent aussi l'ère nouvelle qui vient de commencer... ».

Car exactement douze ans et deux mois plus tard, après avoir empoisonné leurs six enfants au cyanure pendant leur sommeil, Goebbels et son épouse seront abattus sur leur ordre par l'officier d'ordonnance de Goebbels, ce dernier n'ayant pas le courage de se servir d'un pistolet. Leurs cadavres seront d'ailleurs incomplètement incinérés, les S.S. du *bunker* n'éprouvant pas le désir de risquer leur vie plus longtemps à l'extérieur.

Cet anéantissement de certaines œuvres fut suivi parallèlement de la confiscation de bibliothèques et d'archives dans les territoires occupés à partir de 1940. Mais là il n'y eut jamais de destruction, car Hitler et ses complices attendaient de ces vols l'accès à des arcanes occultes qu'ils savaient exister, soit dans les archives des grandes sociétés secrètes (franc-maçonnerie, martinisme, etc.), soit chez leurs dignitaires en des bibliothèques particulières. Toutefois, je dois dire que les occultistes n'appartenant pas à des organisations de cette nature ne subirent pas apparemment de perquisitions.

Car Adolf Hitler envisageait particulièrement la *franc-maçonnerie* et la *Compagnie de Jésus*, où au cours des siècles apparurent chez l'une comme chez l'autre des initiés certains dans le domaine de l'occulte, tels Ignace de Loyola et le P. Kircher pour la seconde. Parlant des francs-maçons, Hitler déclara un jour à Hermann Rauschning, ancien président du Sénat de la ville libre de Dantzig :

« Ce qu'il y a de dangereux chez ces gens-là, c'est le secret de leur secte, et c'est justement ce que je leur ai emprunté ! Ils forment une sorte d'*aristocratie ecclésiastique*. Ils se reconnaissent entre eux par des signes spéciaux, ils ont développé une doctrine ésotérique qui n'est pas formulée en termes logiques, mais en symboles qu'on révèle graduellement aux initiés. Ne voyez-vous pas que notre Parti doit être constitué exactement comme leur secte ?... » (Cf. Hermann Rauschning : *Hitler m'a dit...*)

« Quant aux membres de la Compagnie de Jésus, il estimait qu'ils avaient "une tactique extraordinairement habile dans le gouvernement des hommes". » *(Op. cit.)*

En France, le 10 juillet 1940 le Parlement vote la remise des pleins pouvoirs au maréchal Pétain. Celui-ci est connu comme le chef spirituel des Ligues d'extrême droite depuis le grand défilé de celles-ci de mars 1934 où il les passa en revue discrètement, d'une fenêtre d'un appartement de l'avenue Foch. Il n'aime pas la franc-maçonnerie bien que sans aucune attache cléricale. Aussi dès le 13 août 1940 une loi interdit les sociétés dites « secrètes », et le 19 août le Maréchal signe le décret de dissolution du Grand Orient de France et de la Grande Loge de France. Et un autre décret dissoudra toutes les autres le 27 février 1941.

Les Allemands installent un service spécial antimaçonnique 72, avenue Foch à Paris. Un service des sociétés dites « dissoutes » dépendant de Vichy s'installe au 4 square Rapp dans l'immeuble de la Société de théosophie. De nombreux francs-maçons y sont convoqués et interrogés. Un autre service s'installe au siège même du Grand Orient de France, rue Cadet. Là, un ex-maçon de la Grande Loge de France, Marquès-Rivière, entreprend de disséquer et faire traduire toute l'ancienne documentation ésotérique et occulte que le Grand Orient avait héritée des anciennes obédiences initiatiques du XVIIIe siècle.

Pierre Laval, vice-président du Conseil du gouvernement de Vichy, n'est pas adversaire de la franc-maçonnerie bien qu'il ne soit pas membre de l'Ordre. Il fera souvent échec aux mesures de l'entourage de Philippe Pétain, en faveur de francs-maçons fonctionnaires et persécutés à ce titre.

Les services de Bernard Fay, « collaborateur » et antimaçon notoire, ont identifié soixante mille maçons. Les noms en sont publiés au *Journal officiel* à partir du grade de maître (3e) et au-dessus. Ce qui amène des membres de l'Ordre à voir leur nom revenir régulièrement dans les colonnes du *Journal officiel* au gré de leurs dignités !

Les fonctionnaires maçons sont exclus de leur fonction. Une exposition antimaçonnique s'ouvre à Paris et chemine ensuite en province, et elle obtient le résultat opposé à celui escompté ! Les visiteurs admirent et cherchent à comprendre. Un film sort pour montrer la nocivité de la franc-maçonnerie : *Forces occultes*. Il montre une cérémonie d'initiation avec une telle magnificence rituelle qu'elle fait l'admiration des spectateurs ! Je puis en parler, j'ai entendu au cours de la projection ici et là des réflexions significatives...

Puis les arrestations commencent avec des morts mystérieuses

voire des assassinats. Tel celui du grand maître Chevillon à Lyon par la Milice, alors qu'il était grand maître du Rite de Memphis-Misraïm pour la France ; et le grand maître de Belgique Gaston Delaive sera décapité à la hache par les nazis à Brunswick. Nous aurons la chance d'avoir le grand maître mondial substitut Georges Lagrèze, qui assisté de deux hauts dignitaires, Camille Savoire et René Wibaux, prendra en main la « résistance » maçonnique du Rite de Memphis-Misraïm et nous facilitera la création d'une loge et de son chapitre sous le nom d'*Alexandrie d'Égypte*. Jusqu'à la Libération de 1944 elle tiendra ses assises à notre domicile, avec les décors et les insignes d'usage, deux fois par mois. Nous ne sommes plus que trois survivants de cette loge. Citons les noms des disparus, qui osèrent pendant quatre années, malgré les fouilles policières dans les rues et les transports en commun, venir participer, souvent à pied, aux tenues d'*Alexandrie d'Égypte* : Georges Lagrèze, André Chabro, Cyrille Novosselhof, Camille Zanolini, André Ouvrard, Charles Muller, Jules Boucher, et Roger Ménard. Survivent : Robert A., Édouard G. et l'auteur de ces lignes[1].

Pendant ce temps à Alger, le quart des membres de l'Assemblée consultative provisoire était composé de francs-maçons. A sa tribune, le général de Gaulle déclara : « Nous n'avons jamais reconnu les lois d'exception à Alger ! En conséquence la franc-maçonnerie n'a jamais cessé d'exister en France... »

A la Libération la franc-maçonnerie compta ses morts. Tous ceux qui avaient participé à la résistance armée avaient à pleurer des « frères » disparus, soit dans les camps soit devant les pelotons d'exécution. Et ceux qui revenaient des premiers ne vivaient généralement pas longtemps après ce retour ; tel notre ami et « frère » André Bastien, prisonnier évadé, radio d'un groupe de résistance, et qui, du camp de représailles de Rawa-Ruska, connut les horreurs de ceux de Bergen-Belsen et de Mauthausen, où il servit de cobaye à certaines expériences de réfrigération.

En ce qui concerne la masse de documents et d'archives volée dans les obédiences maçonniques, après analyse, déchiffrement et traduction par les services de Marquès-Rivière, elle partait en Allemagne. Rassemblés d'abord à Stuttgart puis à Francfort, les documents furent ensuite envoyés à Varsovie, où l'avance des

1. Les membres de cette loge ignoraient que dans le coffre de la table octogonale supportant les symboles, il y avait un pistolet 9 mm Parabellum, un pistolet 7.65, 200 cartouches et 2 grenades, qui servirent lors de l'insurrection de Paris en août 1944.

troupes soviétiques ne permit pas aux Allemands leur repli en Allemagne. La Wehrmacht avait d'ailleurs d'autres problèmes à résoudre en de tels moments!

Qu'en firent les Russes ultérieurement? On ne l'a jamais su. A toutes les questions posées officiellement par les États occupés la même réponse négative fut fournie. On ignorait...

Il faut dire que la célèbre collection de décors et insignes provenant de l'ancienne franc-maçonnerie russe et du martinisme de même époque, sous le règne de la Grande Catherine, collection qui était visible au musée Rumiatsov à Saint-Pétersbourg avant la Première Guerre mondiale, cette collection a également disparu. Et encore en 1985 les guides de l'Intourist affirmaient n'en avoir jamais entendu parler...

Comment en serait-il autrement? En tous les États satellites de la Russie soviétique la franc-maçonnerie est interdite. Et en 1927, à Moscou, la dernière loge maçonnique découverte par la police vit ses membres prendre le chemin du Goulag, alors que son président était fusillé.

Hitlériens ou Soviétiques, quelle différence? La lame de fond qui balaya en cet hiver de 1989 les régimes communistes de l'est de l'Europe en est la preuve.

Avant de clore ce chapitre, nous avons encore certaines révélations à faire dans le domaine de la franc-maçonnerie allemande, et dans un domaine qui a jusqu'à présent été négligé par les historiens du nazisme.

En 1877, dans les archives de la *Grande Loge de Hambourg*, on découvrit une pseudo-« règle secrète » de l'*Ordre du Temple*. On sait qu'il existait au sein de l'Ordre de ce nom un cercle intérieur secret très fermé, où l'on n'était admis que par cooptation, et où l'impétrant devait renier la divinité de Jésus. Nous renvoyons le lecteur à notre livre *Drames et secrets de l'Histoire* (Robert Laffont éditeur, Paris 1981, page 31 et suivantes).

En ce document ainsi « découvert » en 1877, il était précisé par un de ses titres: « Ici commence le *Livre du baptême du feu ou des statuts secrets*, rédigé par les Frères consolés par maître Roncelinus. » Cette fraction du document était dite signée par Robert de Samfort, procureur de l'*Ordre du Temple* en Angleterre en 1240, et personnage qui a réellement existé. Le « maître Roncelinus » n'est autre que le grand maître de l'Ordre Roncelin de Fos, à qui la tradition attribue la création de ce cercle intérieur secret et on ne peut plus hérétique. Il faut en effet réaliser l'épreuve que devait

être au XIIIe siècle, pour un chevalier, l'obligation de cracher sur une croix, ou de piétiner celle d'un vieux manteau d'Ordre posé à terre!

Or il est dit que ces « statuts secrets » avaient été rédigés par des frères du Temple ayant été *consolés*, c'est-à-dire *confirmés*, par le grand maître Roncelin de Fos. Car le terme *consolé* vient du latin *consolido*, signifiant *affermi, consolidé*. Dans l'Évangile de *Jean (XIV, 26)* l'Esprit saint est qualifié de *consolateur*, synonyme d'affermissement, d'où le sacrement de *confirmation*.

On peut donc se demander si ce document découvert en 1877 dans les archives de la Grande Loge de Hambourg n'y avait pas une application contemporaine alors de ses principes, au sein d'un cénacle extra-maçonnique secret, ignoré des maçons ordinaires de cette obédience. Également, si ce n'est pas à eux qu'Adolf Hitler faisait allusion en parlant de la maçonnerie comme d'une « aristocratie ecclésiastique » (*supra* page 213). Dès lors le courant antisémite et antichrétien de l'*Ordre des Germains*, du *Vril* et de la *Thulé* aurait des racines plus profondes en Allemagne qu'on ne l'imaginait jusqu'alors. Car la filiation templière est à l'origine de l'*Ordre des chevaliers Porte-Glaive* (dits encore *de Livonie*), affiliés ensuite à l'*Ordre des chevaliers teutoniques*.

Quant à l'association faite par Hitler de la franc-maçonnerie et de la Compagnie de Jésus (*supra* page 213), avait-elle en son esprit une relation avec une branche de la maçonnerie templière allemande qui, au XVIIIe siècle, portait le nom de *Cléricat templier*?

De même, ce que le comte de Virieu révéla après le Convent de Wilhelmsbad en 1782, à savoir une conspiration contre la religion chrétienne et les états monarchiques (c'est-à-dire tous...), ne s'agissait-il que des *Illuminés de Bavière*, ou ne songeait-il pas aussi à une autre formation? Car il y a fort longtemps que bout au cœur de l'Allemagne le noir chaudron du Walpurgis[1]...

1. Contrairement à ce qu'insinua Costa de Beauregard, le comte de Virieu demeura jusqu'à sa mort fidèle à la franc-maçonnerie, sachant par expérience qu'il ne faut pas confondre l'*Ordre maçonnique* avec des rameaux bâtards et rejetant ses traditions.

25.

LE MYSTÉRIEUX CHERCHEUR DU GRAAL : OTTO RAHN, S.S.

En 1931, un jeune universitaire allemand vint en Ariège y préparer un ouvrage sur les cathares et le Graal de la légende arthurienne, et pour cela visita longuement, pendant plusieurs années, les grottes associées à tort ou à raison au catharisme, n'hésitant pas à y tracer de son propre chef des inscriptions qu'il voulait faire passer pour cathares. Son livre parut en Allemagne sous le titre : *Croisade contre le Graal,* suivi par la suite d'un autre ouvrage, *la Cour de Lucifer*. Ayant loué à bail un hôtel, Les Marronniers, n'ayant pas rempli ses engagements financiers, déclaré en faillite le 6 octobre 1932, il s'était enfui dès le 16 septembre de la même année et était rentré en Allemagne. Bien entendu il avait été surveillé par les renseignements généraux. Mais qui était-il en réalité ? La longue enquête publiée par Christian Bernadac : *Le Mystère Otto Rahn ou du catharisme au nazisme* (Éditions France Empire 1978), nous permet maintenant de camper le personnage, type même de ces Allemands de la fameuse « cinquième colonne », que les Français jobards parce que « briandomanes » découvriront avec stupeur sous l'uniforme *feldgrau* en juin 1940.

Otto Rahn naquit le 18 février 1904 à Michelstadt (Haute-Hesse), entre la Rhénanie et la Thuringe. Bachelier en 1924, faculté des lettres, voie habituelle, il se retrouve spécialiste de l'histoire littéraire de la langue romane en France, pour la Provence et le Languedoc. Par ce qu'a laissé le chevalier Wolfram d'Eschenbach (1170-1220 environ) en ses poèmes épiques, *Parzival* et *Titurel*, et en sa quête du Graal, il conclut que la civilisation occitane est d'origine wisigothique. Les Wisigoths (les « Goths sages ») s'installèrent dans le sud-ouest de la Gaule et conquirent une bonne partie de l'Espagne, jusqu'à l'invasion arabe en 711. Leur capitale était Toulouse, ce qui explique que cette ville soit demeurée la racine urbaine de la civilisation occitane avec ses comtes.

Oui, mais Otto Rahn n'est pas qu'un historien de ces matières et un amoureux de l'Occitanie ; il est déjà membre des S.A. à chemise brune, les fameuses sections d'assaut *(Sturmabteilung)* que dirige le capitaine Röhm. Par la suite il adhérera à l'*Ordre noir*, la S.S. aux multiples sous-organisations (voir le chapitre qui lui est consacré). Le 13 décembre 1933, alors que Hitler vient de devenir chancelier du Reich le 30 janvier, Rahn adhère à l'Association des écrivains allemands. En sa demande il déclare être d'origine allemande, ressortissant de la Hesse, prêt sans réserve à défendre la littérature allemande dans l'esprit du gouvernement national, et à suivre les instructions du chef de l'association en toutes les circonstances le concernant (cf. *Archives de la S.S.*).

Le 29 février 1936, une note du chef d'état-major de Heinrich Himmler (chef suprême de l'*Ordre noir*), transmet au bureau de recrutement S.S. le certificat d'admission et l'engagement d'Otto Rahn audit *Ordre noir*, suivi d'une feuille personnelle de renseignements, qui sera à compléter au fur et à mesure de la carrière du nouveau membre. En cette feuille, Otto Rahn ne mentionne pas son appartenance aux sections d'assaut de la S.A. de Röhm, supprimées le 30 juin 1934 au cours de la sinistre « Nuit des longs couteaux », où furent exécutés tous les chefs de la S.A.

Sous la rubrique « Mon combat pour le Reich avant 1933 », il écrit :

« Avant la prise du pouvoir[1] j'ai écrit à l'étranger, après une absence d'Allemagne de plusieurs années (je crois être instruit de manière irréprochable sur la ligne politique comme sur les objectifs en matière de conception du monde du N.S.D.A.P. (*Nazional Sozialistische deutsche Arbeiter Partei,* soit Parti national-socialiste allemand du travail), un livre et des articles qui représentent aujourd'hui un patrimoine de la pensée nationale-socialiste, et qui ont aussi mûri ma vocation à l'état-major du *Reichsführer* S.S.[2]. » (Cf. *Archives de la S.S.*)

Or une photographie montre Otto Rahn et sa mère dans le jardin de l'hôtel des Marronniers à Ussat-les-Bains (Ariège), photo-

1. Il sous-entend : « Par Hitler et par nous tous... »
2. Heinrich Himmler, chef suprême de l'*Ordre noir*.

graphie prise entre 1931 et 1932. Et le pull-over de Rahn porte déjà, *en noir dans le blanc du tricot,* le double S runique, emblème de la S.S., la *Stosstruppe Hitler* de 1923, devenue en 1925 la *Schutzstaffel*, c'est-à-dire la S.S. Et Himmler n'adoptera les deux S runiques séparés qu'en 1929, car avant d'être réunis, la branche basse oblique du S supérieur était fondue avec la pointe haute du S inférieur.

Comment expliquer de telles énigmes ? Mais les archives de la S.D. vont encore nous étonner.

Le 20 avril 1937, soit cinq mois après la création du *S.S. Persönlicher Staag Reichsführer S.S.* (état-major personnel de Himmler), Otto Rahn est nommé S.S. – *Untersturmführer*, c'est-à-dire sous-lieutenant à ce même état-major de l'*Ordre noir*. Et un an et demi plus tard, le 11 septembre 1937, alors que Hitler a délimité autoritairement les attributions militaires de la Wehrmacht et de la S.S. le 17 août, Rahn devient *S.S. – Obersturmführer*, soit lieutenant en titre, mais avec la solde de capitaine. Par la suite, on lui conférera le *Jullenchter*, chandelier symbole du solstice d'hiver, du renouveau nordique de la lumière, et partant de l'esprit S.S. Or ce chandelier emblématique est exclusivement réservé *aux couples et aux familles*. Peut-être est-ce parce qu'Otto Rahn a effectué un stage-séjour dans un de ces quatorze fameux *Lebensborn* ou « Fontaines de Vie », où de jeunes et purs Aryens rencontraient de jeunes et pures Aryennes, afin d'engendrer de ces contacts sans lendemain des enfants élevés par et aux frais de l'État hitlérien. Car les mariages religieux étaient très mal vus des dirigeants nazis, et même les tentatives d'un rituel du mariage de type national-socialiste furent blâmées et refusées par Himmler. Motif : cela n'existait pas dans les antiques traditions germaniques dont, à l'inverse de Hitler, il était entiché[1].

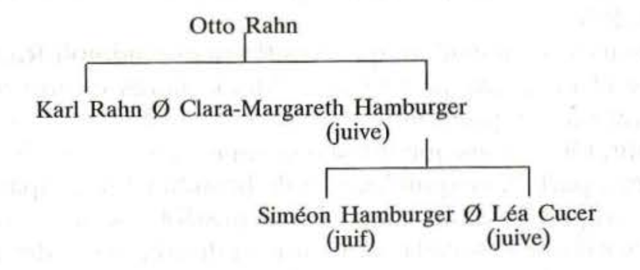
Or Otto Rahn n'est officiellement membre de la S.S. que depuis

1. En son ordre du jour créant les *Lebensborn*, Himmler déclare : « *Hommes de la S.S.*, et vous, mères des enfants dont l'Allemagne a besoin, prouvez que si vous êtes prêts à combattre et à mourir pour l'Allemagne, vous l'êtes aussi à transmettre la vie pour elle. » On observera que seuls les membres de la S.S., tant des formations masculines que des formations féminines, pouvaient faire un stage en ces camps de reproduction, essentiellement réservés aux détenteurs du sang pur germanique. Il y eut de désagréables surprises, on va le voir avec Otto Rahn ! Il était par ailleurs difficile de connaître le père d'un de ces enfants, car l'*échangisme* y était une règle inévitable et quotidienne, les jeunes filles changeant sans cesse de partenaire sans que cela posât de problème sentimental.

le 29 février 1936, et il est déjà lieutenant, avec solde de capitaine, à l'état-major de Himmler le 11 septembre 1938, soit en deux ans et demi. Comment, encore une fois, expliquer cela ? Mais la suite nous réserve d'autres surprises, toujours jaillies des archives de la S.S.

Lorsqu'il opérait en Ariège, sur la piste des cathares et d'un Graal imaginaire, Otto Rahn s'était vu accompagné d'un certain Nat Wolff, autre agent de la « cinquième colonne », supérieur de Rahn à un très haut niveau, et d'un nommé Joseph Widegger, qui était un peu le domestique d'Otto Rahn. Nat Wolff, repéré puis démasqué par les renseignements généraux, fut l'objet d'un arrêté d'expulsion signé le 23 mai 1938 par Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur dans le cabinet Daladier, arrêté qu'on ne put jamais lui signifier car il ne resta que quinze jours à Ussat, et rejoignit l'Espagne où se trouvaient ses bases habituelles, Barcelone et Valence.

On observera d'abord que ce fut à ce même Nat Wolff que Rahn adressa le 28 février 1939 sa demande d'être libéré de la S.S. car Wolff était alors le chef de l'état-major personnel de Himmler. Ledit Wolff avait, le 24 janvier 1938, un an auparavant, mis Rahn en demeure de fournir l'inévitable certificat d'origine raciale, absent en son dossier depuis son entrée à la S.S. Dans l'impossibilité de produire ce certificat, Rahn avait donc dû demander sa radiation de l'*Ordre noir. Car Otto Rahn était juif !* Juif par sa mère, juif par son grand-père paternel, juif par sa grand-mère maternelle ; qu'on en juge :



Otto Rahn avait donc 50 % de sang juif, crime impardonnable eu égard aux usages et règles de l'*Ordre noir* ! Mais comme il avait rendu de tels services au national-socialisme très probablement, si on ne pouvait le faire passer dans la catégorie des *Aryens d'honneur*, on pouvait, non pas lui manifester une quelconque reconnaissance, mais simplement l'utiliser encore. Ce que l'on fit. D'où le

montage d'une pseudo-mort au cours d'une tempête de neige « derrière Ruffheim », sur une montagne qui n'a pas deux mille mètres d'altitude. Car à l'état civil de Michelstadt, on ne trouve pas trace de ce décès ; pour l'administration de la ville Otto Rahn est toujours vivant ! D'autre part, qu'est devenu le cadavre (découvert on ne sait par qui d'ailleurs, Wehrmacht ou Waffen S.S. ?), car on ne dut pas l'abandonner au sommet du Wilder Kaiser ? Dans les différents centres de recherches, dans les archives de la Gestapo, de la Wehrmacht et de la Bundeswehr, dans celles des camps de déportation, où on exécutait et incinérait les S.S. ayant failli à l'honneur de l'*Ordre noir*, aucune trace d'Otto Rahn. Une mort sans cadavre.

L'explication est fort simple.

A partir du printemps 1941, dans les bases françaises du Levant (Liban et Syrie) fidèles au gouvernement de Vichy et à la collaboration avec l'Allemagne, du moins en leurs dirigeants militaires ou civils, apparaît un conseiller de l'ambassadeur Otto Abetz, qui y agit afin de rallier les aérodromes français à l'Allemagne. Ce conseiller nous le retrouvons ensuite ambassadeur d'Allemagne à Rome, où il sera le dernier représentant du Reich hitlérien, jusqu'à l'écroulement de Mussolini. Il se nomme *Rudolph Rahn*. Il raconte volontiers qu'il eut un frère qui naquit en 1904, se nommait Otto, et mourut à trois ans, en 1907.

Et à l'époque où ce Rudolph Rahn est ambassadeur du Reich en Italie, Nat Wolff, celui d'Ussat, ancien chef de l'état-major de Himmler, y détient tous les pouvoirs sur la Wehrmacht et la Waffen S.S.

Alors il est bien évident qu'Otto Rahn et Rudolph Rahn ne sont qu'un seul et même personnage. Même après quinze années, la comparaison des photographies et des écritures est suffisamment probante. Observons que les photographies de Rudolph Rahn sont très rares, parfois maquillées afin de brouiller les comparaisons, et que Rudolph Rahn faisait tout son possible pour ne figurer sur aucun des clichés officiels où il côtoyait discrètement des personnalités comme Abetz, Laval ou Hitler.

Ne soyons pas surpris. Après la guerre, les Alliés tentèrent d'identifier environ mille cinq cents agents secrets de l'Allemagne nazie. Ils y renoncèrent pour beaucoup, la multiplicité des identités d'emprunt, l'art avec lequel elles furent mises au point, la discrétion plus que prudente de ces agents, rendaient cette tâche à peu près impossible.

Qu'Otto-Rudolph Rahn ait continué de servir l'Allemagne hitlérienne, sachant que sa mère, sa grand-mère et son grand-père maternels appartenaient à cette multitude de réprouvés que l'on envoyait par milliers mourir dans les camps de la mort, demeure évidemment une énigme. Mais si l'on veut bien se souvenir que de nombreux membres des « Jeunesses hitlériennes » *(Hitler Jugend)*, endoctrinés par Balder von Schirach leur chef initial, puis par son successeur Arthur Axmann, n'hésitèrent pas à dénoncer leur propre père lorsqu'il appartenait à une formation politique opposée, on pourra comprendre que le même Rahn ait pu concilier son idéalisme nazi avec ses affections familiales. Peut-être même cette appartenance, connue seulement de son ami et protecteur Wolff, lui permit-elle de leur épargner d'être découverts et envoyés dans les camps. Fernand de Brinon, membre du Comité France-Allemagne avant la Seconde Guerre mondiale, devint délégué général du gouvernement de Vichy auprès des autorités d'Occupation à Paris, avec rang de secrétaire d'État en 1942. Or sa femme était juive. Les autorités allemandes la firent déclarer *aryenne d'honneur*[1] ! Et en cherchant bien en sa généalogie familiale, ou aurait retrouvé pour lui-même, par ses ancêtres, une ascendance juive ! D'ailleurs nous avons vu que Hitler avait du sang juif par son aïeul Aloïs Hiedler, dit Hitler, fils naturel du baron autrichien Frankenberg. C'est d'ailleurs probablement cette bâtardise qui favorisa en sa jeunesse son ralliement à l'antisémitisme.

Et la preuve que Rudolph Rahn était bien Otto Rahn réside *dans le fait qu'il mentait* ! Car il mentait lorsqu'il déclarait ce frère mort à trois ans, en 1907, puisque ce même frère ne fut déclaré mort, par la S.S. qu'en 1939, et sous son véritable nom : Otto Rahn...

1. Fernand de Brinon fut condamné à mort et fusillé en 1947, à la Libération.

26.
L'ÉNIGME DE HITLER : SYPHILIS OU POSSESSION ?

Lorsque le 30 janvier 1933 le maréchal Hindenburg nomma Hitler chancelier du Reich, le général Ludendorff lui écrivit :

« Je vous prédis de la façon la plus solennelle que cet homme néfaste conduira le pays à la ruine et la nation à la plus inimaginable des catastrophes. Les générations futures vous maudiront jusqu'à la tombe pour avoir permis une chose pareille... »

Le titre de ce chapitre pose donc les éléments d'un problème que tous les historiens ont abordé sans exception : le caractère paranormal, voire supranormal du Führer relevait-il de son évolution syphilitique ou d'un phénomène de « possession » suscité par une participation à des rites noirs ? A notre avis la discussion était inutile, car tous ces historiens avaient raison. En effet, Hitler a fini dans un état relevant du tabès, phase tertiaire de la syphilis et les témoignages de ses familiers confirment la seconde hypothèse.

C'est le très fidèle Goebbels qui déclara : « Qui peut se vanter de le voir tel qu'il est réellement ? Dans le monde de la *fatalité absolue* où il se meut, plus rien n'a de sens, ni le bien ni le mal, ni le temps ni l'espace. [...] Ce qu'il est en dernier ressort, je l'ignore. Est-il réellement un homme ? Je ne pourrais en juger, car il y a des moments où il me donne le frisson. » (Cf. F. Ribadeau-Dumas, *Hitler et la sorcellerie,* p. 272.)

Le maréchal Rommel, qui n'était nullement au courant de l'attentat qui se préparait dans la haute armée contre Hitler, et pas davantage de sa date, était par contre bel et bien au courant de la conjuration militaire contre le Führer, car son chef d'état-major, Hans Speidel, lui en faisait suivre le développement. Mais se refusant toujours à faire verser le sang inutilement (il l'a prouvé

dans les combats), il déclara à plusieurs reprises et le confirma à l'amiral Ruge en parlant de Hitler : « Cet homme-là, c'est le Diable en personne. Pourquoi en faire un héros et un martyr ? Mieux eût valu le faire arrêter *par l'Armée* pour le traduire en jugement. Sa légende ne sera pas détruite tant que le peuple allemand ne connaîtra pas la vérité. » (Cité par J. Mordal : *Rommel.*)

Le Diable en personne... Nous verrons plusieurs fois cette épithète, appliquée spontanément *et sans réfléchir à sa profondeur*, par ceux qui approchèrent Hitler dans les trois dernières années de la Seconde Guerre mondiale. Bien que ce que l'on considère comme des « paroles en l'air », parce que jaillies du subconscient, s'avère par la suite avoir été en réalité de véritables *cris de vérité* et parfois même des paroles prophétiques.

Mais il faut rappeler que, de Hindenburg aux officiers généraux de l'ancienne Reichswehr, on n'accepta jamais de gaieté de cœur celui que Hindenburg appelait « le caporal bohémien », et ce fut sous la pression *populaire* qu'il en fit un chancelier d'Allemagne. Ce fut sous la pression, souvent criminelle, des S.A. en chemises brunes que le peuple allemand fut mis en condition enthousiaste, puis ce fut sous celle impitoyable de la S.S. en uniformes *noirs* qu'il admit les crimes qu'il dut *payer par la suite*. Le responsable : *Adolf Hitler !*

Au tribunal de Nuremberg, le général Jodl, qui avec son supérieur le feld-maréchal Keitel sera condamné à mort et pendu pour crimes de guerre (exécution de prisonniers), déclara en bon hitlérien : « Hitler était un grand homme, mais c'était un homme démoniaque... »

Le général Guderian, l'homme des *Panzerdivisionen*, qui fonça à travers la forêt des Ardennes sur l'affirmation de Hitler qu'il pourrait le faire, contrairement à l'opinion du grand état-major, déclare en ses *Mémoires* pour la période de juillet 1943 :

« Ce qui avait été chez lui dureté devint cruauté, tandis que sa tendance au bluff devenait simplement malhonnêteté. Il mentait souvent sans la moindre hésitation et supposait que les autres lui mentaient.

« Il ne croyait plus personne. Il était autrefois déjà difficile d'avoir affaire à lui, mais maintenant cela devenait une torture qui ne faisait qu'empirer de mois en mois. Il perdait fréquemment tout contrôle de lui-même et son langage devenait de plus en plus violent... » (Cf. Heinz Guderian : *Souvenirs d'un soldat.*)

A Nuremberg, Balder von Schirach déclara qu'au 24 février 1944 Hitler réunit une dernière fois les chefs hitlériens.

« Nous étions environ une trentaine de dirigeants à attendre Hitler dans la salle des mosaïques de la chancellerie du Reich. [...] Une des portes monumentales s'ouvrit, et Hitler parut, flanqué de Bormann et de Goebbels. Ce que je vis c'était un homme brisé. Péniblement, les épaules affaissées, il se traîna vers nous. Une de ses jambes, qui semblait paralysée, balayait le dallage de marbre. Le visage du Führer avait pris une teinte cendreuse. Il serra la main de chacun de nous sans pouvoir retenir le tremblement qui l'agitait. Pendant toute la cérémonie qui suivit, il plaqua une main sur l'autre pour tenter de dissimuler ce tremblement. Nous n'avions plus devant nous un chef rayonnant de magnétisme, mais un spectre qui nous demandait de nous battre jusqu'au dernier, pour prolonger de quelques jours son existence lamentable. »

Après l'attentat des officiers de la Reichswehr du 20 juillet 1944 où Hitler échappa de peu à la mort, après avoir fait pendre nus, à des crocs de boucherie et par un fil d'acier, des centaines de militaires de tous grades (7 000 arrestations, les familles des condamnés à mort suivirent leur sort, abattues sans rémission), l'état du Führer s'aggrava, et Otto Skorzeny, le S.S. qui libéra Mussolini, a peine à le reconnaître. Il traîne la jambe et marche difficilement avec une canne. Le bras gauche tremble sans arrêt, les deux mains de même, et la tête oscille sans cesse. En septembre il sera obligé de s'aliter, et il ne peut plus guère parler.

On a voulu mettre ces caractéristiques sous l'effet des piqûres de son médecin, le docteur Théo Morell, arguments présentés par les docteurs von Hasselbach, Giesing et Brandt, qui accusent Morell de vouloir empoisonner le Führer. Mais tout cela évoque le tabès. Et selon le docteur Felix Kerstein en ses *Mémoires*, il s'agissait bel et bien d'une syphilis remontant à la guerre de 1914-1918, et fort mal soignée, suite d'un retour au front trop rapide. Et en 1937 elle était réapparue, insidieusement ; le tréponème s'était discrètement multiplié, cheminant sans bruit vers les centres nerveux comme toujours.

Et le mal s'était mystérieusement amplifié, rançon des crimes, massacres, génocides multiples un peu partout en Europe. Nos actes nous suivent...

Sur la réalité de cette maladie pour Adolf Hitler, il suffit de relire *Mein Kampf*, ou dans cinq longues pages, associant la *prostitution* à la *syphilis*, il s'étend sur les ravages que peut amener la conjugaison de ces deux fléaux. Sans doute craint-il pour la *race germanique*, mais on perçoit facilement, derrière cette hantise, un douloureux souvenir personnel.

Ce ne fut en effet qu'avec l'apparition de la pénicilline que l'on put mondialement commencer à lutter efficacement contre le fléau, et les brassages amenés par les guerres ont toujours facilité son extension, en Allemagne comme ailleurs. D'autant qu'en certaines villes les autorités religieuses locales s'opposaient à tout contrôle sanitaire, afin de maintenir, par la crainte d'une contamination vénérienne, la chasteté de la jeunesse. Sur ce point nous ne craignons malheureusement aucun démenti ! Nous pourrions citer telle grande ville d'Alsace où l'évêché fut responsable de ce crime pendant de longues années.

Mais cela pour Hitler c'est la maladie physique. Il est évident que si on tient compte de ses propres confidences, des réflexions de ceux qui le suivirent de près en toute sa maudite existence, il y a autre chose, et nous avons donné au début de ce chapitre quelques réflexions de ceux-ci qui en disent long. Il est certain que le tabès s'attaque également au mental du malade, et le contraire serait étonnant. Mais si on tient compte des approches supranormales que subit Hitler, volontairement et consciemment, ou sans qu'il le sache, du fait des procédés d'action occulte utilisés par les gens de la *Thulé* ou des auxiliaires de Dietrich Eckart (voir page 125), Hitler était devenu un possédé de forces mal connues de la science moderne, ou trop bien connues des religions classiques : judaïsme, christianisme, islam, bouddhisme, hindouisme. Retenons qu'elles sont *intelligentes* et *perverses*.

A Hermann Rauschning il confia :

« Vous ne connaissez rien de moi, mes camarades du Parti n'ont aucune idée des songes qui me hantent et de l'édifice grandiose dont les fondations au moins seront établies lorsque je mourrai...

« Il y a un tournant décisif du monde, *et nous voici à la charnière des temps*... Il y aura un bouleversement de la planète, que vous autres, *les non-initiés,* ne pouvez comprendre. Ce qui se passe, c'est plus que l'avènement d'une nouvelle religion... » (Cf. H. Rauschning, *Le Temps du délire*.)

Un petit détail souligne le caractère irrationnel de Hitler. Lorsque Ribbentrop revint de Moscou le 25 août 1939, le pacte de non-agression en poche, Hitler connaissait la nouvelle depuis 4 h 45 du matin. Aussi, à 6 h 45, les troupes de la Wehrmacht pénétraient en Pologne, la France rappelait ses réservistes et Belgique et Pologne faisaient de même. Mais un fait montre la vulgarité de l'artiste peintre raté. Lorsque Hitler avait appris que Molotov acceptait la venue de Ribbentrop, il avait alors *sauté de joie* et s'était

mis à crier : « Nous avons gagné ! Nous avons gagné ! Désormais j'ai le monde en poche... *Nous pouvons nous permettre de cracher à la figure de n'importe qui !...* » (Cf. *Le Figaro* du 12/13 août 1989, article de Jean-André Faucher.)

Est-ce là le comportement d'un homme d'État ? Un vieux proverbe dit que « la caque sent toujours le hareng ».

Sur cette possession psychique devenue peu à peu possession spirituelle, il dira un jour : « Nous devons être cruels, nous devons l'être avec une conscience tranquille. La conscience est une invention judaïque ! C'est comme la circoncision : une mutilation de l'homme ! Et si l'on n'a pas la volonté d'être cruel, on n'arrive à rien... »

En octobre 1944, on doit l'aider à s'asseoir, la partie gauche de son corps est agitée d'un tremblement ininterrompu. Il a des cauchemars et des hallucinations. Hermann Rauschning rapporte :

« Au petit jour il tombait comme terrassé sur son lit et s'éveillait bientôt dans une crise de larmes. Il avait eu à plusieurs reprises des vomissements. Enveloppé dans des couvertures, il restait ensuite des heures dans un fauteuil, secoué de frissons fébriles. [...] A certains moments il voulait beaucoup de monde autour de lui et faisait allumer les lustres, puis l'instant d'après il ne voulait plus voir personne. Il s'éveille souvent la nuit, il faut alors allumer la lumière. Dans les derniers temps il fait venir des jeunes gens qu'il oblige à partager avec lui ses heures d'épouvante. A certains moments ces états morbides prennent un caractère d'obsession. Une personne de son entourage m'a dit qu'il s'éveille la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle alors au secours, assis sur le rebord de son lit, il est comme paralysé. Il est saisi d'une panique qui le fait trembler au point de secouer le lit. Il profère des vociférations confuses et incompréhensibles, haletant comme s'il était sur le point d'étouffer. La même personne m'a rapporté des détails que je me refusais de croire si ma source n'était aussi sûre. » (Cf. H. Rauschning : *Le Temps du délire*.)

Que l'on relise ce que nous rapportons des derniers mois de la marquise de Montespan en notre ouvrage *La Chapelle des damnés. L'affaire des poisons*. Les réactions de terreur de la marquise étaient identiques à celles du Führer ; celle qui s'était fait dire à trois reprises une messe noire sur son corps nu (avec sacrifice d'un bébé) par l'abbé Guibourg ne pouvait s'éveiller dans l'obscurité, et exigeait que ses *veilleuses* ne s'endorment jamais. Terreur rétrospective de ce pacte conclu imprudemment avec des Intelligences démoniaques[1].

Un jour, le Führer se dévoila complètement, à la stupeur de ceux qui pénétrèrent en sa chambre :

« Hitler était debout, chancelant et regardant autour de lui d'un air égaré.

« — C'est lui ! C'est lui ! Il est venu ici, gémissait-il, les lèvres blêmes. La sueur ruisselait à grosses gouttes sur son visage. Subitement il prononça des chiffres sans aucun sens, puis des mots, des bribes de phrases. C'était effroyable. Il employait des termes bizarrement assemblés, tout à fait étranges. Puis de nouveau il était redevenu silencieux, puis continuait à remuer les lèvres. On l'avait d'abord frictionné, on lui avait fait prendre une boisson. Puis subitement il avait rugi :

« — La ! Là ! Dans le coin, qui est là ?

« L'horrible vision le tourmentait à nouveau.

« Il frappait du pied le parquet et hurlait. On l'avait rassuré en lui disant qu'il ne se passait rien d'extraordinaire, et alors il s'était calmé peu à peu. Ensuite il avait dormi de longues heures et était redevenu à peu près normal et supportable. » *(Op. cit.)*

Qu'étaient donc ces *chiffres*, ou plutôt ces *nombres* qu'il associait à des *mots* et à des *bribes de phrases* ? N'étaient-ce pas ceux que nous étudions dans les chapitres traitant de la *croix gammée* et du nombre *666* ?

Déjà en 1924, lorsqu'il sortit de la prison de Landsberg après y avoir passé treize mois, le docteur Ernst Hangstaengl invita Hitler à un dîner intime. Il lui parut fatigué et tendu. Mais au cours de la conversation Hitler tressaillit soudain et, laissant sa phrase en suspens, jeta un regard furtif par-dessus son épaule.

« Excusez-moi, reprit-il avec accablement, c'est un héritage de la prison. On a constamment l'impression que quelqu'un vous épie. » Et il se lança dans une description détaillée de l'effet psychologique du judas pratiqué dans la porte de chaque cellule.

Or en cette prison de Landsberg, pour Hitler on avait extrait de cette « cellule » luxueuse le comte Erco-Valley qui avait abattu Kurt Eisner (*supra* page 85). Et cette cellule comprenait (nous

1. A l'instar de cette marquise de l'époque qui se refusait à croire que Dieu damnât « des personnes de qualité », il y a des historiens bien pensants qui se refusent à admettre que la Montespan se soit soumise à cette liturgie satanique ! C'est nier les documents d'archives et des témoignages d'époque. Mais cela fait bien dans les salons...

sommes dans une forteresse, ce n'est pas une prison ordinaire) deux pièces: salle de séjour et chambre à dormir; il s'agit d'un local d'arrêts de rigueur pour officier. Aussi, en cette enceinte fortifiée, Hitler a mené treize mois une vie très agréable, il l'a lui-même reconnu dans *Mein Kampf*.

Cette crainte *d'une présence derrière lui*, assez forte pour le faire interrompre son discours (lui si loquace...), elle plonge ses racines dans ce qu'évoquent ses paroles:

« L'*Homme Nouveau* vit au milieu de nous, *il est là*. Cela vous suffit-il? Je vais vous dire *un secret... J'ai vu l'Homme Nouveau*! Il est intrépide et cruel, *et j'ai eu peur devant lui...* »

Or Hitler avait mérité par son courage devant l'ennemi la Croix de fer de 1re classe, récompense rarissime pour un homme de troupe. La seule explication de cette crainte d'une *présence derrière lui* réside dans le souvenir d'une évocation d'ordre magique, opérée, soit par Dietrich Eckart (*supra* page 118), soit au sein d'une séance de la *Thulé*, dont il fit partie comme membre du premier degré *(Gast)* c'est-à-dire « frère visiteur », les membres réguliers *(Mitglied)* constituant le second degré. (Cf. R. von Sebottendorff: *Bevor Hitler kam,* 1933, cité par René Alleau: *Hitler et les sociétés secrètes*.)

Rauschning a déclaré que l'on ne peut « comprendre les plans politiques de Hitler que si l'on connaît ses arrière-pensées et sa conviction *que l'homme est en relation avec l'Univers par la magie* ».

Oui, mais à une condition, pas par n'importe quels procédés! Et selon certains témoignages, Alexandra David-Neel connut les affres d'une épouvante semblable à l'article de la mort. Était-ce suite à des rites de cette magie tibétaine qu'elle avait si longtemps étudiée, approchée et pratiquée[1]? Un ermite du Ga (Tibet oriental) lui dit un jour: « Il faut se garder d'ouvrir des canaux à la légère. Peu de gens se doutent de ce que contient le grand fond de l'Univers, qu'ils mettent en perce inconsidérément... » (Cf. A. Neel: *Mystiques et magiciens du Tibet,* citant les paroles du lama Kouchog Wantchéen.)

René Guénon de son côté nous a parlé des « fissures de la Grande Muraille », par où s'engouffrent depuis plusieurs siècles des courants de *pensées vivantes*, qui se personnalisent en notre monde en prenant possession de certains individus. C'est ainsi que ceux-ci

1. Notamment l'hallucinant rituel du *tcheud (op. cit.)* qu'elle revécut à ses derniers instants, en prenant contact avec le *Bardo*.

deviennent à leur insu les « véhicules » d'Intelligences *ennemis de l'Homme*. Pourquoi? Celui-ci a pris leur place au sein d'une nature terrestre qui constituait leur royaume. Hitler, *vainqueur du monde entier,* envisageait de ramener les peuples conquis au rang d'esclaves, et après leur disparition, de créer une nouvelle race de *sous-hommes*, d'où les recherches de certains médecins nazis, fécondant des déportées avec du sperme de singe ou de chien. Les Américains firent disparaître tout ce qui avait trait à cette monstruosité. Mais quel rêve démoniaque et significatif...

27.

COMMENT HITLER DÉCAPITA L'ARMÉE ROUGE

Un seul mot peut servir à titrer cette mystérieuse affaire d'espionnage réalisée à un très haut niveau: *Toukhatchevski...*

Mikhaïl Nikolaïevitch Toukhatchevski naquit près de Smolensk en 1893 et mourut à Moscou le 11 juin 1937. Futur maréchal de l'armée soviétique en 1935, il suivit d'abord les cours de l'École militaire Alexandrovski. Jeune officier de l'armée impériale du tsar Nicolas II, il fut fait prisonnier par les Allemands en février 1915, et eut ainsi comme compagnon de captivité en Allemagne le futur général de Gaulle alors simple capitaine. Évadé en 1917, peut-être avec la complicité des Allemands, il se rallia à la révolution naissante et s'efforça d'entraîner avec lui d'anciens camarades officiers de l'armée tsariste.

Trotski alors commissaire du peuple aux Affaires étrangères et président du Soviet de Petrograd, le distingua et lui donna successivement le commandement des Ire, VIIIe et Ve armées. A ce titre, Toukhatchevski combattit dans l'Oural contre les Tchèques, puis contre les armées *blanches* de Koltchak et de Denikine. Enfin il commanda en chef dans la guerre russo-polonaise de 1920, et c'est là qu'il lança son fameux ordre du jour du 2 juillet 1920, où pour mieux encourager les soldats soviétiques en leur combat révolutionnaire il déclara: « Camarades, la route de l'incendie mondial passe nécessairement sur le cadavre de la Pologne... »

Commandant de l'Académie militaire soviétique, chef d'état-major adjoint à la Défense en 1931, maréchal en 1935, on peut le considérer comme le principal organisateur de l'armée Rouge. Communiste convaincu, espérant que de la prochaine guerre mondiale sortirait la révolution universelle, il n'hésita pas pour cette

réorganisation à demander l'assistance de spécialistes de la Reichswehr, et c'est ainsi qu'il signa en 1926, avec von Seeckt, alors commandant en chef de cette dernière, des protocoles qui permettaient aux techniciens de la même Reichswehr de s'entraîner en U.R.S.S. dans le domaine de l'aviation et de l'armée blindée, interdites en Allemagne par le traité de Versailles. Mis en cause en janvier 1937 dans le procès intenté à Karl Radek pour trotskisme, il devait être démis de son poste de chef d'état-major adjoint à la Défense le 11 mai 1937. Et là commençait la grande « affaire Toukhatchevski ».

Il y eut deux hypothèses pour la justifier. On a parlé de *bonapartisme*, exprimant là l'ambition de Toukhatchevski de se substituer par un coup d'État militaire à Staline, voire de rétablir le tsarisme. Ce complément est imaginaire[1], mais le début peut fort bien être admis.

La seconde hypothèse veut que Hitler ait monté de toutes pièces un complot de ce type, et, par des cheminements étrangers, l'ait communiqué à Staline, sachant d'avance que cette nouvelle « purge » décapiterait l'armée Rouge, contre laquelle il ne doutait pas s'opposer un jour prochain.

Nous dirons simplement que ces deux solutions sont toutes deux à retenir, elles se complètent sans s'opposer. Voyons maintenant le détail des faits de cette extraordinaire affaire, qui coûta à la Russie soviétique des millions de morts inutiles, par cette épuration sauvage qui fit près de trente-cinq mille victimes parmi les officiers, décapitant ainsi l'armée Rouge de ses éléments valables, remplacés par de nouveaux promus, dont l'orthodoxie stalinienne remplaçait la capacité militaire. La *guerre* est un *métier*, et un métier qui s'apprend en des *écoles*, jamais en des clubs. C'est comme aux échecs, il faut savoir manipuler ses pièces!

Moscou, 10 juin 1937. Un écho banal de la presse de Moscou révèle que le général Efrimov est nommé commandant de la circonscription militaire de la Volga. Les militaires qui savent que cette région est sous l'autorité du maréchal Toukhatchevski ne sont surpris que d'une chose: la nouvelle affectation de celui-ci. Eh bien, on n'en parle pas. Il a pourtant été nommé seulement deux mois auparavant à ce poste, déjà significatif d'une défaveur, car il était encore auparavant vice-commissaire du peuple à la Défense, adjoint de Vorochilov.

1. Le prétendant était alors le grand-duc Cyrille (1876-1938), petit-fils du tsar Alexandre II. Aujourd'hui c'est son fils Vladimir, né en 1917.

Mais le lendemain, 11 juin, un communiqué officiel va leur révéler que le Haut Tribunal militaire est saisi d'une vaste affaire de trahison :

« Après instruction, on vient de renvoyer devant le Haut Tribunal militaire, les nommés Toukhatchevski, Yakir, Ouborevitch, Kork, Eidemann, Feldmann, Primakov, Poutna, arrêtés par les organes du Commissariat du peuple à l'Intérieur (N.K.V.D.) en différentes périodes.

« Les éléments recueillis au cours de l'instruction ont permis d'établir la participation des accusés, ainsi que de Gemarnik (qui se suicida récemment), à une entreprise contre l'État soviétique, en liaison avec les milieux militaires dirigeants d'un des États étrangers qui mènent une politique non amicale envers l'U.R.S.S.

« Se trouvant au service de l'espionnage militaire de cet État, les accusés remettaient systématiquement des renseignements secrets sur l'état de l'armée Rouge et accomplissaient un travail de sabotage en vue de l'affaiblissement de la puissance militaire soviétique. Ils tentaient ainsi de préparer, en cas d'agression contre l'U.R.S.S., la défaite de l'armée Rouge, dans l'objectif final de contribuer à un rétablissement en U.R.S.S. d'un pouvoir de grands propriétaires terriens et de capitalistes.

« Tous les inculpés se sont reconnus entièrement coupables des accusations portées contre eux. L'audition de cette affaire aura lieu aujourd'hui 11 juin 1937 à huis clos. »

Le Tribunal était présidé par Ulrich, magistrat qui avait dirigé les procès du mois d'août 1936 contre Zinoviev, Kamenev et quinze autres accusés, et ceux de janvier 1937 contre Piatakov, Radek, Sokolnikov et quatorze autres. Il avait pour procureur Wychinski, procureur général de l'U.R.S.S., impitoyable accusateur, auteur de la fameuse injure « vipères lubriques » et bien entendu stalinien convaincu.

A ces deux spécialistes des procès politiques on avait adjoint comme assesseurs les plus importants chefs militaires de l'U.R.S.S. non suspects : les maréchaux Egorov, Blucher, Boudienny, les généraux Alksnis, Chapochnikov, Belov, Dybenko, Kachirine, et Goriatchev. Bien entendu cela ne traîna pas, car le lendemain, 12 juin 1937, un simple écho en la quatrième page de la presse soviétique annonçait la condamnation à mort et l'exécution de Toukhatchevski et de ses sept coaccusés.

Il faut déjà dire que ce jugement eut la faveur de l'état-major allemand. Le général Beck, chef d'état-major de la Wehrmacht

déclara en 1938 « pouvoir négliger l'armée Rouge en tant que force armée, car les répressions sanglantes avaient ruiné ses forces morales et l'avaient transformée en machine inerte. » Et après la guerre, l'historien allemand Kurt von Tippelkirsch souligna que « les Allemands estimaient alors surpasser de beaucoup les Russes quant à la qualité du commandement, car les cadres militaires russes valables avaient été victimes des grandes purges politiques de 1937 ».

Nous avons présenté au début de ce chapitre la double hypothèse — non contradictoire — justifiant historiquement ce procès. Or au cours du XXIIe congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S. on vit Nikita Khrouchtchev soutenir la version selon laquelle un document fabriqué de toutes pièces par les spécialistes de la Gestapo se serait trouvé à la base de l'accusation lancée contre le maréchal Toukhatchevski et ses coïnculpés.

Toutefois, comme l'observe Jean Martin-Chauffier en son étude (cf. in *Les Grandes Énigmes de la Seconde Guerre mondiale*, par divers auteurs, Éd. de Saint-Clair 1965), on peut envisager deux motivations différentes :

1. Est-ce la Gestapo qui a joué le N.K.V.D. soviétique, et réussi ce coup de maître en l'amenant à décapiter l'armée Rouge de ses chefs les plus valables ?

2. Ou est-ce plutôt le N.K.V.D. qui a manipulé la Gestapo en lui suggérant, *par éléments interposés,* de monter ce complot et ainsi de permettre à Staline d'éliminer *des* adversaires de sa politique et peut-être *un* rival possible ?

Ce qui est certain c'est que plusieurs membres du tribunal qui jugea et condamna les accusés furent à leur tour éliminés par Staline ; les uns furent fusillés sous des prétextes immuables, les autres disparurent mystérieusement et on n'en entendit plus jamais parler. Tels furent les maréchaux Blucher et Egorov, les généraux Alksnis, Belov, Dybenko, Kachirine et Goriatchev. Échappèrent à cette suppression : le maréchal Boudienny et le général Chapochnikov, soit deux sur neuf.

A en croire Walter Krivitski, alors agent secret soviétique et qui, passé dans le camp adverse, publia en 1940 ses souvenirs dans *Agent de Staline*, il n'y aurait d'ailleurs pas eu de procès, mais les maréchaux et généraux composant ce tribunal apposèrent simplement leur signature au bas d'une sentence préparée d'avance. Et ce serait leur refus de signer ou leur simple réticence, qui aurait motivé leur élimination finale.

Quoi qu'il en soit, Nikita Khrouchtchev n'hésitera pas à affirmer en 1956, au XXe congrès du parti communiste, que des conséquences très graves résultèrent de cette élimination par Staline de très nombreux chefs militaires (près de 35 000...), et de fonctionnaires politique entre 1937 et 1941.

D'autre part, cette politique de répression se doubla dans l'armée de consignes de mouchardage, les soldats étant invités à scruter le comportement et les paroles de leurs chefs, consigne valable pour les officiers et les sous-officiers. Or une armée où une telle règle de suspicion s'établit n'a plus cette discipline et ce respect qui cimentent son action. Et Khrouchtchev d'ajouter que cela « eut une influence négative sur l'état de la discipline militaire, dans la première période de la guerre ». On s'en doute.

Or il apparaît que Hitler et la Gestapo, furent derrière cette opération déstabilisatrice de l'armée Rouge.

A cette époque, il y a un certain général Skobline, émigré russe, qui est l'adjoint du général Miller, chef de l'*Organisation mondiale des militaires russes en exil*. Son rêve, supplanter son supérieur. Pour cela il a accepté de « travailler » pour le S.D. allemand. D'autre part, il est l'époux passionné de Nadejda Vassilieva Plevitskaïa, ex-danseuse étoile de l'Opéra de Petrograd, et cette charmante personne est, de son côté, un agent secret du N.K.V.D. soviétique. Bien entendu, Russes et Allemands savent tout cela.

Au cours de l'hiver 1936, deux représentants du N.K.V.D. vinrent trouver Skobline pour lui proposer de le débarrasser de Miller, si, en échange, il leur fournissait la preuve de la confusion de Toukhatchevski avec les éléments trotskistes. L'affaire fut conclue puisque le général Miller disparaîtra sans laisser de trace, le 22 septembre 1937. Et Skobline, ayant en main des pièces établissant le projet de Toukhatchevski pour prendre le pouvoir en Russie en éliminant Staline, va alors à Berlin où il rencontrera Heydrich, adjoint de Himmler à la tête de la S.S. générale, et il le mettra au courant de tout ce qu'il sait.

C'est par Walter Schellenberg, qui fut chef du service de contre-espionnage allemand, que nous connaissons la suite.

Heydrich mit Hitler au courant de l'offre du général Skobline. En fait il y avait deux options possibles :

a) l'Allemagne nazie soutenait le complot de Toukhatchevski et ainsi mettait fin à la puissance soviétique sur le plan mondial ;

b) l'Allemagne démasquait Toukhatchevski et contribuait ainsi à renforcer l'autorité de Staline, mais par ce même moyen, elle lui faisait décapiter l'armée Rouge de ses chefs les plus valables.

Hitler, qui savait déjà qu'un jour il mettrait en route ce qu'il nommera le plan *Barberossa* (« Barberousse », du nom de cet empereur d'Allemagne qui dort en attendant le réveil de sa race), Hitler adopta la solution éliminant Toukhatchevski.

Ce ne fut qu'un jeu pour Heydrich de faire confectionner un dossier compromettant pour ce dernier. Lui et certains officiers supérieurs de l'armée Rouge avaient effectué des séjours en Allemagne au cours d'échanges d'ordre militaire. Et les archives de la vieille Reichswehr renfermaient de nombreux documents autographes de ces militaires. L'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, qui soupçonne ces machinations et est au centre de la résistance militaire allemande (voir chapitre 35 page 291), se refuse à fournir le moindre document. Alors Heydrich fera « visiter » les archives de l'Abwehr par des spécialistes de ses propres services, sous la direction de Behrens, *hauptsturmführer* de la *S.S. Allgemeine*.

Et ce ne sera qu'un jeu pour les spécialistes de la Gestapo que de faire fabriquer tout un dossier compromettant, démontrant que depuis dix ans, et contre argent, Toukhatchevski, Yakir, Kork, Poutna et Ouborevitch ont fourni à l'état-major allemand des renseignements de la plus haute importance sur l'armée soviétique.

Au mois d'avril 1937, trois agents du N.K.V.D. nommés Zakovski, Zlinski et Rodosz arrivent à Berlin sous de faux noms et des passeports diplomatiques truqués. En présence du général Skobline, le *hauptsturmführer* Behrens, présenté comme un fonctionnaire prévaricateur, remet le dossier aux trois soviétiques, contre la somme de deux cent mille marks, versée en équivalence de sa contre-valeur en roubles.

Mais ledit Behrens, qui fut exécuté comme criminel de guerre en Yougoslavie en 1946, donna avant de mourir une autre version des faits. Selon lui, Heydrich, qui croyait être l'artisan de ce complot contre Toukhatchevski et ses collègues, fut en réalité manœuvré par le N.K.V.D. soviétique.

Parallèlement et pour ne pas faire les choses à moitié, Skobline mettait le président Edvard Beneš, président de la république de Tchécoslovaquie, au courant du complot par un certain Nemanov, dirigeant à Genève le service de renseignements privés de Beneš. Celui-ci, inquiet de voir des chefs militaires soviétiques travailler avec l'état-major allemand, alerta Staline, confirmant ainsi ce que lui apportait le dossier établi à Berlin ! Le fait fut confirmé par Léon Blum en 1946 à la Commission d'enquête sur les événements survenus en France de 1933 à 1945, fin de l'occupation allemande.

Enfin, Winston Churchill en ses *Mémoires*, confirme le rôle de Beneš, manœuvré par Skobline et la Gestapo.

Nous avons tenté de donner au lecteur quelque lumière sur un procès qui, pour être passé inaperçu du grand public en France, n'en révéla pas moins, avec la complexité des actions subversives du monde des agents secrets, comment la Russie soviétique et des millions de ses habitants subirent avec une telle intensité les ravages de l'invasion hitlérienne. Résumer un tel chaos n'était pas facile, qu'on nous pardonne donc certaines zones un peu obscures.

28.

LES PRISONNIERS DE GUERRE

Le problème est multiple. Car le comportement initial des Allemands avec les prisonniers de guerre français et belges fut différent de celui qui fut le leur par la suite. Selon qu'ils furent remis à des communes ou des familles allemandes, ou qu'ils croupirent dans les camps *(kriegsgefangenenlager)*, soit qu'ils furent mis au travail dans les usines d'armement (en violation de la Convention de Genève), ou que, rebelles ou évadés repris, ils soient allés le payer dans un camp de représailles, leur sort était totalement différent. A cela s'ajoutait la différence de catégorie, les sous-officiers et hommes de troupe allaient en des *stalags* et les officiers en des *oflags*.

Parce que les seconds n'étaient pas soumis au travail obligatoire, cela ne signifiait pas pour eux un séjour plus agréable dans les camps qui leur étaient attribués. Pour les premiers, cela variait beaucoup. Les aspirants étaient considérés comme sous-officiers et en beaucoup d'endroits durent travailler. En d'autres lieux les Allemands dispensaient du travail *manuel*, en leur attribuant simplement une responsabilité d'encadrement, tous les sous-officiers à partir du grade de sergent-chef (pour eux *unterfeldwebel*: sous-adjudant).

En France, il y eut d'abord un tri. Espérant que les autonomistes établiraient une république de Bretagne vassale du Grand Reich, les prisonniers de tous grades originaires des départements bretons furent mis à part et facilement renvoyés en leurs foyers. Ces faveurs ne durèrent pas devant l'attitude des Bretons.

La masse énorme de prisonniers paralysait toute remise en route des activités agricoles, industrielles, administratives, etc. Aussi libéra-t-on des milliers de paysans, de fonctionnaires de toutes catégories, de spécialistes des industries privées. Ils demeuraient en

« congé de captivité », devaient se faire inscrire à la *kommandantur* de leur lieu de résidence, et y pointer deux fois par semaine, au nombre d'environ cent cinquante mille au total.

Toutefois ils en récupérèrent peu à peu, pris par les nécessités de la guerre à l'Est, principalement parmi le personnel de la S.N.C.F. ainsi libéré à demi. Aussi les prisonniers mis ainsi en congé de captivité et soumis à surveillance, prirent-ils l'habitude de se grouper avant d'aller pointer. Un des leurs était tiré au sort et allait au pointage. S'il ressortait, les autres y allaient alors. S'il ne ressortait pas, ceux-ci disparaissaient « dans la nature », grande ville ou campagnes.

Ceux qui n'eurent pas la chance d'être reconnus comme indispensables à la remise en route, quittèrent les camps d'internement de France et prirent *à pied* la route de l'Allemagne. On imagine facilement la misère d'hommes sous-alimentés depuis des semaines, et ayant à accomplir une marche de cinq ou six cents kilomètres par tous les temps, dormant à l'étape du soir n'importe où, sous la menace permanente du coup du fusil dans l'oreille pour celui qui ne pourrait pas suivre.

En France, au camp de Bains-les-Bains dans les Vosges et pendant les premières semaines de captivité, la nourriture se composait d'un « quart » (la tasse militaire de métal) d'une eau verdâtre baptisée thé, distribuée vers 7 heures du matin. A 11 heures le même « quart » recevait la moitié de sa contenance d'une bouillie d'orge, sans graisse et sans sel. A 17 heures, le prisonnier recevait trois petits « biscuits de soldat » (environ 20 grammes en tout). Boisson : des seaux d'eau réquisitionnés chez l'habitant. Campement : une vaste prairie, avec un mirador où une sentinelle armée d'un fusil mitrailleur est à même d'abattre tout fuyard. Les prisonniers dorment la nuit là où ils ont piétiné le jour. Il pleuvra bientôt *pendant une semaine*, et alors ils seront enfin transférés dans les casernes d'Épinal, sans aucun couchage, dormant à même le sol, car toutes les casernes ont été vidées de leur contenu par les Allemands. Nourriture : la même. Mais auparavant ils auront vécu une semaine, jour et nuit, sous une pluie fine. Ils apprécieront Épinal ! Il faut dire que, là encore, la France fut quant à ses prisonniers beaucoup moins mal partagée que les autres nations.

Car avec la guerre qui dure et qui ne laisse pas entrevoir de victoire finale, avec les revers ulcérant l'orgueil hitlérien, avec la haine générale qu'ils voient monter autour d'eux, les nazis vont encore durcir leur cruauté.

C'est ainsi que les parachutistes de la France libre groupés en Angleterre au sein du S.A.S. (Special Air Service), et dont les commandos auront l'honneur de sauter les premiers sur la terre de France le 6 juin 1944, verront toujours leurs blessés faits prisonniers achevés sauvagement par les S.S. sur l'ordre de Himmler et de l'O.K.W. : « Les S.A.S. sont trop dangereux pour qu'on les laisse survivre. » Aussi le drapeau des glorieux « Bérets rouges » sera fait *Compagnon de la Libération* et sa cravate s'ornera de la Légion d'honneur en 1944.

Au début de septembre 1944, un groupe de quarante-sept officiers anglais, américains et hollandais, des aviateurs tombés en parachute après que leur appareil eut été abattu, furent envoyés au *camp de déportation* de Mauthausen. Motif : ils avaient tenté de s'évader d'un camp de prisonniers. Ils furent, dès leur arrivée à Mauthausen, envoyés à la carrière de pierre utilisée par les *S.S. « Tête de Mort »* pour éliminer progressivement les condamnés.

Cette carrière de pierre se composait d'une vaste cuvette, pourvue d'un escalier grossièrement taillé dans la pierre et composé de cent quatre-vingt-six marches extrêmement raides, soit en tout environ quarante-cinq mètres, correspondant à un immeuble de dix-huit étages.

Vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon, pieds nus, ils reçurent l'ordre de descendre dans le fond et d'en remonter portant chacun une grosse pierre. Comme ils hésitaient, une grêle de coups de matraque s'abattit sur eux. Ils durent obéir. A peine remontés, ils durent redescendre encore plus vite et en remonter une pierre encore plus lourde. Cent quatre-vingt-six marches à descendre et cent quatre-vingt-six marches à remonter avec de tels fardeaux, sous les menaces et les coups, plusieurs perdirent connaissance. Dès le premier soir, la moitié de ces prisonniers avait succombé. Les autres moururent le lendemain.

Ce fut par des rescapés du camp de Mauthausen que ces horreurs furent connues. Adolf Eichmann, créateur du camp, a été pendu à Jérusalem le 31 mai 1962 après un jugement régulier.

L'affaire évoquée ci-dessus ne fut pas la seule. Dans le camp de prisonniers de Sagan, situé en Silésie près de Breslau, étaient internés près de dix mille prisonniers de guerre anglais et américains. Au *stalag Luft III*, dans la nuit du 24 au 25 mars 1944, quatre-vingts officiers anglais de grades divers réussirent à s'évader, grâce à un tunnel creusé patiemment sous les baraquements et les barrières de barbelés.

La Gestapo de Breslau alertée mobilisa toutes les forces disponibles pour la recherche des évadés. Les premiers prisonniers repris furent ramenés au camp le 26 mars. Le lendemain, un conseil de guerre se réunit pour juger tous les évadés ainsi récupérés. L'ordre de les fusiller tous était venu de Hitler lui-même. Mais le colonel Walde fit observer que l'Angleterre disposait également de prisonniers allemands, et qu'elle allait sûrement exercer sur eux des représailles. On posa donc, *respectueusement,* le problème au Führer. Celui-ci décida de faire grâce aux dix premiers évadés repris, mais confirma l'ordre d'exécution pour tous les autres.

Ces fusillades furent gardées secrètes, au pis aller « justifiées » par des actes de rébellion armée contre les gardiens S.S. Et il n'y eut jamais de représailles de ce genre en Angleterre, où on observait toujours les conventions internationales protégeant les prisonniers de guerre. Toutefois, l'Autrichien Ernst Kaltenbrunner, chef suprême de l'Office de sécurité du Reich *(R.S.H.A.)*, alcoolique et sadique, créateur de Mauthausen en toutes ses horribles destinations, fut pendu à Nuremberg le 16 octobre 1946.

Les morts de ces camps d'extermination ont eu la chance de voir leurs bourreaux jugés avant que les nations « civilisées » abolissent la peine de mort. Sinon, les survivants auraient prélevé sur leurs revenus de quoi entretenir confortablement, en des prisons modernes et avec tout confort, tous ceux qui furent pendus à Nuremberg! Vous avez dit « civilisées »? Il y a peut-être d'autres qualificatifs !

Lorsqu'en avril 1942 le général Giraud s'était évadé de la forteresse de Königstein, Hitler avait donné ordre à un *kommando* spécial de S.S. de l'enlever à Vichy où il avait rejoint à toutes fins utiles. Secrètement averti du danger par un émissaire du général von Lahoussen, membre du *cercle de Kreisau*, (*infra* page 287), le général Giraud gagna l'Algérie en novembre 1942. Mais la Gestapo sur ordre de Hitler arrêta et déporta en Allemagne sa fille, Mme Granger, *et ses quatre enfants, dont le plus jeune n'avait que trois ans*. Et lorsque Mme Granger mourut un an plus tard en son camp, *la Gestapo s'opposa au rapatriement des enfants*... D'autres membres de cette famille subirent également les représailles hitlériennes.

Il y avait encore d'autres généraux français prisonniers en Allemagne. Sur ordre de l'O.K.W. le même Kaltenbrunner monta alors un plan d'évasion dont auraient bénéficié ces généraux prisonniers. Et au cours de cette évasion, les S.S. chargés de les garder les

auraient fort justement abattus. Des membres de la résistance militaire allemande firent heureusement échouer ce projet, dont fut seulement victime le général Mesmy (son fils était interné lui aussi pour faits de résistance). Toutefois, « douchours gorègdes », les nazis firent inhumer le général Mesmy avec les honneurs militaires.

Mais parmi les prisonniers de guerre qui furent les plus maltraités il faut citer les Russes. Il y en eut des centaines qui furent écrasés vivants par les chars allemands, des milliers qui moururent de faim et de soif, des milliers qui furent abattus à la mitrailleuse et qu'on laissa, quant aux blessés, agoniser dans la neige. Et le 20 juillet 1942 le général Keitel, attaché au quartier général du Führer (O.K.W.), signa l'ordre de marquer au fer rouge les prisonniers de guerre soviétiques. Ainsi un évadé serait nécessairement identifié instantanément, et ne pourrait jamais se faire passer pour un civil, paysan ou citadin. D'où la possibilité de l'abattre sans jugement.

En 1941, au camp de Flossenburg, deux mille prisonniers de guerre soviétiques périrent de faim et de mauvais traitements. Les survivants furent alors envoyés au camp d'Auschwitz pour y être finalement gazés et incinérés. En 1943 les Allemands déclenchèrent une intense propagande sur le charnier découvert à Katyn, dans la forêt. On y avait recensé les cadavres de dix mille officiers polonais, tous exécutés d'une balle dans la nuque, et les Allemands attribuaient ce massacre aux Soviétiques. Staline protesta et en accusa les hitlériens. En fait, les responsables de ce charnier étaient bel et bien les Soviétiques, ils viennent de le reconnaître.

Parmi les excès sanguinaires des nazis, il faut rappeler les tortures et la mort finale infligées aux *militaires* envoyés en mission dans les territoires occupés par les Allemands. A cela s'ajouta l'exécution, *sur ordre de Hitler,* des soldats des *commandos* alliés parachutés sur le front de Normandie. Et que dire des prétendues redditions de soldats de la Wehrmacht, qui mains en l'air se couchaient soudain à terre, démasquant d'autres soldats, lesquels ouvraient le feu sur les militaires des armées alliées venus s'en assurer. « Ce qui, me confia le sergent-chef commandant le char nº 73 (le *Kiské*) de la IIe D.B. (sur lequel je me trouvais comme F.F.I. lors de l'engagement et de la fusillade de la rue Monge à Paris le 25 août 1944 au matin), ce qui nous incita à ne plus tenir compte de leurs mains en l'air... ».

Et que dire encore de tous ceux qui étaient passibles de la peine capitale: *crime de radio* (écouter la B.B.C.), *acte de terrorisme* (appartenir à un groupe de résistance, détenir des armes à son domicile), *reconstitution de partis dissous* (être membre d'une loge

maçonnique clandestine suffisait), etc. Il n'y avait pour cela, à partir de 1943, ni jugement ni recours en grâce ; les juges se bornaient à cocher d'une croix le nom de l'accusé.

Un certain James Bacque, romancier canadien (est-ce un pseudonyme ?), a publié en 1990 un livre intitulé *Morts pour raisons diverses*, traduit en Allemagne et en France, et accusant les Alliés d'avoir, entre 1945 et 1948, causé la mort de près de un million de prisonniers allemands, notamment dans les camps américains et français, par dénutrition, dysenterie, infarctus du myocarde. Thibaut d'Oiron et Baudoin Koenig, en une enquête serrée, ont ramené les faits à leur juste proportion, et il faut diviser par cinq ou par dix les chiffres fantaisistes avancés par James Bacque. A cette époque les populations civiles libérées de l'Occupation nazie étaient encore soumises aux restrictions alimentaires et au régime des carte d'alimentation, et le temps des vaches grasses n'était pas encore revenu ! A cela s'ajoute qu'il était impossible d'exiger que les crimes *innombrables* des nazis ne puissent peser dans l'attitude des responsables des camps où se trouvaient détenus les prisonniers allemands, particulièrement les Waffen S.S. C'était l'époque du retour des prisonniers et surtout des déportés, *dont beaucoup moururent*, peu après ou dans les années qui suivirent.

On observera que de très nombreux saccages et profanations de tombes juives eurent lieu un peu partout pendant le mois de *mai* 1990, *mois de Fraya, la déesse germanique*... Et certaines eurent lieu en plusieurs localités du *Canada britannique*, là où James Bacque a réalisé son ouvrage. Tout cela fait suite à la célébration du centenaire de la naissance de Hitler (22 avril 1889) et à son anniversaire de 1990. En réponse à James Bacque, nous dirons que toute médaille a son revers, et que chacun récolte ce qu'il a semé.

29.

LES ESCLAVES MODERNES : LE S.T.O.

Nous avons sciemment retenu le terme utilisé par Adolf Hitler pour qualifier les peuples conquis (*supra* page 206) quant au titre du présent chapitre. La guerre n'était pas finie, et dans l'ignorance des conditions dans lesquelles elle devait se terminer, le Führer, cédant à contrecœur aux objurgations des généraux de la Wehrmacht, dut observer malgré tout les lois internationales et la Convention de Genève quant au sort des prisonniers de guerre. Du moins en ce qui concerne les soldats français, belges, anglais, car en ce qui concerne les Russes et les Polonais, il vaut mieux n'en pas parler.

Quoi qu'il en soit, si on fichait dans les camps de prisonniers de guerre les soldats juifs, si les nazis se réservaient de les exterminer la paix revenue comme il devait en être pour les civils immédiatement, on ne passa pas du projet aux actes. Mais il n'en fut pas de même pour les populations civiles.

En France, n'ignorant pas les projets de l'Allemagne hitlérienne, Laval obtint en juin 1942 de Fritz Sauckel, « ministre plénipotentiaire à la main-d'œuvre », une formule bâtarde qui devait permettre à un prisonnier de guerre de revenir en ses foyers, si trois civils partaient travailler en Allemagne et ainsi participaient à l'effort de guerre de celle-ci.

Cette formule aboutit au retour de cent mille prisonniers de guerre, deux cent cinquante mille autres acceptèrent de rester travailler en Allemagne au titre de « travailleurs libres ». Dans les *stalags* (réservés à la troupe et aux sous-officiers), dans les *oflags* (camps pour les officiers), ces « volontaires » partaient presque toujours sous les huées de leurs camarades.

Mais en septembre 1942, Albert Speer, ministre de l'Armement

et ami intime de Hitler, comprit que la formule était inefficace. Et vint alors le temps du *travail obligatoire*, le trop célèbre S.T.O. Dans les entreprises françaises, les directions durent élaborer des listes nominatives du personnel masculin, contrôlées par les fonctionnaires de l'*Abwehr*, et dans lesquelles on choisit ceux qui devaient partir travailler en Allemagne, bon gré mal gré. L'esprit « vichyssois » et « collaborationniste » était tel chez certains sous-fifres chargés dans les entreprises de ce choix, que nous avons vu l'un d'eux désigner, *pour le départ en Allemagne,* un employé de bureau qui venait de s'évader de son *stalag* et entendait bien ne pas retourner là-bas! Son appel à la direction de cette maison fit annuler son inscription!

Mais c'était le temps où Philippe Pétain, s'adressant aux jeunes gens désignés pour ce départ, leur déclarait à la radio: « Travaillez de tout votre cœur! Faites que la France soit fière de vous... »

Ici, en ce résumé de quelques pages sur les déportés du travail, nous nous référerons à l'ouvrage de Jacques Évrard *La Déportation des travailleurs français dans le IIIe Reich* (Paris 1972), à ceux de G. Wysocki: *Le Travail forcé dans un complexe sidérurgique* et de divers autres réalisés en allemand mais résumés par J. Évrard.

En 1939, Hitler s'était formellement opposé à l'utilisation de la main-d'œuvre féminine allemande. On a supposé qu'il voulait maintenir la femme et la fille du combattant en leur foyer. Nous pensons, compte tenu de cette haine qu'il éprouvait pour les nations vaincues (ce qu'on oublie trop souvent), qu'il voulait déjà expérimenter la création de cette classe « d'esclaves modernes » qu'il avait envisagée bien avant la Seconde Guerre mondiale. Et puis, en son mépris secret des femmes, il ne voulait pas les associer à ce triomphe final qu'il imaginait très proche.

Cette intransigeante position du génial Führer avait des conséquences qui pouvaient s'avérer dramatiques en cas de défaite de l'Allemagne nazie. En effet, en juin 1944 le débarquement des troupes alliées en Normandie a eu lieu, et dans l'Est l'armée soviétique progresse en sa reconquête de la Pologne. A l'état-major de la Wehrmacht on ne sait plus comment se débarrasser d'Adolf Hitler, et sentant venir une seconde débâcle analogue à celle de 1918, les généraux préparent ce que nous envisagerons dans un prochain chapitre: la « révolte des lansquenets ».

Car l'Allemagne est un État totalement déséquilibré. Il y a douze millions d'hommes qui manquent, étant au front, blessés dans les hôpitaux, prisonniers ou morts tout simplement. La population

civile se compose donc d'environ cinquante millions de vieillards, de femmes et d'enfants. Face à ces Allemands il y a environ dix millions d'hommes étrangers dont: Polonais au nombre de deux millions, Russes et Français environ deux millions, Italiens non fascistes environ un million, auxquels s'ajoutent à peu près cinq cent mille Tchécoslovaques, cinq cent mille Belges et Yougoslaves, et cinq à six cent mille concentrationnaires travaillant dans les usines et sur les chantiers. Or tous ces *hommes* sont unanimement hostiles aux Allemands (vieillards, femmes et enfants). Cela fait un habitant adulte viril, contre cinq qui ne le sont pas. En cas d'écroulement du front de l'Est comme du front de l'Ouest, ce sera pire qu'en 1918.

Les conventions internationales interdisent d'utiliser les prisonniers de guerre dans la fabrication d'éléments d'armement susceptibles de porter atteinte à la vie de leurs compatriotes. Les Allemands n'ont cure de cela, et des prisonniers de guerre de toutes nations sont intégrés dans les usines d'armement. Mais il faut alimenter les deux fronts Est et Ouest, d'où les départs sans cesse renouvelés des ouvriers et cadres allemands et leur remplacement par des étrangers venus des pays conquis. En mars 1942, Albert Speer, ami intime de Hitler, un de ses favoris et amant d'Eva Braun (la nature féminine a aussi ses exigences!), alors ministre de l'Armement fait nommer un « plénipotentiaire au recrutement de la main-d'œuvre », un certain Fritz Sauckel, d'où, comme dit ci-dessus, la mise en action du système de la « relève ».

Voilà donc les usines allemandes emplies de gens de toutes les nationalités, pas toujours aptes aux fonctions qu'on leur impose, et plus que jamais réfractaires en esprit et quand ils le peuvent en faits, à cette collaboration à l'effort de guerre du Reich. Sauckel fera en Pologne et dans la Russie occupée une véritable rafle de civils des deux sexes, adolescent(e)s compris. En France et en Belgique, il usera de plus de doigté, mais le résultat se voulant identique, les réfractaires au S.T.O. iront grossir les maquis ou subsister dans la clandestinité.

En 1944, les déportés du travail (souvent sans aucune formation professionnelle), vont constituer 70 % à 90 % de cette population ouvrière, y compris même pour les fabrications secrètes, telle celle des fusées V2. Mauvais esprit (malgré de dures sanctions), étrangers au travail, mal nourris (nous verrons cela en détail), utilisant un outillage insuffisant en mauvais état, parfois saboté, leur production est catastrophique. La firme *Volkswagen* en 1944 ne produira pas plus de quarante véhicules militaires par jour, alors qu'en 1918

la firme française Louis-Renault sortait par jour vingt chars de combat.

Aussi lorsque Albert Speer, passant outre aux idées bornées de Fritz Sauckel, constituera à l'automne 1943 une zone industrielle protégée des réquisitions de personnel dans les territoires occupés, il sera trop tard. D'autant que les mêmes formes de « mauvais esprit » s'y manifesteront, en dépit de certaines directions « collaborationnistes ».

Pragmatique, Sauckel avait, en avril 1942, décidé que les rations alimentaires des prisonniers de guerre et des civils travaillant dans les usines (volontaires ou déportés du S.T.O.), seraient identiques à celles de la population allemande. Pour se justifier devant Hitler, il déclarait le 20 avril 1942, deux semaines après sa décision : « Tous ces gens doivent être nourris, traités et logés de façon à produire un rendement maximal avec la moindre dépense. » Le 9 septembre 1942 il modifie son principe : « Pour les ouvriers étrangers et à l'exception des travailleurs de l'Est (les Slaves), il faut instituer peu à peu un système de rations qui corresponde à leur rendement. » Mais le 14 mars 1943, un an plus tard, il admet que : « Des esclaves sous-alimentés, maladifs, mécontents, désespérés, haineux, ne permettent jamais d'exploiter totalement le rendement qu'ils pourraient fournir en des conditions normales. Et je ne puis laisser gaspiller leur puissance de travail. »

Mais il fallait tenir compte de la multiplicité des organismes se partageant l'*autorité* administrative en ce Reich hitlérien démentiel. Le parti national-socialiste, les multiples organisations de la S.S. générale (une bonne trentaine en tout), les autorités militaires de la Wehrmacht, les puissances industrielles se trouvaient perpétuellement en antagonisme. C'est ainsi que le *gauleiter* local refusa à la direction de la firme Volkswagen l'autorisation d'aligner les rations alimentaires des travailleurs étrangers sur celles des Allemands, sous le prétexte que « cela ferait mauvais effet sur le moral de la population ». Il y avait peut-être un autre motif, car Sauckel n'ignorait peut-être pas que cette augmentation des rations subirait des « prélèvements » discrets chez Volkswagen, comme il en était ailleurs. C'est ainsi que les services de la Wehrmacht se plaignirent à cette même direction de la Volkswagen de la sous-alimentation des prisonniers russes au travail en ses usines, consécutive à des détournements de denrées à eux destinées, au profit du personnel allemand desdites usines...

Or l'État hitlérien était raciste, et tout ce qui avait rallié ses

organisations l'était. D'où ce principe élémentaire : il n'était pas concevable qu'un étranger soit aussi bien logé, nourri, habillé et rétribué qu'un Allemand à travail égal. Il n'était pas admissible qu'il eût des rapports sexuels, susceptibles de polluer la race allemande au pire, et d'engendrer des bouches inutiles en copulant avec des femmes étrangères comme lui au moins grave des cas.

Les travailleurs étrangers étaient logés en des camps, constitués de baraquements, en bois généralement, d'une moyenne de vingt par chambre. Chaque déporté du travail recevait par jour quatre cents grammes de pain dit « de seigle », un litre de soupe, une mince tranche de saucisse, un peu de margarine. La viande voyait sa ration établie à cent cinquante grammes de viande par semaine, distribuée en trois fois. Les rations des prisonniers russes et des Italiens antifascistes étaient très inférieures à ces quantités. Selon l'ordre de Sauckel on distribuait parfois la soupe sur le lieu même du travail, ce qui en dispensait les absents pour maladie ou accident. En certaines régions, après avoir réduit les rations de base, on établissait des « suppléments » pour les « travailleurs consciencieux ».

Dans le domaine sanitaire il en était de même. Les médecins d'entreprise étaient tous mandatés par le parti national-socialiste et renvoyaient généralement au travail ceux qu'ils estimaient insuffisamment malades. « L'action du médecin d'entreprise, déclara le médecin chef des usines Hermann Göring de Salzgitter, exige avant tout qu'on renonce à aider à la guérison. » D'où l'aggravation de n'importe quelle maladie parce que non soignée ou insuffisamment. Les rudes hivers de la Seconde Guerre mondiale furent encore plus durs en Allemagne qu'en France quant aux températures, d'où la recrudescence de maladies pulmonaires souvent mortelles. A cela s'ajoutait une hygiène insuffisante, amenant cette épidémie de gale qui marqua toute l'Europe en ces noires années. La vermine véhiculait parfois le typhus.

On dut créer des camps spéciaux pour les malades incurables, car la dernière année de guerre vit une véritable hécatombe chez les déportés soviétiques et les Italiens antifascistes. Les Français, moins maltraités que les autres, laissèrent cependant 10 % des leurs dans les cimetières d'Allemagne, et au retour en France, 10 % étaient prétuberculeux et 10 % en mauvaise santé pour longtemps.

Ainsi que le note Jacques Évrard en son ouvrage, les autorités nazies estimaient que « la faim n'était qu'une goinfrerie révoltante, et la maladie une forme indirecte de sabotage ». Il y avait en outre

un conditionnement de l'opinion publique par la presse, les affiches, les discours. Exemples :

« Les étrangers sont nos ennemis... »

« Garde-toi d'une fausse pitié. Celui qui a des relations avec les étrangers soutient l'ennemi et trahit nos soldats... »

Martin Bormann, chef de la chancellerie du parti national-socialiste, ombre de Hitler ensuite, ordonnait aux Allemands de « considérer comme un devoir national le maintien de la distance nécessaire entre eux et les étrangers ». Aussi n'y avait-il rien dans les usines qui pût rassembler les uns et les autres. Toilettes, douches, cantines, abris antiaériens, tout cela était distinct, et pas toujours du même niveau !

Il reste que tous les Allemands n'étaient pas tombés aussi bas que le souhaitaient les nazis. Bien des prisonniers français mis au travail dans les fermes, ou chez les artisans locaux, ont été accueillis avec bienveillance et générosité. Leur niveau social ou d'instruction une fois connu leur accordait une indiscutable considération. C'est ainsi qu'un de nos camarades de guerre, hôtelier de son état, et *unteroffizier*[1] en notre régiment (ce qui renforçait la considération de ces braves gens !) avait à table la place près du feu et était servi en premier par la grand-mère de cette famille. Un autre, ébéniste et remplaçant à l'atelier le mari mort sur le front de l'Est, le remplaçait également au lit chaque soir, et la veuve tenait à ce qu'il l'accompagnât chaque dimanche à la messe, avec le costume du dimanche du défunt !

Il faut dire que l'ouest de l'Allemagne, la Rhénanie, le Sud, régions catholiques de tradition, furent plus accueillants que les régions septentrionales et orientales, luthériennes de tradition. On n'ignorait pas que le nazisme était foncièrement antichrétien, et les légendes sur « la négrification de la race française par la débauche de ses femmes » (j'ai entendu cela en juin 1940...), n'y avaient pas prise.

Mais il demeure néanmoins dans ces usines des grandes cités le rôle de la *Werkschutz*, police intérieure encadrée par des S.S. « Tête de Mort » *(Gestapo)*, fortement armés et accompagnés de chiens, et fort généreux en matière de coups de matraque, pour un oui ou pour un non.

1. *Unteroffizier :* sergent. *Unterfeldwebel :* sergent-chef. *Feldwebel :* adjudant. *Oberfeldwebel :* adjudant-chef. (Grades de la Wehrmacht en 1940. Les grades de la Waffen S.S. étaient très différents et se terminaient tous par « führer ».)

Il y a le sort misérable des « sous-hommes », les Polonais et les Russes. Ils doivent porter un insigne spécial cousu sur leur vêtement. Il leur est interdit d'entrer dans tous les lieux publics, restaurants, cinémas, commerces, d'user des transports en commun. Ils n'ont droit qu'aux bas salaires, sans aucune prime ni prestations familiales. Leur salaire mensuel est le tiers de celui des autres travailleurs étrangers, lequel est déjà très inférieur à celui des Allemands.

Pendant ce temps, en France, il y a des « collaborateurs » qui s'enrichissent en songeant à la « nouvelle Europe ».

30.

LES CAMPS DE CONCENTRATION

Les camps de concentration de l'Allemagne hitlérienne ne furent pas ouverts comme suite à la décision « Nuit et Brouillard » du Führer en date du 7 décembre 1941, mais apparurent dès février 1935, sous la décision de chefs locaux de la S.A. dépendant de Röhm. Ils faisaient suite aux violences générales exercées dans les rues par les *Chemises brunes* de cette même S.A. On y enferma des communistes, des sociaux-démocrates, des libéraux jugés trop actifs, etc.

Ces camps prirent toutefois une existence légale en 1936, lorsqu'ils passèrent sous le contrôle des S.S. de Himmler. Hitler s'efforçant de rassurer l'opinion publique en prévision de ses options futures les fit fermer pour la plupart, suite à des plaintes pour sévices adressées aux autorités judiciaires. Le système concentrationnaire ne commença à s'organiser que lorsque Himmler devint, de par ses fonctions à la tête de la S.S. générale, le chef de la police allemande, c'est-à-dire en 1936.

En janvier 1937 il n'existait encore que deux camps: Dachau, près de Munich, et Sachsenhausen près de Berlin. Déjà cette proximité de camps tout près de deux grandes villes dément l'affirmation que les Allemands ignoraient l'existence de ces lieux d'internement. Ensuite, en 1937, on ouvrit en juillet celui de Buchenwald, puis vinrent ceux de Mauthausen (près de Linz en Autriche, en 1938). Ceux de Neuengamme (près de Hambourg), de Ravensbrück dans le Mecklembourg (destiné initialement aux femmes), de Flossenburg dans le Palatinat bavarois furent ouverts peu avant la guerre de 1939-1940.

Le 10 avril 1939, la population totale des camps d'internement

s'élevait déjà à deux cent quatre-vingt mille personnes, droits communs et politiques mêlés. Entre 1940 et 1942 furent créés les camps de Lublin, d'Auschwitz, de Theresienstadt, de Dora, du Struthof (Alsace), de Bois-le-Duc (Pays-Bas) où faillit être interné le prince Louis de Bourbon descendant de Louis XVII (qui y vécut sous le nom de Naundorff), pour avoir refusé de devenir roi de France aux généraux S.S. messagers de Hitler. Membre de la Résistance hollandaise, prévenu à temps par des voisins que des S.S. l'attendaient en sa demeure, le prince put ainsi échapper à cette arrestation.

Suivirent les camps de Bergen-Belsen près de Hanovre, de Belseo, de Chelmno, Sobibor et Treblinka (en Pologne). Ces camps passèrent au second plan au début de l'été 1942, lorsque Himmler décida de faire d'Auschwitz le grand centre d'extermination générale des juifs déportés, venus de tous les États d'Europe. Tout d'abord Himmler n'avait songé qu'à les expulser massivement d'Allemagne et des États occupés, on avait même envisagé de les envoyer à Madagascar. Mais Hitler (qui ne demandait pas mieux) s'était rangé à l'avis de Rudolf Hess et de Goebbels, qui estimaient plus simple une extermination sur place, alors qu'on les détenait. Et Himmler, toujours docile exécutant des volontés du Führer, s'était incliné.

Nous ne donnons que les principaux camps en ce chapitre, il y en eut bien d'autres qui ne le cédaient pas à l'horreur du séjour. Mais parmi les principaux il ne faut pas oublier ceux d'Esterwegen, d'Oranienburg, d'Osnabrück, de Gross-Rosen, de Birkenau (second d'Auschwitz), et de Stuttof près de Gdynia en Pologne. Enfin, au camp de Schirmeck, proche de celui du Struthof en Alsace, fut d'abord interné le général Aubert Frère, fondateur du Mouvement de résistance dans l'armée française. Arrêté en juin 1943, il devait finir au camp voisin du Struthof le 13 juin 1944, suite des mauvais traitements et de l'épuisement physiologique. Sa mort rachète la conduite honteuse d'un Darlan.

On peut estimer que la moitié environ des juifs massacrés durant la guerre de 1939-1945 ont péri en ces derniers camps ; les autres furent exécutés sur place, en Pologne et en Russie, par fusillades, pendaison, lance-flammes, etc., et par les sinistres membres des *Einsatzgruppen* des *S.S. « Tête de Mort »*. Groupes d'action du *S.D.*, créés en 1941 et composés de membres de la *Gestapo*, ils étaient chargés, derrière les armées régulières allemandes avançant en U.R.S.S., de l'extermination des commissaires politiques russes,

des dirigeants locaux, et bien entendu des juifs. Les principaux chefs des *Einsatzgruppen* furent Nebe, Stahlecker et Ohlendorf. Ce dernier reconnut lors de son procès avoir procédé, avec son seul groupe, à environ quatre-vingt-dix mille exécutions.

La population des camps d'internement était très mélangée ; on y trouvait comme déjà dit des communistes et des sociaux-démocrates, mais aussi des homosexuels et des asociaux: trafiquants divers du *marché noir*, proxénètes, prostituées, et bien entendu des criminels de droit commun. A toutes ces catégories vinrent par la suite s'intégrer des membres des mouvements de résistance allemands. Et c'était encore en ces camps que les S.S. dégradés et sanctionnés venaient accomplir leur peine, voire y être exécutés.

A Ravensbrück, Dachau, Auschwitz, Buchenwald, des médecins allemands, tels les docteurs Sigmund Rascher, Karl Gebhardt, Karl Brandt, Joseph Mengele, etc., réalisèrent leurs abominables expériences que nous décrirons plus tard.

Enfin il existait des *camps de représailles* pour les prisonniers de guerre ayant tenté de s'évader et ayant été repris. Tel fut celui de *Rawa-Ruska*, où fut d'abord interné notre ami André Bastien. Situé en Ukraine, au nord de Lvov, il était évidemment impossible de s'en évader. Comment traverser les régions occupées par les armées allemandes sans se faire identifier? Le « travail », parfaitement inutile, consistait à charger de lourdes pierres en des plates-formes ferroviaires, à pousser ces wagons à une longue distance, à les décharger et à retourner au lieu de départ en charger d'autres. Au bout du parcours, d'autres *kommandos* faisaient de même, etc. Ainsi le va-et-vient inutile des wagons et des prisonniers ne cessait pas.

Au bout d'un certain temps, ceux qui avaient tenu et n'étaient pas morts d'épuisement étaient transférés sous un prétexte quelconque dans un camp de déportation ordinaire. Ainsi André Bastien connut les camps de Dora, Bergen-Belsen et Dachau. Il devait succomber après son retour à une pancréatite. François Mitterrand, qui s'était évadé et avait été repris, eut bien de la chance de ne pas connaître ces camps de représailles et de pouvoir, réévadé, rejoindre Vichy sans problème.

Les grandes formations industrielles allemandes: Krupp, I.G. Farben, etc., puisèrent abondamment dans les camps d'internement pour en tirer une main-d'œuvre dont le seul coût était un semblant de nourriture à peine susceptible de permettre de tenir debout ceux que Hitler avait prévu de nommer les « esclaves

modernes ». Cependant, il paraît, par certaines correspondances publiées au procès de Nuremberg, que l'État allemand en tirait un profit financier! Voici des extraits de la correspondance échangée entre les *Laboratoires chimiques & pharmaceutiques Bayer* et le commandant du camp d'Auschwitz:

« Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir mettre à notre disposition un certain nombre de femmes en vue d'expériences que nous avons l'intention d'effectuer avec un nouveau narcotique. »

« Le prix de deux cents marks pour une femme nous paraît néanmoins exagéré. Nous n'offrons pas plus de cent soixante-dix marks par tête. Si vous êtes d'accord, nous viendrons les chercher. Nous avons besoin de cent cinquante femmes environ. »

« Nous enregistrons votre accord; veuillez bien préparer cent cinquante femmes, et si possible celles qui sont en meilleure santé. Nous les prendrons lorsque vous nous avertirez qu'elles sont prêtes. »

« Nous avons reçu l'envoi de cent cinquante femmes. Bien qu'elles soient en état de dépérissement, nous considérons qu'elles conviennent. Nous vous informerons du cours des expériences. » (Cf. Christian Bernadac: *les Mannequins nus: Auschwitz* — Éd. Famot Genève.)

Ces bons Allemands avaient des dîners de famille enrichissants, ils allaient probablement le dimanche au temple ou à la messe, et ils élevaient leurs enfants « gorregdement », avec de bons principes. Croyaient-ils en Dieu? C'est très probable. La bourgeoisie allemande a toujours ignoré la manie mythologique germano-scandinave des chefs de l'hitlérisme ; ce n'est pas avec cela qu'on fait des affaires!

31.

NUIT ET BROUILLARD

Le régime démentiel des camps de la mort fut créé par Hitler le 7 décembre 1941, sous le nom de *Nacht und Nebel Erlass*, soit « Nuit et Brouillard » ; il fut précisé par un autre décret émanant du feld-maréchal Keitel, pendu plus tard à Nuremberg[1].

Ce régime était destiné à sanctionner les personnes coupables de crime contre le Reich ou les troupes d'occupation allemandes, à l'exception des cas où la peine de mort devait être infligée sans hésitation, après les inévitables interrogatoires que nous avons connus par le récit des survivants. Les condamnés à l'internement dans ces camps devaient être déportés clandestinement en Allemagne, sans qu'aucune information soit fournie sur leur sort à leur famille. Cet ordre du Führer, destiné à assurer une « intimidation efficace et durable », fut donc complété par Keitel le 12 décembre 1941.

Rappelons que 221 000 Français appartenant à la Résistance moururent en ces camps, soit: 140 000 à Auschwitz, 15 000 à Buchenwald, 10 000 à Bergen-Belsen, 10 000 à Oranienburg, 10 000 au Struthof, 13 500 à Neuengamme, 9 500 à Mauthausen, 9 000 à Ravensbrück et 4 000 à Flossenburg. Ces chiffres sont

1. Wilhelm Keitel, feld-maréchal, naquit le 22 septembre 1882 à Helmscherode, près de Gandersheim (Brunswick), tout près de cette chaîne du Harz chère aux pangermanistes. D'origine paysanne, il entra dans l'armée à dix-neuf ans et y fit carrière dans un milieu alors très aristocratique et très fermé où il parvint néanmoins à un haut niveau, probablement favorisé par ses « complaisances » d'homosexuel passif. Nommé par Hitler en 1938 chef suprême de la Wehrmacht, responsable des massacres de populations civiles en Pologne et en Russie, il fut pendu à Nuremberg le 16 octobre 1946 comme criminel de guerre.

évidemment bloqués aux terminales, mais le total est certainement légèrement supérieur.

A cela il convient d'ajouter environ 200 morts dans les prisons franquistes d'Espagne, où près de 35 000 Français passèrent plus ou moins après avoir réussi à franchir les Pyrénées. Près de 33 000 d'entre eux s'engagèrent dans les Forces françaises libres, les autres furent refusés comme inaptes au combat. Ces chiffres ne tiennent évidemment pas compte des morts dans les combats de Normandie, de Provence, d'Italie, d'Allemagne, etc., et il faut rester au nombre d'environ 221 000 morts dans les camps de déportation en ce qui concerne les membres de la Résistance. Ne les oublions jamais, ils ont sauvé l'honneur de la nation lorsque d'autres, par opportunisme ou par lâcheté, risquaient de la déshonorer dans la Milice ou la L.V.F.

La surveillance de ces camps était confiée à une formation particulière de la S.S. générale, les membres de la W.V.H.A. (Direction générale des camps de concentration), sous les ordres d'Oswald Pohl. Ces camps dits K.L. *(Konzentration Lager)* étaient uniquement gardés par les membres des Unités à « Tête de Mort » *(S.S. Totenkopf Sturmbanne)*, totalement séparées de la *Waffen S.S.*, laquelle relevait finalement du commandement suprême de la Wehrmacht. Le casque et la casquette des membres de celle-ci portaient les deux S.S. runiques blancs sur fond noir, au lieu de la tête de mort surmontant les deux tibias, argent sur noir. Observons en passant que cette lettre S soi-disant runique et semblable à un foudre, n'appartient pas à l'alphabet runique traditionnel, elle a été fabriquée (le mot s'applique !) par Himmler, qui n'en était pas à une affabulation près.

C'était dans les camps de ce type que les S.S. pénalisés allaient subir leur sanction pour un temps donné, déposant auparavant leur grade dans la S.S. pour devenir de simples exécutants du dernier ordre. C'était également en ces camps qu'ils allaient, dans le cas d'une condamnation à mort, subir leur peine par la chambre à gaz ou la pendaison, puis finir dans le four crématoire habituel, ramenés par leur défaillance ou leur trahison au rang des condamnés venus de l'étranger.

Sur cette impitoyable cruauté, Hitler s'était d'avance expliqué un soir de confidence à Berchtesgaden, devant Himmler et divers invités:

« Celui qui ne voit dans le national-socialisme qu'un mouvement politique n'a presque rien compris. Notre doctrine est plus qu'une

religion, c'est la volonté de créer *une humanité nouvelle*. Je libère les hommes des bornes de la raison, des exigences de la liberté, de l'indépendance, dont seuls quelques-uns peuvent bénéficier. L'instinct naturel ordonne à tous les êtres vivants, non seulement de vaincre leurs ennemis, *mais encore de les exterminer*. Jadis le vainqueur avait la prérogative *d'exterminer des races et des peuples entiers. Nous serons de ces vainqueurs...* » D'où l'impitoyable serment de la S.S.

Le serment général des S.S. était prêté le 20 avril, anniversaire de la naissance d'Adolf Hitler ! Il l'était le 9 novembre (anniversaire du coup d'État manqué à Munich) pour la Waffen S.S. La formule était la même dans l'un ou l'autre cas :

« Je te jure, Adolf Hitler, Führer et Chancelier de notre grand Reich allemand, fidélité et bravoure. Je te jure, à toi et aux chefs par toi désignés, *obéissance jusqu'à la mort*. Que Dieu veuille m'assister. »

Soit en allemand :

« Ich schwöre dir, Adolf Hitler, als Führer und Kanzler des gross deutschen Reiches, Treue und Tapferkelt. Ich gelobe, dir und den von dir bestimmen Vorgesertzten, Gehorsamkeit bis in den Tod. *So wahr mir Gott Helfe ! »*

C'est ce serment que prêtèrent en français les « collaborateurs » qui s'engagèrent dans la L.V.F ou dans la « division Charlemagne », après avoir revêtu l'uniforme allemand. La France étant toujours en guerre avec l'Allemagne (car un *armistice* n'est pas autre chose qu'une simple *suspension d'armes*, ce n'est pas la paix !), ces gens devaient obligatoirement passer en cour martiale dès leur capture, et être fusillés dans les plus courts délais. Ce que fit toujours le général Leclerc et sa IIe D.B. On ne comprendra jamais comment le général de Gaulle n'a pas fait fusiller les généraux français qui, au Levant, comme en Algérie, firent tirer les troupes sous leurs ordres sur celles de la France libre ou sur celles des Alliés anglo-américains ! Le serment prêté par ces gens à Philippe Pétain n'impliquait pas une telle suite.

C'est donc en cet esprit d'extermination que le Führer décida de créer les camps de la mort et leur effrayant régime de « Nuit et Brouillard », c'est pourquoi nous avons tenu à reproduire ces paroles.

Cette destruction de la personnalité, elle était dans le programme de la détention en ces « mouroirs » politiques. Un matin de décembre, la *kommandante* Langefeld, chef des *Aufseherinnen*

(surveillantes) du camp d'Auschwitz, assistait méprisante au contrôle des poux d'un *kommando* de travail. En voyant ces femmes nues grelotter les pieds dans la neige, elle haussa les épaules et déclara : « Ça, des femmes nues ? Des mannequins nus ! C'est tout ce qu'elles sont : des mannequins nus... » Depuis ce jour-là, les *S.S. « Tête de mort »* qui encadraient les *Aufseherinnen* ne les appelèrent plus que « les mannequins nus ». (Souvenirs de Tatania Maïk, déportée à Auschwitz et citée par Christian Bernadac en *Les Mannequins nus* — Éd. Famot, 1975.)

Car il faut rappeler que selon les instructions venues de Hitler et répercutées par Himmler, aucun prisonnier politique ne devait sortir vivant des camps, et si, ironie bien teutonne, l'entrée de ces bagnes était surmontée de la banderole *« Arbeit macht frei... »* (le travail libère...), les *S.S. « Tête de Mort »* qui en avaient la responsabilité ne manquaient jamais de préciser à l'intention des nouveaux déportés : « Ici, on entre par la porte et on sort par la cheminée ! »

Le personnel de ces camps de mort lente se divisait en deux catégories inévitablement. Les camps d'hommes déportés étaient gardés par des hommes, et les camps de femmes par un personnel mixte. Quelle que soit sa nature, il y avait une hiérarchie des « valeurs » nationales-socialistes :

a) *Cadres* — Venus de la *S.S. générale* par les *S.S. Totenkopfwachsturmbanne* (S.S. « Tête de Mort »), unités spéciales chargées de la garde des camps.

b) *Subalternes* — S.S. de ces unités spéciales, trop âgés ou physiquement inférieurs au type idéal de la S.S.

c) *Aufseherinnen* — Surveillantes dans les camps de femmes, appartenant au parti national-socialiste initialement, et passées en cette formation inférieure de la S.S. sans désignation particulière.

L'*aufseherin* se recrutait dans les catégories inférieures du monde féminin quant aux professions : filles de salle, serveuses diverses, employées sans spécialisation, etc. Nombre d'entre elles se comportaient avec les S.S. de leur camp en véritables Messalines, car la cruauté et le sadisme accompagnent toujours la frénésie sexuelle.

d) *Kapos* — Internés allemands de droit commun, chargés de seconder les catégories b) et c) en la surveillance des déportés, par le mouchardage d'abord, et par les coups ensuite.

Officiellement, tout rapport sexuel était interdit entre les *S.S.* ou les *Aufseherinnen* avec un ou une déportée de race étrangère. Non par respect de la morale et de la dignité des seconds, mais pour ne pas risquer d'engendrer un enfant aryen en des flancs appartenant à

une race inférieure. Dans la pratique il en était autrement. Il existait des bordels réservés aux *S.S.* et aux *kapos*, où rares étaient des Allemandes déportées (généralement des communistes), et où il fallait bien intégrer des jeunes filles russes ou polonaises. On a pu constater de rares liaisons durables, où le S.S pouvait abriter l'élue des divers dangers habituels. Également on a constaté des rapports lesbiens entre une *aufseherin* et une déportée, faits plus fréquents qu'on ne croit.

Mais il y a un fait dont les historiens ne parlent jamais, c'est le sort de la princesse Mafalda, fille du roi d'Italie Victor-Emmanuel. Le 25 juillet 1943, celui-ci ordonna l'arrestation de Mussolini, qui se refusait à traiter avec les Alliés en vue d'un armistice. Les Allemands occupèrent Rome en réponse, et la princesse Mafalda fut arrêtée pour ses activités antiallemandes, déportée et mise « à disposition » dans un bordel concentrationnaire. Comme elle se refusait à ce genre d'activités, les *S.S. « Tête de Mort »* la lièrent nue sur une table inclinée, à la vue de tout le camp, et là encore « à disposition ». Ce qui est fort curieux, c'est ce silence sur le sort final de la princesse Mafalda ! Est-ce à la demande de la famille royale d'Italie ?

Bien entendu, il y avait des faits extraordinaires. C'est ainsi qu'un jour aux mines de sel de Beendorf, des déportées venues initialement de Ravensbrück virent arriver une quarantaine de femmes polonaises au comportement bizarre. Muettes, l'air ahuri, ne sachant ni se presser dans leur déplacement, ni courir pour la maigre distribution de soupe, se faisant houspiller et frapper par les *kapos* femmes ou les *aufseherinnen*, elles se demandaient pourquoi elles étaient là. Car ces femmes étaient des religieuses d'un Ordre contemplatif, peut-être des carmélites. Enfermées dans leur couvent, certaines depuis quarante ans, elles ignoraient que le monde était en guerre, ignoraient le nom de Hitler, et l'existence de ces camps ! Nelly Huri, déportée à qui nous devons cet épisode, rapporte que les Françaises se firent un devoir de les protéger et de les aider.

Il y avait aussi des tragédies plus graves encore.

Il est bien entendu que l'on ne pouvait s'évader de ces camps, car en admettant que l'on ait eu la possibilité de s'enfuir hors de ses clôtures, on demeurait à la merci d'une dénonciation rapide. Il y avait, comme partout, des paysans polonais acquis au nazisme par cet antisémitisme forcené inhérent à leur nation depuis toujours. Et en Allemagne il en était de même ; pour ces gens, tout déporté était

un juif ou un serviteur de la judéo-maçonnerie, ou un terroriste saboteur. Ce fut là que se déroula l'histoire que nous allons rapporter, abrégée malheureusement, et recueillie dans les souvenirs de Suzanne Bimbaum : *Témoignages sur Auschwitz*.

Mala Zimetbaum était belge, arrivée de Malines en août 1942. Parlant plusieurs langues, elle avait tout de suite été affectée à un emploi subalterne. Jolie, grande, distinguée, elle avait séduit au fond d'eux-mêmes les chefs allemands du camp. Aussi disposa-t-elle rapidement d'une certaine autonomie en ses fonctions, autonomie dont elle sut faire profiter ses camarades de déportation.

Au printemps de 1943, les divers mouvements nationaux de résistance et le Comité international clandestin mirent au point, en vue de la libération du camp le moment venu, la constitution du *Groupe de combat d'Auschwitz*. Mala Zimetbaum en fit partie. Ce groupe avait l'appui clandestin du docteur *S.S.* Wirths et de l'infirmière nationale-socialiste Maria Stromberger, fervente catholique autrichienne.

Ce Groupe de combat d'Auschwitz comprenait cent hommes et cent femmes. Une liaison clandestine fut établie avec la *Armia Krajowa*, l'Organisation de résistance polonaise. Il faut comprendre que le petit nombre des membres de ce Groupe de combat d'Auschwitz représentait une sélection inévitable sur soixante-cinq mille neuf cents détenus hommes et trente-neuf mille deux cents femmes.

Le 24 juin 1944 Mala Zimetbaum s'évada avec Édouard Galinski. Ils partirent, déguisés en S.S. et dissimulés dans un transport destiné à l'usine Buma. Comment furent-ils repris ? On ne sait. Elle fut interrogée pendant un mois. Puis un soir on rassembla toutes les détenues juives sur la place principale du camp. Mala était là. Un officier S.S. fit un discours sur l'inutilité des évasions, annonça que Mala serait pendue, et un S.S voulut lui attacher sur la poitrine une pancarte portant cette inscription : « Hourra ! Me revoilà… » Mala s'y refusa. Le S.S. voulant lui accrocher la pancarte de force reçut un coup de poing magistral. Alors ils se ruèrent sur elle et la frappèrent de toutes les façons. Ligotée, un œil crevé, couverte de sang, elle criait encore « Courage, mes amies ! La libération est proche… Ils paieront !… » Menée au crématoire, *elle y fut enfournée vivante et brûlée vive*[1].

1. Cf. les souvenirs d'Olga Lengyel, Dounia Ourisson, Tatania Maïk, et Lise Delbes, recueillis par Christian Bernadac in *Les Mannequins nus*.

Je dédie ce récit à Jean-Marie Le Pen qui a un fort penchant pour ceux relatifs aux fours crématoires.

Sur le caractère officiel de ces fours, nous avons la déclaration de Rudolf Hess au tribunal de Nuremberg :

« Selon la dimension des cadavres, on pouvait en introduire jusqu'à trois dans un four. Les crématoires I et II pouvaient ainsi incinérer environ deux mille corps en vingt-quatre heures. »

Il est bien évident que tous les morts de ces camps d'enfer ne périrent pas par les chambres à gaz, lesquelles eurent divers aspects au cours de ces tristes années, allant du simple camion dont on utilisait les gaz du moteur, aux chambres « industrialisées » où l'on employait le cyclon B.

Il y eut ceux qui périrent de malnutrition, de maladies diverses, de violences subies par les divers types de gardiens et gardiennes, ceux qui furent pendus pour indiscipline, évasion, ceux qui furent abattus par sadisme au tir au pistolet ou à la carabine, ceux qui furent déchirés par les chiens de la *S.S. « Tête de Mort »*, ceux qui furent brûlés au lance-flammes, et enfin ceux qui furent conduits à la chambre à gaz, souvent dès leur arrivée.

Sur leur sort final en tant que *cadavre*, il y eut ceux qui furent jetés (pas toujours morts) dans des fosses communes et dont certains, fort rares malheureusement, réussirent à s'extraire, avant qu'elles ne soient refermées ou recouvertes de chaux vive. Il y eut ceux dont on empila les cadavres en de monstrueux charniers malodorants, laissés au soleil et à la pluie. Le général Eisenhower, visitant pour la première fois un de ces camps, recula d'horreur devant un tel spectacle. Je possède la photographie du chef de l'un de ces enfers, dépouillé de son prestigieux uniforme noir et en pyjama de déporté, debout pour des heures au milieu d'un de ces charniers, et sous la surveillance d'un factionnaire britannique en armes.

Nous venons d'évoquer les violences commises par les *S.S. « Tête de Mort »* ou les *aufseherinnen* sur les détenus commis à leur garde. Si de très rares gardiens surent se montrer humains envers eux, la majorité montra une violence et souvent un sadisme qui en disent long sur le fond de la mentalité humaine. Une jeune *Aufseherin* nouvellement arrivée au camp de Ravensbrück avait conservé toute son éducation ; c'est ainsi qu'elle s'excusait en heurtant une détenue, demandait le très civil « pardon » en passant devant elle. Cela ne dura pas. Très certainement réprimandée et menacée de punition, elle devint peu à peu aussi dure que ses collègues *en quatre jours*.

Comme on pourrait douter de ce que nous venons de dire, nous allons donner quelques exemples du comportement des *aufseherinnen*, car elles furent en leur majorité plus sadiques souvent que les *S.S. « Tête de Mort »*. Mais auparavant, il convient de présenter les sanctions « officielles » appliquées aux actes de sabotage (cela pouvait débuter avec le « vol » d'un morceau de fil de fer), d'indiscipline (retard d'une fraction de minute au rassemblement d'appel), de mauvaise volonté (impossibilité d'accomplir une action au-dessus de ses forces), de rébellion (avoir répondu aux injures en évoquant la Libération par les Alliés).

En ces divers cas il y avait d'abord la *schlague*. Le ou la détenue était lié(e) sur une table, jambes pendantes. Le bourreau (pris au niveau des *kapos*), appliquait alors vingt-cinq, cinquante ou soixante-quinze coups de bâton sur les fesses offertes. Dans les camps de femmes, il y avait toujours de nombreux S.S. à contempler le spectacle d'un matraquage d'une malheureuse souvent squelettique. Le taux de soixante-quinze coups pardonnait rarement, d'autant que le ou la condamnée devait retourner ensuite au travail.

L'autre forme de sanction était le cachot. Le ou la condamnée était alors enfermé(e) *nu(e)*, dans une cellule *vide, obscure*. Il y devait dormir à même le ciment du sol, sans autre nourriture que de l'eau pendant huit, dix ou quinze jours. Un tel régime, succédant à une longue période de dénutrition systématique, menait inexorablement vers la tuberculose et une fin plus ou moins rapide.

Enfin il y avait les brutalités et les violences systématiques des surveillants et *aufseherinnen*. Si certaines savaient conserver une certaine forme de modération en leur triste fonction, la majorité s'acharnait à frapper le plus possible des femmes, surtout françaises (celles qui tenaient le mieux tête à leurs bourreaux), parce qu'elles n'ignoraient pas l'intérêt que leur portaient les S.S. du camp, parce qu'elles pouvaient avoir appartenu à un milieu supérieur à celui de leur origine, et surtout parce que les femmes sont plus mauvaises que les hommes *naturellement*. Si elles savent avoir plus de charité que ceux-ci, elles savent aussi avoir plus de méchanceté, les épisodes de toutes les révolutions sont là pour le démontrer.

Il suffira d'un seul exemple pour le comprendre. Au camp de Ravensbrück régnait sur les détenues femmes une certaine Dorothea Binz, née en 1920, et qui avait donc à peine vingt ans à la déclaration de guerre. Fille de cuisine, elle entre le 1er septembre 1939 dans la S.S. féminine grâce à un de ses amants. Envoyée à

Ravensbrück, on l'envoie aux cuisines surveiller les détenues chargées de cette fonction. Intrigante, elle réussit en quelques mois à passer *aufseherin*. Aussitôt on la voit parader en uniforme, jupe courte sur des bottes à revers noirs, fouet ou cravache en main. Sa passion, frapper le plus possible, sans motif parfois, avec un fouet, une cravache, un gourdin. Un jour, en forêt, elle abat une détenue d'un coup de pioche et continue de la frapper jusqu'à ce que, couverte de sang, elle ne donne plus signe de vie. Une autre fois elle s'amuse à piétiner une femme qui venait de s'évanouir sous les coups, cela au point de repartir avec des bottes aux talons ensanglantés.

Maîtresse du commandant en second du camp, elle faisait fouetter une détenue par une autre détenue, russe celle-là, pendant ses élans physiques avec son amant. Comme celle qui avait été son éducatrice, la sinistre Irma Grese du camp de Bergen-Belsen, et qui fut condamnée à mort et exécutée à Hamein le 12 décembre 1945, Dorothea Binz fut jugée, condamnée à mort et pendue à Hamein en 1947.

Nous aurions autant d'actes révoltants à conter sur les sinistres *S.S. « Tête de Mort »* gardiens des camps d'hommes. Nous nous sommes étendus sur ces exemples féminins pour montrer tout le danger qu'il y a pour une femme à renverser les polarités morales. Les femmes allemandes qui surent rester des femmes dignes de ce nom, pitoyables aux malheureux et malheureuses échoués en ces camps, étaient toutes des femmes restées *croyantes* : catholiques ou protestantes, épouses et mères de famille sans reproche. Celles qui déshonorèrent leur sexe sous l'uniforme des *Aufseherinnen* n'étaient déjà, initialement, que le rebut du monde féminin.

Nous tournant maintenant vers l'avers de cette sinistre médaille, nous nous demandons de quelle origine étaient les déportés ? Il y avait un peu de tout ; des résistants bien sûr, des « politiques », et des gens raflés au hasard d'un coup de filet de la Gestapo, suite à un attentat contre les « autorités d'Occupation », ou simplement au gré d'un *gauleiter* local désireux de se faire complimenter en envoyant des « travailleurs » remplacer ceux qui périssaient dans les usines bombardées ou dans les camps de la mort.

C'est ainsi qu'à Ravensbrück se trouvait une petite fille de dix ans environ, échouée là sans ses parents on ne sait comment ni pourquoi, *et qui devait assister aux appels* ! Devant la soupe infecte elle répétait souvent : « Quand je serai grande, je veux être épicière, pour manger beaucoup de sucre... » (Souvenirs de Marcelle

Constant.) Qu'est devenue cette enfant, martyre de ces monstres, les nazis ?

A Auschwitz se trouvait une nommée Annette, âgée de seize ans lorsqu'elle fut prise dans une rafle à Marseille, ayant commis l'imprudence d'aller au cinéma malgré l'interdit de ses parents. Elle mourut au camp, squelettique, devenue aveugle et sourde. (Souvenirs du docteur Myriam David, du *Mouvement Combat*, arrêtée en 1943, déportée à Auschwitz.)

De nouveau à Ravensbrück, nous rencontrons Blanchette, une malheureuse petite Noire, tuberculeuse, toussant jour et nuit, et qui demandait naïvement pourquoi « les vilains missiés l'avaient emmenée », et ce qu'ils allaient lui faire. Or elle était auparavant bonne d'enfant dans une famille de résistants ; elle ignorait tout bien sûr de leurs activités, mais embarquée avec eux sans ménagements, après deux mois passés à la prison de Fresnes, sans avoir jamais été interrogée, on l'avait dirigée sur Ravensbrück.

Il y eut encore cette femme de la zone dite « libre », qui après l'entrée des Allemands alla dénoncer sous un prétexte mensonger son entreteneur, dont elle voulait se débarrasser. Comme elle était d'extrême droite, que son fils s'était engagé dans la L.V.F. (Légion des volontaires français, contre le bolchevisme...), on se fit un plaisir d'arrêter le monsieur et de le diriger sur un camp. Quelque temps après, le soutien financier lui manquant, elle retourna à la Gestapo pour demander sa libération ! Estimant avoir été dupés et n'appréciant pas cette offense à leur « honneur », les *S.S. « Tête de Mort »* la mirent dans le premier convoi pour les camps. Là, elle ne cessait d'expliquer à ses compagnes de misère qu'elle ne méritait pas cela : « Me faire ça, à moi... » Un matin on vint la chercher et on l'emmena sur la place principale du camp. Là étaient douze S.S. en uniforme noir, l'arme au pied, avec un officier sabre en main. Elle crut qu'on allait la fusiller ! Erreur...

L'officier claqua des talons, et lui dit : « *Madame,* votre fils a trouvé la mort sur le front de l'Est. » Puis, se tournant vers le peloton il commanda : « Présentez armes !... » Les douze fusils claquèrent, l'officier présenta le sabre. Une longue minute s'écoula, dans le silence. Puis il commanda : « Reposez armes !... » Douze crosses retombèrent. *Et on reconduisit la dame vers son baraquement !*

« Touchours lochigues... » ces messieurs.

Mais l'incohérence de l'administration nazie est soulignée par ce qui suit.

Hitler avait précisé la formule « Nuit et Brouillard » pour signifier que les déportés devaient *disparaître totalement*. Or le 29 octobre 1942, Heinrich Müller, chef du Service IV de la Gestapo et son complice Richard Glücks, chef du groupe des services, recevaient l'ordonnance ci-après de Heinrich Himmler :

1) « J'autorise à dater de ce jour les prisonniers à recevoir des colis de vivres de leur famille.

2) Le nombre de colis que chaque prisonnier peut recevoir n'est pas limité. Mais le contenu devra être consommé le jour de la réception ou le lendemain. Dans le cas où cela ne sera pas possible, le partage sera effectué avec les autres prisonniers.

3) Cette ordonnance ne s'applique pas seulement aux prisonniers allemands, mais à tous les autres *qui auraient la possibilité* de se faire envoyer des colis.

4) Tout membre de la S.S. qui s'approprierait un colis destiné à un prisonnier sera puni de mort.

5) Tout prisonnier mésusant de la présente autorisation pour se faire envoyer des messages, des outils ou autre objet prohibés sera immédiatement puni de mort. Sa baraque ne pourra plus recevoir de colis avant trois mois. »

Il est bien évident que cette « possibilité » d'écrire, les déportés étrangers ne l'avaient pas aisément. Mais dans le cas où cela aurait pu se faire, la *Gestapo* du camp transmettait à la *Gestapo* locale les noms et adresses des destinataires de cette demande. Et leurs relations avec un déporté politique leur permettaient, ainsi révélés, de le rejoindre très facilement...

« Touchours lochigues... » nous vous disions !

Un ouvrage vient de paraître aux Éditions Image Document (9 rue Jean-François Gerbillon, Paris) et qui a pour titre *Le Courrier dans les camps de concentration 1939-1945*. L'auteur, Julien Lajournade, déporté à seize ans, fut libéré en mai 1945, après vingt-neuf mois de captivité au camp de Sachsenhausen. En cent quatre-vingt-dix pages il nous présente cent treize illustrations en ce domaine, représentant la consultation de plus d'un millier de documents. Il y établit la réalité d'une correspondance organisée dans les camps de concentration, son rôle politique, son fonctionnement (nature des messages, leur censure, leur acheminement, le rôle de la Croix-Rouge en ce domaine). La reproduction d'une de ces cartes[1] montrera au lecteur l'aspect *policier* de ces correspondances,

1. Cliché extrait de l'*Écho de la Timbrologie* de janvier 1990.

comme nous le signalions ci-dessus. Il s'agit évidemment de démontrer que le signataire est toujours vivant (pourquoi pas « en bonne santé » ?), et partant de repérer avec cet envoi un destinataire qu'il est peut-être intéressant de connaître et, sait-on jamais, d'envoyer lui aussi dans les camps.



Pour finir ce chapitre avec une note plus lumineuse, nous vous parlerons d'un chat en ces camps, vivant la vie difficile des déportées. Ceux de nos lecteurs qui aiment les chats (nous sommes de ceux-là) apprécieront.

A Ravensbrück, chez les femmes, il y avait un chat, un chat noir avec une petite tache blanche sous l'œil droit. Il n'était pas gras, parce que même en rôdant auprès des cuisines, il n'y avait guère de restes. Pour la déportée russe Yanka Oulianova et pour les Polonaises, il se nommait *Pubi*. Lorsqu'on lui offrait une miette de pain il acceptait et ronronnait, mais ne se laissait pas, par prudence, caresser. Cependant, avec le temps, Héléna, une jeune mercière de Cracovie, réussit à l'apprivoiser. Jour après jour il devient plus familier, se laisse caresser par elle ; et comme font tant de chats en hommage à leurs maîtres, pour montrer leur affection en leur apportant une proie quelconque, Pubi prend l'habitude de déposer chaque matin, au pied du « casier » de bois dur où essaie de dormir Héléna, un magnifique rat encore chaud et qu'il vient de prendre et de tuer.

Yanka Oulianova nous dit en son manuscrit (cf. C. Bernadac : *Le*

Camp des femmes, p. 116) que certaines déportées polonaises en faisaient leurs délices, mais qu'elle fut toujours dans l'impossibilité d'en faire autant ! On la comprend.

Puis un jour, Pubi rencontra ce qui fut pour lui un nouvel amour ; il changea de block. Et Antoinette Hugot nous rapporte en ses souvenirs :

« Au 15, avec ma mère et ma sœur, je donnais à manger à un chat affamé lui aussi. Et chaque jour il déposait au pied de notre lit un rat qu'il avait tué la nuit. » *(Op. cit.*[1]*)*

1. Il est à noter que le chat tue le rat, mais ne le mange pas. Nous avions en ma famille une dynastie de persans noirs en notre maison de Croissy. J'ai observé que nos chats ouvraient parfois un campagnol (le rat des champs à fourrure) et mangeaient le foie, sachant l'animal sain. Mais ils n'ouvraient jamais le rat d'égout, venu de la Seine toute proche, se contentant de lui briser la nuque d'un coup de dents.

32.

LA DESCENTE AUX ENFERS

Je ne suis pas de ceux qui ont la mémoire courte. Aussi puis-je faire un aveu au lecteur. La nuit du samedi 24 au dimanche 25 juillet 1943, sept cent quatre-vingt-onze bombardiers de la Royal Air Force déversaient deux mille trois cent quatre-vingt-seize tonnes de bombes explosives ou incendiaires et huit mille bombes légères au phosphore sur Hambourg. La ville brûlera des heures ; dans les cendres, il y aura les restes de soixante-dix mille cadavres. En apprenant la nouvelle par la radio de Londres écoutée dans le secret (une loge et un chapitre maçonniques se réunissaient chez moi et j'y avais des armes), j'ai immédiatement songé aux pauvres chiens et aux pauvres chats qui y avaient trouvé la mort. En relisant ce qui va suivre, je retrouve le même sentiment d'indifférence pour le sort des Hambourgeois.

Du livre de souvenirs sur Ravensbrück de Denise Fournier : *La Maison des mortes* (Éd. Hachette, 1945), je vous livre ce qui suit.

« On fit sortir des rangs les cinquante premiers noms de la liste, on les encadra par la police ; on les emmena. Nos camarades devaient se rendre, à la sortie des douches, directement au block 22 qui nous était réservé. Bien que j'appartinsse aux premiers contingents, il fallut attendre jusqu'au soir. Nous commencions à être harassées de fatigue, et nous voyions, à mesure que le temps passait, s'éloigner, encore pour cette nuit, la perspective d'un lit ; il y avait plus d'une semaine que nous n'avions pu étendre nos jambes. Enfin mon tour arriva.

« De nouveau, par rangs de cinq, notre cortège traversa tout le camp, en sens inverse de celui que nous avions suivi la nuit mémorable de notre arrivée. Nous marchions au pas de course

quand nous nous entendîmes appeler par un troupeau anonyme qui nous croisait. Nous reconnûmes à grand-peine nos camarades qui sortaient des douches ; elles étaient presque toutes rasées, elles étaient vêtues de robes rayées et étaient pieds nus dans des claquettes. Elles n'avaient plus de bagages mais portaient un tout petit ballot. Elles tremblaient de froid. Elles nous crièrent au passage : "Ils prennent tout. Tâchez de passer vos chandails." Nous étions atterrées. Quelle était la raison de cette tonsure presque générale ? Nous ignorions encore que les prétextes les plus rationnels et généralement les plus favorables à notre bien-être dissimulaient toujours un machiavélisme plus ou moins raffiné. Ainsi, sous le couvert d'une hygiène impeccable, avait-on rasé presque toutes les têtes afin de les débarrasser des poux dont, soi-disant, elles étaient infestées. Mais on avait omis de nous dire que les paillasses qui allaient être mises à notre disposition en étaient pleines et que l'examen quotidien de nos vêtements ne serait jamais infructueux. Je me suis d'ailleurs toujours demandé par la suite pour quelle raison nos chefs cherchaient à justifier leur comportement, alors que nous avions la preuve ostensible que les motifs invoqués par eux étaient autant de mensonges.

« C'est avec une certaine appréhension que je franchis le seuil du bâtiment. J'entrai directement dans la salle des douches, au plafond de laquelle étaient suspendus les appareils. Nous vîmes un certain nombre de nos camarades, tristement assises par terre, qui attendaient d'être convoquées dans le cabinet où s'opérait la transformation de l'être humain en bagnard. Nous fûmes poussées à côté d'elles et nous assistâmes à l'un des actes du spectacle : une quinzaine de femmes nues, dont les visages affolés avaient perdu en même temps que leurs cheveux toute personnalité, voire même leur humanité, grelottaient sous un jet d'eau à peine tiède. Dans l'impudeur révoltante de cette exhibition, des jeunes riaient, par bravade, mais les vieilles femmes ne pouvaient se départir de l'humiliation qu'exprimaient leurs yeux hagards et le tremblement de tous leurs membres.

« Comment pourrais-je oublier le regard de cette jeune femme dont la longue chevelure blonde avait, par miracle, été épargnée[1] ? Elle soutenait sa mère, déjà âgée, qui, elle, n'avait pas eu la même chance. Je n'eus pas le courage de les suivre des yeux quand je les

1. Épargnée en prévision d'une « orientation » particulière de cette jeune femme, envisagée par les *Aufseherinnen* (*infra* page 281).

vis passer devant le commandant qui avait tenu à s'assurer par lui-même que le travail avançait.

« Le moment était venu pour nous, pensais-je, d'abandonner le rôle de spectateur pour prendre, avec l'uniforme, un rôle dans ce drame, dont le dénouement serait notre échec ou notre victoire, notre mort ou notre vie. Mais, en même temps que la hideur ambiante s'inscrivait dans mon esprit, s'insinuait en moi et d'une façon lancinante la certitude d'un autre danger, tout aussi redoutable, qui menaçait nos individualités, nos intelligences, l'essence même de notre personnalité.

« A quoi nous servirait-il de lutter pour conserver nos vies si nous n'étions pas assez fortes pour sauvegarder nos âmes ? Certes, ce n'est pas parce que vous êtes soudain revêtue d'une robe cousue comme un sac, ce n'est pas parce que vos cheveux sont tondus que vous trahissez du même coup les principes qui, pendant de longues années, se sont fortifiés en vous. Mais je ne doutais pas un instant qu'il s'agissait là de l'application du premier article d'un système minutieusement élaboré, afin de nous amener par étapes à la déchéance... L'avenir devait, hélas ! justifier nos craintes.

« Étions-nous donc appelées à devenir ces spectres entrevus l'autre nuit ? Prise de vertige au bord du gouffre épouvantable dans lequel j'eus, pour une seconde, l'impression que nous allions nous abîmer, je me souvins de cette phrase de Gide, que j'avais gravée sur le mur sordide de ma cellule : "Nathanaël, que la beauté soit dans ton regard, et non point dans la chose regardée."

« Il était déjà tard quand on nous dit que le travail de la journée était terminé et que nous allions passer la nuit sur place ; une fois de plus, nous nous installâmes, une fois de plus, couvertures et ballots furent aménagés en lits. Nous avions assez de place, et cela me sembla si confortable que je m'endormis aussitôt. Le lendemain matin, tandis que j'attendais mon tour avant de pénétrer dans la petite pièce réservée au pillage des bagages, près du salon de coiffure, je pouvais voir, sur le mur de celui-ci, se détacher l'ombre mouvante des ciseaux en action.

« Le dépouillement des "nouvelles" était assuré, ainsi que tout travail dans le camp, par des prisonnières, elles-mêmes surveillées par des *Aufseherinnen*, c'est-à-dire des gardiennes allemandes, sœurs des "souris grises" trop connues dans nos villes de France. Elles constituaient une espèce d'armée, recevaient des grades, étaient soumises à une discipline sévère (lever à l'aube, habitation dans des baraques situées dans les abords du camp), assujetties à

des appels, et elles avaient à leur tête une *Oberaufseherin*, dont le rôle était de supervision générale...

« Une fois entrée dans la salle où s'entassaient les montagnes d'objets volés aux précédentes initiées, avant même que j'eusse eu le temps d'ouvrir ma valise, mes couvertures et mon sac de couchage m'avaient déjà été retirés ; tandis que je me déshabillais, j'assistai au pillage intégral de mes bagages : on jeta, sur un tas probablement destiné à être brûlé, papiers, photographies, chapelets ; puis, sur un autre tas, ce qui ne plaisait pas ; quant au reste, eau de Cologne, linge, ceinture de cuir, il fut l'objet d'une razzia instantanée. Les gardiennes se l'arrachèrent, en supputant la valeur, le poids, la qualité, et je me retrouvai, en l'espace de quelques minutes, toute nue ayant à la main un savon et une brosse à dents.

« Je passai ensuite chez le coiffeur. A la seule vue de ma chevelure, son sort fut décidé. Cette opération terminée, je subis le deuxième examen qui avait trait à une autre partie du corps, particulièrement susceptible, paraît-il, d'être infestée de poux. Cet examen se faisait avec une brosse à dents... Je rentrai dans la salle des douches assez ahurie et, après de brèves ablutions, je me dirigeai vers les vêtements qui nous étaient destinés. Je saisis à toute vitesse une robe, une veste, une chemise, un pantalon, une paire de claquettes appelées "pantines". J'eus à peine le temps de revêtir tout cet attirail avant d'être projetée à l'extérieur du bâtiment et expédiée, en rangs de cinq, vers ma nouvelle résidence : le block 22.

« Comme je m'en allais, trébuchant, incertaine dans mes nouveaux sabots, je regardai les autres prisonnières, nos semblables, nos sœurs.

« J'eus alors l'impression que nous étions désormais marquées du même sceau qu'elles, que notre sort était définitivement enchaîné au leur, que leurs vies, leurs souffrances, leurs espérances devenaient nos vies, nos souffrances, nos espérances — la punition d'une unité pouvait entraîner la punition de tout le block, la punition d'un block rejaillir sur tout le camp —, et je sentis confusément que s'effaçait le dernier vestige de liberté que nous croyions posséder encore, au moment où nous entrions dans cette nouvelle communion des saints. »

Voici maintenant le témoignage d'Élisabeth Will en son livre de souvenirs : *Témoignages strasbourgeois* (Éditions Les Belles Lettres, 1947).

« Au sortir des rues noires, voici un nouveau terrain vague ; les

baraques qui l'entourent sont plus grandes. On nous conduit à la dernière : "Block 26". Nous entrons péniblement, nos bagages s'accrochent dans le couloir étroit. On nous introduit dans une pièce assez vaste ; environ 10 m sur 10 m. Deux dames en rayures, le bandeau rouge des policières au bras, nous entassent debout contre les murs, et crient d'une voix stridente, en roulant les r éperdument : Zurück ! Zurück ! Puis, quand on proteste trop fort : Ruhe ! Nous sommes déjà serrées comme dans le train, mais il paraît que cela ne suffit pas ; et nous finissons par comprendre avec horreur que les neuf cent quatre-vingts femmes devront tenir dans cette pièce. Il fait une chaleur effroyable, on s'invective, on se monte dessus, on se trouve mal. En fin de compte, le résultat est atteint : les neuf cent quatre-vingts femmes sont bourrées dans la salle. C'est le plus effroyable cas de compression humaine que j'aie jamais vu. Sur le seuil, la policière demande une interprète, puis avec un fort accent slave, elle tient à peu près ce discours :

« "Vous êtes ici dans un camp de concentration. On se lève à trois heures et demie, on travaille douze heures, on se couche à sept heures du soir. Vous travaillerez au camp ou dans une usine des environs. Si vous désobéissez, vous aurez vingt-cinq coups de bâton ou vous irez au bunker (cachot). Vous n'avez pas le droit de garder vos affaires personnelles ; les pratiques religieuses sont strictement interdites. N'essayez pas de vous évader, les murs sont garnis de barbelés électrifiés et les S.S. ont des chiens. Ah, encore une chose : il y a environ vingt mille femmes ici, et chaque semaine il y a trois libérations. C'est tout". »

Voici maintenant les souvenirs de Rosane : *Terre des Cendres* (Éd. Les Œuvres françaises, 1946).

« 18 octobre 1943. Du petit block 5, où nous avons subi notre quarantaine, nous voici transférées, au block 27, le dernier construit à l'époque, là-bas, au fond du camp, derrière les barbelés, dans le sable même. Voici dans quelles circonstances :

« Une visite de sept officiers, la veille ; leur morgue satisfaite, tout laisse prévoir une "aventure". Le soir, notre théâtrale Blockowa — Mme Brandt — nous annonce notre déménagement ; elle triomphe :

« "Ces messieurs, dit-elle du ton le plus sérieux, veulent que vous soyez plus à l'aise ; vous aurez un très grand block, un lit personnel, des bonnes couvertures pour l'hiver, un immense lavabo, une salle à manger spacieuse, si propre que vous mangeriez par terre."

« J'entends encore ces paroles enthousiastes, mais par trop falla-

cieuses. Pour l'instant, il faut sortir, laisser au dortoir notre literie toute neuve encore, individuelle pendant la quarantaine, et que nous avons entretenue aussi propre que possible — défense de l'emporter. En hâte, les rangs se forment et s'avancent, nous passons une porte de barbelés ouverte pour nous, gardée par deux policières, et nous voici devant le fameux block 27. Quinze cents Tziganes et Russes viennent de le quitter, envoyées dans un convoi de fabrique. Une odeur de foule règne encore dans les salles. A notre grande stupeur, tout est d'une saleté repoussante ; dans le couloir, l'urine coule jusque dans la *Dienstzimmer*, notre chambrée à tout faire, le lavabo est plein d'immondices et sans eau, l'électricité et les conduites d'eau ne fonctionnent pas ; aux waters le tableau est saisissant, l'on n'y pénètre pas, les cuvettes débordent, les portes sont démolies, l'odeur prend à la gorge. Toutes, nous avons couru au dortoir pour nous assurer un lit. C'est un comble, jamais nous ne pourrons coucher là-dedans, les couchettes sont défoncées, branlantes ; ce qui tient lieu de paillasse est un sac crasseux, crevé, grouillant de poux, et les sacs de couchage sont incroyablement sales, tachés de sang et maculés par des pieds qui ont traîné dans la boue et le reste. C'est cela que l'on offre aux "Françaises".

« Naïves, nous espérions du linge propre, de la literie de rechange ; nous l'avons attendue trois mois — le temps d'attraper la gale. Je l'ai eue immédiatement, dès le surlendemain, et nous y avons toutes passé ; beaucoup ne s'en sont jamais guéries, gale vite infectée, purulente, à laquelle on a donné le nom d'avitaminose ; les deux se sont conjuguées en d'horribles plaies jusqu'à la mort. Nous n'avons pas un chiffon pour protéger ni nettoyer ces abcès qui coulent et collent à notre chemise sale, les croûtes s'arrachent en marchant. C'est pitoyable. Déshabillées, nous nous faisons horreur. L'on utilise des enveloppements de papier, on graisse les pustules à la margarine, on les mûrit avec un cataplasme de rutabagas au moment de la soupe, et l'on se gratte malgré soi, sans cesse, nuit et jour... Bientôt nous sommes envahies de poux, personne n'y échappe ; celles qui travaillent à l'atelier n'ont pas un instant libre pour se les tuer. Le soir, quand on rentre après l'appel, la fatigue domine et, au dortoir, on n'a pas longtemps la lumière ; et puis il y a des lits, dans le bas, au fond, où l'on ne voit pas. Là-haut, sous la lampe électrique, plusieurs s'activent à craquer entre leurs doigts les bêtes ; au-dessous, on crie parce qu'on en reçoit dans la gamelle...

« Avec la vermine vient la dysenterie ; il fait très froid, l'on

manque toujours d'eau, les malades nettoient plus ou moins leur linge, que nous n'avons pas le droit de faire sécher ; il faut le remettre mouillé.

« Une trentaine de femmes meurent en quinze jours, vers Noël.

« A cette époque de l'année 1943, nous sommes certainement les plus malheureuses du camp. Pourquoi ces officiers sont-ils venus nous voir ? Comme ils se sont joués de nous ; avec quel cynisme et quelle ironie ils ont osé faire de trompeuses promesses. Nous n'avons rien demandé, mais ils se plaisent à piétiner leurs victimes, car ces Boches ne respectent rien...

« Au cours des mois d'octobre et novembre, notre block s'était rempli au-delà du possible. Nous étions plus de onze cents au lieu de cinq à six cents. D'abord, nous recevons un groupe de "Mischlinge", demi-juives rescapées de Birkenau, puis par centaines des femmes et des enfants, sujets hongrois, roumains, turcs, juifs traqués plus tardivement, du bébé de deux ans aux grands garçons de quatorze ans, trente-trois nationalités différentes s'affrontent, l'on parle tous les jargons dans le block. Il y a de très vieilles femmes : six ont près de quatre-vingts ans, trois ont soixante-seize ans ; elles voisinent, au lavabo, avec les garçons nus.

« Le manque d'hygiène devient effarant et chaque soir de nouveaux contingents arrivent, il faut se serrer ; c'est facile à dire, nous sommes déjà sept sur deux petites paillasses ! Après l'appel, nous courons nous coucher, de peur de trouver "notre" lit occupé, cela se produit souvent ! C'est aux plus sans-gêne ; à qui se plaindre ? L'on s'étend par terre, la robe sur soi en guise de drap. N'importe quelle inconnue, sale ou malade, s'impose sur notre paillasse. Malheur aux isolées qui ne se sont pas encore fait de véritables camarades, car, dans cette foule, il faut lutter, se débattre, se défendre à chaque minute. Deux jeunes étudiantes de Lyon ont partagé un mois le grabat d'une vieille femme juive couverte de poux et déjà atteinte de typhus ; il n'y a, ce soir-là, plus de place, même sur le plancher. »

Mais je ne voudrais pas clore ce chapitre sur l'enfer des camps où souffrirent les déportés de la Résistance, sans donner au lecteur connaissance du magnifique *Chant des marais*, appelé avec quelque raison l'*hymne d'Auschwitz*. Il fut composé très certainement en ce camp, mais il fut connu à Ravensbrück et à Dora, sans doute par des déportés ayant été transférés. Traduit en plusieurs langues, il y eut des versions diverses, mais le texte initial est très certainement celui en français. Quant à l'air sur lequel les paroles furent adaptées (car

comment composer une musique selon les règles en de tels endroits!), il dérive très certainement d'un motif slave, russe ou polonais, facilement retenu par ceux qui le fredonnaient en silence, à l'insu des gardes-chiourme des deux sexes. Voici donc:

LE CHANT DES MARAIS

Loin vers l'infini s'étendent
Les grands prés marécageux.
Pas un seul oiseau ne chante
Dans les arbres secs et creux!

Refrain

O terre de détresse!
Où nous devons sans cesse
Piocher... Piocher!

En ce camp morne et sauvage,
Entouré de murs de fer,
Il nous semble vivre en cage
Au milieu d'un grand désert...

Refrain

O terre de détresse!
Etc.

Bruits de chaînes, bruits des armes,
Sentinelles jour et nuit!
Des cris, des pleurs et des larmes,
La mort pour celui qui fuit...

Refrain

O terre de détresse!
Etc.

Mais un jour en notre vie
Le printemps refleurira...
Libre alors, ô ma Patrie,
Je dirai tu es à moi!

Refrain

O Terre enfin libre!
Où nous pourrons revivre,
Aimer... et aimer...

Lecteur, lorsque vous aurez l'occasion d'entendre monter, au hasard d'une cérémonie du souvenir et tel un *lamento* vengeur le *Chant des marais*, cet hymne composé à Auschwitz, souvenez-vous de ce que déclara jadis Nietzsche: « L'avenir sera aux peuples qui auront la plus grande mémoire... »

33.

LES PROXÉNÈTES

De tout temps, le vainqueur a humilié le vaincu en prenant ou en violant sa femme ou sa fille. De tout temps il y eut des femmes de vaincus pour se prostituer aux vainqueurs, comme il y en eut pour s'y refuser. Mais si le livret militaire individuel des soldats de la Wehrmacht mentionnait en un de ses articles l'obligation de respecter les populations civiles, principalement les femmes et les enfants, il n'en était pas de même dans ceux de la Waffen S.S., et cela découlait des déclarations de Hitler lui-même. En parlant de « son » peuple, le Führer avait précisé qu'il le *libérait de la conscience* (c'est-à-dire de la loi morale), *et de la liberté* (c'est-à-dire de la responsabilité issue de sa conscience).

Ainsi, fidèle à *Mein Kampf*, Hitler faisait des hommes de « son » peuple des êtres dominés simplement par leurs instincts (puisque sans morale), et des robots (puisque sans responsabilité). D'où le serment que prêtèrent tous les S.S. *et les Français engagés dans la L.V.F.* ou la cocasse *« légion Charlemagne »* (Waffen S.S.):

« *A toi,* Adolf Hitler, je jure fidélité et courage... »

Fidélité, c'est-à-dire *obéissance*, et courage, c'est-à-dire la même chose finalement.

Ce préambule pour mieux faire comprendre au lecteur ce qui va suivre.

Les atrocités commises par les Japonais en Chine dès avant la Seconde Guerre mondiale furent suivies de celles commises en toute l'Asie du Sud-Est et en Malaisie, avec l'approbation de Hiro-Hito, empereur du Japon, « descendant de la déesse du

Soleil » (c'est ici que l'on rit), véritable dieu vivant lui aussi[1]. Or, le 15 février 1942, les troupes japonaises réussirent à s'emparer de Singapour et y firent soixante-dix mille prisonniers. Aussitôt ils y raflèrent les jeunes femmes et les jeunes filles européennes et les enfermèrent dans les grands hôtels de la ville. Dûment droguées afin de les rendre plus coopérantes, elles devaient y subir les assauts et les caprices des officiers japonais. Lorsque la drogue et le reste les rendaient inutilisables on les remplaçait, car il y avait toutes les autres en attente.

Entrés en septembre 1940 en Indochine française, les Japonais balayèrent par un coup de force le 9 mars 1945 le gouverneur (amiral) Decoux, et firent prisonniers tous les soldats français alors en Indochine. Certains d'entre eux furent utilisés comme mannequins pour l'escrime à la baïonnette des soldats nippons. Les autres subirent les mêmes violences sauvages qu'ils exercèrent ailleurs sur les prisonniers anglais ou canadiens. On retrouva en Malaisie certains de ces derniers crucifiés sur des arbres.

Or toutes ces cruautés exercées partout où pénétraient ses armées, l'empereur Hiro-Hito ne les ignorait pas, elles faisaient partie de la « tradition japonaise » séculaire, dont on méconnaît en Europe le caractère totalement inhumain en tous les domaines. Ainsi la fillette vendue à trois ans par son père à un proxénète sera sa propriété jusqu'à sa mort, sans possibilité de rachat (loi encore en vigueur en 1939).

Les Allemands n'eurent pas plus de soucis de la morale que les Nippons, car la *S.S. générale*, avec ses vingt-cinq ou trente organisations diverses, couvrait telle une pieuvre l'ensemble de l'Allemagne, et son *Reichsführer S.S.* Heinrich Himmler y était le second maître absolu après Hitler.

Ce fut lui qui imagina la constitution des *Lebensborn*, ces camps où des jeunes filles sacralisées « pures aryennes » y rencontraient des garçons de même pureté raciale. Les enfants de ce vaste *échangisme* quotidien étaient ensuite, dès leur naissance, soustraits à leur mère afin d'être élevés par l'État germain. Ils ignoraient inévitablement leur père, et probablement leur mère plus ou moins par la suite. Sans aucun lien avec une « famille » banale, on envisageait pour eux devenus adultes un rôle de *janissaires*.

Ces étalons devaient venir de la *Jeunesse hitlérienne*, et être au

1. Les courbettes des chefs d'État européens (France comprise), à sa mort en 1989, ont déshonoré ceux-ci. Seule l'Angleterre s'abstint !

moins *candidats* à la S.S. Ils devaient mesurer 1,75 m minimum, avoir une santé parfaite, une dentition absolument impeccable, le type aryen officiel (cheveux blonds, yeux bleus), une hérédité nordique remontant au moins à 1750 pour les futurs chefs, montrer des réflexes impliquant un courage instantané et une obéissance inconditionnelle aux ordres reçus. Les jeunes filles devaient évidemment présenter des caractéristiques semblables, à la réserve de la taille de 1,75 m ramenée à 1,70 m. Mais elles devaient de plus être parfaitement constituées quant au physique pour mettre au monde des enfants destinés à devenir cette race de « seigneurs » prédite par le Führer. La « production » de ces *Lebensborn* fut de six à sept mille enfants par an. Il ne fallait, on le voit, que l'implacable logique, cruelle et sans faiblesse, d'Adolf Hitler, pour mettre au point et réaliser un tel type d'*élevage humain*, balayant tout ce que pouvait signifier l'amour maternel. A ce fou délirant, une malheureuse chatte de gouttière aurait donné des leçons!

Il ne faudrait pas croire cependant que les Allemands acceptèrent tous d'emblée ce ravalement de jeunes filles au rang de génisses ou de filles à plaisir. Les officiers de la Wehrmacht et les gens d'Église lui étaient tous hostiles. C'est ainsi que le général Groppe adressa à l'état-major général une lettre de protestation dans laquelle, par prudence, il imaginait que ce décret instituant les *Lebensborn* était en réalité un pamphlet fabriqué par les Alliés pour discréditer l'Allemagne, et demandait implicitement à ce qu'il soit dénoncé comme tel. Il reprit sa protestation trois semaines plus tard, appuyé, quoique plus discrètement, par le général von Brauchitsch. Mais le *Schwarze Korps*, organe de la S.S., répliqua sous l'ordre de Himmler en comparant à un objecteur de conscience (crime puni de mort) la jeune fille se dérobant devant ce devoir de maternité. Et le général Groppe ayant récidivé fut relevé de ses fonctions et emprisonné. Il ne dut qu'à sa popularité auprès des troupes de ne pas être exécuté.

Ajoutons que Himmler, par souci de la « morale » bien entendu, soulignait que ces « camps de rencontre » entre jeunes des deux sexes, où tout était organisé pour leur agrément matériel (lieu, séjour, cuisine, distractions, etc.), ne devait pas être considérés comme des lieux de plaisir, mais de devoir...

L'immoralité du nazisme ne s'arrêta pas là. Comme les Japonais à Singapour (et aussi ailleurs malheureusement), mettant tout de suite en pratique la prévision de Goering quant à la France d'après-guerre (« moitié potager, moitié *maison close...* »), ils constituèrent

des *bordels militaires de campagne* en des trains spécialement aménagés, et y enfermèrent des jeunes filles polonaises, russes ou juives (allemandes ou autres). Elles aussi, comme à Singapour, étaient abondamment droguées afin de leur infuser, sinon l'amour du métier, du moins des réactions physiologiques les rendant plus coopérantes.

Il faut dire qu'à Berchtesgaden, où le Führer aimait aller se reposer (soit à son chalet du Wachenfeld, soit en son « nid d'aigle » du Berghof, au sommet de l'Obersalzberg), il y avait nécessairement une garnison assez importante de la S.S. cantonnée sur place. On les relevait périodiquement, mais le temps de séjour était assez long pour impliquer certaines mesures.

En effet, dans les débuts de cette garnison, il y avait eu des violences sexuelles exercées sur des jeunes femmes ou jeunes filles de la localité ou des environs immédiats. Suite de soûleries des S.S. sans doute. D'où sanctions exemplaires, qui ne résolvaient toutefois pas le problème de l'abstinence sexuelle des S.S. On y mit fin d'une façon très simple. Chaque semaine, les habitants de Berchtesgaden virent arriver un lot de jeunes femmes joyeuses et décontractées, dont le maquillage ne laissait aucun doute sur ce qu'elles venaient faire. Après un bref séjour elles repartaient, et la semaine suivante elles étaient remplacées par d'autres. Ces femmes étaient-elles de banales prostituées, ou des volontaires venues des *Lebensborn* ? On ne le sut jamais.

Mais la guerre en Russie s'éternisant, il fallut bien songer au même problème. C'est là que les nazis organisèrent des *bordels militaires de campagne*[1] (nous utilisons la dénomination militaire officielle française), en y enfermant des jeunes filles razziées, soit dans les villages de Pologne ou de Russie, soit dans les camps comme nous le verrons, et bien entendu droguées à ces fins. La drogue et l'usure physiologique impliquaient de les remplacer souvent.

Des souvenirs de Françoise Archippe[2], insérés dans *Kommandos de femmes* de Christian Bernadac (Éd. Famot, Genève 1978), nous tirons ce qui suit :

« Des déportées, choisies le plus souvent parmi les Polonaises ou les Russes, étaient régulièrement désignées pour suivre les convois

1. Dits *B.M.C.*, étaient composés de prostituées professionnelles et suivaient, d'étape en étape, les troupes *coloniales* françaises en opérations.

2. Déportée au camp de Limmer, près de Hanovre.

de soldats. Chacune de nous savait ce que cela voulait dire: elles servaient au plaisir jusqu'à l'épuisement et on ne les revoyait jamais. Un jour pendant l'appel, notre *blockowa* se plante devant nous et réclame, en allemand bien sûr, huit volontaires françaises pour "accompagner" un convoi. L'interprète, un jeune professeur d'allemand de Strasbourg je crois, traduit très pudiquement... et tout le monde feint de ne pas avoir compris. Silence. Regards fuyants. Nous sommes changées en pierre. La *blockowa* renouvelle sa demande en criant et en employant le mot "bordel". Là, évidemment, personne ne peut faire semblant de ne pas comprendre. Mais toujours le même silence, nous n'osons pas nous regarder. Alors la *blockowa* se met à hurler (elle n'était pas méchante, criait beaucoup et frappait le moins possible), il lui fallait huit détenues, huit Françaises, huit volontaires... Sinon elle choisirait au hasard. Le silence retomba, insupportable. Alors une femme est sortie du rang, calmement et nous a fait face. C'était la grande Lucie, une belle fille blonde, réservée, toujours prête à rendre service, posée et digne — oui, très digne. Elle était là, seule face à nous, toujours silencieuses et immobiles. Alors elle s'est décidée et s'est mise à parler d'une voix nette, s'adressant à certaines d'entre nous:

« — Allons les filles, un peu de courage! C'est à nous d'y aller. C'était notre métier. Nous n'allons pas laisser des mères de famille, des jeunes filles, le faire à notre place. C'est à nous de partir. Toi Odile, toi Margot, et toi... etc.

« Elle en désigne sept, toutes d'anciennes prostituées. Les Allemands n'en conservèrent finalement que quatre, Lucie n'était pas du nombre. Pas plus en prison qu'au camp, aucune d'entre nous n'avait jamais su, jamais deviné, quel était son métier. » (*Op. cit.* pages 39-40.)

Cette dignité rachète, ô combien, le déshonneur de celles qui, en France et libres, couchèrent avec l'occupant.

Mais le choc en retour allait venir. Ces gens qui se gargarisaient des vieux mythes germano-scandinaves, où leurs aïeux buvaient l'hydromel de la victoire dans le crâne encore sanglant de leurs ennemis, ces délirants impitoyables allaient connaître, dans la chair de leurs femmes et de leurs filles, la dernière insulte des vainqueurs. Ils avaient méprisé la prophétie d'Osée fils de Bééri, prophète qui précéda Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel, et qui avait précisé que: « Celui qui sème le vent moissonne la tempête... » *(Osée: VIII, 7.)* Mais reprenons les faits historiquement.

Le 23 août 1939, Hitler et Staline signaient par leurs ambassadeurs un pacte de *non-agression*, prévoyant le démembrement de la Pologne entre leurs États respectifs.

Et le 22 juin 1941, Hitler violait ce pacte et envahissait la Russie soviétique, moins de deux ans après sa signature!

Or à Yalta, les 4 et 11 juin 1945, Roosevelt accordait à la Russie soviétique au nom des États-Unis le privilège de la conquête de Berlin par les troupes russes, et Winston Churchill donnait au nom de la Grande-Bretagne son accord pour cette « exclusivité ». En son exigence, Staline savait ce qu'il voulait faire.

Les dix jours que durèrent sous un déluge de fer et de feu la lente et infernale prise de la capitale allemande du 22 avril au 2 mai 1945, quartier par quartier, maison par maison, aboutirent à la capitulation ultime. Les armes s'étaient tues, les gémissements des blessés avaient cessé, ils étaient tous morts ou évacués. Alors s'élevèrent d'autres cris.

Un de mes jeunes amis de cette époque avait été déporté par le S.T.O. pour travailler en Allemagne au profit du III[e] Reich. Il vit tout ce qui suit et me le conta à son retour en France.

La ville fut envahie par les troupes soviétiques d'Asie centrale. Ces combattants talonnaient les soldats de la Wehrmacht depuis Stalingrad, avec pour équipement un fusil mitrailleur et une sacoche à chargeurs, se nourrissant tant bien que mal, ne vivant que pour l'anéantissement du nazisme, ivres de haine et de vengeance. Berlin leur fut livré pendant environ un mois au plus, mais ce ne fut alors que pillage, dépouillements et viols. Les Allemands ne sortaient plus des abris demeurés à peu près intacts, mais les soldats soviétiques, retrouvant en leur hérédité mongole l'atavisme des guerriers de Gengis Khan, y descendaient l'arme à la main. Et là, tout leur était bon, l'âge n'y faisait rien.

Et puis le temps précis de la mise à sac de Berlin étant écoulé, ils disparurent en trois nuits, remplacés par des troupes venues de la Russie d'Europe, avec de beaux uniformes, et où on pouvait voir et admirer des *sotnias* cosaques dignes des temps du tsarisme. Aux carrefours de ce qui avait été Berlin, réduit à des rencontres de pans de murs, se postèrent les policières soviétiques, gantées et bottées, mitraillette en bandoulière, orientant et articulant la circulation des véhicules de l'armée russe, et insensibles aux compliments intéressés de leurs camarades soldats.

A Berlin, il y a un cimetière où reposent des milliers de femmes allemandes qui n'ont pu supporter les viols en série que leur avait

valu la démence cruelle de celui dont elles avaient fait un dieu. Car aux manifestations qui précédèrent son ascension à la chancellerie du Reich, Adolf Hitler avait bénéficié d'un véritable rush des voix féminines. Et dans les camps des déportées de la Résistance ou simplement des malheureuses juives, les femmes surveillantes avaient été pires que les S.S. « Tête de Mort » en leur méchanceté. Certaines furent pendues comme criminelles de guerre, en très petit nombre malheureusement. D'autres payèrent pour elles, selon la parole du *Lévitique (XVI, 41)*: « Ils paieront le prix de leurs iniquités... »

TROISIÈME PARTIE

Alors parut un cheval blanc[1]...

1. « Alors parut un cheval blanc. Celui qui le montait combattait pour la justice... » (Cf. *Apocalypse: XIX, 11.)*

34.

LE CERCLE DE KREISAU

En 1946, devant la Chambre des communes, Winston Churchill fit la déclaration ci-après :

« Il y avait en Allemagne une opposition que ses propres sacrifices et une politique internationale décevante ont affaiblie de plus en plus, mais qui compta ce qu'il y a de plus noble et de plus grand dans l'histoire d'un peuple. Ces hommes ont combattu sans être aidés de l'intérieur ni de l'extérieur, mais uniquement par la voix inquiète de leur conscience. Tant qu'ils furent en vie, ils furent pour nous invisibles et méconnaissables. Mais leur mort a révélé leur opposition à la tyrannie. Leur sacrifice ne peut évidemment effacer tous les crimes commis par leurs compatriotes fanatisés, mais leurs actes et leur abnégation peuvent constituer le fondement d'un renouveau. »

Effectivement, l'opposition, purement passive et doctrinale, à l'idéologie hitlérienne et à ses crimes, débuta peu avant la Seconde Guerre mondiale, au voisinage de la frontière de Tchécoslovaquie et de Bohême, en Silésie, au château de Kreisau. Ce domaine appartenait héréditairement au comte Helmuth-James von Moltke, petit-fils du général de ce nom dans les armées de Guillaume II, de 1914 à 1918. Von Moltke n'était nullement un militaire de carrière, mais un juriste, ce qui peut expliquer son orientation politique. Sa mère était née en Afrique du Sud et était d'origine anglaise. Ce qui explique peut-être qu'il ait fait toutes ses études en Grande-Bretagne, où il conserva des amis. Haut de près de deux mètres, il avait le comportement très marqué de ce séjour : flegmatique, distant, réservé en ses paroles.

Affecté en 1939 à l'O.K.W. (haut commandement des forces

armées du Reich), il y aura un rôle proche de la diplomatie. Et ce sera à son retour de Turquie en 1942, qu'il rassemblera autour de lui en son domaine de Kreisau, un groupe d'hommes venus des horizons les plus divers, et qui constitueront avec lui le *Cercle de Kreisau*.

Toutefois, justement parce qu'ils abhorraient le nazisme et ses méthodes, leurs activités se limitaient à mettre au point *idéologiquement* une nouvelle Allemagne après la chute de Hitler et de son mouvement. De la suppression par une action directe de celui qu'ils appelaient « le monstre » ou parfois « l'Antéchrist », il ne fut jamais question. C'est ce qui justifie que les Alliés n'aient jamais accepté d'entrer en rapport avec eux.

Cependant une journaliste américaine, Dorothy Thompson, qui avait connu dans l'Allemagne d'avant-guerre von Moltke, était restée en relation avec lui par la voix des ondes. Au cours de brèves émissions parties de New York à destination de l'Allemagne sous la dénomination de « la Voix de l'Amérique », elle s'était adressée à lui sous le nom de « Hans », selon un code convenu d'avance. Elle lui déclara notamment en 1942:

« Nous ne vivons pas dans un monde peuplé de saints! Nous sommes des êtres de chair et d'os et devons agir en hommes. Les paroles ne peuvent suffire, il faut passer aux actes. Vos amis et vous-mêmes aurez-vous le courage d'agir?... »

Ce genre de message était bien entendu enregistré par la Gestapo. Et un jour, un de ses agents s'infiltra dans le *Cercle de Kreisau* peu avant la réunion de la Pentecôte 1943, qui devait être la dernière du *Cercle de Kreisau*. Von Moltke et la plupart de ses amis furent peu à peu arrêtés et emprisonnés. Aucun d'eux ne devait voir la Libération de 1945. Parmi les affiliés de von Moltke se trouvait un jeune jésuite originaire de Mannheim, le P. Delp. Ce dernier n'ignorait pas l'ancien axiome de sa Compagnie au XVIe siècle, assurant (et démontrant) qu'il était équitable de supprimer un souverain criminel. Et le P. Delp ne se privait pas de le proclamer un peu partout, ce qui amena inévitablement son arrestation.

Peu avant son envoi d'abord dans un camp puis devant un tribunal, il avait déclaré à ses amis: « Dans les ténèbres qui nous environnent, nous ne pouvons reculer devant aucun moyen. Car il s'agit de débarrasser l'Allemagne de la tyrannie du *Démon*. »

Condamné à mort le 2 février 1945, il affronta la pendaison le sourire aux lèvres. A l'aumônier qui lui offrait le secours de son exhortation, il répondit narquois: « Dans quelques instants, monsieur l'abbé, j'en saurai plus que vous... » Dernières paroles qui sont lourdes de sous-entendus.

Tous les affiliés de von Moltke étaient ainsi en prison lorsque le 20 juillet 1944 eut lieu l'attentat que nous allons relater tout à l'heure, et auquel échappa *miraculeusement* Adolf Hitler. Cependant, tous furent condamnés à mort et pendus comme complices en 1944. A son épouse, von Moltke écrivit peu avant son exécution quelques lignes:

« Nous n'avons fait que penser ; nous sommes pendus parce que nous avons réfléchi ensemble. [...] J'ai été condamné, non comme noble, non comme propriétaire foncier, non comme Prussien, mais simplement comme chrétien et rien d'autre! »

Or il n'y avait pas dans le *Cercle de Kreisau* que des idéologues et des mystiques chrétiens. Il y avait aussi des hommes d'action, mais ralliés au *Cercle* alors qu'il fonctionnait déjà depuis un certain temps, ils n'avaient pas l'autorité suffisante pour contrer les anciens. Et comment affronter un débat sur le fond, c'est-à-dire *comment supprimer Hitler*, avec des gens qui s'en réfèrent aux évangiles ou à saint Jean de la Croix? Ils ne sont pas sur la même longueur d'ondes. J'ai connu en 1937 une mystique qui avait prié de 1914 à 1918 pour que son fils ne soit jamais amené à se servir de son fusil. Et pendant la guerre d'Indochine, j'ai rencontré un père de famille qui déclara à son fils: « Si tu dois partir là-bas, *fais-toi tuer, mais ne tue pas...* » Avec ce genre d'illuminés, des hommes comme Hitler étaient certains de mener à bien leur plan diabolique.

C'est pourquoi une première fournée de ces gens décidés à passer aux actes tomba néanmoins aux mains de la Gestapo, suite aux dénonciations de l'agent infiltré. Il y avait notamment Peter York von Wartenburg, cousin de von Stauffenberg, le colonel qui déposera la bombe du 20 juillet 1944. Il y avait aussi des membres du *Cercle* qui purent s'affilier ensuite à d'autres organisations partisanes de la manière forte. Peter York von Wartenburg fut fusillé avec son cousin von Stauffenberg à Berlin, après l'échec de l'attentat.

Von Wartenburg écrivit à sa femme quelques lignes avant sa mort, lignes qui furent remises par le prêtre qui l'avait assisté aux derniers moments. Il lui dit notamment:

« Je meurs pour la patrie. Les apparences sont trompeuses, mais cette dernière étape je la franchirai le front haut, sans crainte. J'espère que vous ne verrez en mon attitude ni orgueil ni aveuglement. Nous sommes dans les ténèbres, *mais les torches que nous avons allumées ne s'éteindront plus!...* »

Ainsi que l'observe Alain Desroches dans son livre *La Gestapo*: « Hitler et sa clique n'ont jamais représenté *toute l'Allemagne* », et avant la guerre, dans les premiers camps d'internement, il y avait des communistes, des socialistes, des prêtres et des pasteurs. Le sacrifice de ces hommes lucides et courageux préserve les générations futures de l'Allemagne de l'opprobre engendré par leurs bourreaux.

Et allaient leur succéder des gens plus terre à terre peut-être, des militaires accoutumés par leur métier à *donner des ordres de mort comme on en donne nécessairement à la guerre*, mais qui osaient néanmoins voir les choses en face, et non plus du point de vue de la Jérusalem d'En Haut. Et nous arrivons ici au complot de 1943 dit des « bouteilles de cognac » (*infra* page 299), que nous aborderons bientôt.

35.

À L'ABWEHR, PREMIÈRE RÉSISTANCE ALLEMANDE

La montée de celui que le maréchal von Hindenburg appelait dédaigneusement « le caporal bohémien », l'extension de ses séides, S.A. et S.S. que le maréchal von Ludendorff ramenait au rang de « soldats du pavé », ne furent pas sans susciter une réaction de ce que nous nommerons la *noblesse militaire allemande*. Ces gens, dont le patronyme se trouvait toujours précédé du *von* et qui était souvent suivi du grade militaire accompagné du titre nobilaire: colonel-comte, général-baron, etc., conservaient la mentalité et le comportement de leurs aïeux. A ce titre ils en avaient la hauteur, la morgue même parfois, mais ils savaient apprécier le courage de leurs adversaires et conservaient une certaine attitude chevaleresque que leurs équivalents de la Waffen S.S., issus tous des anciens S.A. ou de la S.S. initiale, se faisaient une obligation d'ignorer. Nous n'en voulons pour preuve que la mort du lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves en 1941.

Arrêtés par la Gestapo après dénonciation par un mouchard, lui et deux compagnons venus de Londres, assistés de trois résistants français (dont une femme), furent soumis aux tortures habituelles, refusèrent de parler, et après un emprisonnement de quatre mois furent renvoyés devant une cour martiale allemande *composée d'officiers de carrière* de la Wehrmacht. Inévitablement condamnés à mort en vertu des lois venues de Berlin, le président du tribunal militaire et ses assistants se levèrent *avant le prononcé de la sentence*, et le greffier de la cour martiale lut ce qui suit, en allemand d'abord, puis en français:

« La cour se trouvait devant une tâche lourde, car il fallait juger des hommes et des femmes qui s'étaient manifestés comme des

personnes de mérite, d'une grande fermeté de caractère, et qui n'ont agi que par amour de la patrie. Mais de même que celles-là ont cru être obligées de remplir leur devoir envers leur patrie, nous, juges allemands, sommes tenus de remplir notre devoir envers la nôtre, et à juger les accusés selon les lois en vigueur. » (Cf. Alain Desroches: *La Gestapo* — Paris 1972.)

Cette attitude et une telle déclaration suffisaient pour valoir à ces officiers la surveillance discrète de la Gestapo. Or ces gens reflétaient l'opinion générale des milieux militaires évoqués ci-dessus.

En effet, les milieux militaires traditionnels considéraient dès avant la Seconde Guerre mondiale comme une folie la voie où les ambitions du Führer prétendaient les mener. Estimant que la France et l'Angleterre étaient à même de balayer par leur puissance militaire d'alors l'insuffisante armée allemande, ils condamnaient les outrances successives de Hitler. Ils avaient raison. Ce ne fut que l'esprit capitulard de Paris et de Londres qui permit au Führer de réaliser successivement et sans obstacles toutes ses ambitions.

Cette prudence des milieux militaires traditionnels allemands était reflétée au sein des services de renseignements de l'*Abwehr*, constituée par l'état-major de la Reichswehr dès 1928. Placée sous les ordres de l'amiral Canaris, l'Abwehr participa à la préparation de la Seconde Guerre mondiale et, au cours de celle-ci, mena la lutte contre les organisations de résistance de l'Europe occupée.

Cependant, une rivalité de plus en plus aiguë l'opposa aux organismes directement contrôlés par Himmler, tels que la Gestapo et le S.D. *(Sicherheitsdienst)*, Service d'espionnage et de sécurité relevant essentiellement de la S.S. générale, et donc de Himmler.

A la suite de la destitution de l'amiral Canaris en février 1944 (nous verrons pourquoi), le S.D. parvint à s'assurer le contrôle de l'Abwehr, qui passa sous l'autorité de Kaltenbrunner comme Bureau militaire de la section VI du R.S.H.A. *(Reichssicherheitshauptamt)*.

Mais il convient de présenter ces divers personnages.

Wilhelm Canaris naquit à Aplerbeick, près de Dortmund, le 1er janvier 1887, et fut pendu au camp de Flossenburg le 9 avril 1945, suite au complot des militaires contre Adolf Hitler. D'une famille de grands industriels de Westphalie, cadet de la marine en 1905, il fit partie de l'équipage du croiseur *Dresden*, coulé par la flotte anglaise dans l'Atlantique Sud en mars 1915. Après une odyssée mouvementée, il parvint à regagner l'Allemagne où on lui confia le commandement d'un sous-marin. Demeuré dans la marine

sous la république de Weimar, il commença à se spécialiser dans le renseignement. Au début de 1935 il fut nommé chef de la section de l'Abwehr auprès du commandement suprême allemand. Promu vice-amiral en 1938, il réalisa la voie catastrophique dans laquelle Hitler engageait peu à peu l'Allemagne, et entra alors en relation avec les services secrets des Alliés, comme nous l'allons voir bientôt. Muté de poste en mai 1944, nommé chef de la section de la guerre économique, il fut découvert dans le complot contre Hitler du 20 juillet 1944 et fut pendu, comme dit plus haut, au camp de Flossenburg le 9 avril 1945.

Ernst Kaltenbrunner naquit en 1903 à Ried en Autriche, et fut pendu à Nuremberg le 16 octobre 1946. Autrichien, il participa dans la S.S. clandestine à la préparation de l'Anschluss, et à ce titre devint chef de la police de Vienne de 1938 à 1943. Il remplaça ensuite Heydrich comme chef de l'Office suprême de sécurité du Reich (R.S.H.A.), en 1943. Ce qui pesa à Nuremberg en sa condamnation à mort, c'est que haut gradé en la S.S. clandestine autrichienne, il participa ou ordonna l'assassinat du chancelier Engelbert Dollfuss à Vienne, le 25 juillet 1934, par des S.S. ayant réussi à pénétrer grâce à des complicités en la chancellerie. Déjà espéré à Berlin, le coup d'État échoua, et fut repris et réussi par Hitler lui-même le 14 mars 1938, avec l'appui d'une majorité de 99 % des Autrichiens. (Plébiscite du 10 avril 1938.)

Et maintenant revenons au rôle occulte de Canaris en l'*Abwehr*.

Il avait pour adjoint le colonel Hans Oster et lui avait laissé une grande autonomie d'action. Ce qui les unissait, c'était le fait d'être antinazis résolument. Tous deux furent assez adroits pour dissimuler leurs activités pendant près de neuf ans. Car pendant longtemps les gens de la Gestapo ignorèrent tout de ces activités clandestines des deux chefs suprêmes de l'Abwehr, et lorsqu'ils commenceront à avoir des doutes, il sera trop tard.

A l'origine l'Abwehr était dirigée par le capitaine Conrad Patzig. Jugé trop tiède à l'égard du mouvement national-socialiste, il fut limogé en janvier 1935 et dut passer ses pouvoirs à Canaris.

A partir de 1939, ce dernier va faire de l'Abwehr, *intentionnellement,* une organisation pléthorique et ainsi plus difficile à contrôler de l'extérieur. Grâce à la confiance que lui accorde le Führer, Canaris va faire de l'Abwehr une puissance fermée omnipotente, analogue à la Gestapo, mais dont l'activité va s'exercer en un tout autre domaine. Jouissant d'une autonomie totale, ses services vont demeurer longtemps fermés aux infiltrations suscitées par Himm-

ler. Aucun fonctionnaire du parti national-socialiste n'a le droit de s'immiscer dans les affaires de contre-espionnage, parce que considérées comme *secrets d'État*. Par contre, environ *trois mille officiers* de grades divers, sévèrement sélectionnés et choisis par Canaris et Oster, y seront introduits et s'y livreront à des activités ultra-secrètes, que seuls ceux-ci connaîtront finalement en leurs résultats.

Il est bien évident que pour avoir joui d'une telle confiance, Canaris et Oster durent remplir leurs fonctions suffisamment pour la mériter de la part de Hitler. C'est ainsi que les services allemands chargés du contre-espionnage dépistèrent chaque fois qu'ils le purent les agents ennemis infiltrés sur le territoire du Reich ou dans les régions occupées. De même Canaris et Oster inondèrent avant la guerre et pendant celle-ci, chaque fois qu'ils le purent, les nations alliées ou neutres de leurs agents les plus valables. Toutefois, il faut noter que ce qui revenait de ces enquêtes extérieures était soigneusement analysé, et on ne communiquait que ce que Canaris et Oster, devenu général, jugeaient bon.

Où le rôle de ceux-ci devint plus difficile et plus dangereux ce fut lorsque la guerre fut déclarée. Malgré cela, Oster n'hésita pas à avertir dans les premiers jours d'avril 1940 le colonel Jakobis Sas, attaché militaire des Pays-Bas en Allemagne, que l'invasion du Danemark et de la Norvège était imminente. Le colonel Sas communiqua d'urgence la nouvelle à ses correspondants de Copenhague. Mais ceux-ci considérèrent la nouvelle comme fantaisiste, et on ne la transmit pas à Oslo... Et le 9 avril 1940 les troupes allemandes franchissaient la frontière danoise et envahissaient de même la Norvège.

Puis le 9 mai 1940, le général Oster avertit discrètement le même attaché militaire néerlandais de l'imminence d'une offensive allemande sur le front occidental: Belgique et France. Il précisa au colonel Jakobis Sas que l'attaque était pour le lendemain, soit le 10 mai 1940. L'annonce fut également transmise au Vatican, *pour communication à l'ambassadeur de Belgique,* par un agent de l'Abwehr nommé Josef Müller. Le colonel Sas transmit de son côté la nouvelle à Amsterdam. Bien entendu les Hollandais et les Belges considérèrent cette nouvelle comme, encore une fois, fantaisiste.

Et le 10 mai 1940, à l'aube, les *Panzerdivisionen* fonçaient en direction de la France, de la Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg avec l'efficacité que l'on connaît!

L'annonce avait été communiquée à Bruxelles par son ambassadeur au Vatican. Et on lui avait précisé à la curie romaine qu'il

s'agissait d'un renseignement émanant *d'un officier allemand de l'état-major. Et Hitler apprit cette fuite!* Fuite qui ne pouvait être attribuée qu'à un très haut fonctionnaire des services secrets, puisque fort peu de gens étaient au courant de cette décision. Or le service radiophonique de Berlin avait réussi à connaître le code secret utilisé par l'ambassadeur de Belgique pour sa communication à son gouvernement, sans doute par de savants procédés ou machine de décryptage. A moins que le Vatican et les sympathies pro-allemandes de certains de ses très hauts dignitaires n'y soient mêlés, ou plus certainement encore, que des fonctionnaires flamands pro-nazis (il y en eut...) n'aient contribué à le faire connaître aux Allemands.

Quoi qu'il en soit, l'affaire se régla sans trop de remous. Car Hitler confia à Canaris lui-même le soin de faire l'enquête sur cette fuite, enquête qui bien entendu n'aboutit à rien.

Toutefois l'activité antinazie véritablement passionnelle du général Oster avait fini par inquiéter le général Olbricht, chef du bureau général de l'Armée, bien que membre lui aussi de cette résistance militaire. Il était en effet possible que démasqué, Oster n'amenât la mise en péril de toute l'organisation. En novembre 1942, le fils d'Oster avait été tué devant Stalingrad. Cela mit fin chez le père à toute prudence. Il mit sur pied, bien avant l'attentat du 20 juillet 1944, un complot visant à enlever Hitler et à le faire comparaître devant un tribunal militaire. Plan qui ne put se réaliser devant les précautions prises par la S.S. pour la protection du Führer.

Les observations du général Olbricht n'eurent aucun effet sur le général Oster. Fabian von Schlabrendorff écrira plus tard en ses carnets: « Oster était un homme tel que Dieu a voulu que fussent les hommes. »

Parallèlement à Oster, l'amiral Canaris faisait entrer dans les services multiples de l'Abwehr un grand nombre d'officiers antinazis, ou de civils, soit chrétiens soit juifs d'une ancestralité non connue, lesquels, après une période d'éducation aux formes diverses de l'espionnage étaient envoyés, munis de fausses identités, dans les États neutres en qualité d'agents secrets.

Ces agents avaient pour tâche d'établir des contacts avec d'autres agents des puissances ennemies de l'Allemagne, contacts visant à réaliser des « sondages » tendant à préparer un terrain favorable à de prochaines négociations de paix, lorsque serait neutralisé d'une façon ou d'une autre l'homme qui menait l'Allemagne à un désastre sans précédent. Tout cela fut révélé par la Gestapo lorsque furent

mises au jour les activités secrètes de Canaris et de ses adjoints et agents.

En ce domaine, on peut rappeler que Canaris avait dissuadé Hitler d'attaquer la forteresse anglaise de Gibraltar pendant l'hiver 1942-1943. Le Führer avait en effet songé que la possession de ce formidable barrage anglais lui permettrait, ainsi qu'aux Italiens, de contrôler la Méditerranée, et ainsi de bloquer le ravitaillement des troupes anglaises et américaines déjà basées en Afrique du Nord. Il confia l'étude de ce projet à Canaris, lequel conclut inévitablement à un échec, d'où l'abandon du projet.

Lorsque le général Giraud s'évada de la forteresse de Königstein en avril 1942, ce fut encore grâce à l'amiral Canaris. Un rapport secret, découvert dans les archives de la Gestapo après la capitulation du III[e] Reich, nous apprend que Canaris avait intercepté un message de la Gestapo adressé aux services régionaux du S.D. (*supra* page 242), et ordonnant la « liquidation » du général Giraud, considéré par Hitler comme un militaire extrêmement dangereux.

Parmi les divers collaborateurs de Canaris et d'Oster, il y a quelques noms qu'il convient de citer, afin de rappeler par quels actes de haute vertu ils connurent la mort par pendaison, ordre de Hitler. Il y avait le juriste Hans von Donhanyl, ses trois beaux-frères : le pasteur Dietrich Bonhoeffer, Klaus Bonhoeffer, administrateur d'une compagnie de navigation aérienne, et Rudiger Schleicher professeur de droit aérien. Ces quatre hommes avaient la fonction très risquée de porter secrètement aide et assistance aux familles des victimes du nazisme. Découverts, ils furent pendus en 1945, peu avant la chute définitive de l'hitlérisme.

Mais peu à peu la Gestapo commençait à flairer du côté de l'Abwehr des activités plus que suspectes. A l'automne 1942, un certain Schmitthuber, homme d'affaires de Munich, fut arrêté à la frontière germano-helvétique alors qu'il tentait de passer en Suisse des devises étrangères. Bien que membre de l'Abwehr, ses explications ayant semblé suspectes, la douane alerta la Gestapo. L'enquête dura près de six mois. Interrogé, puis torturé par les sbires de celle-ci, Schmitthuber fut obligé de parler. Il révéla que cet argent il devait le remettre à un certain Josef Müller, originaire de Munich (nous en avons parlé précédemment, *supra* page 294), également membre de l'Abwehr, avocat militant au sein d'un parti catholique. Et ces devises étrangères étaient destinées à un groupe de juifs réfugiés en Suisse.

Or ce Müller, très introduit auprès du Vatican, avait également reçu une mission délicate : entrer en rapport avec le gouvernement américain par un certain Taylor, alors en Italie, bien introduit également auprès du Vatican, et membre de l'O.S.S. (Services stratégiques de contre-espionnage) des États-Unis.

Les aveux de Schmitthuber portèrent un coup très rude au réseau de résistance créé au sein de l'Abwehr. En avril 1943 la Gestapo perquisitionna à l'improviste dans tous les bureaux de celle-ci. Un document compromettant fut découvert dans le cabinet de travail de Hans von Donhanyl, le juriste. Le général Oster ayant tenté de récupérer cette pièce, un membre de la Gestapo s'en aperçut qui mit Oster et Donhanyl en état d'arrestation, et le soir même l'affaire était confiée à la justice militaire. La Gestapo continuant son enquête, procéda à l'arrestation de divers collaborateurs d'Oster. Et au tribunal militaire, le juge Sack se trouva lui-même compromis par ses relations amicales étroites avec le général Oster et Donhanyl.

Ce fut encore l'amiral Canaris qui réussit à sauver pour un temps la situation quasi désespérée des résistants de l'Abwehr. Il rencontra immédiatement Himmler chef suprême de la S.S. générale et partant de la Gestapo. Que se dirent-ils ? On ne le saura jamais. Y eut-il chantage de la part de Canaris, Himmler était-il déjà compromis en des relations secrètes avec les Alliés, ou par ses tractations financières quant à des expulsions de juifs à l'étranger, ainsi sauvés de l'*extermination totale* voulue par Hitler, rien n'a transpiré de cette rencontre impromptue.

Mais la durée de ce réseau antinazi était fort réduite, il ne devait survivre que jusqu'à février 1943. A cette époque, un de ses meilleurs agents secrets nommé Erich Vermehren et son épouse, née comtesse von Plettenberg, envoyés en mission secrète en Turquie, en profitèrent pour se réfugier à une ambassade neutre et y demander le droit d'asile à l'Angleterre, avec tout ce qu'ils étaient susceptibles de lui apporter. Fureur d'Adolf Hitler, qui ordonna aussitôt la dissolution de l'Abwehr, chargeant Himmler de créer immédiatement un nouveau service de renseignements uniquement confié à la S.S.

Immédiatement arrêté à son domicile, l'amiral Canaris alla rejoindre son adjoint, le général Oster. Transférés au camp de Flossenburg, ils devaient, comme dit plus haut, y être pendus le 9 avril 1945.

Theodor Heuss, qui fut le premier président de la nouvelle

République fédérale d'Allemagne après l'écroulement du nazisme, a pu dire de tous ces hommes qui se sacrifièrent à un idéal de tolérance et de justice :

« Il n'est pas seulement question de reconnaître les mobiles qui ont poussé ces hommes à agir, mais également de reconnaître le droit historique de leur pensée et de leur action... Car nous savons que l'échec de leur entreprise n'enlève rien de sa dignité au caractère symbolique de leur sacrifice. »

Les gouvernements alliés ont leur part de responsabilité dans la durée de l'hitlérisme et de ses massacres. Il y eut d'abord Daladier qui, mis au courant d'une *possibilité de faire supprimer Hitler* bien avant 1939, prit une mine de douairière outragée à cette suggestion. Peut-être son homosexualité (connue) peut-elle excuser ce refus, qu'un militaire comme de Gaulle, ou comme Leclerc de Hautecloque, n'aurait jamais compris. Il y eut également en Angleterre lord Halifax et Winston Churchill, lesquels mis au courant en août 1939 par Fabian von Schlabrendorff de l'existence de cette résistance militaire en Allemagne nazie, n'y attachèrent aucune importance.

Ainsi de très nombreux résistants allemands périrent par l'indifférence de gouvernants des États adversaires comme eux de l'hitlérisme ! Car en dehors de l'Abwehr, il y eut d'autres formes de résistance, c'est ce que nous allons examiner maintenant, car il faut rendre à chacun ce qui lui est dû, et il n'y eut pas que la noblesse militaire allemande à mériter des éloges, il y eut quantité d'humbles gens qui terminèrent leur vie au bout d'une corde ou dans la misère ultime d'un camp de déportation. Et il convient, face aux monstres de l'*Ordre noir*, avec ou sans « tête de mort » à leur casquette, d'évoquer leur mémoire.

36.

SMOLENSK OU L'ATTENTAT RATÉ

Smolensk est une ville de trois cent mille habitants environ, située sur le Dniepr à environ cinq cents kilomètres au sud-est de Moscou. Capitale d'une principauté qui devint vassale de la Lituanie au XIVe siècle, puis fut associée à la Pologne, c'est là que le 10 août 1941 le général von Bock battit le maréchal soviétique Timochenko et fit près de trois cent mille prisonniers. La ville fut reprise par les Russes en septembre 1943.

Or le vendredi 3 mars 1943 à Smolensk, et à 17 heures, une réunion d'officiers supérieurs allemands a lieu. Stalingrad a déjà capitulé depuis le 31 janvier, et les Russes ont fait quatre-vingt-dix mille prisonniers. Le feld-maréchal Friedrich von Paulus s'est rendu au maréchal Joukov, lequel, pour rendre hommage à l'héroïsme des morts allemands de Stalingrad, lui a donné l'accolade et l'a invité à un souper au champagne de Crimée. En août 1944, von Paulus prendra la parole à la radio soviétique pour stigmatiser le massacre des familles des conjurés du 20 juillet, et appeler le peuple allemand à la révolte contre Hitler.

Mais à Smolensk, cette réunion du vendredi 3 mars groupe déjà une pléiade de conjurés. Sur place il y a le général Fabian von Schlabrendorff ; arrivent l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, Erwin von Lahousen, Hans von Donhanyl, qui vont mettre au point un attentat contre Hitler en accord avec von Tresckow, général adjoint de von Kluge qui commande à Smolensk, et qui est peu sympathisant de leurs idées. Ils ont par contre la complicité active des généraux Beck, Oster, Olbricht, et celle du vieux maréchal Witzleben. Des civils membres du *Cercle de Kreisau* sont en liaison avec eux, tels Goedeler, von Hassel, von Donhanyl (parent de Hans), et

Givesius. Ceux-ci sont particulièrement chargés des contacts avec les Anglo-Saxons par le canal de la Suisse et de la Suède.

Tous savent que Hitler n'a plus de mesure en ses décisions. Il a envisagé froidement l'enlèvement (suivi inévitablement de l'exécution) du pape Pie XII et du roi d'Italie, et il a ordonné l'assassinat des généraux français Weygand et Giraud, lequel s'est évadé et se refuse à suivre le conseil de Philippe Pétain : retourner se constituer prisonnier ! De ces décisions, Canaris a eu toutes les peines du monde à en dissuader le Führer.

A Smolensk, le problème abordé est celui de la venue de celui-ci, afin de garnir son avion de retour de la bombe nécessaire. Et pour décider Hitler à cette venue, il n'y a que le général von Tresckow, adjoint de von Kluge, qui peut le faire. Ami du général Schmundt, chef de l'état-major particulier du Führer, il va le charger de convaincre Hitler de la nécessité de venir à Smolensk animer la ferveur nationale-socialiste des troupes, très abattues depuis la capitulation de Stalingrad. Car le groupe d'armées du Centre a un moral au plus bas. Il convient toutefois d'agir avec prudence, car von Kluge n'est pas du complot et serait hostile à toute menace de mort contre le Führer.

Nos cinq hommes (Fabian von Schlabrendorff, l'amiral Canaris, Erwin von Lahousen, Hans von Donhanyl et von Tresckow) ont donc à mettre au point le dispositif de placement d'une bombe dans l'avion de retour du Führer, lorsqu'il quittera Smolensk pour retourner à son quartier général de la forêt de Rastenburg : « La Tanière du loup » *(Wolf Schanze)*.

Mais tous ne sont pas d'accord sur ce point. Le général Erwin von Lahousen a d'abord proposé de placer la bombe près de Hitler durant la conférence qui aura lieu à son arrivée. Objection de von Donhanyl : tous les conjurés sauteront avec lui, et alors qui dirigera la suite du complot ?

Le général von Tresckow est plus sentimental, il ne veut pas la mort du pécheur et propose de mettre simplement Hitler en état d'arrestation. En ce but, il a fait revenir du front un régiment de cavalerie dont le colonel est le baron von Boeselage, et dont tous les officiers leur sont acquis. Le régiment campe dans la forêt à quelques centaines de mètres du lieu de la conférence. A l'heure dite, les cavaliers de ce régiment investiront le camp, mettront les S.S. hors d'état de nuire et neutraliseront le P.C. du général von Kluge. La capture du Führer est alors assurée.

Hans von Donhanyl fait alors observer qu'il n'a jamais été

question de conserver Hitler vivant, lequel sera d'autant plus dangereux après cette arrestation que ses fidèles le sauront, et n'auront en tête qu'une idée : le libérer, autant par fidélité que par ambition personnelle. Enfin, sa mort officielle ralliera les tièdes et les attentistes.

Pour conclure le débat, le général Fabian von Schlabrendorff déclare qu'il ne s'agit plus que de mettre au point le dépôt de la bombe dans l'avion du retour. Celui-ci ayant explosé en vol, on pourra mettre le fait sur une attaque des chasseurs de l'aviation soviétique, voire d'un accident mécanique. Cela aura l'avantage de mettre les conjurés à l'abri de toutes représailles de Himmler et de la S.S., au cas où ils conserveraient le pouvoir après la mort du Führer.

Un des conjurés, simple auditeur, le général von Gersdorff, demande alors comment on réussira à mettre cette bombe dans l'avion, car celui-ci sera sévèrement gardé par les S.S. de la *protection rapprochée* d'Adolf Hitler. Comment réussira-t-on à y monter et à en redescendre sans attirer leur attention, après avoir déposé l'engin sous le siège du Führer ? Et von Gersdorff expose alors son plan personnel.

Il suffira de confier la bombe, sous l'apparence d'un colis banal, à un membre de la suite de Hitler. Ce paquet bien fermé pourrait être de simples « bouteilles de cognac », que le général von Tresckow désirerait offrir à un de ses amis du grand quartier général. Ce plan est alors adopté à l'unanimité.

Pendant cette conférence se déroule non loin de là un dîner-débat qui durera cinq heures, entre l'amiral Canaris, chef de l'Abwehr, et le général von Kluge commandant à Smolensk. Canaris n'est pas dans le complot de mise à mort du Führer, il le voudrait prisonnier mais vivant. Quant à von Kluge, il a dernièrement reçu de lui pour son anniversaire un chèque de deux cent cinquante mille marks (50 millions de francs anciens), et il fait partie de cette promotion des généraux et maréchaux dont Hitler a flatté la vanité par un avancement rapide et la dotation d'uniformes chamarrés d'or. Tout cela en fonction de leur servilité aux théories nationales-socialistes. Cela Canaris le sait, et il est persuadé qu'il est inutile et dangereux de même effleurer avec von Kluge le problème de la disparition du Führer. Il soupçonne peut-être quelque chose qui se tramerait, mais quoi ? Et comme il est prudent et tient à sa carrière, il garde tout cela pour lui.

Nous sommes maintenant le lundi 13 mars 1943 à 15 h 15. Hitler

est bien venu à Smolensk, la conférence a eu lieu et il se dirige maintenant vers son avion. Il est revêtu de sa très longue pelisse brune aux revers en astrakan, et est coiffé de sa casquette enfermant un lourd blindage de lames d'acier. Dans le ciel, les chasseurs de son escadrille de protection tournent déjà, les moteurs de son avion ronflent, et figés au « présentez armes » les soldats de la Wehrmacht rendent les honneurs.

Hitler serre la main de von Kluge et monte à bord de l'avion. Le suivent les membres de son état-major particulier: le général Schmundt (l'ami de Tresckow) qui a décidé le Führer à venir à cette inspection, et le colonel Heinz Brandt son aide de camp. Celui-ci tient à la main un paquet contenant deux bouteilles de cognac que le général von Tresckow lui a demandé d'offrir de sa part à son ami le général Stieff. C'est le général Fabian von Schlabrendorff qui a lui-même fait le paquet afin que les bouteilles ne risquent rien.

Hitler se retourne du haut de l'avion et, souriant, salue la main levée les officiers généraux qui l'ont accompagné. Il est 15 h 19 lorsque l'avion disparaît à l'horizon. L'opération, baptisée « Flash », est commencée.

Rentré en son bureau, Fabian von Schlabrendorff va téléphoner au capitaine Gehre au grand quartier général de Berlin. Conversation banale. Le général Fabian von Schlabrendorff termine en demandant au capitaine Gehre de « présenter ses hommages à Mme Gehre... », puis il raccroche. Là-bas, à Berlin, le capitaine Gehre a parfaitement compris ! Comme convenu il va téléphoner au docteur von Donhanyl, proche du juriste Hans von Donhanyl alors à Smolensk, qui alertera le général Oster de l'Abwehr, lequel à son tour lancera en toute l'Allemagne l'avis que l'*« opération Flash »* est commencée. Il n'y a plus qu'à attendre. Et on attend donc.

Il est 16 h 04. On frappe à la porte du bureau de von Schlabrendorff, un planton entre et tend un message de la tour de contrôle. Il ne comporte que trois mots seulement: « Führer bien arrivé. »

Fabian von Schlabrendorff n'a plus de jambes ! Il se revoit avec les deux bombes « anglaises », obtenues selon une voie secrète pas encore connue. Il se revoit brisant de la pression de son doigt la minuscule ampoule contenant le liquide corrosif qui rongera rapidement le fil métallique maintenant la baguette de percussion. L'explosion de la bombe fera sauter sa compagne dans le paquet. Oui, il revoit tout cela, mais le fil métallique ainsi rongé a nécessairement libéré la baguette de percussion, *et cependant la bombe n'a pas explosé...*

Il faut maintenant récupérer les deux bombes avant qu'elles ne parviennent au destinataire « officiel », le général Stieff, qui n'est pas du complot. Et avant (on ne sait jamais) qu'elles n'explosent à leur arrivée en ses services. Le général von Tresckow envoie d'urgence Fabian von Schlabrendorff à Berlin, et en même temps il téléphone au colonel Brandt pour lui demander de ne pas remettre le paquet au général Stieff. Motif: il s'est trompé de bouteilles et va en envoyer de bien meilleures.

On récupérera les deux bombes. On les examinera, *et on ne comprendra jamais pourquoi la première, mise correctement à feu, n'a pas fonctionné.* Et le 20 juillet 1944, la bombe du colonel comte von Stauffenberg sera déplacée par le même colonel Brandt au quartier général du Führer à Rastenburg, et Hitler échappera encore à la mort... Brandt était au courant du complot général, mais il ne fut jamais dans le détail de son exécution. Si la bombe avait explosé dans l'avion, il était inévitablement tué. *Mais son heure n'était pas venue le 13 mars 1944 à Smolensk !* Elle l'était le 20 juillet 1944, puisqu'il fut le premier mort de l'explosion, provoquée par lui en déplaçant la bombe...

Comme quoi il conviendrait de ne pas confier d'explosifs destinés à tuer à des gens dont on n'a pas consulté l'horoscope de nativité ! Également, de ne pas organiser d'attentat sans avoir fait de même quant à celui du « bénéficiaire ». *Car il y eut une troisième bombe, dont on n'a jamais parlé,* et qui, elle, fonctionna.

Cette troisième bombe explosa le 8 novembre 1939, à Munich. Il s'agissait alors de célébrer la journée des anciens combattants de 1914-1918 : *Alte Kämpfer.* A la brasserie du ***Burgerbräukeller,*** Adolf Hitler venait de terminer son discours. Escorté de ses S.S. du corps de protection il sortit et se dirigea vers sa voiture. A cet instant même une violente explosion se produisit, faisant de nombreuses victimes parmi les assistants demeurés dans la brasserie.

Chose étrange, on ne sut jamais d'où venait cette bombe. On a supposé qu'il s'agissait d'un attentat organisé par la Gestapo pour faire renforcer les mesures de sévérité envers les opposants. Mais c'était par trop dangereux malgré tout pour le Führer ! Et on est amené alors à envisager un attentat organisé par les communistes allemands, rétifs au pacte de non-agression signé entre Staline et Hitler. Car il faut écarter l'hypothèse d'un attentat organisé par le *Cercle de Kreisau*, on l'aurait su tôt ou tard.

37.

LA RÉVOLTE DES LANSQUENETS

Dans l'Allemagne des XVe et XVIe siècles, le mot *Landsknecht*, soit « serviteur du pays », désignait des mercenaires. Se souvenant peut-être de cette sobre définition, les chefs militaires de l'armée régulière, la *Wehrmacht*, qui avait succédé à l'ancienne *Reichswehr*, firent un examen de conscience, d'où devait naître ce complot contre Hitler, complot qui, pour ne pas éveiller les soupçons, reçut le nom d'« opération Walkyrie ». Les Walkyries (ou Valkyries), étaient des déesses servantes d'Odin, et qui avaient pour mission d'aller au milieu des combats choisir les plus braves guerriers, pour les emmener en croupe de leurs chevaux au Walhalla, paradis des héros morts au combat. On le voit, les généraux de la Wehrmacht ne négligeaient pas pour autant leurs traditions germaniques.

Pourquoi ce complot? Un bref panorama de la guerre d'alors va permettre de le comprendre.

Au cours de la foudroyante campagne 1941-1942, dès le 24 juin 1941 (anniversaire de la marche de la *Grande Armée* napoléonienne vers la Russie), les troupes allemandes ont occupé les pays Baltes, la Biélorussie, l'Ukraine, la Crimée, les régions industrielles du Doubass, une partie des régions pétrolifères du Caucase, et Leningrad voit commencer son siège. Toutefois, au cours de l'hiver 1941-1942, les Allemands ont échoué devant Moscou. L'invincible mépris des chefs hitlériens pour les Slaves leur a fait repousser une assistance possible de la population ukrainienne; par la suite on rencontrera dans la *Waffen-S.S.* des volontaires de cette province, qui se distingueront par leurs crimes de guerre.

Mais succédant aux généraux soviétiques du début, véritables incapables choisis pour leur fidélité au marxisme plus que pour leur

valeur militaire, de nouveaux chefs sont apparus qui, eux, connaissent leur métier: Joukov, Koniev, Rokossovski, Tolboukine, Bagramyan, etc. Et pour les armées allemandes tout va changer.

Car l'hiver a été rude, et le Führer n'avait pas tout prévu, notamment la gel des huiles dans l'armement, ni le gel organique des combattants (celui de l'anus était inopérable). Aussi, dès l'hiver 1941-1942, sur cent soixante-deux divisions engagées, huit seulement sont en état de combattre, et les seize divisions blindées n'ont plus en tout et pour tout que cent quarante chars en état de marche, c'est-à-dire à peine de quoi en constituer une. En son délire Hitler avait voulu reprendre la route de la Grande Armée et vaincre là où Napoléon avait été vaincu. Mais il n'avait même pas pu pénétrer dans Moscou, et ses troupes n'auront même pas l'honneur de la célèbre « retraite de Russie », car elles y capituleront plus tard avec leur chef, le feld-maréchal von Paulus encerclé dans Stalingrad, le 31 janvier 1943.

Cet échec devant Stalingrad (septembre 1942 à janvier 1943) constituera un tournant décisif de cette guerre. La dernière offensive allemande de juillet-août 1943 sera brisée dans la région de Koursk. Fin 1943 les Russes ont libéré le Caucase, le bassin du Donetz et presque toute l'Ukraine. Au cours de l'année 1944, tout le territoire soviétique alors occupé sera reconquis; les Russes déferlent sur la Roumanie, la Bulgarie et la Yougoslavie. En janvier 1945, leur dernière offensive les mène à Budapest, à Vienne et à Berlin.

Comment les chefs militaires de métier (les généraux issus du favoritisme hitlérien exceptés), comment ces généraux coulés dans le moule d'une formation traditionnelle, n'auraient-ils pas compris que la guerre était perdue pour l'Allemagne, et que le responsable de cette catastrophe était le Führer Adolf Hitler et ses séides?

Il faut dire que le 16 mars 1935, lorsque ce dernier annonça au Reichstag et au monde que l'Allemagne rétablissait le service militaire obligatoire, et entendait se doter d'une armée de trente-six divisions, qui serait complétée d'une troupe réservée relevant de sa S.S., cette décision suscita l'inquiétude chez les généraux. Ceux-ci avaient toléré jusqu'ici l'existence de ce qu'ils nommaient, avec quel mépris, les « soldats de l'asphalte » de Himmler[1], mais ils décla-

1. Soldats de l'asphalte: allusion méprisante à la règle qui voulait qu'en Allemagne (Alsace-Lorraine comprise), un civil ou un inférieur descendent sur la chaussée afin de laisser le trottoir à l'officier qu'ils croisaient. Cette locution insultante s'appliquait surtout aux cadres supérieurs de la *S.S.*, que méprisaient les généraux.

rèrent s'opposer à la formation d'une division S.S. complète. Ce fut là le début d'une lutte sournoise et longue entre le haut commandement de la Wehrmacht et Himmler, *Reichsführer* de ce nouvel *Ordre noir*. Cette lutte prendra fin après l'attentat du 20 juillet 1944.

Cependant Himmler, en accord avec Hitler, va poursuivre la création d'une armée typiquement nationale-socialiste. Successivement seront créés au sein de la généralité dite *S.S. Verfügungstruppe*, ou *V.T.*, les *Standarten* (régiments) actives, les *Sturmbann* techniques, les *S.S. Pioniersturmbann*, les *S.S.-Nachrichtensturmbann* (transmissions), les *S.S.-Junkerschulen* (Écoles de cadets), soit en bref une armée qui se monte parallèlement à l'armée nationale et régulière. En temps de paix c'est l'uniforme noir qui est porté, mais en temps de guerre les unités de la *Waffen S.S.* (nouveau nom de cette armée) porteront l'uniforme feldgrau de la Wehrmacht ; seul le casque s'en différenciera ; en place de l'écusson noir-blanc-rouge, il arborera un écusson noir, portant en blanc les deux lettres runiques S.S. en forme d'éclair.

Les cadres de la Wehrmacht se refusent obstinément à considérer la *S.S.-V.T.* comme un corps militaire régulier ; pour eux ce n'est qu'une milice partisane. En quoi ils font erreur, car la Waffen S.S. se distinguera incontestablement au combat. Alors que la Wehrmacht a des ceinturons sur lesquels la boucle porte la devise : *« Gott mit uns »* (Dieu avec nous), la boucle de ceinturon des Waffen S.S. porte la devise de l'*Ordre noir*: « Mon honneur est ma fidélité. » Il faut dire que les généraux alliés ont considéré les meilleures divisions S.S. comme l'élite guerrière de l'armée allemande, et comme leurs plus redoutables adversaires. Eisenhower a écrit en ses *Mémoires*:

« Même dans la défaite, le moral des S.S., fondé sur une aveugle confiance en l'ultime victoire des nazis, est resté extrêmement élevé. Dans l'attaque comme dans la défensive, ils se sont battus jusqu'au dernier homme avec un courage fanatique[1]. »

Il n'y a donc pas que chez nous que les généraux commettent des

1. Au tribunal de Nuremberg, on hésita longtemps à insérer la *Waffen S.S.* dans la condamnation générale de l'*Ordre noir*, estimant que sur un million d'hommes, environ mille cinq cents s'étaient rendus coupables de crimes de guerre particulièrement odieux : à Kosutika, en Galicie, à Klissura, à Oradour-sur-Glane et en Normandie, en fusillant des prisonniers anglais et canadiens. La prudence fit condamner l'ensemble. Prudence justifiée eu égard à l'avenir de la nouvelle Allemagne. Le souvenir du *Stahlhelm* (les Casques d'Acier) n'était pas loin...

erreurs d'appréciation ! Quoi qu'il en soit, fin 1943 les chefs de la Wehrmacht n'ont plus d'illusion. Comme l'avouera un général chamarré d'or à une vendeuse de librairie du Quartier latin où il vient d'acquérir des ouvrages mis au pilon en Allemagne (« on ne les trouve plus chez nous, hélas ! »), il n'est plus question d'une victoire pour l'Allemagne, mais bien « de se tirer d'affaire avec le moins de mal possible... » *(sic)*.

Hitler en sa ruse a su éliminer peu à peu les chefs militaires qui, au début de son arrivée au pouvoir, ont eu l'imprudence de manifester leur hostilité au national-socialisme. Certains ont péri au cours de la sanglante « Nuit des longs couteaux », bien qu'ils n'aient jamais manifesté la moindre sympathie pour les membres de la S.A. et Röhm, leur chef. D'autres ont été éliminés par des scandales savamment montés et le chantage s'ensuivant, tels les généraux von Blomberg et von Fritsch. On a dévoilé le passé érotique de sa nouvelle épouse pour le premier, et on a joué sur une ressemblance avec un homosexuel notoire pour salir le second. Alors pendant un certain temps les généraux ont baissé la tête, et Hitler a mis aux postes essentiels des hommes à lui : Jodl, Keitel notamment, qui seront plus tard pendus à Nuremberg.

Mais l'idée essentielle fait son chemin : morte la Bête, mort le venin, et peu à peu va se monter l'« opération Walkyrie ». Son but : exécuter Hitler au cours d'un attentat. L'opération sera double, en Allemagne *et en France*. Ce qu'il faut neutraliser dès le début ce sont les réactions possibles de la S.S., non pas la Waffen S.S. engagée dans les combats, mais bien celle qui constitue la Gestapo, les services de renseignements et la garde des camps d'internement, soit la sinistre *S.S.-Totenkopfverbande*, de ceux qui portent en insigne la *tête de mort sur deux tibias croisés*, une des vingt-cinq ou trente organisations de la *S.S.* générale.

Paris, le jeudi 20 juillet 1944. Un jour comme les autres pour les habitants. Boulevard Lannes, devant les nouveaux bâtiments occupés par la *Gestapo*, les sentinelles font les pas réglementaires, présentant mécaniquement les armes « à l'ancienne » lorsque passe un officier et le suivant des yeux comme des automates. A l'intérieur il y a le *Gruppenführer S.S.* Oberg, chef de cette police haïe s'il en fut. Il a pour second le docteur Helmut Knochen, qui s'occupe surtout de festoyer à Pigalle avec de « cholies bariziennes » du quartier. Faubourg Saint-Honoré, dans les bâtiments du Cercle de l'Union Interalliés, le général Hanesse, chef de la Luftwaffe en France, reçoit à déjeuner un officier de l'O.K.L.

(Oberkommando die Luftwaffe) venu de Berlin discuter des problèmes de l'approvisionnement en essence et munitions. Il peut être alors 13 h 15 ou 13 h 30. Soudain, on vient en trombe prévenir le général Hanesse que tout près, à cinq cents mètres de là, place des Saussaies, des maquisards français déguisés en soldats de la Wehrmacht attaquent un poste du Service de sécurité S.S., le *Sicherheitsdienst S.S.*

Hanesse téléphone aussitôt à une compagnie de la Luftwaffe en cantonnement près de l'église de la Madeleine. Le temps de s'équiper et de s'armer, de se mettre en route vers la place des Saussaies, et un coup de téléphone émanant de l'état-major du *Gross-Paris* le prévient qu'il ne s'agit pas du tout de maquisards français, mais bien de soldats allemands de la Wehrmacht exécutant des ordres venus de Berlin ; en conséquence, les aviateurs de la Luftwaffe doivent réintégrer leur cantonnement. Ahuri, on le serait à moins, le général Hanesse appelle au téléphone le boulevard Lannes et le *Gruppenführer* Oberg. On lui répond d'un ton cassant qu'il n'est possible de lui donner aucune communication avec les services de la *Gestapo*.

Il faut dire que Oberg était bien en peine de répondre à l'appel de Hanesse. La veille vers 22 h 45, Oberg alors en discussion téléphonique avec Otto Abetz, avait vu la porte de son bureau s'ouvrir sans frappe préliminaire, et le général de brigade Brehmer, adjoint au général von Boineburg-Lengsfeld, commandant du Grand-Paris, pénétrait dans la pièce pistolet au poing pour lui signifier qu'un coup d'État venait d'avoir lieu à Berlin et qu'il était donc en état d'arrestation. Oberg s'inclina et ordonna à tous les membres de sa garde, les *S.S. « Tête de mort »*, de déposer leurs armes.

Au même moment, avenue Foch, le lieutenant von Kraewell et sa troupe s'emparaient sans plus de difficultés de tous les cadres supérieurs de la *Gestapo*. De son côté le général von Boineburg-Lengsfeld était venu en personne, avec un bataillon de la Wehrmacht, arrêter le *Gruppenführer* Oberg en son repaire du boulevard Lannes. Auparavant le commandant du Grand-Paris avait lui-même interrogé les soldats :

— Que pensez-vous de ce que vous allez faire ?

— On va enfin casser les reins à cette merde noire..., avaient répondu ces soldats.

Peu après, désarmés, fouillés, les *S.S. « Tête de Mort »* étaient embarqués dans des camions et conduits, les uns à la prison de Fresnes en des cellules préalablement vidées à leur intention, d'autres à Saint-Denis, dans les casemates du fort de l'Est.

Ainsi à minuit, le mercredi 19 juillet 1944, tout était terminé. A part quelques-uns qui étaient en permission ou en mission, les douze cents *S.S.* de la *Gestapo* étaient bouclés. Toutefois, il y avait eu des nuances. Le *Gruppenführer* Oberg, son adjoint le docteur Helmut Knochen[1] et quelques autres *S.S.* de la *Gestapo* de moindre niveau avaient été emmenés à l'hôtel Continental où se trouvait l'état-major du Grand-Paris et une garnison renforcée. Et ces messieurs trompaient leur inquiétude en vidant, dûment surveillés, force verres de cognac.

Paris toujours, le vendredi 21 juillet 1944. Sur ordre du général Karl-Heinrich von Stülpnagel, *Militärsbefehlshaber in Frankreich,* des conseils de guerre déjà désignés vont se réunir pour juger les gens du *Sicherheitsdienst*, ou S.D. (service de sécurité S.S.) et de la Gestapo, dont les crimes sont notoires. Il faut croire que Stülpnagel s'est acheté une conduite morale et qu'il a oublié ce qu'il écrivait en 1920 (*supra* page 67), à moins qu'il ne s'agisse de « finasser » plus tard avec les Alliés, en évitant cette capitulation *sans condition* affirmée d'avance par eux.

En tout cas la procédure sera expéditive, car des sacs de sable ont été apportés dans la cour de l'École militaire, là où auront lieu les exécutions, afin d'éponger le sang des fusillés.

Mais Stülpnagel est-il sûr de toutes les troupes du Grand-Paris ? Que feront ultérieurement les matelots de l'amiral Krancke et les aviateurs du général Hanesse ? Cela nous ne le saurons jamais, car il nous faut maintenant quitter la France et nous rendre en Allemagne, à Rastenburg (Prusse orientale), au quartier général particulier du Führer, quartier qui porte le nom, choisi par lui, de « Tanière du loup ».

Ici nous ferons appel à plusieurs éléments de récits divers rapportés par André Brissaud *(Hitler et l'Ordre noir)*, Jacques Mor-Dal *(Rommel)*, Giulio Ricchezza *(La Vie fantastique d'Adolf Hitler)*, F. Ribadeau-Dumas *(Hitler et la sorcellerie)*, etc.

Le jeudi 20 juillet 1944, à Rastenburg, le colonel comte von Stauffenberg va tenter d'exécuter le Führer. Claude-Schenk von Stauffenberg (Jettingen 5 novembre 1907-Berlin 21 juillet 1944)

1. Ayant failli être arrêté par les feld-gendarmes avec mon ami Henri Litaize un soir de 1942 au Café de la Paix, sur appel de Helmut Knochen, et n'ayant eu que le temps de filer sans payer et nous engouffrer dans le métro tout proche, j'ai un certain plaisir à me rappeler l'arrestation de ce répugnant personnage. Autrement, je ne serais pas là pour évoquer ce souvenir ; j'avais tout ce qu'il fallait chez moi pour rejoindre mon ami et frère André Bastien au camp de représailles de Rawa-Ruska.

appartenait à une vieille famille du Wurtemberg où la carrière des armes était de tradition. Officier de cavalerie en 1925, élève de l'École de guerre à Berlin, affecté en 1938 à l'état-major général, il fera les campagnes de Pologne et de France. Blessé grièvement en Tunisie en 1943, il y perdra un œil et subira l'amputation de la main gauche. Son expérience et sa valeur le feront affecter à Berlin en 1943 à l'arme blindée avec le grade de colonel, et à l'état-major de l'armée de terre. C'est un catholique, un romantique, il a des idées assez à gauche, méprise autant le totalitarisme hitlérien que le désordre inhérent aux régimes parlementaires. Nommé en juillet 1944 chef d'état-major du général Fromm, commandant de l'armée de réserve, il a ainsi accès à toutes les conférences qui se tiennent au quartier général du Führer à Rastenburg. Disons tout de suite que rentré à Berlin en avion après avoir mis en place les éléments de l'attentat, afin de prendre contact avec les autres officiers conjurés, il sera arrêté le soir même au ministère de la Guerre, et fusillé avec plusieurs de ses complices, dans une cour de la Bendlerstrasse.

Selon certains témoignages dignes de foi, Stauffenberg se serait arrêté dans la soirée du 19 juillet dans une église de Berlin, où il aurait rencontré le cardinal comte von Preysing, archevêque de la ville. Rencontré, ou ayant rendez-vous avec lui ? Von Stauffenberg, après avoir longuement prié, se serait confessé au cardinal, et lui aurait demandé par avance l'absolution pour ce qu'il allait commettre, malgré tout un assassinat. Le cardinal von Preysing lui aurait alors déclaré son impossibilité de lui accorder par avance cette absolution, mais ne l'aurait toutefois pas dissuadé. Ce qui peut s'entendre comme un encouragement : « Mon fils, dans les circonstances présentes — lui aurait-il dit — je comprends les sentiments qui vous animent. Il ne m'appartient pas évidemment de les approuver, en tant que chrétien et évêque je n'en ai pas le droit. *Dieu seul vous guidera en votre action.* »

Cette confession imprudente a pu avoir des conséquences que Stauffenberg n'avait pas envisagées. Il est fort possible que le cardinal ait prié pour que Stauffenberg échappe à la responsabilité de son crime, et la prière étant, malgré tout, une forme de la magie, il a pu *télépathiquement* influencer les événements au Q.G. de Hitler. Il a pu même (qui sait?) prier pour qu'il échappe « par intervention divine », à la mort, et ainsi en enlever à Stauffenberg la responsabilité. Nous avons en nos archives un dossier sur les *fort graves conséquences parfois d'une prière imprudente.* Certains demandeurs par ce procédé sont, sans le vouloir, de véritables

apprentis sorciers ! Et puis la mort de Hitler aurait peut-être épargné au peuple allemand le châtiment, *mérité par la majorité de ses membres,* qui devait s'abattre sur lui pendant encore dix longs mois de guerre, et un démembrement final ensuite. « Les pères ont mangé des raisins verts, et les enfants en ont eu les dents agacées... », nous dit la Bible *(Jérémie : XXXI, 29).*

Revenons à Stauffenberg et à son projet.

A Rastenburg la conférence se déroule et Hitler est en place. Stauffenberg négligemment vient derrière lui, écoute, puis s'éloigne discrètement. Mais il a laissé sous la table, tout près du Führer, une serviette qui contient une bombe à retardement ; elle doit exploser à 12 h 40.

C'est alors qu'un officier d'état-major, le colonel Brandt[1], apercevant la serviette tout près des pieds du Führer, estimant qu'elle risque de le faire buter et peut-être tomber, s'en approche, la prend et va la placer un peu plus loin. Ce déplacement a-t-il accéléré le dispositif de mise à feu ? Toujours est-il que la bombe explose alors, tuant cet officier, ainsi que plusieurs autres participants de la conférence et en blessant plusieurs autres. Hitler, lui, n'est que légèrement brûlé, mais fortement commotionné. A Mussolini qu'il ira attendre à la gare après l'attentat, il racontera l'événement :

« Duce, la Providence vient de me préserver d'une manière miraculeuse... J'étais ici, debout auprès de cette table, la bombe a explosé à mes pieds... Regardez mon uniforme, mes brûlures ! Lorsque je pense à tout cela je sais que rien ne peut m'atteindre ! Mon destin est sans aucun doute tracé et m'ordonne de poursuivre ma mission. Ce n'est pas la première fois que j'échappe à la mort providentiellement. Je suis absolument convaincu, après un tel miracle, de servir une grande cause. Je triompherai de tous les périls actuels, et le succès couronnera notre entreprise... »

Un miracle ne venant jamais seul, voici celui de Himmler ; à von Krosigk il affirmera par la suite que ce « miracle » lui avait rendu la foi de son enfance : « En épargnant miraculeusement le Führer, Dieu a touché mon cœur et l'a ramené vers lui... »

Quant à Mussolini, après avoir écouté le récit de Hitler, bouche ouverte et les yeux écarquillés, il s'écria :

« Oui, Führer, vous avez raison ! La Providence a étendu sur vous sa main protectrice. *Après le miracle qui s'est produit aujourd'hui*

1. Brandt était acquis au complot général, mais ignorait les préparatifs de cet attentat.

dans cette salle, il serait inconcevable que notre cause soit vouée à l'échec. »

Ce miracle de la Providence allait permettre de faire encore durer pendant neuf longs mois le massacre des champs de bataille, le pilonnage des villes, la mort lente dans les camps pour des millions de captifs. Il permettrait à des milliers de femmes allemandes d'être violées en série par les troupes soviétiques d'avant-garde. Juste retour des choses, après ce que les nazis avaient fait subir aux femmes de Pologne, de Russie, de France et de partout en ces camps dont nous avons parlé. On peut ici relire et méditer ce que dit Eschyle en son immortel *Chant des Euménides*, lorsqu'il nous montre les *Érinyes* acharnées dans l'autre monde au châtiment des criminels. Il faut croire que la Providence divine, en sa justice, avait encore besoin de neuf longs mois *pour se satisfaire*.

Quoi qu'il en soit, les conjurés allaient payer leur échec.

A Paris tout d'abord, lorsqu'on alla libérer les S.S. de la Gestapo, ils se refusèrent à monter dans les camions devant les ramener à leurs cantonnements, croyant qu'on allait les mener devant les pelotons d'exécution. Toutefois en France, la vengeance de Hitler fut curieusement assez limitée, alors que c'était justement en France que le régime hitlérien avait couru les plus graves dangers.

A 9 heures du matin, Stülpnagel reçut l'ordre de se présenter à Berlin pour y faire son rapport. On lui recommandait de faire le trajet en avion. Il garda tout son sang-froid, plaisanta même avec sa secrétaire, la comtesse Podewils, et fit répondre qu'il serait à Berlin le 22 juillet à 9 heures du matin. Mais il partit en auto à 11 heures de Paris, par Meaux, Château-Thierry et Verdun. Après Vachereauville, petit village, il donna l'ordre au chauffeur de quitter la grande route et de prendre un petit chemin qui longeait le canal de la Meuse. Là, prétextant vouloir marcher un peu, il fit arrêter la voiture et s'éloigna, donnant ordre au chauffeur de continuer doucement, ce que fit celui-ci, lequel, comprenant soudain, arrêta la voiture et attendit anxieux. Une détonation, Stülpnagel venait de se tirer une balle dans la tempe et était tombé dans le canal. On le repêcha, on constata qu'il s'était raté et s'était simplement aveuglé, la balle ayant coupé le nerf optique. On le soigna rapidement et on l'emmena à Berlin. Et le 30 août 1944, soit cinq semaines plus tard, après avoir été « interrogé » de diverses façons, le général Stülpnagel fut pendu comme les autres membres du complot.

A Paris même, Oberg, qui avait senti passer le vent, usa de modération, assisté du général Blumentritt, cependant au courant

de ce qui se préparait. Une demi-douzaine de conjurés, dont von Hofacker, les colonels Finck, von Linstow, von Falkenhausen (cousin du général de ce nom), furent ramenés en Allemagne. On les pendit nus, avec un fil d'acier à des crocs de boucher, ce qui exigea cinq ou six minutes d'étranglement progressif, et on filma leur agonie. *Hitler se fit présenter le film.* Plus de sept mille arrestations furent opérées, comprenant les familles des conjurés, qui furent exterminées. Le 4 septembre on arrêta Hans Speidel le chef d'état-major du maréchal Rommel. Il parvint à s'évader et gagna la Suisse. Le docteur Hofacker languit dans les cachots de la Gestapo de Berlin jusqu'au 20 décembre, date où il fut pendu à son tour. En récapitulant dans la liste des conjurés connus et de leurs familles, et qui furent exécutés suite à l'attentat manqué du 20 juillet 1944, nous aboutissons à un total de 5 989 + 1 200 = 7 189 victimes…

38.

LA CHORALE ROUGE

Nous abordons ici un organisme particulier, qui n'entra en lutte contre l'hitlérisme que lorsque l'Allemagne nazie eut attaqué l'U.R.S.S., et se borna à fournir des renseignements à Staline. Dénommé par la Gestapo la *Rote Kapelle*, soit la *Chapelle rouge*, les historiens l'ont généralement appelé l'*Orchestre rouge*. Mais venons-en aux faits, en faisant un large et nécessaire détour.

Le 23 août 1939, à la veille d'envahir la Pologne, Hitler signe avec Staline, par plénipotentiaires interposés, un pacte de non-agression, incluant un partage futur de la malheureuse Pologne. Ce pacte il n'a pas l'intention de le tenir. Que l'on se souvienne de son discours du 17 mai 1933 au Reichstag, et on verra que cet homme ment comme il respire.

En France, au parti communiste, il y a de façon générale beaucoup de joie. Doriot notamment (il en deviendra sous l'Occupation fervent hitlérien !) va constituer un courant parmi ses anciens amis qu'il a quittés en 1936. Chez d'autres il y a de la stupeur. Ainsi Georges Guingouin, membre du P.C. depuis 1931, qui sera colonel F.T.P. et aura quatorze mille hommes sous ses ordres comme chef régional F.F.I. à la Libération, se rebelle contre cet enthousiasme. Au P.C. on ne le lui pardonnera jamais.

Ce pacte de non-agression germano-soviétique ne fit pas l'unanimité partout. A Nuremberg, des nazis allèrent jeter leur brassard rouge à croix gammée par-dessus la grille de la *Maison brune*, siège du parti national-socialiste. Par contre, il y eut parfois de l'enthousiasme chez les communistes français. C'est ainsi que *Le Figaro* du 27 août 1938 relata l'incident suivant, survenu la veille :

A Bagnères-de-Bigorre, l'actrice Hélène Perdrières déjeunait au

restaurant Le Pouponnet. A une table voisine se trouvaient le député communiste Jacques Duclos et d'autres membres du P.C. Tous riaient fort de la déconvenue des membres de la droite française. Indignée, Hélène Perdrières se leva, fit le salut hitlérien et s'écria : « *Heil* Hitler ! *Heil* Staline !... » Aussitôt une des femmes qui se trouvait en compagnie de Jacques Duclos se leva et gifla l'actrice, d'où empoignade et il fallut appeler la police pour séparer les deux femmes. La militante communiste se nommait Maï Dolitzer, elle était juive, et devait plus tard mourir dans un camp de déportation...

Devant un tel comportement général de ses membres, le gouvernement Daladier dissoudra le parti communiste en septembre 1939, et certains de ses dirigeants, du fait de leur attitude proallemande, seront arrêtés. Mobilisé, Maurice Thorez déserte, et par un cheminement discret va rejoindre Moscou. Plus tard on dira qu'il a déserté pour mieux organiser la Résistance française ! Oui mais !... A cette époque le parti communiste est encore proallemand eu égard au pacte germano-russe ! C'est le temps des sabotages contre les avions, et dans les unités terrestres on s'efforce par tous les moyens de s'opposer à la riposte. Observons qu'il y a parallèlement une « cinquième colonne » d'extrême droite, tout aussi proallemande par esprit d'imitation, et qui prépare déjà la venue du gouvernement de Vichy.

Juin 1940, l'armistice est signé, l'Occupation commence. Et le journal *L'Humanité*, clandestin depuis septembre 1939, qui n'a pas hésité à mettre en manchette d'un de ses numéros : « Hitler va venir mettre de l'ordre en France... », ce journal va solliciter de la Kommandantur du Grand-Paris la permission de reparaître. Pas de réponse, mais la Gestapo entre en action. Il fallait être aussi obtus que l'étaient les sous-primaires dirigeant *L'Humanité* pour croire que l'Allemagne hitlérienne allait accorder cette autorisation. Comment pouvaient-ils oublier que leurs camarades allemands étaient tous, depuis 1935, dans les camps de concentration de Dachau près de Munich et de Sachsenhausen près de Berlin ? Et Erich Honecker, futur président de la République démocratique allemande, auteur du « mur de Berlin », y est détenu par une condamnation à quinze années de prison pour distribution de journaux clandestins. Et lui aussi, sur son pyjama rayé, porte le triangle rouge des *politiques*.

Cette *Humanité* demeure donc clandestine, en attendant une autorisation de reparaître qui ne viendra jamais. *Mais en silence la*

Gestapo agit. Et en mai 1941, bien avant que Hitler n'envahisse la Russie, Gabriel Péri, membre du Comité central du parti communiste, est arrêté pour distribution de cette *Humanité* clandestine. Il sera fusillé au mont Valérien le 15 décembre 1941. Enfin lorsque le 22 juin 1941 Hitler donne l'ordre d'envahir l'U.R.S.S., les communistes français vont entrer dans la phase active de la Résistance et ils y joueront un rôle qu'il convient de souligner, rachetant la stupidité et la trahison de leurs prédécesseurs de 1939, par l'héroïsme de milliers des leurs. Et leur *Front national*, leurs *Francs-Tireurs et Partisans français* (F.T.P.F.) combattront côte à côte avec les *Forces françaises de l'Intérieur* (F.F.I.), dépendant eux de l'Armée de la France libre, sous les ordres du général Kœnig.

C'est ici que nous revenons à l'*Orchestre rouge*.

En Allemagne il en avait été de même. Le pacte germano-soviétique signé le 23 août avait été scrupuleusement respecté par les deux parties. Dantzig, la région de Thorn, la Poznanie, Lodz et la Haute-Silésie avaient été incorporées au Reich hitlérien après la capitulation de Varsovie, le 27 septembre 1941. De son côté l'U.R.S.S. avait annexé tous les territoires à l'est du Boug, avec deux saillants au nord et au sud formés par les régions de Byalistok et de Lwow. Pour les régions restantes, occupées par la Wehrmacht, elles constituaient le gouvernement général de Pologne, avec un *gauleiter* à sa tête : Hans Frank, nommé directement par Hitler et chef de la S.S. générale et de la police.

Jusque-là, pas de réaction de Staline. Cependant, le 11 juin 1941 en fin de matinée, le général Kuznetsov pénètre dans le bureau où celui-ci a réuni ses principaux collaborateurs, et il remet à Staline un message reçu à l'instant et décodé immédiatement. Avant de s'asseoir, Kuznetsov lit ce message :

« Attaque Hitler contre U.R.S.S fixée définitivement au 22 juin — S'agit date nouvelle qui suit la remise de l'attaque prévue initialement pour le 15 — Décision prise voici seulement deux jours — Rapport provenant de nouvelle source parfaitement sûre et parvenu état-major helvétique canal courrier diplomatique spécial. »

Lorsque le 22 juin 1941 l'attaque allemande enfoncera l'armée Rouge sur des milliers de kilomètres, Staline ignore encore que l'élimination des meilleurs généraux et maréchaux de son armée, il l'a faite suite à une manipulation orchestrée par Hitler, piège dans lequel il est tombé (*supra* page 232).

Quoi qu'il en soit, le silence n'est plus de mise, la situation est

trop grave. Aussi le général Kuznetsov, qui dirige les services de renseignements de la Russie soviétique, donne-t-il ordre à tous ses agents disséminés un peu partout en Europe de rompre un silence qu'ils devaient observer, sauf motivation grave. Et immédiatement les émetteurs clandestins vont entrer en action, selon un code que les Allemands mettront un an à pénétrer, soit jusqu'au 14 juillet 1942. Mais en attendant, tous les secrets de l'état-major allemand vont passer de relais en relais, d'Allemagne en Suisse, en Grande-Bretagne, en France même, et aussi en Belgique. En voici quelques exemples que nous relevons dans la très vivante étude sur l'*Orchestre rouge* de Claude de Chabalier (cf. *Les Grandes Énigmes de la Seconde Guerre mondiale,* Éd. de Saint-Clair, 1965).

De Suisse : « A directeur — N° 37 — Production quotidienne de Stukas actuellement de 9 à 10. Pertes de la Luftwaffe sur le front de l'Est : moyenne 40 appareils par jour. Source : ministère Aviation Reich. Rado. »

De Suisse : « A directeur — N° 34 — Très urgent. Plan d'opérations actuellement en usage est plan I visant Oural *via* Moscou. Les manœuvres d'aile sont des diversions. La poussée principale est au centre. Rado. »

De Bruxelles : « De José — Les Allemands ont installé à 10 km ouest de Madrid des stations d'écoute destinées à capter trafic radio britannique, américain et français (celui-ci avec les colonies). Camouflage : organisation commerciale dont nom de code est Stürmer. Gouvernement espagnol au courant et donne son appui. Comme personnel : un officier et 17 hommes en civil. Filiale à Séville. Ligne téléscripteur directe de Madrid à Berlin par Bordeaux et Paris. Kent. »

Et les stations émettrices prosoviétiques vont se multiplier ; le 8 juillet 1941, soit deux semaines après l'attaque allemande contre l'U.R.S.S., leur nombre est déjà porté à soixante-dix-huit. Et il va sans cesse augmenter.

Devant cette invasion, les Allemands sont débordés, la Gestapo manque d'appareils goniométriques nécessaires pour localiser toutes ces stations émettrices. Ce dont ils sont certains, c'est que ces messages sont codés en russe, par groupes de cinq chiffres, que les émetteurs changent souvent d'indicatif, d'heure d'émission, de fréquence, et même d'emplacement. Le plus inquiétant sera découvert à la fin de juillet 1941 par la Direction de repérage radio de la Wehrmacht : trois des postes émetteurs sont à Berlin même, et au cœur de la capitale ! Il y a deux stations émettrices, sous les noms de

code de *Coco* et de *Arwid*. Par la suite on apprendra que « Coco » n'est autre que le capitaine de la Luftwaffe, Harold Schulze-Boysen, petit-fils du grand amiral von Tirpitz, et fils du capitaine de vaisseau Schulze-Boysen. Il commande à une centaine d'agents comme chargé de l'écoute téléphonique de toute l'Allemagne. C'est un collaborateur direct de Goering, il a trente-cinq ans, ne dissimulait pas autrefois en sa jeunesse son opposition au racisme et aux théories nationales-socialistes. Il ne touche aucun argent des Russes, ses camarades non plus. Sa femme Libertas-Victoria a les mêmes idées que lui et participe à ses activités.

Nous laissons au lecteur le soin de retrouver tous les détails des activités de l'*Orchestre rouge* dans le travail de Claude de Chabalier. Nous dirons simplement que finalement, la Gestapo réussira à mettre la main sur les membres de la *Rote Kapelle*, au nombre de soixante-dix hommes, emprisonnés dans les cellules de la Gestapo Prinz-Albrechtstrasse. Leurs épouses, au nombre d'une vingtaine, le seront ailleurs.

Malgré les coups et les tortures, à l'exception de deux d'entre eux, « Kent » et « Gilbert » de leur nom de code, que la Gestapo réussira à « retourner » et à en faire de nouveaux auxiliaires, ils et elles ne parleront pas. Le 24 décembre 1942, veille de Noël (une « délikade addenzion » du Führer), un premier groupe de condamnés sera pendu, dont on se servira pour essayer le mode d'exécution de ceux de juillet 1944: simplement accrochés à des crocs de boucher, jusqu'à ce que la mort vienne enfin, après de longues minutes de souffrance, libérer le condamné.

En tout une soixantaine d'exécutions de ce type, dont dix-neuf femmes. Parmi elles il y avait Mildred, épouse américaine d'Arwid Harnack, le « Arwid » compagnon de « Coco », directeur au ministère de l'Économie et du Ravitaillement. Il y avait également la jeune et élégante comtesse von Brockdorff.

Il ne demeurera plus que le réseau de Suisse, dirigé par un certain agent sous le nom de code de « Rado ». Il continuera d'émettre jusqu'à fin 1943. Mais repéré, il sera identifié grâce à la trahison de sa maîtresse suisse. A celle-ci, on fera faire connaissance en son salon de coiffure d'un très beau garçon. Il ne lui dira pas qu'il est allemand et agent de la Gestapo. Mais il finira par savoir d'elle qui est son ami en titre, *et ce qu'il fait*.

Cela ne sauvera pas l'Allemagne nazie. Et le sacrifice de ses meilleurs enfants (il n'y en eut pas autant que de nazis, hélas!), permettra à une nouvelle Allemagne de se libérer du cauchemar hitlérien. Du moins l'espérons-nous.

En ce qui concerne les deux membres de l'*Orchestre rouge* que la Gestapo parvint à « retourner », ils se nommaient « Kent » et « Gilbert » de leurs noms de code.

Kent était belge de nationalité officielle, marié à une très belle Hongroise nommée Margarete Barcza. Celle-ci se laissa amadouer par un voisin très amoureux d'elle, et qui était en réalité un capitaine de la Gestapo. Il réussit à obtenir de Margarete une photographie. Avec cette pièce il parvint à identifier celle qui se prétendait être « madame Morel », et par elle son époux « Kent », de son véritable nom Victor Sukulow, d'origine lettonne.

En ce qui concerne « Gilbert » il s'agissait d'un juif polonais nommé Léopold Trepper, seul rescapé d'une famille juive entièrement exterminée par les nazis. Il lutta d'abord en Palestine contre les Britanniques en faveur du sionisme. Puis il se battit dans l'ombre contre les Allemands, au sein de l'*Orchestre rouge*.

G. Perrault lui a consacré un livre favorable, où il s'efforce de le disculper de l'accusation d'avoir été « retourné » par la Gestapo après sa capture et ses « interrogatoires ». Il fut en effet gravement accusé d'avoir trahi, mais avec la *scopochloralose*, drogue mettant la victime en état d'hypnose (les Anglais l'utilisèrent pour renforcer la résistance psychique de leurs agents secrets), on pouvait envisager cette trahison tout en excusant celui qui la commettait. Quoi qu'il en soit, Léopold Trepper fut incarcéré après la guerre en Russie soviétique, pendant dix ans, à la prison de la Loubianka. Il fut, parce que interdit de séjour en France, accueilli à Londres en héros. Ayant intenté en 1972 un procès à l'ancien chef de la D.S.T. française pour diffamation, il le gagna en instance, mais le perdit en appel.

Il faut dire que pendant l'Occupation, tant à Bruxelles qu'à Paris, « Gilbert » alias Trepper avait réussi à créer une société d'import-export qui le mettait en vedette en ces deux capitales, où il faisait partie de la haute société plus ou moins « collaborationniste ». Comment supposer que la Gestapo n'ait pas alors enquêté sur lui? Comment ne pas savoir d'une façon ou d'une autre, s'il n'était pas *circoncis*[1], ce qui, joint à certaines caractéristiques physiques du visage (notamment la silhouette de l'*oreille*), pouvait mettre immédiatement les sinistres *S.S. Totenkopf* sur la piste d'un juif clandestin?

1. Une jolie femme était à même de s'en rendre compte, et un médecin tout aussi bien. Il suffisait de provoquer l'occasion!

39.

ROMMEL, OU LA GUERRE SANS HAINE

Il serait injuste de ne pas associer aux résistants militaires allemands le maréchal à qui ses adversaires, les généraux britanniques Auchinleck et Montgomery, surent toujours rendre un juste et mérité hommage, tant pour sa science manœuvrière que pour sa façon chevaleresque de faire la guerre.

Erwin Rommel naquit le 15 novembre 1891 à Heidenhelm, dans le Wurtemberg, et mourut, *sur ordre de Hitler, qui n'osa pas faire son procès,* sur une route près de Herrlingen, non loin d'Ulm, le 14 octobre 1944. Le titre du présent chapitre est emprunté à celui de la publication de ses carnets de campagne, sortie en 1953: *La Guerre sans haine.*

Erwin Rommel fut d'abord aspirant dans un régiment d'infanterie du Wurtemberg en 1910. Passé par l'École militaire de Dantzig, il fut promu lieutenant en 1912. Durant la Première Guerre mondiale il passa dans l'artillerie, fit la campagne de l'Argonne, de Roumanie, d'Italie, où sa bravoure lui valut la plus haute distinction militaire allemande: la croix de l'*Ordre pour le Mérite.* Après la débâcle de 1918 il quitta l'armée, compléta ses études à l'université de Tübingen, et fut alors attiré par la propagande nationaliste. Il fit partie un temps des S.A., rentra dans l'armée avec le grade de major, passa colonel, puis directeur d'une école militaire. Il avait alors abandonné le parti national-socialiste, considérant les S.A. et les S.S. comme des « propres à rien » *(sic).*

Pendant la campagne de France de 1940, à la tête de la VIIe Panzerdivision, il fut celui qui réussit le passage de la Meuse et la course à la Manche. Jouissant alors de la faveur de Hitler et déjà devenu un des chefs les plus populaires de la Wehrmacht, il fut nommé en

février 1941 chef de l'*Afrikakorps.* Compensant par son génie militaire son infériorité numérique, il déclencha en 1942 la grande offensive qui devait le mener jusqu'à El-Alamein, à cent kilomètres d'Alexandrie, en fin juin 1942, de là le surnom que lui donnèrent ses adversaires britanniques: « le renard du désert ». Il fut alors fait maréchal par le Führer.

A partir d'octobre 1942, Rommel fut obligé de reculer devant l'avance des troupes de Montgomery (VIIIe armée, celle où les régiments écossais partaient avec les drapeaux et en ordre de parade, précédés de leurs cornemuses sonnant la célèbre *Marche de Robert Bruce...*). Rommel réussit cependant à ramener son armée en Tunisie. Rappelé en Europe en mars 1943, il n'eut pas à endosser la responsabilité de la défaite finale des troupes germano-italiennes en Afrique du Nord, et son prestige demeura donc intact.

D'abord chargé par Hitler du commandement des forces allemandes en Italie du Nord de mars à novembre 1943, il dut aller ensuite inspecter les fortifications du célèbre « mur de l'Atlantique ». En janvier 1944, Rommel reçut le commandement du groupe d'armées B, comprenant toutes les forces de la Wehrmacht, allant de la Hollande à la Loire. C'est alors qu'il comprit que l'Allemagne ne pouvait plus gagner la guerre. Aussi dès février 1944 il fut contacté par le groupe d'officiers — analysé dans le chapitre « La révolte des Lansquenets » (*supra* page 304) —, qui préparaient l'attentat destiné à éliminer Hitler. Rommel était partisan de l'arrestation du Führer, afin de le faire comparaître pour ses crimes devant un tribunal militaire, ce qui donnait à sa disparition une forme légale. En cela il cédait à son caractère propre, répugnant à un assassinat. Mais les autres officiers ne pensaient pas ainsi. Les pourparlers traînaient quant à la réalisation. Rommel espérait toujours entamer des pourparlers avec les Alliés, afin de pouvoir éviter une invasion soviétique à l'Est. Le débarquement survint le 6 juin 1944. Et le 17 juillet 1944, en revenant à son P.C. de La Roche-Guyon, sa voiture fut mitraillée par un avion anglais et Rommel fut grièvement blessé. Cela se passa près de *Sainte-Foy-de-Montgommery* (avec deux *m*), et si Rommel avait eu une certaine expérience de la science des intersignes, il aurait donné à son chauffeur un autre itinéraire. D'autant qu'en face de lui, il y avait encore et toujours, comme en Afrique, le général Montgomery...

Transporté à l'hôpital de la Luftwaffe, à Bernay, Rommel ne put donc prendre la tête du complot, qui, même échoué en la forêt de Rastenburg, avait encore des chances de balayer Hitler, eu égard au

prestige de Rommel, tant dans la Wehrmacht que dans la population allemande, et surtout dans les hautes sphères des divers commandements militaires.

L'échec survenu, la réaction de Hitler alla très vite. On l'a analysée précédemment. Certains des généraux qui n'avaient pas été arrêtés eurent le temps de s'empoisonner, tel le maréchal von Kluge remplaçant de Rommel au P.C. de La Roche-Guyon. Il laissait une lettre pour Hitler, dans laquelle il déclarait : « Je ne sais si le feld-maréchal Walter Model (son remplaçant), si capable à tous égards, pourra encore se rendre maître de la situation. Je le souhaite de tout mon cœur. Mais si cela ne devait pas être, si vos nouvelles armes tant attendues (et d'abord celles de la Luftwaffe) ne devaient avoir aucun succès, alors mon Führer, décidez-vous à mettre fin à la guerre. Le peuple allemand a tant souffert qu'il est temps d'arrêter le cours de ces événements épouvantables. »

On observera que tous ces généraux allemands se sont préoccupés de mettre fin à la guerre lorsqu'ils perçurent qu'elle était perdue pour l'Allemagne, alors qu'ils ne parlaient pas ainsi en 1940 ! Et que leurs larmes allaient exclusivement « à la misère du peuple allemand », alors qu'ils n'avaient manifesté aucun sentiment d'indignation lorsqu'on leur avait demandé d'envahir la Pologne, la Hollande, le Luxembourg, la Belgique, la France, etc.

Revenant à Rommel, nous dirons qu'il fut ensuite évacué de Bernay sur l'hôpital militaire allemand du Vésinet près de Paris puis, sur son ordre, emmené passer sa convalescence chez lui à Herrlingen près de Ulm. Il comprit à certains détails qu'il était déjà suspect. En effet, en Allemagne pas un mot n'avait été dit sur son accident, si bien que l'on pouvait croire que l'effondrement de la Wehrmacht en Normandie était de son fait. Après la percée d'Avranches par les Alliés, un communiqué incomplet fut passé sur cet accident, et malgré toutes ses réclamations aucune rectification ne fut faite.

Or on se souvient de la façon dont Stülpnagel avait raté son suicide (*supra* page 312). En son délire il avait prononcé plusieurs fois le nom de Rommel. Et Rommel reçut le 7 octobre 1944 l'ordre de se rendre au quartier général du Führer pour y discuter de « sa prochaine affectation ». Ses médecins s'y opposèrent. Le 13 octobre il déclara à son ami le lieutenant-colonel Farny, ancien député du centre catholique : « Hitler veut me supprimer... » Le lendemain à midi arrivèrent (annoncés de la veille), les généraux Burgdorf et Maisel, connus pour leur fidélité au national-socialisme et de

sinistre réputation. Avant leur arrivée, Rommel avait eu un long entretien avec son fils Manfred, âgé de quinze ans et servant dans un poste de D.C.A. voisin, à Herrlingen. Puis il s'entretint pendant une heure avec les deux généraux nazis. Enfin, il alla faire ses adieux à Lucy-Maria Rommel, sa femme. Il avait le choix entre le suicide, arrangé en accident *afin de préserver son honneur et la sûreté des siens*, ou une arrestation, une exécution ignominieuse, et tout ce qui suivrait inévitablement pour son épouse et son fils, comme pour les familles des autres conjurés déjà exécutés.

Devant les S.S. postés à toutes les issues du village, Rommel prit place dans la voiture qui attendait devant sa demeure, conduite par un Waffen S.S. Les deux généraux nazis, Burgdorf et Maisel, y prirent place derrière et la voiture démarra.

Une autre voiture suivait, avec des *S.S. « Tête de Mort »*, au cas où Rommel se refuserait à se suicider. On l'aurait alors arrêté et ramené à Berlin.

L'automobile où se trouvait Rommel s'arrêta dans la campagne et il absorba alors le poison, très certainement une ampoule de cyanure. La mort fut quasi instantanée. Pour mieux duper l'opinion publique, on annonça que la maréchal Rommel était subitement décédé d'une crise cardiaque, et que le médecin chef de l'hôpital de Ulm avait procédé à une injection intracardiaque, malheureusement demeurée sans effet.

Des funérailles nationales furent alors ordonnées et ce fut le maréchal von Rundstedt qui prononça l'éloge funèbre de Rommel. Le corps fut incinéré, car Rommel n'avait officiellement aucun contact avec une église quelconque, et au château d'Auberville-le-Manuel en Seine-Maritime, il avait fait retirer un crucifix placé en sa chambre. Le 7 mars 1945, le directeur des cimetières militaires écrivit à Mme Rommel pour lui demander son avis sur le motif essentiel d'un monument « que le Führer voulait faire ériger à la gloire du maréchal ». On avait retenu un lion, mais devait-on le représenter *rugissant* ou *mourant* ?

Il était difficile de lui donner le rictus que Rommel avait conservé dans la mort ! Selon Mme Rommel, ses traits portaient « l'expression d'un mépris indicible, que je ne lui avais jamais vu ». Car le lion est un animal qui sait, comme le loup, conserver la sérénité dans la mort. Et pour des êtres tels qu'Adolf Hitler, le mépris est encore quelque chose de trop important pour eux. Ils sont de ces races que l'on écrase, mais sereinement, la conscience demeurant indifférente, et ensuite on essuie sa semelle.

Car au fond de lui-même, ce que le Führer en sa haine secrète aurait préféré voir quant au monument, c'était certainement un *lion pendu*. Mais la gloire et la popularité de celui qui avait fait « la guerre sans haine » avaient fait reculer celui qui avait imaginé « la guerre de la haine ».

40.

ALORS VINT L'HEURE DE NÉMÉSIS...

Après la conférence de Téhéran pendant les derniers jours de novembre 1943, les Américains et les Anglais entrèrent dans la préparation active de ce qui devait entrer dans l'Histoire comme la plus grande opération militaire de tous les temps: le débarquement en Normandie. Étaient rassemblés: 3 000 000 d'hommes de huit nationalités différentes, 722 navires de guerre, 4 266 navires de transport, 882 avions, plus des planeurs, 180 000 véhicules, etc. Baptisée *Overlord*, cette opération sans précédent était placée sous le commandement du général Eisenhower. Et le 6 juin 1944, cinq divisions d'assaut, trois britanniques et deux américaines, comprenant des éléments français des D.F.L. débarquaient sur cinq plages baptisées *Utah, Omaha, Gold, Juno, Sword*, allant de Varreville à Ouistreham. Comme en vénerie, les troupes pouvaient déjà sonner l'*hallali courant*, mais il faudrait encore attendre onze longs mois avant d'écouter l'*hallali à terre*, puis *la curée* ! Car cela ne se passera pas comme en 1918 (*supra* page 91) et l'Allemagne devra capituler *sans conditions*.

Le 30 juillet le front allemand était percé à Avranches par les troupes anglo-américaines, exploitant cette percée vers Paris le 25 août 1944, puis vers la Somme, l'Aisne et la Marne. Et un second débarquement franco-américain en Provence (15 août 1944) permettait la libération de Marseille et de Toulon, puis la remontée vers le Nord par la vallée du Rhône. En toutes ces régions l'action des forces armées de la Résistance (*Forces françaises de l'Intérieur*, et *Francs-Tireurs et Partisans français*) harcelaient, attaquaient et désorganisaient les actions de la Wehrmacht. L'importance de ces actions a été équivalente, selon le général Eisenhower, à celle de plusieurs divisions normales.

Pour la Wehrmacht, la bataille de France était perdue. Elle opéra alors un repli général vers les anciennes frontières du Reich. Hitler tentait de galvaniser les Allemands en exploitant les armes nouvelles mises au point par ses chercheurs: avions sans pilote, fusées V1 et V2, bombardant l'Angleterre dès l'été 1944. Dans les Ardennes, du 16 au 28 décembre 1944, une contre-offensive allemande était stoppée par les Américains. Strasbourg avait été libérée par les troupes françaises de la IIe D.B. le 23 septembre, mais il faudra attendre février 1945 pour liquider enfin la « poche » de Colmar. Alors le front occidental se stabilisa un temps, conformément aux accords de Yalta, qui accordaient à la Russie soviétique le privilège de prendre Berlin.

A l'est de l'Europe, l'armée Rouge avait atteint dès l'été 1944 les frontières de la Prusse orientale, la Vistule et la plaine de Hongrie. Enfin fut déclenchée la dernière offensive générale le 12 janvier 1945, et les troupes soviétiques s'emparèrent de Varsovie, Cracovie, Lodz. En février elles gagnaient Budapest et Poznan. Ainsi dès le mois de février 1945 l'Allemagne nazie, orgueilleuse et impitoyable, voyait s'effondrer ses rêves insensés, *envahie elle-même à l'Ouest comme à l'Est*.

Le 6 mars 1945 les troupes américaines franchissaient le Rhin à Remagen (Rhénanie-Palatinat) par le pont Ludendorff. Poursuivant son offensive, leur Ire armée allait traverser la moitié de l'Allemagne, et le 25 avril 1945 elle ferait sa jonction avec les troupes soviétiques à Torgau, sur l'Elbe, alors que celles-ci se trouvaient déjà à Vienne. Le 2 mai 1945 les troupes allemandes en Italie capitulaient, au jour même où les Russes occupaient Berlin. Et le 8 mai, l'acte définitif de la capitulation *sans conditions* de l'Allemagne était signé à Berlin, devant les généraux américains, anglais et français. Ruinée, totalement occupée, l'Allemagne nazie pouvait compter ses morts; *il y en avait six millions*. Il faut croire que c'est sans importance, puisque le nazisme relève la tête! Nous verrons cela en fin d'ouvrage.

41.

LE TOMBEAU D'ATTILA

Au cours de la guerre de 1914-1918, les Anglais avaient surnommé les Allemands les *Huns*, allusion à leur invasion et à des excès commis en Belgique et en France. Or si l'Histoire est un perpétuel recommencement, il faut reconnaître qu'Adolf Hitler offre plus d'un point commun avec ce célèbre ravageur de l'Europe. Le Führer avait commencé par se croire la réincarnation du grand Frédéric le jour où on lui offrit un autographe de ce souverain. En visitant les Invalides, il changea et se crut celle de Napoléon Ier. Dans l'intervalle il avait émis l'idée d'être celle de l'empereur Tibère, et avait chargé Goering, alors à Rome, de se rendre acquéreur de l'île de Capri où mourut cet empereur. Il avait commis un oubli, car il y avait certains points communs entre sa vie et celle d'Attila.

Attila naquit vers 395 de notre ère, et mourut en Pannonie, région d'Europe centrale (Hongrie, Slavonie, Croatie) en 453, près de Gyor. Roi des Huns (peuple d'Asie centrale) de 434 à 453, il ravagea les Balkans, l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace, échoua devant Constantinople qui acheta sa retraite. Chassant devant lui les Slaves et les Germains, qu'il obligea à être ses auxiliaires, il passa le Rhin et envahit la Gaule, pilla Metz le 7 avril 451, passa devant Paris, alors Lutèce, sans oser l'attaquer (épisode de sainte Geneviève galvanisant les habitants) et poussa jusqu'à Orléans. Là, le patrice Aetius et le roi wisigoth Theodoric l'obligèrent à lever le siège. Il se dirigea alors vers la Champagne, et y fut vaincu par eux à Moirey près de Troyes, aux « champs Catalauniques ».

Chassé de la Gaule, il revint en Italie en 451 et dévasta toute l'Italie du Nord. Le pape Léon Ier le Grand acheta son départ par

un tribut annuel, et Attila revint alors en Pannonie. Il mourut au cours de sa nuit de noces avec la belle Ildiko, sans doute d'une apoplexie ou d'un infarctus du myocarde. On l'enterra secrètement, et les esclaves qui creusèrent sa tombe furent ensuite égorgés. Ainsi mourut celui qui avait été surnommé « le fléau de Dieu » par ses fidèles, et qui affirmait que « là où son cheval a passé, l'herbe ne repousse plus... ».

Il avait failli périr par le feu. Aux « champs Catalauniques », se voyant encerclé, il avait fait dresser un gigantesque bûcher, et s'apprêtait à y monter lorsqu'il apprit que les Francs n'attaqueraient pas. C'est alors qu'il quitta la Gaule.

Or nous retrouvons bien des points de cette fin dans la vie d'Adolf Hitler. Il a annoncé sa volonté de se suicider et de se faire incinérer à l'essence par ses S.S. Il a épousé Eva Braun le jour où il annonça cette décision de se suicider avec elle. On ignore où se trouve la tombe où furent enfouis les restes du cadavre insuffisamment consumé. *Comme pour Attila, tout y est:* la mort après la nuit de noces, l'incinération, vraie ou fausse, la tombe ignorée, et pour les ravages commis en Europe, l'Histoire est là pour le rapprocher d'Attila, avec des millions de morts pour l'attendre au seuil de l'au-delà.

Mais Attila n'a pas été incinéré sur ce bûcher des « champs Catalauniques », il a fui. Il est mort en sa nuit de noces, il a été inhumé on ne sait où, et les fossoyeurs esclaves ont été supprimés. Et nous allons voir que pour Hitler, il en a été de même ; il n'a pas été incinéré, il est mort après sa nuit de noces. Et si c'est Eva Braun qui l'a tué (nous verrons pourquoi et comment), nous pouvons supposer que ce fut la belle Ildiko qui supprima Attila ! Et ce parallélisme historique est plus que curieux, il fera réfléchir le lecteur attentif. Mais maintenant, revenons à Adolf Hitler et à ses derniers jours.

42.

LA MORT DE HITLER

On serait a priori tenté de donner à ce chapitre le qualificatif: « la mort du loup », mais ce serait faire injure à l'animal. Le loup est en effet un des *cinq animaux nobles* que l'on devait chasser à courre, avec le cerf, le daim, le chevreuil et le sanglier. Le loup était connu pour son intelligence, son courage, sa fidélité aux siens, sa dignité devant la mort. Rien de tout cela ne se retrouve dans la vie d'Adolf Hitler ! Voyons d'abord comment il envisagea de servir une dernière fois ceux qu'il appelait mensongèrement « mon peuple », comme s'il avait été empereur d'Allemagne, lui, autrichien.

Déjà la sauvagerie foncière du Führer était apparue fin mars 1945. Entêté en son orgueil de stratège d'occasion, il avait maintenu entre les Carpates et la Drave quatre armées comprenant plus de trente divisions, dont la *VIe S.S. Panzerarmee*. Attaquant le 6 mars entre les lacs Balaton et Velenez, elle parvient à réussir à enfoncer un coin dans le front soviétique, sans pouvoir percer toutefois. Le 16 mars une contre-offensive russe déferle, et la *VIe Panzerarmee* n'échappe à une destruction totale qu'en faisant une retraite précipitée, *malgré l'interdiction formelle de Hitler*.

En l'apprenant, celui-ci éclate de fureur et téléphone aussitôt à Himmler, chef de la *S.S. générale*, lui ordonnant de retirer leur *brassard* à tous les membres de la *VIe Panzerarmee*, et à dépouiller les officiers, sous-officiers et soldats de leurs décorations.

André Brissaud, auteur de *Hitler et l'Ordre noir*, a pu après la guerre interroger Baldur von Schirach et le général S.S. Sepp Dietrich (qui commandait la *Leibstandarte Adolf Hitler*), qui se trouvaient alors dans le bureau de Himmler lorsqu'il reçut du Führer cet ordre déshonorant. Ils virent le *Reichsführer* blêmir, et d'une voix vibrante d'indignation il répliqua alors:

« Mein Führer, s'il me fallait enlever les décorations aux officiers, sous-officiers et soldats de la *VI[e] Panzerarmee*, il me faudrait aller jusqu'au lac Balaton pour les enlever aux morts... Car même un S.S. ne peut pas vous offrir plus que sa vie, mein Führer... »

Puis, livide, Himmler raccrocha le combiné téléphonique. Alors Sepp Dietrich qui a compris l'ordre de Hitler arracha sa Croix de fer avec brillants et la jeta à terre. Puis il se rua dehors sans rien dire ; son aide de camp se baissa, ramassa la croix et le suivit. Himmler et Baldur von Schirach avaient regardé cela sans rien dire, effondrés devant cette injustice incroyable du Führer. Pour Himmler, le vent tournait. Il avait perdu toute confiance en Hitler, et il allait tenter d'entrer en relation avec les Alliés.

Mais ce délire haineux de Hitler ne faisait que débuter. Puisque les Allemands ne comprenaient pas ce qu'il voulait, à savoir vaincre au prix même de leur mort, *il allait les anéantir*. Ainsi du moins le « crépuscule des dieux » de la tradition germanique ne demeurerait pas dans les thèmes légendaires, et grâce à lui Adolf Hitler, l'Histoire universelle enregistrerait au moins une fois sa réalisation grandiose, la seule en vingt siècles...

Son architecte et favori, Albert Speer, nous a rapporté ce que Hitler envisageait et ordonnait de faire à cet effet, le 18 mars 1945 :

« Si la guerre est perdue, le peuple allemand est perdu lui aussi. Et il est inutile de se préoccuper des conditions nécessaires à sa survie, même la plus primitive. Il est au contraire préférable de détruire même les choses qui sont nécessaires à sa survie, car ce peuple s'est révélé le plus faible, et l'avenir appartient exclusivement au peuple de l'Est qui s'est montré le plus fort. Ceux qui resteront après ce combat, ce sont les médiocres, car les bons sont tombés. »

Et le lendemain même, 19 mars 1945, Hitler décida *par décret* d'appliquer la politique de la *terre brûlée* sur tout le territoire allemand menacé par la progression des armées alliées. Par ce décret il ordonne la destruction de toutes les installations militaires et industrielles, de toutes les voies de communication et de transport, de tous les entrepôts allemands, afin d'éviter qu'ils ne tombent aux mains de l'ennemi. Rien ne devra donc subsister de ce qui pourrait permettre au peuple allemand de survivre à sa défaite. Avec les voies ferrées, les autoroutes, les ponts, doivent disparaître toutes les usines, les centrales électriques, les réservoirs d'eau, les gazomètres, les magasins d'alimentation, de vêtements, les navires marchands, les trains de marchandises, les locomotives.

Le 29 mars 1945, Speer reçut un télégramme lui ordonnant de « faire des territoires abandonnés un désert où tous les moyens de transport seront anéantis ».

Cela s'ordonnait dans le rythme des destructions décidées depuis des mois par Hitler. D'abord Petrograd, devenue Leningrad en 1924, devait sur son ordre être anéantie, mais le siège ayant fini par être levé en 1943, la ville, très abîmée par les bombardements des Allemands, avait malgré tout échappé à ce *nivellement* ordonné par Hitler, qui ne voulait pas que subsistât « un seul pan de mur debout ». Puis en 1944, apprenant l'insurrection de Paris, il avait ordonné le même anéantissement. On se souvient de ses hurlements au téléphone, demandant à von Choltitz commandant alors à Paris : « Paris brûle-t-il ?... » Or von Choltitz avait fait le nécessaire, envoyant des soldats préparer les incendies et la destruction des principaux monuments, mais ils en avaient été empêchés par les F.F.I., qui tenaient les rues d'accès. En fait, les éléments de la Wehrmacht en retraite ne pouvaient que traverser Paris et en sortir. Mais cette destruction de Paris, Hitler l'avait déjà envisagée lors de sa visite en juin 1941.

Berlin ne fut pas mieux considéré par Hitler que Petrograd et Paris, ou La Haye qu'il voulait détruire par des fusées. Car lorsqu'on vint lui annoncer que les troupes russes progressaient à l'abri dans le métro de Berlin, il ordonna de le noyer sous les eaux en retenue permanente depuis sa construction. On lui objecta que près de vingt mille civils des deux sexes, hommes, femmes et enfants s'y étaient réfugiés. Il eut un geste de la main pour balayer cet argument et un seul mot pour conclure : « Tant pis ! Exécutez... » *Et on exécuta.*

Speer ayant obtenu par une ruse le « contrôle » de ces destructions en Allemagne, put ainsi tourner les ordres déjà envoyés par le Führer et sauver ainsi les Allemands d'une mort lente à laquelle les Alliés auraient difficilement pu s'opposer, *tout étant détruit*. A méditer, dirons-nous, par les excités d'outre-Rhin qui cultivent la nostalgie hitlérienne...

Et maintenant, revenons au problème essentiel : où et comment est mort Adolf Hitler ? Deux thèses s'affrontent depuis quarante-quatre ans :

a) Hitler n'est pas mort à Berlin. Avec Eva Braun il a réussi à quitter la ville et est allé se réfugier en Espagne, en Argentine, etc.

b) Hitler est bien mort à Berlin avec Eva Braun. Mais on a, selon ses ordres mêmes, fait disparaître leurs corps après incinéra-

tion partielle, eu égard aux difficultés de la réaliser totalement (bombardements ininterrompus à l'extérieur du bunker).

Le problème a été analysé par de nombreux auteurs. Citons :

— Dr O. Dietrich : *Hitler démasqué*.
— W. Gorlitz et H.-A. Quint : *Adolf Hitler*.
— H. Ludwigg : *L'Assassinat de Hitler*.
— G. Mac : *La Vie et la mort de Hitler*.
— R. Manvell & H. Fraenkel : *Goebbels*.
— M. A. Musmanno : *Dix Jours pour mourir*.
— Cdt H. Schaeffer : *U-977, l'odyssée d'un sous-marin allemand*.
— W. Shirer : *Le IIe Reich, des origines à la chute*.
— L. Szabo : *Je sais que Hitler est vivant*.
— H. R. Trevor-Roper : *Les Derniers Jours de Hitler*.
— *Histoire pour tous :* numéro de septembre 1964.
— Jacques Robert : *L'Évasion d'Adolf Hitler*.

Le problème ne peut être traité autrement que comme une enquête de police, et l'historien doit alors se muer en juge d'instruction. Il faut partir en cette recherche sans opinion préconçue, se mettre dans la peau des personnages analysés autant que dans celle de leurs familiers, et ne pas chercher surtout à imaginer une hypothèse ébouriffante, susceptible de publicité.

Nous avons tour à tour épousé en nos recherches les deux solutions ci-dessus *a* et *b*. Il y avait en effet une phrase émise par l'amiral Doenitz et qui a évidemment étoffé l'hypothèse *a*. Celui-ci aurait déclaré un jour de 1943 : « La flotte sous-marine allemande est fière d'avoir construit un paradis terrestre, une forteresse inexpugnable pour le Führer, quelque part dans le monde... »

La question se pose alors : *où* ?

On peut songer évidemment aux anciennes colonies allemandes, aux îles Mariannes, Carolines, Palau, Samoa, Marshall, Bismarck, à la Terre de l'empereur Guillaume, tout cela en *Micronésie*. Or ces îles sont devenues territoires aux mains des Alliés dès 1918. Il y a des Européens anglais, américains et français là-bas. Et en ces îles *minuscules* tout se sait. L'arrivée d'un sous-marin (un navire ayant quitté Hambourg est exclu !), l'installation d'un couple allemand et celle de sa suite inévitable, leur mise en place d'un régime de ressources et de ravitaillement, tout cela relève du roman d'aventures.

Reste l'arrivée par avion dans l'Espagne de Franco ou dans le Portugal de Salazar. Les territoires métropolitains de ces États étant également exclus, il reste pour l'Espagne : les Baléares, les

Canaries, Las Palmas ; et pour le Portugal : Madère, le Cap-Vert et les Açores. Imagine-t-on l'arrivée d'un homme paraissant plus de cinquante-six ans, parlant à mi-voix, les mains et un bras agités sans cesse d'un tremblement auquel s'ajoute le boitillement d'une jambe, accompagné d'une femme beaucoup plus jeune d'allure, d'environ trente-trois ans, l'un et l'autre ne parlant qu'allemand, s'installant avec une suite réduite, recevant d'on ne sait où des ressources financières leur permettant de vivre, et tout cela sans que les consuls locaux appartenant ou relevant des nations alliées s'en préoccupent ? Ce serait méconnaître la valeur des services secrets de renseignements : l'*Intelligence Service anglais,* la *C.I.A.* américaine, le *2e Bureau* français, car l'un ou l'autre de ces organismes aurait tôt ou tard appris ces arrivées inquiétantes. Et que dire du *K.G.B.* soviétique...

Il reste les anciennes colonies allemandes d'avant la guerre de 1914-1918, situées en Afrique occidentale : le Tanganiika, le Cameroun, le Togo, le Rwanda-Urundi et le Sud-Ouest africain. Tous ces territoires sont sous mandat anglais ou français, leur surveillance est inévitable. De plus, il n'y a guère que le Togo et le Cameroun qui soient accessibles à un débarquement maritime. Enfin, le Führer a toujours manifesté une véritable horreur des « Nègres » ; le scandale des jeux Olympiques de Berlin en 1936 est resté en toutes les mémoires, lorsqu'il refusa de serrer la main d'un coureur noir arrivé premier !

Ce détail est d'ailleurs valable pour les îles de la Micronésie citée plus haut, car non seulement leurs populations seraient l'objet du même ostracisme de Hitler, mais encore elles sont moins sûres que les africaines au point de vue sécurité, et le cannibalisme n'y a pas totalement disparu.

Cette fuite vers une retraite *cachée* posait en outre un problème important, celui du remplacement des deux fugitifs par des cadavres assez ressemblants morphologiquement, et susceptibles ainsi de faire illusion aux Soviétiques qui auraient à les identifier. Pour cela il fallait donc absolument trouver *un cadavre d'homme* et *un cadavre de femme*.

Sans doute Hitler avait-il eu recours en sa vie politique à l'emploi de deux sosies, qui lui furent substitués avant la guerre en des manifestations de masse lorsque lui-même était, pour des raisons ignorées, indisponible. Mais pendant la guerre il n'en fut certainement pas ainsi, le risque eût été trop grand d'une utilisation contraire d'un de ces sosies. Et il en fallait un également pour

remplacer Eva Braun, et l'exécution de deux vivants pour un tel motif était à écarter. Restait *un et une* volontaires... On en aurait certainement trouvé pour le Führer, mais pour Eva Braun, très difficilement. Son comportement méprisant, agressif parfois envers le petit personnel lui retirait toute chance de volontariat à son bénéfice.

Alors il restait l'emploi de deux cadavres anonymes. Sans doute y en avait-il abondamment dans Berlin, mais près de la Chancellerie et à proximité du bunker, où on n'avait pas encore combattu d'homme à homme, il n'y en avait pas. Et aller en chercher à cent mètres et plus sous le pilonnage des canons soviétiques, puis après le choix inévitable les ramener, c'était là une solution à écarter.

De plus les cadavres féminins ne devaient pas abonder à proximité du bunker, car la population civile était réfugiée depuis longtemps dans les abris, les caves et le métro berlinois.

Restait ensuite à déshabiller ces cadavres, et à les revêtir de vêtements issus des garde-robes de Hitler et d'Eva Braun. Et nous pouvons conclure maintenant, eu égard à tout ce qui précède, que la fuite du Führer et de sa compagne posait des problèmes quasi insolubles.

Après cet examen précis de l'impossibilité d'une évasion de Hitler et d'Eva Braun vers ce « paradis terrestre » évoqué par l'amiral Doenitz, il ne nous reste plus que la seconde hypothèse, à savoir leur mort à Berlin, seule plausible. Mais là encore il reste bien des inconnues, et c'est ce que nous allons examiner maintenant en détail. Situons d'abord le temps de ces événements.

Tout s'est joué du dimanche 29 avril 1945 au jeudi 2 mai 1945, jour où les premiers soldats soviétiques ont pénétré dans le bunker de Hitler, au sein de l'immense chancellerie réalisée par Albert Speer sur les indications du Führer. Édifice « kolossal », avec une galerie de cent quarante-cinq mètres de long, une enfilade de pièces de deux cent vingt mètres, menant « enfin » au cabinet de travail du maître de ces lieux ! Fin janvier 1938, Hitler avait remis ses instructions à Speer ; le lendemain de cette entrevue on commençait à démolir les maisons de la Vosstrasse ; et le 10 janvier 1939 avait lieu l'inauguration, *moins d'un an plus tard* ! Et c'est là que le dictateur mégalomane de l'Allemagne devait mourir, six ans après.

Nous sommes donc le dimanche 29 avril 1945. Depuis le 20, Hitler est entré en sa cinquante-sixième année. Il est en son bunker de la Chancellerie, sous sept mètres de béton armé surmontés de trois mètres de terre tassée. Autour du bâtiment, Berlin est déjà

envahi aux trois quarts par les troupes du maréchal Georgi Joukov, assisté de son adjoint le général Tchouikov. Pilonnée sans arrêt par l'artillerie soviétique de tous calibres, la ville n'est que ruines et incendies.

A la nuit, un avion léger de type *Arado 96* à deux places a pris son vol pour Lübeck, au nord-est de Hambourg, où se trouve Himmler. A bord il y a le sergent-pilote Jürgens Bösser, Ritter von Greim nouveau maréchal de la Luftwaffe (forces aériennes) et sur ses genoux, tassée, son aide de camp (et amie) la célèbre aviatrice allemande Anna Reitsch. Von Greim a pour mission de prendre la tête de ce qui reste de l'aviation allemande, de s'emparer de Heinrich Himmler, *Reichsführer* de la S.S., et de le faire fusiller pour avoir entamé des pourparlers de capitulation avec les forces britanniques par l'intermédiaire du comte Bernadotte, neveu du roi de Suède et vice-président de la Croix-Rouge suédoise. Ce qu'il fera d'ailleurs de façon officielle le dimanche 29 avril 1945.

A Berlin en son bunker, Hitler a littéralement stupéfié ses familiers en leur annonçant le dimanche précédent (22 avril) : « Je resterai à Berlin jusqu'à la fin. Et lorsque la fin viendra, je l'accepterai. Ma décision est irrévocable ; lorsque la ville tombera, je me suiciderai. »

Aussi ne s'étonnera-t-on pas lorsque le dimanche suivant, 29 avril, il décide de dicter son testament politique à sa secrétaire Gertrud Junge, laquelle le prend en sténographie, et le passe ensuite à la secrétaire en second Gerda Christian, pour que celle-ci le tape à la machine en quatre exemplaires.

En ce testament politique, Hitler s'adresse à la fois aux Allemands et aux autres peuples. Bien entendu tous ses malheurs et ses échecs viennent de l'action juive par le monde. Il déclare mourir « la joie au cœur » (on se demande alors pourquoi il va se tuer !), et il adjure ses compatriotes de continuer la lutte. Sans doute dans les temps futurs ! Il déclare tenir les chefs de la Wehrmacht pour responsables de la défaite actuelle, mais il rend malgré tout hommage à la *Kriegsmarine*, et en confirmation de cet éloge, il nomme l'amiral Doenitz commandant suprême et président du Reich à sa mort. Il fait de Goebbels le chancelier de Doenitz, et nomme Martin Bormann ministre du Parti national-socialiste. Himmler et Goering sont bien entendu exclus de ce Parti et dépouillés de toutes leurs charges. Il termine en deux ordres impératifs : poursuivre la guerre quel qu'en soit le prix, et surtout conserver en vigueur toutes les lois raciales, en résistant impitoyablement à l'action du judaïsme.

Il est évident que ce texte montre combien le Führer déraisonne et parle à tort et à travers en ce testament politique plein de contradictions, à commencer par la première : pourquoi « la joie au cœur » se suicide-t-il, et si les généraux sont des incapables, comment leur demander de continuer la lutte ?

Ce texte tapé à la machine par Gerda Christian, la seconde secrétaire de Hitler, est ensuite contresigné par Martin Bormann, Alfred Goebbels, les généraux Krebs (chef de l'état-major particulier de Hitler) et Burgdorf de la S.S. Un exemplaire est alors remis à chacun de ces quatre signataires : un pour Martin Bormann et les archives du parti national-socialiste, un pour le grand-amiral Doenitz, un pour le maréchal Kesselring (chargé de la défense de l'Allemagne sud), un pour le maréchal Schoener (qui commande en Bohême).

Trois familiers en qui le Führer a toute confiance vont alors coudre chacun un exemplaire de ce testament dans la doublure de leur vareuse. Ce sont Hein Lorenz, fonctionnaire au ministère de la Propagande, Wilhelm Johannmeier, major dans la Wehrmacht, et le colonel Wilhelm Zander, *Standartenführer* de la Waffen S.S. A la nuit ils quitteront le bunker pour tenter de porter à leurs destinataires le testament cousu en leur vareuse. Bien entendu ni le maréchal Kesselring ni le maréchal Schoener ne recevront le testament !

Ce premier point réglé, Hitler va procéder à son testament personnel. A la différence de Hermann Goering, la révolution nationale-socialiste ne l'a pas enrichi. Il possédait l'Allemagne tout entière, que pouvait-il demander de plus ? Alors il lègue sa collection de tableaux à Linz sa « ville natale », ignorant Braunau où il y a son état civil compromettant. Il lègue ses biens mobiliers et immobiliers à sa famille, au parti national-socialiste et au IIIe Reich. Il termine ce testament personnel en ces termes :

« Moi-même et ma femme, pour éviter la honte de la dégradation et de la capitulation, nous avons choisi la mort. C'est notre désir d'être incinérés immédiatement, sur le lieu même où j'ai exercé la plus grande partie de ma tâche quotidienne, au cours de douze années de service pour mon peuple. »

Un paragraphe précédent désignait Martin Bormann comme exécuteur testamentaire. Il est alors 4 heures du matin, dimanche 29 avril 1945. Le personnel civil et militaire du bunker constituant la « maison » du Führer boit du champagne, et certains dansent car on a mis en marche un tourne-disque. Nous allons ici revenir trois heures en arrière.

En effet, à 1 heure du matin, Hitler a annoncé à Goebbels une nouvelle sensationnelle : il va se marier... En son étude *Le Dossier de la disparition de Hitler*, Édouard Bobrowski nous cite un texte qui, peut-être, a figuré dans le testament personnel du Führer et que nous citons toutefois avec réserve, ignorant son origine exacte :

« Comme je n'ai pas cru, au cours de mes années de lutte, pouvoir assumer les responsabilités d'un mariage, je suis maintenant décidé, avant de terminer ma carrière terrestre, à prendre pour femme la jeune fille qui, après de nombreuses années de fidèle amitié, est venue de son plein gré en cette ville déjà presque encerclée, pour y partager son destin avec le mien. »

Pour effectuer les formalités légales, Hitler envoya alors chercher un conseiller municipal de Berlin, nommé Walter Wagner, et qui se trouvait dans une formation de la *Volkssturm* (quelque chose comme l'ancienne *Landwehr*, analogue à nos anciens « territoriaux »). Wagner arriva portant le brassard du parti national-socialiste et son uniforme. Il accepta, eu égard aux circonstances, que les bans soient publiés oralement et en ce très court délai, il fit jurer à Adolf Hitler et à Eva Braun qu'ils étaient de pure ascendance aryenne, exempts de toute maladie vénérienne, et en conséquence les déclara unis par les liens du mariage.

Signèrent d'abord Adolf Hitler puis Eva Braun. Celle-ci allait signer Braun, mais elle s'arrêta à temps, biffa le B amorcé, et signa pour la première et dernière fois de son existence : *Eva Hitler*. Signèrent ensuite le conseiller municipal Walter Wagner, puis Martin Bormann et Josef Goebbels.

Eva Braun s'était fardée ; elle portait une robe de soie noir et rose et des escarpins de daim noir. Dans un large décolleté scintillait un collier de perles, entre deux roses venues on ne sait d'où. En ses cheveux brillaient deux clips en or, à son poignet une montre en platine incrustée de brillants scintillait.

Hitler demeurait impénétrable, comme s'il agissait en état second. Il fit venir des fleurs (il y en avait dans le bunker), et des bouteilles de champagne (il y en avait aussi). Puis il parla de sa vie, évoquant les principaux épisodes de son extraordinaire existence. Pas une seule fois il n'évoqua la présence d'Eva Braun en sa vie, ni leur mariage d'il y a quelques instants. Sur sa vie, il murmura à la fin de son soliloque : « Elle touche à sa fin... Comme le national-socialisme. »

Le voyage de noces sera court. Pour se changer les idées en un tel moment, il n'y a qu'à sortir du bunker, et non loin de la sortie il y a

encore quelques arbres avec leurs premiers bourgeons. Aux branches ici et là, un ou deux pendus, portant sur la poitrine une grossière pancarte les vouant aux gémonies pour avoir douté de la victoire finale.

J'allais oublier. Comme cadeau de noces, Hitler a offert à Eva un cadavre, et un cadavre de la famille, celui de son beau-frère de la *main gauche*, l'époux de Gretl, sœur d'Eva, réfugiée enceinte en Allemagne du Sud. Ce beau-frère est général, il se nomme Hermann Fegelein. Très beau garçon, il a commis un crime et une erreur. Il a fui le bunker, s'est mis en civil, et s'apprêtait à prendre la fuite avec une jeune starlette et une petite fortune lorsque Hoegl, commandant la Ire section du *Reichssicherheitsdienst* (Service de sécurité) est venu l'arrêter pour le conduire à Hitler. Et là son sort a été rapidement réglé ; remonté à la surface de la chancellerie, une brève rafale du pistolet-mitrailleur d'un S.S., et cela n'a fait qu'un cadavre de plus.

Il y a un peu plus d'un an, Mussolini faisait fusiller son beau-fils, le comte Galeazzo Ciano, époux de sa fille Edda et père des petits-enfants du Duce. On le voit, le drame des Atrides est de toutes les époques.

Le temps avait passé, il était alors 4 heures du matin, et c'est là que, laissant sa femme et ses familiers, Hitler se retira avec sa secrétaire Gertrud Junge pour lui dicter ses testaments.

Puis il alla avec Eva en sa chambre, laissant leurs invités continuer à boire le champagne et à danser, ou peut-être à faire semblant. Car tout cela se déroule sous les coups de boutoir ininterrompus de l'artillerie soviétique, et comme le bunker est érigé sur un sol conservant, loin en dessous, des nappes d'eau, on a l'impression, à chaque coup au but sur la surface extérieure, que ledit bunker oscille. Bien qu'il y ait sept mètres de béton armé, surmontés de trois mètres de terre tassée, il arrive que sous des obus de gros calibre du plâtre s'effrite des murs. Une vraie nuit de noces comme Eva ne l'avait certainement jamais imaginée, lorsqu'elle envisageait de conquérir « Herr Wolf », ce client choisi de son patron Hoffmann.

Toujours dimanche 29 avril 1945, mais cette fois il est 10 heures du matin. Hitler s'est réveillé. Il a fait demander le général Krebs, son chef d'état-major. Lorsque celui-ci se présente, le Führer lui demande où en est cette armée Wenck, qui doit (en son imagination) venir dégager Berlin de l'encerclement soviétique. Krebs n'ose lui dire la vérité, l'armée Wenck n'existe plus. Hitler insiste : où sont les avions que le nouveau maréchal de l'Air Ritter von Greim doit ramener et qu'il est allé chercher au début de la nuit ? Le général Krebs n'en sait rien non plus. Alors Hitler pose une autre question, plus gênante : où en sont les Russes ? — « Ils avancent, mein Führer... », répond Krebs. Il ajoute que dans quarante-huit heures au plus ils envahiront à l'extérieur la chancellerie.

Hitler ne réagit pas. Ainsi cette XIIe armée, celle de Wenck, en qui il mettait son espoir de dégager Berlin a disparu. Les avions attendus sont on ne sait où, s'ils existent encore, et le Führer se souvient des rapports émanant des généraux du front de l'Est en 1944, rapports dans lesquels ces spécialistes de la guerre tactique étaient effarés de voir avec quelle désinvolture Staline envoyait ses troupes au combat. Vague après vague, les unités soviétiques tombaient sous les feux croisés des mitrailleuses allemandes, et vague après vague il en venait toujours... A la fin de la guerre, la Russie comptera environ quinze millions de morts, tant militaires que civils, soit le quart de tous les morts de ce carnage mondial.

Hitler est las de réagir, de frapper, de condamner. Il n'en a plus la force. C'est ainsi que le général von Below, officier de liaison de la Luftwaffe lui demande, avec quelques autres, la permission de tenter de passer au travers des assiégeants soviétiques pour « rejoindre les autres formations militaires allemandes encore au combat ». Accordé. Mais von Below emportera un message du Führer, *message d'adieu,* dans lequel Hitler félicite la Kriegsmarine, excuse la Luftwaffe pour la trahison de son chef le maréchal Goering, et qualifie la Wehrmacht de « soldats courageux » trahis par « de mauvais généraux ».

Toujours dimanche 29 avril 1945. Vers la fin de l'après-midi, arrive une nouvelle sensationnelle : Benito Mussolini et Clara Petacci, sa maîtresse, ont été capturés par les *partisans* italiens le 26 avril ; le Duce était déguisé en soldat de la Wehrmacht et tentait de fuir avec Clara vers le Tyrol. Reconnus, ils furent abattus d'une même rafale de pistolet-mitrailleur par le chef communiste Walter Audisio. Ramenés à Milan, les deux corps furent exposés, pendus par les pieds, dans la vitrine d'un magasin de la Piazza Loreto, où des résistants italiens avaient été fusillés quelques mois plus tôt, et insultés par la même foule qui les acclamait autrefois. Des officiers anglais et américains mirent fin à cette exhibition.

La nouvelle de leur mort était évidemment moins détaillée en la dépêche. Néanmoins Hitler en renversa sa tasse de café, et comme Eva se précipitait pour éponger le contenu répandu, il lui retint le bras :

— Laissez cela, vous ne pourrez pas l'éponger, car c'est mon sang et le vôtre...

Eva Hitler s'effondra la tête sur les avant-bras, et secouée par les sanglots elle demanda :

— Est-ce qu'ils nous feront la même chose ?

— Ils ne le feront pas, répondit Hitler. Car après notre mort, ici même, nos corps seront consumés par le feu jusqu'à ce qu'il n'en reste rien, pas même des cendres...

Appelant le médecin-chirurgien Stumpfegger, il lui ordonne de piquer Blondi, sa chienne favorite. L'effet du cyanure est instantané. C'est ensuite le tour du chiot de Blondi, Wolf puis de Burli, petit fox des enfants des Goebbels, qui sanglotent tous les six. « Ne pleurez pas, leur dit leur mère, vous allez bientôt partir avec l'oncle Adolf. » Ce qu'elle ne leur dit pas, c'est qu'elle les empoisonnera elle-même avec le même cyanure que leur petit chien. C'est cela leur départ.

Hitler va maintenant discuter avec Stumpfegger de la meilleure manière de se suicider. Ancien médecin à Ravensbrück (ce qui est une référence de premier ordre !), il connaît toutes les réactions d'une mise à mort, volontaire ou non. Il conseille donc au Führer une double formule. Hitler dégainera et armera son pistolet Walther calibre 7.65, il mordra l'ampoule de cyanure déjà en sa bouche, et appuiera sur la détente de l'arme en la rouvrant.

— Avez-vous bien compris ? dit alors Hitler à sa femme.

— Oui... oui ! répond-elle en sanglotant toujours.

Sur ce il la plante là et s'en va en sa chambre bavarder avec Arthur Axmann, chef des *Jeunesses hitlériennes*, sur l'avenir de celles-ci dans l'Allemagne de demain, qui ne saurait demeurer vaincue.

Leur entretien dure environ une heure. Il est alors pour Hitler (qui s'est toujours couché de bonne heure et levé de même) l'heure de prendre un repas et d'aller dormir. Mais avant de refermer la porte de sa chambre, il voit revenir Stumpfegger qui lui demande s'il n'a besoin de rien, somnifère ou autre. Hitler lui répond le plus sérieusement du monde :

— Wenck sera ici demain, Stumpfegger, Wenck...

Ce qu'il ne sait pas, c'est que cette XIIe armée, l'armée du général Wenck, elle s'est rendue aux Américains, et lui-même n'en avait plus de nouvelles depuis longtemps.

Nous voici maintenant *lundi 30 avril 1945*. Il est 3 heures du matin. Un ordre du Führer réveille tous ceux qui avaient réussi à

s'endormir, et on rassemble tout le personnel, civil ou militaire, présent dans le bunker. Le Führer désire faire ses adieux à tous ; une vingtaine de personnes se trouve donc rassemblées. Hitler paraît vêtu de sa veste grise et de son pantalon noir et accompagné de Martin Bormann. Il serre la main de tous, gratifiant certains d'un mot amical, puis il rentre en sa chambre rejoindre son épouse.

Quelques heures plus tard il reparaît, reposé, et décide de monter hors du bunker. Péniblement, soutenu par deux gardes du corps, il gravit les cinquante marches qui séparent ce monde de ténèbres de la lumière du jour et débouche sur le jardin de ce qui reste de la chancellerie. L'air frais semble le revigorer, mais lorsqu'il voit le ciel noirci et entend les explosions qui l'accompagnent, il fait demi-tour et redescend dans le bunker.

En bas il organise une conférence militaire avec les généraux Krebs et Burgdorf. Et il leur pose toujours les mêmes questions : où se trouve l'armée Wenck ? Où sont les avions de von Greim ? Ils lui répondent évasivement, quoiqu'ils réalisent que le temps des fureurs de jadis est passé, ce temps où un haut dignitaire du régime avouait : « Chaque fois que je dois rencontrer Hitler, je fais dans ma culotte... »

Devant l'ignorance de ses généraux, il hausse les épaules et à 14 heures part déjeuner avec ses secrétaires et sa cuisinière tyrolienne. A la fin du repas, il ordonne à Gertrud Junge de procéder à la destruction de tous les documents qui se trouvent dans le bunker. A Otto Günsche, son aide de camp, il donne l'ordre de faire préparer deux cents litres d'essence destinés à servir à l'incinération des corps lorsque lui et Eva se seront suicidés. Eva n'a pas participé à ce repas à l'office, et a été servie en sa chambre. A 14 h 30 Hitler va la retrouver, et peu après Martin Bormann réunit de nouveau tout le monde dans la salle des conférences attenante à la chambre des époux Hitler, pour une nouvelle cérémonie des adieux...

Hitler a le visage décomposé, selon les survivants. Il serre la main de tous et, selon les témoignages ultérieurs, sa main tremble et est glacée. Il répond à certains (qui lui disent de rester car ils ont « besoin de lui ») que tout est fini : « Il n'y a pas d'autre moyen d'en sortir... » Magda Goebbels s'évanouit. Il est possible que la montée du matin ait eu pour but de voir s'il y avait encore une chance de quitter le bunker, et que le spectacle l'en ait dissuadé. C'est alors en redescendant dans le bunker qu'il a compris que sa seule porte de sortie était la mort.

Après cette seconde cérémonie des adieux, Hitler retourne avec

Eva en leur chambre, accompagné de son aide de camp Otto Günsche. Ils s'enferment, et Günsche demeure devant le seuil de la chambre. Tout le monde est alors dans la salle de conférences attenante. Il est 15 h 20. Dix minutes s'écoulent. *A 15 h 30 on entend résonner un coup de feu.* Qui sont ceux qui ont entendu ce coup de pistolet? Ils sont au nombre de huit, voici leurs noms et leur qualité:

— Gertrud Junge: première secrétaire de Hitler.
— Gerda Christian: seconde secrétaire de Hitler.
— Général Krebs: chef d'état-major de Hitler.
— Général Burgdorf: général de la Waffen S.S.
— Arthur Axmann: chef de la Jeunesse hitlérienne.
— Elsa Krüger: personnel de service probablement.
— N... Manzialy: personnel de service probablement.
— Rattenhuber: *Brigadführer,* chef de la garde personnelle S.S.

Magda Goebbels est allée rejoindre ses enfants à l'étage supérieur, Goebbels lui-même et Martin Bormann auraient été absents un moment avant le coup de feu. Quoi qu'il en soit, et sans savoir qui a pénétré le premier dans la chambre de Hitler et d'Eva, ils sont six à s'y trouver à 15 h 35:

— Otto Günsche: aide de camp de Hitler, chargé de l'essence.
— Heinz Linge: officier d'ordonnance et valet de chambre de Hitler.
— Arthur Axmann: chef des Jeunesses hitlériennes.
— Josef Goebbels: ministre de la Propagande (redescendu du premier étage).
— Martin Bormann: ministre du Parti national-socialiste.
— Général Krebs: chef d'état-major du Führer.

Ils se trouvent évidemment devant *deux cadavres.*

Les rejoignent alors le docteur Stumpfegger et Kempka, chauffeur de Hitler. On met dans les bras de ce dernier le corps d'Eva, qui a sa robe mouillée selon son témoignage ultérieur. Le corps de Hitler est déjà recouvert d'une couverture, il est pris par Linge et par le docteur Stumpfegger.

Seuls Günsche, Axmann, Kempka et Linge ont pu être interrogés par les enquêteurs occidentaux. Selon leurs dires, le couple Hitler et Eva était affalé sur un canapé. Aux pieds d'Eva, qui ne porte aucune blessure apparente, se trouve un petit pistolet calibre 6.35 marque Walther. Tout à côté un second pistolet même marque, mais calibre 7.65, celui de type « police » que Hitler tenait à nettoyer et huiler lui-même. Le chargeur de l'arme est toujours en

place, mais les témoins nous assurent qu'il y manque une cartouche. Comment le savent-ils? Car personne ne s'est enquis de ramasser la douille vide éjectée après le tir.

Le corps de Hitler porte une blessure, à la tempe selon les uns, dans la bouche selon les autres. En fait l'examen ultérieur par les Russes du cadavre récupéré par la suite montre que la coupelle crânienne (fontanelle) a sauté en partie. Dans le tumulte et l'émotion, les assistants ont pu mêler selon leurs propres connaissances, plus ou moins embryonnaires, une blessure à la tempe et une au crâne.

On a affirmé parfois que la pièce ne portait pas de marques de sang sur les murs. Mais si Hitler a absorbé une ampoule de cyanure, puis a appuyé sur la détente de son pistolet 7.65 ensuite, il se peut que le cyanure *foudroyant* ait perturbé le jaillissement du sang. Il est également possible que l'on ait fait nettoyer ces murs *s'ils étaient maculés*, ce qui n'est pas prouvé. Car lorsque les Russes pénétrèrent dans le bunker, *à la lueur de leurs torches électriques* puisqu'il n'y avait plus d'électricité, la pièce était totalement vide, il n'y avait plus de divan. Et ces soldats des troupes d'Asie centrale qui furent les premiers à pénétrer dans Berlin n'étaient pas précisément des enquêteurs.

Eva Hitler ne portait pas, comme déjà dit, de blessure apparente, elle avait broyé l'ampoule de cyanure et était morte aussitôt. L'eau ayant mouillé sa robe provenait d'un vase renversé à proximité. Cela peut être le fait d'une gesticulation ou d'un geste maladroit de Hitler. Avait-elle voulu fuir? Y avait-il eu lutte entre eux? Rien ne permet de le dire, les témoins dans la salle voisine n'ont rien entendu qui le justifierait. Au contraire, tout tend à établir la réalité d'un suicide en plein accord. C'est pourquoi tous deux étaient côte à côte sur le divan. Selon Arthur Axmann, voici ce que virent les premiers témoins qui pénétrèrent dans la chambre:

« En entrant nous vîmes le Führer étendu sur un petit canapé et Eva Braun à côté de lui, la tête reposant sur son épaule. Le Führer était légèrement penché en avant, et chacun de nous vit tout de suite qu'il était mort; sa mâchoire pendait, le sang coulait de sa *tempe droite, du nez et de la bouche*. Sur le plancher il y avait un pistolet 7.65 Walther auquel il manquait une cartouche. Sur la table un 6.35 Walther était intact. Eva Braun était morte empoisonnée. Elle avait retiré ses chaussures de daim et son foulard de soie couleur framboise. Elle était serrée contre Hitler, les jambes repliées sur le divan, les genoux découverts. Ses yeux étaient

fermés, ses lèvres avaient une légère coloration bleuâtre et étaient légèrement serrées. Il flottait dans l'air une odeur de poudre et d'amande amère. [...] Je crois que le Führer a pris du poison et s'est tiré une balle dans la tête. »

Ce récit est confirmé par la déclaration de Heinz Linge. C'est lui qui, avec deux S.S., vint prendre le cadavre de Hitler, l'enroula dans une couverture afin de dissimuler la tête et d'éviter de se souiller plus ou moins par le contact, puis le remonta par l'escalier de cinquante marches pour le déposer dans le jardin de la chancellerie.

Pour Eva Braun, ce fut Martin Bormann qui prit le corps et le remit ensuite à Erich Kempka, *Hauptsturmführer* (capitaine) de la S.S. et chauffeur de Hitler, lequel le porta simplement au pied de l'escalier, où Otto Günsche (aide de camp de Hitler) le monta et le déposa à côté du corps de ce dernier. Comme elle ne portait pas de blessure on n'avait pas enveloppé son corps, qui était toujours revêtu de la robe bleu marine reprise après le mariage. Il est alors 16 heures, lundi 30 avril 1945.

Avec seulement cent quatre-vingts litres d'essence (au lieu de 200) apportés par Erich Kempka, on arrose les deux cadavres, mais cet arrosage est interrompu à plusieurs reprises, car le tir des canons soviétiques oblige les assistants à se rejeter sous le porche de descente. Enfin entre deux salves, Otto Günsche parvient à allumer une torche de papier avec beaucoup de difficulté et la lance sur les deux corps allongés. Les flammes jaillissent, d'abord rougeoyantes, puis bleuâtres, puis de plus en plus faibles, car on a utilisé de l'essence synthétique qui brûle rapidement en surface. Mais il s'en est répandu également autour des corps, et les assistants n'ont pas la possibilité d'éteindre ces flammèches, afin de pouvoir sans danger s'approcher des cadavres et reverser de l'essence. Or il n'y a pas de nouveaux bidons de combustible. Et le feu s'étouffe à même le sol mouillé, alors qu'il faudrait que les corps soient déposés sur une grille pour permettre une bonne ventilation.

Debout pendant que ce bûcher, que le Führer avait voulu *rituel*, consume imparfaitement les cadavres, les assistants, immobiles et le bras droit levé, saluent une dernière fois l'homme auquel ils avaient juré une fidélité sans faille. Ce sont Goebbels, Bormann, Axmann, Linge, Kempka et Günsche.

Selon Linge, vers 22 h 45 le *Brigadführer S.S.* Rattenhuber, chef de la garde personnelle de Hitler, donne des ordres pour qu'une fosse soit creusée auprès de la tour de guet du bunker. Et peu après

23 heures, Heinz Linge et le *Sturmbannführer S.S.* Franz Schedle, commandant dans la *Leibstandarte S.S. Adolf Hitler*, assistés de deux S.S. de la garde personnelle, descendent et enfouissent les cadavres dans la fosse. Celle-ci se trouve entre la tour et la sortie de secours du bunker.

L'histoire du IIIe Reich qui devait gouverner le monde se termine là. Et le 1er mai 1945, dans l'après-midi, Josef Goebbels le doctrinaire, Magda sa femme, après avoir empoisonné leurs six enfants au cyanure pendant leur sommeil, se suicideront à coups de pistolet et seront incinérés eux aussi à l'essence, sur le même emplacement que leur Führer. Dans le bunker, dix autres feront comme eux.

Sur le suicide du couple Eva Braun-Hitler nous pouvons maintenant revenir et apporter les dernières confirmations de ce qui précède.

Nous savons par les confidences antérieures des familiers du Führer que celui-ci, en s'asseyant dans un fauteuil ou un divan, s'accotait toujours à un des angles du siège, généralement le gauche, afin d'y appuyer son coude. Il lui arrivait alors fréquemment, au cours de ses longs et fastidieux soliloques, de se frapper la cuisse droite de sa main droite. Tous ces détails ont leur importance.

Car les observations des premiers témoins qui pénétrèrent dans la chambre du couple après le coup de pistolet, observations résumées par Arthur Axmann, montrent le Führer sur le petit canapé, et Eva Braun à côté de lui. Hitler est légèrement penché en avant, Eva est serrée contre lui, la tête allongée sur l'épaule de Hitler, les jambes repliées sur le divan, les genoux découverts. Dans la chambre flottent une odeur de poudre et une odeur d'amande amère.

Il résulte de cette disposition des corps qu'Eva Braun s'est assise sur le divan *après Hitler* (lequel est accoté dans l'angle du divan *sur sa gauche*), et ce point de détail est très important. Il permet d'admettre que le Führer a d'abord croqué l'ampoule de cyanure, mais de ce fait même n'a plus été en mesure d'appuyer sur la détente de son pistolet, et c'est alors Eva Braun qui a ramassé ou pris l'arme, et a tiré le coup de feu entendu à l'extérieur par les témoins. A moins qu'elle n'ait été préalablement invitée par Hitler à tirer *en même temps qu'il croquait l'ampoule de cyanure*. Ensuite elle s'est allongée sur le divan, à côté de lui et la tête sur son épaule, puis elle a croqué à son tour une ampoule de cyanure.

Or on se souvient que divers enquêteurs ont insinué qu'à leur avis, un tiers était l'auteur du coup de feu entendu à l'extérieur. On

a même avancé des noms : Martin Bormann, Josef Goebbels. Mais la réalité semble bien plus simple et plus banale. Ce fut Eva Braun, qui avait déjà en bouche l'ampoule mortelle, qui tira le coup de pistolet, soit de *grâce*, soit de *sûreté*, avant de s'allonger pour mourir à son tour.

Que les uns aient vu une blessure à la tempe de Hitler, que d'autres aient vu cette blessure dans la bouche, il n'y a aucune contradiction. Le coup de pistolet a bien été tiré *dans la tempe droite et de bas en haut*. La balle est alors sortie au sommet du crâne, en emportant un fragment de la fontanelle. Et de ce trou sommital a ensuite coulé un peu de sang, « sortant *par la bouche* du Führer *penché en avant* », selon les témoins.

Lorsque les Soviétiques pénétrèrent dans la chambre à la lueur de leurs torches électriques, ils virent une pièce *totalement vide*. Par conséquent les témoins des premières minutes, dont Bormann et Goebbels, firent enlever tout le mobilier après les constatations et la montée des deux corps à l'extérieur de la chancellerie. Il n'est pas alors étonnant que l'on n'ait constaté aucune maculature sanguine sur le mur ou sur le tapis. Le mobilier dut être brûlé, et si cela était nécessaire on lava le mur. Quant aux pistolets 7.65 et 6.35 observés par les témoins, ils ont été conservés par certains comme souvenir de cette terrible journée, et dans l'émotion admissible personne ne songera à rechercher la balle tirée et sortie du crâne de Hitler, ni la douille éjectée par l'arme en même temps. Le vase « renversé » a pu simplement être couché par Eva Braun pour se laver la main, peut-être un peu souillée après le coup de pistolet, et cela explique que sa robe eût été mouillée vers le bas, selon les témoins.

La revue *Historia* en son numéro « exclusif » n° 266 a publié un article de Lew Besymenski sur la mort de Hitler et d'Eva Braun. En cette étude l'auteur passe en revue tous les problèmes posés par l'imbroglio de leur suicide. Car Otto Günsche (aide de camp du Führer) et Heinz Linge (officier d'ordonnance et valet de chambre) ont été interrogés longtemps après les événements, et ils se sont mutuellement contredits.

C'est ainsi qu'en 1950, cinq ans après ses premières déclarations, Günsche nous dit que Hitler portait une blessure à la tempe *droite*, et qu'Eva Braun était *à côté de lui*.

Par contre en 1965, interrogé par la revue *Spiegel* (n° 22 — 1965), Linge affirme que Hitler portait cette blessure à la tempe *gauche*, et qu'Eva Braun était *à l'extrémité opposée* de Hitler sur le canapé.

Puis, par la suite, le même Linge est revenu sur ses déclarations et a reconnu que Hitler portait la blessure à la tempe *droite*...

Quant à W. Shirer et à Trevor-Roper qui enquêtèrent plusieurs mois après les événements, ils ne recueillirent que ce que les Soviétiques voulurent bien leur communiquer. C'est pourquoi nous nous sommes limités aux déclarations d'Arthur Axmann, chef des Jeunesses hitlériennes, déclarations qui furent recueillies par les Soviétiques immédiatement après les événements et, de ce fait, sont infiniment plus sûres que celles fournies cinq et dix ans après par Günsche et Linge.

43.

LA RUSE DE STALINE

Joseph Vissarionovitch Djougatchvili, dit Staline (1879-1953), fut un manœuvrier de génie. Cruel, dépourvu de scrupules, il avait réussi par les accords de Téhéran et de Yalta, et malgré l'opposition de Winston Churchill, à obtenir de Roosevelt que les troupes américaines freinent leurs offensives en Allemagne, et abandonnent à l'U.R.S.S. le soin de poursuivre les leurs en Pologne, Roumanie, Bulgarie, Hongrie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie, et surtout en Allemagne septentrionale. Ce préalable, apparemment sans lien avec la mort de Hitler et d'Eva Braun, est cependant nécessaire pour comprendre ce qui va suivre à leur sujet.

Le 2 mai 1945, les premiers soldats soviétiques arrivent à la chancellerie et descendent dans le bunker. Ce qu'ils ont découvert, nous ne le saurons que par le maréchal Joukov, lequel en sa conférence de presse du 9 juin 1945 se bornera à déclarer très simplement, comme si la chose était sans importance: « Nous n'avons pas identifié Hitler. » Et Staline proclamera aussitôt: « Hitler est vivant! »

Il va l'affirmer à deux reprises à Harry Hopkins, représentant du président Truman, successeur de Roosevelt, d'abord le 26 mai: « Adolf Hitler s'est échappé et se cache... », puis le 6 juin 1945: « Je suis persuadé que Hitler est vivant... »

Le 17 juin 1945, Staline confirme cette opinion à James Byrnes, secrétaire d'État américain: « Les recherches minutieuses des enquêteurs soviétiques n'ont pas permis de trouver trace des restes de Hitler, pas plus qu'une preuve positive de sa mort. »

En septembre 1945, à l'officier de renseignements britannique Trevor-Roper qui vient ouvrir son enquête, on communique simplement le rapport rédigé par une commission soviétique de sept membres, dont la conclusion seulement a été rendue publique: « Hitler n'est pas mort à Berlin, il a fui. »

Mais sept ans plus tard, le tome XI de l'*Encyclopédie* soviétique nous livre la volte-face des Russes. A la rubrique consacrée à Adolf Hitler, on trouve cette conclusion: « Craignant le juste courroux du peuple, Hitler s'est suicidé le 1er mai 1945, *ainsi que l'a indiqué le haut commandement allemand.* »

Il y a là une nuance. On ne dément pas les affirmations de 1945, mais on fait mention de celles du haut commandement de la Wehrmacht. S'il y avait un jour un démenti patent, les affirmations soviétiques seraient sauves.

Mais le maréchal soviétique Joukov ira plus loin encore. En son rapport il n'hésite pas à déclarer: « Il a été établi de façon indiscutable qu'un sous-marin du type longue croisière a quitté Hambourg avant l'arrivée des troupes britanniques, emmenant plusieurs passagers, dont une femme. » Il ajoutait que la chaîne qui avait permis à Hitler de s'échapper de Berlin avait été mise en place depuis plusieurs jours par des chefs de la Kriegsmarine demeurés fidèles au Führer.

Or il est plus que probable que cet homme n'était autre que Martin Bormann et son épouse (ou sa secrétaire), que l'on croira par la suite, et avec de très bonnes raisons, réfugié en Argentine. Car les faits postérieurs au 2 mai 1945 vont nous permettre d'affirmer que Hitler est bien mort à Berlin.

Le 30 avril 1945 au soir, bien après 22 h 45, le *Brigadführer S.S.* Rattenhuber a fait jurer aux trois gardes de la *Leibstandarte Adolf Hitler* qui ont creusé la fosse, de ne jamais révéler à qui que ce soit ce qu'ils viennent de faire et le lieu, sous peine d'être immédiatement fusillés. Étant donné les circonstances, la reddition inévitable dans les heures qui viennent, cette menace risque d'être sans effet. Aussi peut-on se demander si ces trois hommes ont survécu, car on n'a jamais plus entendu parler d'eux.

Ce travail (la fosse) sera contrôlé dans la nuit par l'*Obersturmführer S.S.* Heinrich Mengershauser, assisté d'un sous-officier nommé Glanzer, et ils vont faire le nécessaire pour faire inhumer les corps des six enfants des Goebbels et les restes plus ou moins bien calcinés des parents.

Or le 9 mai 1945 les Russes interrogent Otto Günsche (aide de camp du Führer) prisonnier, et il leur livre le récit complet de la fin du couple. Le même jour, ils identifient parmi les prisonniers Kathe

Hensenmann et Fritz Echtmann, assistants du docteur Hugo Blaschke, dentiste de Hitler. On leur montre des appareils de prothèse qu'ils reconnaissent comme ceux du Führer. Ils sont aussitôt emmenés à Moscou.

Le 12 mai 1945 les Russes interrogent une dernière fois l'*Obersturmführer S.S.* Heinrich Mengershauser, lequel après dix jours d'interrogatoire finit par avouer tout ce qu'il sait sur l'inhumation du couple Hitler et les conduit à l'emplacement. Or il n'y a plus rien qu'un trou béant. Quelques jours plus tard on le conduit dans le bois de Finow, près de Berlin. Là on lui montre trois corps carbonisés, ceux de Josef et de Magda Goebbels, et de Hitler, qu'il reconnaît parfaitement. Le Führer a les pieds totalement calcinés, la chair est brûlée, mais la forme du visage subsiste. Le crâne a un trou dans une tempe, mais les deux mâchoires sont intactes.

A peu près au même moment, le capitaine soviétique Fiodor Pavlovitch Vassiki raconte à son logeur berlinois que les corps de Hitler et d'Eva Braun ont été mis en sûreté. Le crâne du Führer avait un trou dans la tempe, mais était à peu près intact, ainsi que les deux mâchoires.

Le 5 juin 1945, des officiers soviétiques du gouvernement tripartite de Berlin confient à leurs collègues américains que le corps de Hitler a été retrouvé et identifié avec certitude.

On observera que très souvent on ne parle pas du corps d'Eva Braun. Il est certain que pour les militaires soviétiques chargés de retrouver celui du Führer, celui de sa compagne ne présentait aucun intérêt. Or ils avaient été incinérés partiellement et inhumés dans la même fosse. On devait donc les retrouver ensemble. Ce qui fut fait puisque le capitaine Vassiki le reconnut.

Au cours de l'hiver 1945-1946, tous les prisonniers venant du bunker furent rassemblés soudainement et ramenés à Berlin. Là on les conduisit sur l'emplacement de la chancellerie, et on leur fit reconstituer, tous ensemble et contradictoirement, ce qui s'était déroulé les 30 avril et 1er mai 1945. Puis on les ramena en U.R.S.S. où ils furent dispersés en plusieurs prisons jusqu'en 1956, date de leur libération, suite à la visite du chancelier Adenauer. Et maintenant, voyons le pourquoi de tout cet imbroglio, voulu par Staline à l'époque.

Où en est l'Europe de l'Est le 2 mai 1945, lorsque les premiers soldats soviétiques envahissent la chancellerie de Berlin?

En septembre 1944 la *Bulgarie* a été envahie par les troupes russes. Alors, renversant les alliances, elle déclare la guerre à l'Allemagne le 7 septembre. Et plus tard, le gouvernement communiste de Georges Dimitrov s'installera à Sofia en novembre 1946, et proclamera la république populaire de Bulgarie en juin 1947.

Dès juin 1941, la *Hongrie* était entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne contre la Russie. Par prudence, la Wehrmacht occupa la Hongrie en mars 1944. A la suite de l'entrée des troupes soviétiques en Transylvanie, le régent Horthy demanda l'armistice (octobre 1944), mais il fut aussitôt enlevé par des S.S. et déporté en Allemagne. En décembre 1944, le général Mittlos redemanda de nouveau l'armistice à l'U.R.S.S. Le 20 janvier 1945, l'ayant obtenu, les troupes soviétiques occupèrent la Hongrie.

En *Tchécoslovaquie*, le gouvernement Beneš en exil avait conclu avec l'U.R.S.S. un accord pour une durée de vingt ans, à dater du 12 décembre 1943. La guerre menée par les *partisans* ayant permis la retraite des Allemands, dès le 3 avril 1943 le gouvernement Beneš s'installait à Kosice en Slovaquie, et le 16 mai entrait à Prague.

En juin 1941, la *Roumanie* était entrée en guerre contre l'U.R.S.S. avec l'Allemagne. Mais en août 1944 les troupes russes envahissaient la Roumanie, et l'armistice était signé à Moscou le 12 septembre 1944. La Roumanie reprenait les armes, mais cette fois contre les Allemands, ce jusqu'à la fin mai 1945.

La *Yougoslavie* a été démembrée entre les puissances de l'Axe en 1941. Mais l'évolution de la guerre générale aidant, les troupes soviétiques entrent à Belgrade en octobre 1944.

La *Turquie*, elle, a su demeurer dans une relative neutralité, bien que se rangeant officiellement dans le camp des Alliés, elle n'entrera en guerre avec l'Allemagne que le 23 février 1945. Son attitude procède de la bonne logique, car à Ankara on n'ignore pas que l'U.R.S.S. lorgne les détroits qui séparent la mer Noire de la mer Égée, *via* la Méditerranée, et qu'elle souhaite la révision des accords de Montreux de 1936, interdisant aux navires de guerre soviétiques de franchir le détroit des Dardanelles, par Istanbul et Canakkale. Aussi, tâtant le terrain et la réaction des puissances occidentales, un navire de guerre soviétique franchira les détroits le 17 octobre 1968, dans l'après-midi. Pas de réaction.

Et voici la raison des deux attitudes successives des Russes.

Staline a parfaitement compris que si on reconnaît que le Führer est bien mort à Berlin le 30 avril 1945, tout le système défensif allemand va tomber. Déliés de leur serment de fidélité, le moral déjà effondré par tant de défaites successives, les chefs de la

Wehrmacht vont capituler sans attendre, et ceux de la *Waffen S.S.* feront de même ou se suicideront. **Et la guerre ainsi stoppée, la progression soviétique le sera également, avec un raccourcissement du temps propice à la mise en place de gouvernements marxistes dans les Balkans.**

Au contraire, en colportant que le Führer est en vie et qu'il a échappé à l'encerclement de Berlin, l'espoir va faire revivre l'esprit national-socialiste chez les chefs militaires et leurs subordonnés, et la guerre continuera encore suffisamment pour que l'U.R.S.S. poursuive sa poussée, soit militaire, soit idéologique. Il ne faut pour cela que **gagner un mois**. Ce qui sera fait, et qui justifie que dès juin 1945, afin cette fois de saper définitivement le moral des nazis, Staline laisse librement se diffuser les preuves que Hitler et Eva Braun sont bien morts à Berlin.

Là encore Staline a montré que la ruse est toujours payante en politique, et que les idéologues font toujours de déplorables chefs d'État. Si Louis XI fut indiscutablement une canaille au point de vue moral, il fut par cela même un grand roi.

Mais il n'est pas inutile de clarifier pour le lecteur la pensée de Staline en son arrière-plan: une adaptation du *panslavisme* de Danilevski au *marxisme* de Karl Marx.

En 1871 Nikolaï Iakovlevitch Danilevski (1822-1885) publia un ouvrage intitulé *La Russie et l'Europe*, dans lequel il affirmait l'originalité absolue de la civilisation slave, et dénonçait comme un fléau l'occidentalisation de la Russie. Il préconisait en outre la libération des peuples slaves, alors opprimés par les Turcs (tous les États balkaniques et la Grèce), et la formation autour de la Russie d'une vaste confédération panslave allant de l'Elbe à l'Adriatique.

Cette forme de pensée se poursuivit et se développa jusqu'au moment où les plus graves problèmes sociaux la firent passer au second plan vers 1880. Certains considéraient alors que la Russie ne représentait pas seulement l'Orient, mais qu'elle était très réellement la *troisième Rome*, après la Rome antique et la Rome pontificale catholique, elle même étant la *Rome orthodoxe*.

Ce courant était abandonné lorsque Staline, devant l'attaque allemande de juin 1941 le relança, et un *Comité panslave* fut alors constitué à Moscou. Il atténua la rigueur marxiste et s'efforça de réveiller le patriotisme et le sentiment nationaliste des Russes. C'est ainsi que certains régiments d'élite reçurent des drapeaux conformes à ceux de l'époque tsariste : jaunes, avec la croix noire de Saint-André, ou blancs avec la croix bleue de même type. Il fit

même exposer aux heures tragiques de la guerre la célèbre *vierge noire* de Tschentokowa, enlevée aux Polonais !

La victoire soviétique de 1945 lui permit de réaliser le rêve de Nikolaï Danilevski, la Russie soviétique étant alors entourée d'une sorte de fédération d'États allant bel et bien de l'Elbe à l'Adriatique. Et le 14 mai 1955, en réponse à la création de l'O.T.A.N., était signé le célèbre *pacte de Varsovie*, unissant militairement l'Albanie, la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la République démocratique allemande, la Roumanie et la Tchécoslovaquie.

Toutefois, depuis quelques années le *pacte de Varsovie* a des accrocs ; l'Albanie s'est rapprochée de la Chine populaire de Mao, l'U.R.S.S. et les États-Unis se sont rapprochés, et à l'heure où nous rédigeons ces lignes, la Pologne, la Hongrie, la République démocratique allemande, la Bulgarie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie se sont rendues indépendantes de l'idéologie marxiste *absolue* et évoluent vers un régime plus démocratique. Et il en est de même en Russie, où les staliniens ont été éliminés du gouvernement par la *perestroïka*.

Nous n'avons tenté en ces derniers paragraphes qu'exposer de façon rapide certains arrière-plans de la pensée du rusé Staline.

44.

LA PSEUDO-MORT À RASTENBURG

Certains auteurs ont voulu établir que Hitler était bien mort le 20 juillet 1944 en son quartier général de la forêt de Rastenburg, lors de l'attentat du colonel von Stauffenberg. Selon cette thèse, du 20 juillet 1944 au 30 avril 1945, ce serait un de ses deux ou trois sosies qui lui aurait été substitué.

Observons tout d'abord que ces sosies n'étaient destinés qu'à faire illusion, *et de loin,* à des foules dont l'enthousiasme était déjà plus que réceptif, et lorsque le Führer ne pouvait être présent.

Reprenons donc les faits, et nous verrons que cette thèse ne saurait être historiquement admise. Le 20 juillet 1944, la bombe a explosé vers 12 h 35 parce que déplacée imprudemment par un officier qui n'est pas au courant. Elle était programmée pour 12 h 40.

Trois heures plus tard, Hitler va attendre Mussolini à son arrivée à la gare particulière de son quartier général. Il lui rapporte l'événement, précisant: « ... Regardez mon uniforme, mes brûlures! Lorsque je pense à tout cela, je sais que rien ne peut m'atteindre... (*supra* page 311).

Et Mussolini, qui a écouté stupéfait ce que lui dit Paul Schmidt, l'interprète, lui répond: « Oui, Führer, vous avez raison! La Providence a étendu sur vous sa main protectrice. Après le miracle qui s'est produit aujourd'hui en cette salle, il serait inconcevable que notre cause soit vouée à l'échec. »

Et peu après, Himmler avouera à des intimes que cet événement miraculeux a ravivé en lui la foi chrétienne de son enfance, et écarté ses rêveries néopaïennes germano-nordiques.

Mais si nous retenons la thèse de la mort de Hitler à Rastenburg

le 20 juillet 1944, il nous faut alors admettre qu'on a inévitablement déshabillé son cadavre, et qu'un sosie a revêtu son uniforme, c'est-à-dire la veste souillée par les gravats, son pantalon déchiré, **et surtout qu'on lui a infligé les brûlures que le Führer a subies du fait de l'explosion de la bombe, et qu'il a montrées à Mussolini.**

Ensuite et pendant plus de neuf mois, jusqu'au 30 avril 1945, le sosie devra sans cesse imiter le tremblement des membres et le boitillement de Hitler, troubles qui, au dire de nombreux témoins, n'ont cessé d'aller en s'aggravant.

Pendant toute cette période, le sosie devra démontrer à des généraux rétifs (dont c'est le métier de faire la guerre!) l'excellence de ses théories stratégiques, et non seulement leur tenir tête, mais les sanctionner et les obliger à obéir. Et ces généraux, qui n'ignorent pas, eux, que Hitler est mort à Rastenburg, obéiront finalement à ce sosie, au grand dam de la Wehrmacht.

Puis, revenu en son bunker de Berlin, ce sera ce sosie qui épousera Eva Braun dans des formes administratives régulières (*supra* page 337), et celle-ci ne s'apercevra pas qu'elle épouse un autre homme que celui dont elle est la maîtresse officielle depuis tant d'années. C'est-à-dire un homme avec qui elle a eu longtemps des rapports sexuels qui, pour être particuliers, ne lui permettent pas moins de bien connaître physiquement son partenaire.

Et lorsque Goebbels, Bormann, Linge, Axmann, Kempka, Günsche, tous intimes du Führer, risqueront leur vie hors du bunker en saluant le bras droit levé les deux corps arrosés d'essence enflammée, se sera à un banal sosie qu'ils rendront ce périlleux honneur.

Et ce sosie, pour bien jouer son rôle, acceptera de se suicider alors que n'ayant commis aucun crime grave, il ne risque de la part des Soviétiques qu'une simple captivité comme tant d'autres Allemands.

On le voit, cette thèse n'est pas soutenable historiquement.

D'autant qu'il faudrait encore expliquer et justifier la purge sanglante que Hitler, ou plutôt son sosie, appliqua à l'ensemble du corps des officiers supérieurs de la Wehrmacht, à la suite de l'attentat du 20 juillet 1944. Plusieurs centaines d'entre eux furent pendus nus à des crocs de boucher et leur famille fut massacrée. En tout il y eut plusieurs milliers de morts. **Et il faudrait alors admettre que ce fut le sosie qui, non seulement décida ce massacre, mais encore se fit projeter le film de ces pendaisons.** Et comment admettre que les généraux de la Wehrmacht l'aient toléré de la part

d'un personnage aussi falot? Comment admettre que des généraux comme von Stülpnagel ou un maréchal comme Rommel se soient suicidés par ordre d'un sosie, et que ceux « qui savaient » aient toléré de tels scandales? Car tous, de Goering à Himmler, des maréchaux aux généraux, savaient que la guerre était perdue pour l'Allemagne et qu'il fallait songer à entamer des pourparlers avec les Alliés *à l'Ouest*, pour éviter l'invasion des Russes à *l'Est*.

La mort de Hitler le 20 juillet 1944 à Rastenburg leur aurait permis de le faire...

Semblablement, comment admettre que Goering et Himmler, partisans d'entamer des pourparlers à l'Ouest avec les Alliés afin d'éviter l'invasion à l'Est, aient accepté de se voir destitués et condamnés à mort pour cela *par un sosie*, alors qu'il leur suffisait de révéler cette mort de Hitler à Rastenburg pour justifier leur prise de position et avoir ainsi avec eux la majorité des généraux de la Wehrmacht?

Nous venions de terminer la rédaction de cet exposé lorsque nous avons pu nous procurer l'ouvrage de Robert Christophe: *Adolf Hitler, 1889-1944* (Éditions Belfond, Paris, 1983). Dans le titre de couverture, le 5 de 1945 est surchargé d'un 4 pour souligner la mort du Führer en cette année.

L'auteur, prisonnier en 1945 dans un *Oflag* de représailles contre les officiers français ou alliés fichés pour leurs sentiments anti-allemands *(deutschfeindlich)*, a connu en ce camp un vieux feld-webel de l'autre guerre. Celui-ci avait assisté en juillet 1944 à l'inhumation à Tannenberg du général Korten, mort le 20 juillet 1944 à Rastenburg. En ce lieu étaient déjà inhumés Hindenburg et son épouse, et pour les funérailles du général Korten étaient présents: le Reichsmaréchal Goering, le feld-maréchal Keitel, le Reichsführer Himmler, les ministres Goebbels, von Ribbentrop et divers membres du gouvernement. Il y avait quelques femmes, et l'une d'elles pleurait. Le vieux feldwebel dit alors à Robert Christophe que, par la suite, le bruit avait couru qu'il s'agissait d'Eva Braun, mais que la plupart des Allemands ignoraient l'existence de cette maîtresse inconnue du Führer. Et c'est vrai, Hitler avait toujours consigné Eva Braun et nous renvoyons le lecteur au chapitre qui traite de sa vie (*supra* page 169).

Mais il n'en était pas ainsi de très nombreux familiers du Führer. Eva Braun apparaissait parfois en des photographies quasi officielles aux côtés de Hitler. Ainsi celle publiée par André Brissaud en son gros ouvrage *Hitler et l'Ordre noir* (Lib. Acad. Perrin, Paris,

1969). Cette photographie voisine avec celle de Geli Raubal (*supra* page 182). On y voit Hitler coiffé de sa casquette, revêtu de sa capote à huit boutons et de son éternel pantalon noir. Eva est à sa gauche, nu-tête, tenant en main un appareil photographique ouvert. Derrière eux on voit quelques jeunes officiers S.S. en vareuse et souriant, tous décorés de la Croix de fer dont ils portent le ruban. Derrière Eva Braun souriante on distingue une autre femme également nu-tête.

Revenant à l'inhumation du général Korten à Tannenberg et aux solennités qui l'accompagnèrent, nous ferons observer que cet homme était *chef d'état-major de la Luftwaffe*, l'armée aérienne du Reich, c'est-à-dire *l'adjoint direct de Goering et son successeur immédiat en cas de mort soudaine de celui-ci*, ce, en attendant une possible nomination officielle. Le Reichsmaréchal Goering se devait donc d'y assister, ce qui entraînait la présence des autres notabilités. On ne sera pas surpris de voir d'autres femmes participer à cette cérémonie, sans doute épouses des dignitaires nazis présents. Et celle qui sanglotait était probablement celle du général Korten.

Reste l'objection fort valable de Robert Christophe: pourquoi ne pas inhumer aussi à Tannenberg d'autres morts, les généraux Brandt, chef de la section des opérations au Rastenburg et Schmundt, chef de l'état-major particulier de Hitler? Pour Brandt, il est parfois dit colonel, parfois général. En admettant qu'il ait été récemment promu général, il n'était encore que colonel le 13 mars 1943. Quoi qu'il en soit, l'enquête de la Gestapo, après l'attentat du 20 juillet 1944, révélera que *Brandt était au courant, sans y participer, du complot organisé par von Stauffenberg*. C'était là un motif de choix pour ne pas l'inhumer à Tannenberg!

Quant à Schmundt, « chef de l'état-major particulier du Führer », il était en fait un simple aide de camp de celui-ci, car Hitler n'aurait jamais admis qu'il dépassât ce stade, et pût se substituer à lui en cas de mort, même un bref instant. Pour lui aussi Tannenberg était exclu.

L'absence de Hitler à cette cérémonie s'explique par ce besoin de s'isoler au sein d'un cercle sûr (les S.S. de sa garde personnelle) et en des quartiers généraux qui, comme Rastenburg (la « tanière du loup »), sont de véritables forteresses de campagne. Et ces noms choisis par lui expriment fort bien ce désir d'isolement. (*Supra* page 146.) Peu avant la guerre, et à des intimes, il avait révélé: « Un jour, je m'en irai. Et à part Mlle Braun, je n'emmènerai personne. »

Ce repli en lui-même lui était venu de bonne heure. Atteint de *monorchidie* (un seul testicule), que l'on n'avait jamais soignée en son enfance, frappé par une syphilis pendant la guerre 1914-1918 (cadeau d'une prostituée), renvoyé au front incomplètement traité, il avait alors subi des pulsions bisexuelles difficilement maîtrisées, d'où son attirance pour Röhm le sodomite actif, pour Speer le tendre ami d'Eva Braun, elle-même atteinte d'une atrophie vulvo-vaginale qui le rassurait sur ses propres difficultés[1].

C'est dire que son refus, dès 1943, d'aller visiter les villes allemandes ravagées par les bombardements alliés, et ainsi d'encourager les populations civiles à subir stoïquement ce que les Anglais eux-mêmes avaient enduré sans faiblir bien avant eux, explique qu'il refusa de même en 1944 après l'attentat d'effectuer de tels pèlerinages.

Sans doute un rapport soumis au tribunal de Nuremberg le 3 juillet 1946 révélera qu'à dater du 20 juillet 1944, date de l'attentat, les ordres envoyés du quartier général de Rastenburg au feld-maréchal von Rundstedt, commandant en chef du front Ouest en place de Rommel, ces ordres ne sont plus signés par Hitler, mais par le général Jodl, adjoint immédiat de Keitel (il sera pendu à Nuremberg pour avoir fait fusiller des prisonniers de guerre).

Mais Hitler n'était plus en état de signer, car son tremblement avait gagné non seulement ses deux mains mais même ses jambes. Et de telles signatures étaient totalement disqualifiantes aux yeux de celui qui les aurait reçues.

Bien au contraire, si on avait voulu faire croire à la survie de Hitler à l'aide d'un sosie, il eût été bien préférable que celui-ci signât ces pièces, car imiter la signature du Führer était chose facile en très peu d'exercices.

Enfin, dissimuler la mort de Hitler en cette forteresse qu'était la « tanière du loup » à Rastenburg impliquait le silence et la complicité de plusieurs milliers d'hommes. Puis abriter le cadavre et son cercueil afin de les transporter à Tannenberg sous-entendait enterrer le général Korten à Rastenburg sans que cela se sache, aussi bien de la famille que de ses camarades et soldats. Et il fallait, Hitler mort, s'assurer du silence d'Eva Braun et de sa complicité, faire

1. Cette attirance inconsciente pour les homosexuels explique, de la part de Hitler, que le feld-maréchal Keitel, homosexuel notoire, et son adjoint le général Jodl, tout aussi notoire en ce domaine, aient conservé jusqu'au bout la faveur et la confiance du Führer.

abattre sa chienne tant aimée, Blondi, que nul ne pouvait adopter (elle avait été dressée pour ça !). Cela faisait bien des choses risquées, bien des gens à faire taire...

Nous abordons maintenant le problème des photographies.

Adolf Hitler avait un nez rectiligne, à la réserve d'une *très légère* convexité vers le haut. Or sur les photographies publiées de 1920 à 1945, notamment la dernière, prise à Berlin en fin avril 1945, et où on le voit caresser la joue d'un jeune Allemand en armes, ce nez caractéristique est visible. Par contre, une photographie prise et montrant Hitler avec Martin Bormann, une autre le montrant avec Ante Pavlic chef des *Oustachis* croates, une autre avec Seyss-Inquart, permettent de penser qu'il s'agissait là de la présence d'un sosie, sans doute un certain Berger, qualifié de secrétaire, et qui avait les mêmes caractéristiques physiques que le Führer. Il suffisait de le munir d'une moustache courte et d'imposer à ses cheveux la célèbre mèche, qu'il avait probablement voulue pour rappeler Napoléon.

Dans le domaine des émissions radiophoniques il en était de même. Sa voix était parfaitement imitée par un certain Esser.

Ainsi l'existence de divers sosies, physiques ou vocaux, est à retenir. Mais il y a la déclaration du docteur Schmidt au correspondant de l'agence Reuter, faite en 1947 :

« La légende du double de Hitler a pris corps après l'attentat du 20 juillet 1944. Les photographies parues dans la presse britannique et française permettaient en effet d'attacher une certaine créance à cette légende, car à la suite de l'attentat, les traits de Hitler avaient considérablement changé. » (Cf. Robert Christophe : *Adolf Hitler, 1889-1944,* page 63.)

C'est ainsi que nous avons vu étonnamment se modifier en quelques jours le visage et la silhouette d'une jeune femme, à la suite d'un changement total de situation. Et que dire de la reine Marie-Antoinette qui, *en une nuit,* vit sa chevelure totalement blanchir et son visage accuser cinquante ans alors qu'elle n'avait que trente-huit ans à peine.

Il en fut de même de Hitler. Quant au pantalon déchiqueté et montré généreusement pour justifier la survie providentielle, ce n'était pas le sien, mais celui d'une autre victime, car il était bien trop grand pour lui ! Et s'il avait été le sien, il n'aurait plus guère eu de jambes, tout comme le général ou colonel Brandt.

Cette légende a pu être forgée par les divers courants anti-hitlériens analysés dans les chapitres précédents, intéressés à ce que

la mort du Führer soit admise et répandue dans tous les milieux, afin de démoraliser l'armée et la population civile, stimuler les courants d'opposants, et ainsi hâter la fin des hostilités à l'Ouest.

Mais tout ce que nous avons objecté au début de ce chapitre demeure, avec toutes les impossibilités de justifier certains des événements des derniers jours d'avril 1945 dans le bunker berlinois.

45.

LES PENDUS DE NUREMBERG

Du 21 novembre 1945 au 1er octobre 1946, un tribunal militaire international composé des représentants des quatre grandes puissances alliées se réunit à Nuremberg, capitale du nazisme. Étaient ainsi représentés : les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'U.R.S.S. et la France.

Ce tribunal avait à juger vingt-quatre des principaux dirigeants de l'Allemagne nazie, issus des domaines politique, militaire, économique et idéologique. A ces vingt-quatre hommes s'ajoutaient six groupements et organisations : le N.S.D.A.P. (parti national-socialiste), la S.S. générale, le S.D. (service de renseignements) et enfin la Gestapo.

Tout ce monde était accusé de :

— *crimes contre la paix* (préparation et direction d'une guerre d'agression) ;

— *crimes de guerre* (violation des lois internationales de la guerre) ;

— *crimes contre l'humanité* (génocides : juifs, slaves, tziganes, etc.) ;

Trois de ces accusés ne comparurent pas devant le tribunal :

— Robert Ley (chef du Front du travail) qui se suicida en sa cellule le 25 octobre 1945) ;

— Gustav Krupp (*supra* page 101), qui vit son cas disjoint « pour raison de santé » ;

— Martin Bormann (ministre du Parti national-socialiste), disparu le 30 avril 1945 à Berlin, qui fut condamné à mort par contumace à la pendaison.

A la suite de longs débats qui durèrent pendant plus de onze

mois, et qui représentent en leur édition de langue française quarante-deux volumes, les accusés dont les noms suivent furent condamnés à la mort par pendaison, et exécutés le 16 octobre 1946, à Nuremberg même, à l'exception de l'ex-maréchal Goering, qui se suicida au cyanure en sa cellule le 15 octobre 1945. Voici ces noms :

— Joachim von Ribbentrop (ministre des Affaires étrangères) ;
— Wilhelm Keitel (feld-maréchal) ;
— Ernst Kaltenbrunner (chef du Service de sécurité) ;
— Alfred Rosenberg (ministre des Territoires occupés à l'Est) ;
— Hans Frank (gouverneur général de la Pologne) ;
— Wilhelm Frick (*gauleiter* de Bohême-Moravie après Heydrich) ;
— Julius Streicher (*gauleiter* de Franconie) ;
— Fritz Sauckel (ministre de la Main-d'Œuvre du S.T.O.) ;
— Alfred Jodl (général, adjoint de Keitel) ;
— Arthur Seyss-Inquart (commissaire du Reich aux Pays-Bas).

Furent condamnés à la prison à vie :

— Rudolf Hess (corédacteur de *Mein Kampf*, « successeur » de Hitler) ;
— Walter Fünk (ministre des Finances du Reich) ;
— Erich Rader (amiral, fut libéré en 1955, au terme de neuf ans).

Furent condamnés à vingt ans d'emprisonnement :

— Balder von Schirach (ministre des Jeunesses hitlériennes) ;
— Albert Speer (ministre de l'Armement du Reich).

Fut condamné à quinze ans d'emprisonnement :

— Konstantin von Neurath (ministre des Affaires étrangères).

Le lendemain du prononcé de ce jugement, le même tribunal condamna à dix ans d'emprisonnement Karl Doenitz, grand amiral du Reich, et « successeur » en titre et en fait d'Adolf Hitler.

Par chance pour quiconque a le sens de la *justice*, la peine de mort existait encore à peu près partout. Sinon nous aurions vu des politiciens larmoyants et au cœur sensible (il y en a autant à droite qu'à gauche, rassurez-vous lecteur !) s'indigner qu'on ne passe pas l'éponge sur les horreurs dont furent responsables les nazis. En de tels cas, la sensiblerie est alors une des formes de la lâcheté. Car tous ces accusés adoptèrent le même système de défense : ils avaient obéi aux ordres du Führer, et ils ignoraient les horreurs commises par les sous-ordres !

Pour les faire taire, il suffit à leurs juges de produire les ordres mêmes qu'ils avaient signés de leur main. Tel celui de Wilhelm

Keitel, ordonnant de marquer au fer rouge la fesse gauche des prisonniers soviétiques, ou de les laisser mourir de faim. Ou encore les massacres ordonnés par Wilhelm Frick, *gauleiter* de Bohême-Moravie, en représailles de l'exécution de son prédécesseur Heydrich par un groupe de résistants venus de Londres[1].

Afin d'éviter que la mémoire allemande ne vienne de nouveau s'empoisonner sur des tombes en transmettant à la jeunesse le souvenir d'un inhumain délire mégalomaniaque, le tribunal de Nuremberg décida que les cadavres des pendus seraient incinérés, et leurs cendres jetées par un avion en mer, en un lieu qui resterait inconnu. Ce qui fut fait. Et il en fut de même des deux suicidés.

C'est alors que le pape Pie XII se réveilla. Lui qui n'avait jamais excommunié Adolf Hitler pour ce retour au paganisme germano-nordique, qui n'avait pas protesté lorsque le Führer avait violé le concordat signé en 1933 avec le Vatican, ni lorsque plus de quatre cents prêtres catholiques allemands étaient allés mourir dans les camps, alors le pape Pie XII fit entendre sa voix. Oh ! ce ne fut pas pour remercier Dieu de la fin d'un cauchemar de près de quinze années, non, ce fut pour protester contre l'incinération de ces deux suicidés et de ces dix pendus, lesquels étaient, nous rappela-t-il, « de bons catholiques ». On croit rêver...

1. Le 11 mai 1990, à 20 h 20 sur la première chaîne de télévision, Pierre Joxe, ministre de l'Intérieur, commentant le film projeté la veille sur le tribunal de Nuremberg, posa la question, dubitatif, de savoir si ces condamnations à mort étaient bien nécessaires ! Utopie et naïveté sont les deux mamelles de la gauche française... Le débarquement du 6 juin 1944, en Normandie, aurait dû être une visite pacifique, et sans armes !

46.

LE TRÉSOR DES NAZIS

En juin 1940, la Werhmacht ne se livra à aucun pillage, aucun excès. Les soldats allemands payaient exactement ce qu'ils achetaient. Mais cela entrait dans les sommes considérables que la France, vaincue par sa faute malgré l'héroïsme des régiments de la ligne Maginot[1], devait payer à l'envahisseur. Parallèlement, s'il n'y avait aucun pillage, je puis attester que dès le 30 juin 1940, c'est par files entières de camions que partaient en Allemagne les mobiliers des demeures abandonnées par leurs propriétaires lancés sur les routes de l'exode. Cela était alors stocké outre-Rhin, en prévision de l'implantation de colons allemands en Pologne et en Russie. Car l'« opération *Barberossa* » était inscrite depuis longtemps dans les circuits cérébraux d'Adolf Hitler ! Il suffit de relire attentivement *Mein Kampf*.

Mais si le soldat allemand ne pillait pas en 1940, il n'en était pas de même de ses dirigeants. Hitler et Goering particulièrement s'intéressaient aux tableaux des musées, et là il n'y avait plus cet ostracisme qui avait enthousiasmé Goebbels le jour où les jeunes hitlériens étudiants avaient fait un gigantesque *autodafé* des tableaux jugés par eux décadents et des livres rédigés par des juifs.

C'est en cette perspective du *vae victis* que l'on fut amené à envisager, après la fin des hostilités, l'existence d'un « trésor nazi » emporté loin de l'Allemagne envahie lors de la débâcle de 1945.

1. Les chefs de la Wehrmacht accordèrent les *honneurs de la guerre* aux 154e et 165e régiments d'infanterie de forteresse (R.I.F.) qui, au Donon, en juin 1940, après deux jours de combat, durent capituler après épuisement des munitions. Mais Hitler l'ayant appris refusa et annula cette faveur. Et les survivants prirent le chemin de la captivité en Allemagne après avoir détruit leurs drapeaux.

Il semble que le fait soit exact, à la réserve de l'existence possible de plusieurs trésors, et par conséquent de plusieurs dépôts. L'un d'eux aurait été effectué dans le lac Balaton, lac situé en Hongrie, à l'ouest du Danube. D'où l'ordre formel de Hitler donné aux divisions de la Waffen S.S. alors sur place, de se faire tuer mais de ne reculer à aucun prix.

Un autre trésor de guerre aurait été emporté en Amérique du Sud, très certainement en Argentine où des liens de longue date, forgés par une importante colonie allemande déjà sur place, avaient facilité cette arrivée et sa dissimulation. Ce second dépôt aurait (nous parlons toujours au conditionnel) été effectué à l'aide d'un sous-marin allemand du type « longue croisière » ayant quitté Hambourg en fin avril 1945. Il aurait emmené à son bord Martin Bormann et sa secrétaire-maîtresse (adoptée jadis avec enthousiasme et patriotisme « générateur » par son épouse...). D'où ce renseignement en partie erroné, attribuant ce départ d'un couple à Adolf Hitler et Eva Braun.

Mais Martin Bormann n'est-il pas mort à Berlin dans les premiers jours de mai 1945 ? Et d'abord, qui était-il ?

Martin Bormann était né à Halberstadt, en Saxe-Analt (enclavée dans la Saxe prussienne) le 17 juin 1900, et *disparu* à Berlin en mai 1945. D'abord agriculteur, il adhéra dès 1925 au parti national-socialiste. Nommé *Reichleiter* en 1933 et chef de cabinet de Rudolf Hess, il lui succéda comme chef de la chancellerie du Parti en mai 1941, lorsque Rudolf Hess s'envola pour l'Angleterre. Son influence devint prépondérante à partir de 1943, lorsqu'il vécut continuellement dans l'intimité de Hitler. En octobre 1946 il devait être condamné à mort par contumace par le tribunal de Nuremberg.

Disparu de Berlin le 30 avril 1945, diverses rumeurs ont signalé sa présence en Amérique du Sud, notamment en Argentine, suscitant des enquêtes de la part des Israéliens. Ses lettres ont été publiées à Londres en 1954. C'est lui qui révéla, en faisant connaître en partie le journal quotidien de Hitler, la demande du comte de Paris relative à son retour en France, s'engageant « à obéir en tout et pour tout aux lois allemandes », d'où la note du Führer : « Quel manque de caractère... »

Or il paraît fort difficile d'envisager un départ libre du bunker de Berlin après la mort de Hitler. Dès le 2 mai les troupes soviétiques sont pratiquement maîtresses de la ville. Tout ce que l'on peut espérer c'est de pouvoir devenir un prisonnier de guerre anonyme. Les secrétaires du Führer ont alors abandonné leurs vêtements de

femme et revêtu un uniforme de soldat de la Wehrmacht après avoir taillé leurs cheveux. Elles ont ainsi évité les viols collectifs que connurent les femmes de service.

C'est ce qui a pu arriver de mieux à Martin Bormann: se fondre dans la foule des captifs et donner (ce qui lui était facile) une fausse identité. Quoi qu'il en soit, qu'il soit mort anonymement dans un camp de prisonniers de guerre et loin en Russie, ou qu'il ait été tué en tentant de passer pour un civil dans un Berlin encore soumis à des tirs multiples, nous ne pouvons (pour cela même) envisager avec certitude son séjour en Argentine. Par contre nous allons rencontrer maintenant un personnage qui a pu faire croire à cela[1].

Cet homme c'est Heinrich Müller, *Gruppenführer* (général d'armée) de la *S.S. « Tête de Mort »*, chef de la Gestapo, lui aussi également *disparu* en mai 1945 après la mort de Hitler. Et si les mêmes difficultés s'opposent à ce qu'il ait pu s'échapper de l'Allemagne envahie, il lui restait d'être cet homme mystérieux qui, accompagné d'une femme, quitta Hambourg dans un sous-marin la veille de l'entrée des troupes britanniques. Car si Martin Bormann était bien à Berlin le 30 avril 1945, nous ignorons où se trouvait alors Heinrich Müller, et il pouvait peut-être fort bien rejoindre Hambourg par avion, ainsi que l'avaient fait sans difficulté Albert Speer et Anna Reischt pour Lübeck, ville voisine. Nous le retrouverons bientôt...

Nous revenons maintenant au problème du *trésor nazi*, selon des renseignements que nous a fournis M. André Fages, ancien pilote de ligne, que nous allons suivre en sa lettre du 27 mars 1989 adressée à Jacques Robert, auteur du livre *L'Évasion d'Adolf Hitler* (Éditions du Rocher, Monte-Carlo, 1989).

André Fages avait appris, alors qu'il volait en 1970 dans le Pacifique Sud (Polynésie, Mélanésie, Micronésie), que quelques semaines après la fin de la guerre 1939-1945, un *U-Boot* (sous-marin allemand) avait mouillé dans l'île de Tanna, située au sud-est de l'île d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie), et relevant des Nouvelles-Hébrides. Le fait est exact, un sous-marin allemand, le *U-977*, a fait l'objet d'un ouvrage de Heinrich Schaeffer son commandant, ouvrage intitulé *L'Odyssée d'un sous-marin allemand*.

1. Selon certains, Martin Bormann aurait été identifié parmi les cadavres découverts sur un pont, pendant les bombardements de Berlin par les Soviétiques. Il serait donc mort après avoir quitté le bunker, sans doute le 1er mai 1945.

Le *U-Boot* avait donc mouillé à Tanna, dans Sulphur Bay (la baie du Soufre) et personne ne sut jamais pourquoi, officiellement du moins...

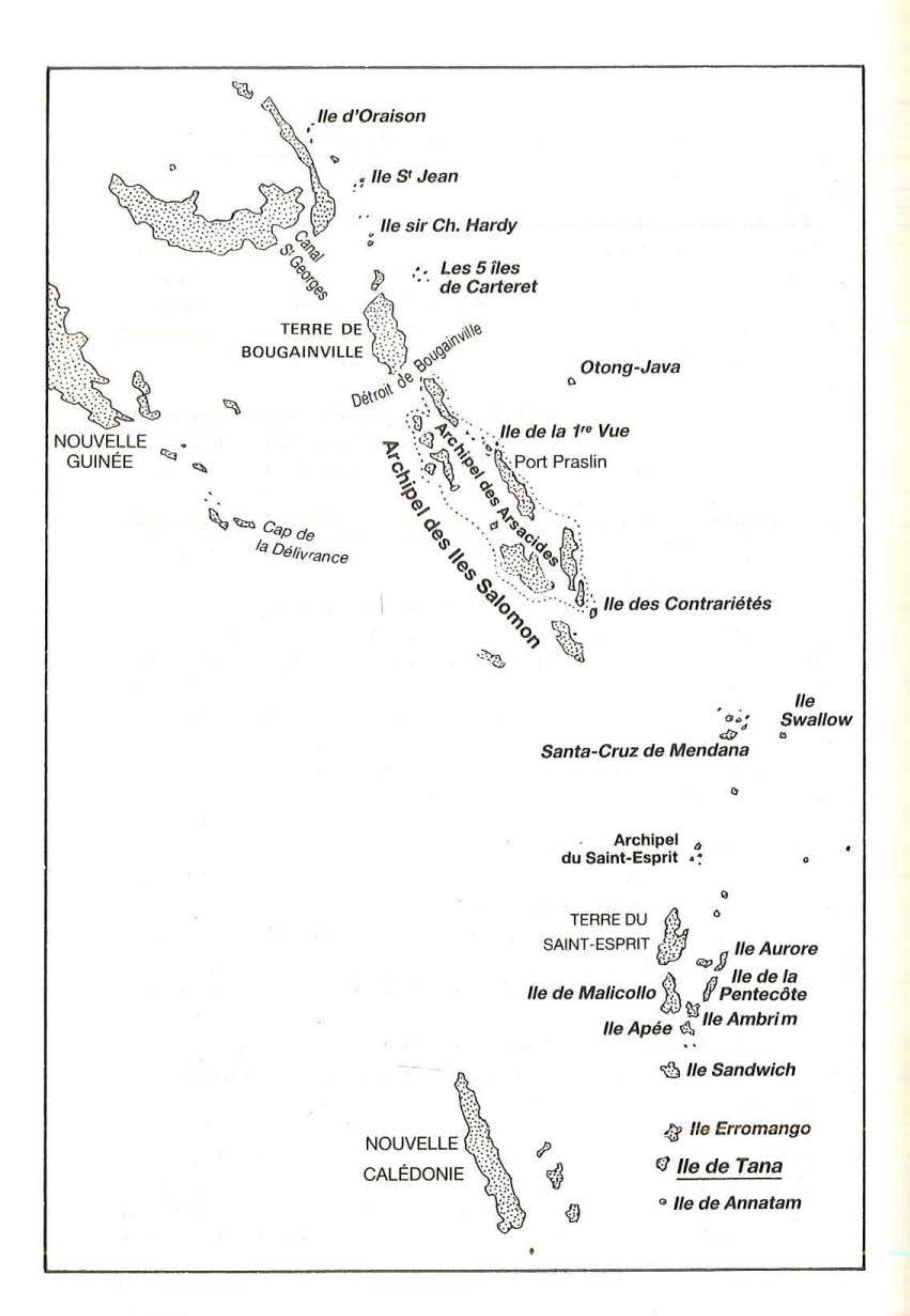
Or du départ de toute cette affaire il y a d'abord les paroles énigmatiques de l'amiral Doenitz, nous précisant (selon Jacques Robert en son livre *L'Évasion d'Adolf Hitler*) que ce serait l'honneur et la fierté de la marine allemande d'avoir choisi et réalisé pour la retraite du Führer un véritable paradis terrestre. On se souvient des paroles de ce dernier: « Un jour je m'en irai, et je n'emmènerai que Mlle Braun... »

Doenitz ne nous dit pas où se situe ce paradis, mais nous allons facilement le deviner. Dans le Pacifique Sud, aux Nouvelles-Hébrides (ancienne colonie allemande devenue un condominium franco-britannique en 1919), il y a le petit archipel du Vanuatu (indépendant depuis 1980), et en celui-ci la petite île de Tanna. Elle se situe au nord-est de celle d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie), tristement connue depuis 1988.

Tanna est la plus méridionale des îles de l'archipel du Saint-Esprit, découvert par le navigateur Queirós à la Pentecôte de l'année 1606 (d'où son nom), redécouvert en 1769 par le chevalier de Surville, puis peu après par Bougainville, et visité par le capitaine Cook en 1774. Aujourd'hui ces îles (indépendantes) constituent comme déjà dit l'archipel de Vanuatu. Situé exactement à l'est de la Nouvelle-Zélande il comprend du nord au sud les îles: du Saint-Esprit (Espiritu Santo), de Mallicolo, Aurora, de la Pentecôte, Ambrym, Epi, Sandwich (ne pas confondre avec l'archipel de ce nom situé plus au nord), Erromango, Erronen, Tanna et Anatom. Nous donnons ci-après la carte de cet archipel, établie par Fleurieu, cartographe de Surville.

On verra par la suite l'intérêt porté à cet archipel par les nazis réfugiés en Argentine.

Or un jour de 1940 selon les Papous de Tanna, un « navire » y est venu accoster; un homme « à la peau claire », portant « une veste bleue avec des boutons brillants », un curieux « chapeau » et « une canne à pommeau d'argent », en est descendu. Il a conseillé aux indigènes de « ne pas écouter les missionnaires protestants, de ne plus aller au temple, de reprendre les anciennes coutumes, les danses de nuit et la fabrication du *kava* ». Boisson hallucinogène et métagnomigène, jadis privilège du sorcier et maintenant permise aux hommes mais interdite aux femmes, elle permet d'entrer en communication avec les anciens dieux, c'est pourquoi le *kava* était



en horreur aux missionnaires protestants. *L'homme mystérieux leur dit qu'il se nommait John Frum, et qu'il reviendrait un jour sur un grand bateau blanc, plein de cadeaux destinés aux habitants de Tanna.* Identité volontairement anglicisée[1]...

Tel est ce que l'on a pu entendre de cette tradition orale qui se transmet depuis un demi-siècle chez les Papous de l'île de Tanna. A travers ce récit on peut admettre que le personnage à la veste bleue aux boutons brillants, au curieux « chapeau » et à la canne à pommeau d'argent était un officier de marine, peut-être même l'amiral Doenitz lui-même. Spécialiste de la guerre sous-marine depuis 1916, artisan de la reconstruction de la flotte sous-marine allemande à partir de 1934, Karl Doenitz, vice-amiral du IIIe Reich, avait remporté d'importants succès dès 1939, succès qui lui valurent d'être promu amiral en septembre 1940, grand amiral en janvier 1943, puis successeur du Führer en avril 1945. La canne au pommeau d'argent pouvait être une véritable canne, mais aussi l'équivalent dans la marine allemande du curieux « stick » de métal blanc, remplaçant sur décision de Hitler le classique et court « bâton de maréchal » traditionnel, dans les troupes de terre du IIIe Reich.

D'ailleurs l'inconnu s'est exprimé en anglais, semble-t-il. Mais a-t-il bien prononcé *Frum*? N'a-t-il pas plutôt dit *warum*, soit « pourquoi » en allemand? Les Papous comprenant *Frum, warum* n'est-il pas devenu chez eux *Frum* en cinquante années de transmission orale? Il est très difficile maintenant de démêler quoi que ce soit de cet épisode.

Mais ce qui est démonstratif de la nationalité allemande de ces visiteurs, c'est que les indigènes ont par la suite gravé des *svastikas* sur des pierres importantes de Tanna, nous dit A. Fages en sa lettre. Toutefois il faudrait avoir la certitude que ces croix gammées sont postérieures à la venue du mystérieux John Frum. Car on trouve le *svastika* sur des pierres de l'île de Pâques, en Nouvelle-Calédonie sur des objets d'art populaire, et en Nouvelle-Zélande sur le traité de Vaitaji, suite à la conquête anglaise. En effet le svastika, dextrogyre ou senestrogyre, a été retrouvé *dans le monde entier, y compris en France* (telles certaines tombes basques du XVIIe siècle, ou des fresques de l'église de Rabastens (Tarn) datant du XIVe siècle).

1. La même légende courut à Hawaï où le capitaine Cook devait revenir un jour sous le nom de Romo.

A la suite de cette courte escale du mystérieux John Frum, les Papous de l'île de Tanna refusèrent de suivre les offices du temple et reprirent leurs anciennes coutumes, avec les croyances qui les accompagnaient. Ce qui valut au chef tribal un emprisonnement de dix-sept années[1]. Forts de cette petite révolution, les Papous plantèrent une curieuse croix rouge sur la plage où l'énigmatique inconnu avait fait sa déclaration, déclarèrent l'emplacement *tabou*, et lui firent une balustrade d'encadrement avec des branches d'arbre. La croix est curieuse ; haute d'environ 1,60 m, la branche horizontale est décalée vers la droite, comme si elle indiquait également une direction. Une simple inscription y figure : *John Frum,* nom que se serait donné le mystérieux inconnu de 1940.

L'île de Tanna a également un volcan, le Yasour, auquel les indigènes rendent un culte ; en 1990 le « prêtre » qui veille sur le cratère où se manifeste le dieu du volcan se nomme Philémon.

Ici nous quitterons un instant le récit d'André Fages pour revenir sur le mystérieux « John Frum ». Ce nom nous fait songer au latin, *frumentaria* : commerce du blé ; *frumentarius :* relatif au blé. Soldat, sorte de fourrier précédant l'armée pour lui assurer des vivres. Espion politique sous les empereurs romains ; *frumentum :* ration de blé distribuée aux soldats. En argot le mot *blé* désigne l'argent, la richesse. Et nous n'ignorons pas que dans la « cinquième colonne » allemande de 1940, et pour nombre d'Allemands parlant couramment le français, on n'ignorait pas l'*argot* le plus courant, souvent mieux connu que le français académique.

Revenant sur le récit d'André Fages, nous apprenons que le sous-marin allemand qui avait mouillé en l'île de Tanna (à Sulphur Bay) au printemps 1945 alla ensuite se saborder aux îles Marquises, territoire français d'outre-mer, où son équipage, recueilli on ne sait pas très bien par qui, fut ensuite emmené *en Argentine*, à La Plata, alors qu'il aurait dû être ramené en Europe comme prisonnier de guerre, son commandant devant être jugé comme criminel pour avoir, comme tous ses collègues des *U-Boot*, mitraillé sur ordre de l'amiral Doenitz les naufragés des navires coulés par lui.

D'autre part pendant la période 1965-1970, il y avait à l'île de Vaté (Nouvelles-Hébrides toujours...[2]) et à Port-Vila, un splendide

1. Le fait a été seulement révélé par Patricia Tourancheau, lors de l'émission du 5 janvier 1990 sur Tanna. Émission sur FR3 qui devait durer une heure, et qui fut curieusement écourtée à trente-cinq minutes !

2. Rappelons que les Nouvelles-Hébrides sont une des anciennes colonies allemandes du Pacifique Sud avant 1919.

ketch de croisière[1] baptisé *Nirvana*, et commandé par un ancien capitaine de sous-marin allemand. Les seules croisières du *Nirvana* (rappel des Tibétains alliés des nazis ?) consistaient à amener de riches touristes au large de l'île de Tanna. S'agissait-il d'une surveillance discrète de l'île, ou d'un pèlerinage en vue de la mystérieuse *croix rouge* érigée en l'honneur de l'énigmatique « John Frum » ?

André Fages nous rapporte encore en sa lettre que dans ces mêmes années 1965-1970 il lui arrivait comme commandant de bord de prendre à Port-Vila un passager considéré comme « personnage important » et nommé Müller. Ce dernier disparaissait alors en l'île d'Espiritu Santo pendant des semaines sous couvert de commerce dans *les îles*. Or un jour André Fages s'enquit auprès du représentant de l'U.T.A. (Union de transports aériens) à Luganville (Espiritu Santo) sur ce qu'il pouvait savoir de ce mystérieux Müller. Il lui fut répondu qu'on avait appris par des indiscrétions qu'il était le fils de Heinrich Müller, *réfugié à Panama,* ex-chef de la Gestapo et un des plus grands criminels de guerre. Il n'était donc pas mort à Berlin...

Par la suite, parlant de cette présence à Panama d'un tel personnage, des amis ethnologues conseillèrent vivement à André Fages d'oublier cette affaire par prudence. Mais tous ces faits lui furent confirmés par le « roi de Tanna », qui après avoir déclaré la guerre à la France et à la Grande-Bretagne en 1974, fut couronné par les grands chefs coutumiers « roi de l'île » sous le nom de *Johny* (étant l'incarnation de *John Frum*) en 1974[2].

Il faut en effet rappeler que le 2 janvier 1984 le journaliste allemand Karl Brugger fut envoyé au Brésil, à Rio de Janeiro, pour une enquête. Après la publication de son article, qui parut dans un journal allemand le 1er avril 1984, le quotidien brésilien *Jornal do Brasil* rapporta le meurtre de Karl Brugger, et précisa que des policiers avaient très clairement laissé entendre que cet assassinat avait été commis pour des motifs politiques. En effet, Karl Brugger était en possession de documents très importants concernant la présence d'anciens nazis au Brésil, et les actes de violence que l'on

1. Ketch : il s'agit d'un cotre à tape-cul, dans lequel le mât, plus grand que celui des cotres ordinaires, est en avant du gouvernail.

2. De son nom Antoine Fornelli, ancien sous-officier de carrière de l'armée française.

pouvait imputer à ces derniers. Les documents de Karl Brugger ne furent pas retrouvés après sa mort[1].

Tout porte donc à croire que dans l'île de Tanna et dans celle d'Espiritu Santo les anciens nazis ont déposé ou enterré un ou plusieurs trésors de guerre, fruit de leurs pillages en Europe occupée de 1939 à 1945.

Quant à la présence à cette époque de Heinrich Müller en la république de Panama, elle a dû se terminer par sa mort à notre époque. Mais il reste son fils! Souvenons-nous que dans un des repaires de l'ex-dictateur panaméen Noriega, on découvrit, avec des accessoires de sorcellerie et du vaudou, un grand portrait d'Adolf Hitler...

Et c'est ici qu'il semble important de rejoindre la curieuse personnalité d'Antoine Fornelli, âgé de soixante-dix ans en 1989.

Né à Lumio en Haute-Corse, il y exerce d'abord la profession de pêcheur. Nous le retrouvons ensuite combattant dans les maquis du Vercors en 1944, ce qui lui vaudra une citation par les autorités militaires encadrant les *Forces françaises de l'intérieur*. La guerre terminée le voit installé à Lyon comme armurier. En avril 1967 il tombe par hasard sur une petite annonce de la revue *Le Chasseur français*: « A vendre plantation aux Nouvelles-Hébrides, cent cinquante hectares bord de mer. » Fornelli vend son commerce et achète cette plantation.

Après six semaines de navigation il parvient à l'îlot de Vaté, pour y trouver une plantation de coprah à l'abandon avec quelques bâtiments délabrés. Le paysage l'enthousiasme, et après deux années de travail acharné il peut enfin se consacrer à sa passion: la pêche sous-marine. C'est alors qu'on lui signale l'île de Tanna, toute proche de Vaté et regorgeant de poissons. Fornelli s'y rend et bien que ne parlant pas le dialecte des indigènes s'y fait rapidement des amis, il a même le privilège de goûter au *kava*, la boisson sacrée. Fornelli va abandonner Vaté pour cette île où la végétation luxuriante et les plages de sable fin s'ajoutent à des pêches extraordinaires pour en faire *un véritable coin de paradis*, Fornelli *dixit*. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de songer aux paroles de l'amiral Doenitz citées au début de ce chapitre...

Et Fornelli va tenter de prendre la défense des indigènes. Les

1. Le journal allemand *Bild Zeitung* du 5 mars 1979 a révélé qu'un avion allemand de type *J. U. 52* avait été découvert en 1975 dans une jungle d'un pays d'Amérique du Sud.

missionnaires britanniques anglicans ont loué les terres pour quatre shillings par an, avec obligation d'aller assister aux offices du temple, et d'abandonner leurs rites et leurs croyances. Devant le refus des chefs coutumiers, les missionnaires en font déporter quatorze en 1940, l'un d'eux restera dix-sept ans en prison.

En 1973, Fornelli suggère aux chefs de tribus de l'île (une par village!) de se constituer en État indépendant, et il constitue un gouvernement de cinq chefs responsables, auquel il ajoute le drapeau: bleu avec une étoile verte au centre. Aussi, en reconnaissance, les indigènes le proclament « maître de la Pirogue », soit roi de Tanna. Nous sommes le 22 juin 1974, *solstice d'été*. Mais le 29 juin des soldats débarquent, arrêtent Fornelli et l'emmènent à Nouméa, où il sera condamné à dix-huit mois de prison, avec interdiction de séjourner à Tanna. Alors, en tant que roi de Tanna, il déclare au nom de ses sujets la guerre à la France et à la Grande-Bretagne!

L'indépendance reconnue à ces îles lui permet de revenir à Tanna, et nous le verrons là-bas au cours de l'émission de FR3 du 5 janvier 1990, malheureusement écourtée sans qu'on ait cru bon de nous dire pourquoi. Antoine Fornelli est donc redevenu roi de Tanna, avec le titre de « maître de la Pirogue », et assimilé au mystérieux John Frum de la tradition. Et c'est là que le mystère s'épaissit. Car les mauvaises langues insinuent que si Antoine Fornelli ne laisse personne pénétrer en sa demeure de Tanna, c'est parce que, dans sa chambre à coucher où ce qui la remplace, il y a un drapeau hitlérien, rouge avec dans un disque blanc un *svastika* tournoyant dans le mauvais sens. Et à côté, un grand portrait d'Adolf Hitler. Et la question se pose: *si cela est vrai* (si...), Fornelli serait-il en relation avec le fils Müller, commandant du *Nirvana*? Serait-il pour les anciens nazis d'Amérique du Sud une sorte de gouverneur de l'île de Tanna, veillant sur un de leurs trésors enfouis? A priori cela n'est pas impossible, car la vérité dépasse souvent la fiction, l'Histoire est là pour le prouver. Et malheureusement, si les chefs nazis de 1945 sont tous plus ou moins morts ou disparus, ils ont des fils, des successeurs, et des recrues nouvelles. Et ce n'est pas de la fiction...

47.

CONCLUSION

Aujourd'hui 13 décembre 1989, j'attaque la conclusion d'un livre que j'ai réussi à rédiger en quelques mois. Mais les événements se succèdent à une telle rapidité que j'ai été dans l'obligation de modifier à trois reprises le thème général de cet ultime chapitre. En un mot, qu'en est-il de l'Allemagne aujourd'hui ? A-t-elle exorcisé ses vieux démons ? Des profondeurs de son inconscient collectif, les vapeurs des beuveries *rituelles* qui, jusqu'au IXe siècle et malgré la dureté de Charlemagne, exaltèrent les guerriers germains autour de l'arbre sacré d'Irmensul, ces vapeurs sont-elles dissipées ? C'est ce que nous allons tenter de percevoir.

Car à la mémoire de l'atome récemment découvert, s'associe celle de la cellule vivante. On sait ce que sont les *gènes*, éléments du *chromosome* constituant la transmission et la manifestation d'un caractère héréditaire. A leur tour les *chromosomes* vont participer à la constitution des cellules animant tout être vivant.

Ainsi des pulsions peuvent surgir brusquement dans un individu du XXe siècle, pulsions venant des profondeurs d'une hérédité conditionnée psychiquement par des rites remontant à des siècles antérieurs.

Aux premiers jours de mai 1945, le IIIe Reich est exsangue ; six millions de morts, les villes en ruine, une haine générale s'abat sur ses habitants. Très rapidement les Allemands vont se mettre au travail pour déblayer les chaos informes de leurs cités. Tout le monde s'y met, femmes comprises. Déjà dans la capitale on tente de rouvrir quelque vague cabaret nocturne, et une chanson y prend son vol : *Berlin sourira encore*... Le cheminement de ce redressement n'a rien de miraculeux. Il repose sur certains principes : le patrio-

tisme, le courage au travail, la discipline. Sans doute l'Allemagne est-elle coupée en deux, la *République démocratique allemande* est pauvre en matières premières et son régime policier ne facilite pas le redressement. Mais sa sœur séparée la *République fédérale allemande* va travailler pour deux.

Deux hommes seront les partisans de ce redressement spectaculaire : Konrad Adenauer et Ludwig Erhard. Le premier est un antinazi certain, partisan de l'Europe confédérée ; autoritaire, ami du général de Gaulle, il sera en 1949 chancelier de la R.F.A. Il meurt en 1967. Le second est également antinazi certain ; ministre de l'Économie dans le cabinet d'Adenauer, jalousé par ce dernier, il lui succédera en 1963 comme chancelier de la R.F.A.

L'Allemagne va bénéficier en 1948 du plan Marshall, du nom du général de ce nom, secrétaire d'État aux U.S.A., qui va donner à la vieille Europe épuisée par la guerre et l'occupation nazie un regain de vitalité avec un prêt de quatre-vingt-dix-sept milliards de dollars, dont 86 % gratuits. Puis elle bénéficiera encore du plan Schuman en 1951, du nom de Robert Schuman homme d'État français, et de la création par lui du pool charbon-acier. Par ces deux réalisations politiques l'Allemagne fédérale va devenir rapidement une des principales puissances industrielles du monde, avec une monnaie sûre et stable.

Suite aux accords de Paris et de Londres, elle va s'engager dans la voie du réarmement ; elle entrera à l'O.T.A.N. en 1955, et reprendra sa souveraineté le 5 mai 1955, libérée de l'autorité absolue des États alliés. Récupérant la Sarre en 1957 elle entre à l'Euratom et au Marché commun. Elle et sa sœur séparée ont le même drapeau : noir (en haut), rouge (au centre), jaune (en bas). Parfaits symboles de son évolution : le noir (les nuées nazies qui s'en vont), le rouge du travail pénible qui y succède, et l'or de la richesse qui vient enfin, montant du vieux sol germanique. Un seul point noir : la République fédérale allemande a conservé le séculaire hymne national pangermaniste : *Deutschland über alles,* c'est-à-dire « L'Allemagne au-dessus de tout... ».

Et le jeudi 10 novembre 1989, à 19 heures, lorsque l'agence A.D.N. fera connaître l'ouverture du « mur de la honte » à Berlin-Est, à Bonn, au Bundestag, les parlementaires allemands se lèveront comme un seul homme et entonneront le *Deutschland über alles*.

Et c'est cela qui risque de poser des problèmes dans les temps à venir. Giulio Ricchezza, auteur de *La Vie fantastique d'Adolf*

Hitler, a vécu en son enfance les dernières années du fascisme italien. Il écrit : « Chaque Italien j'imagine a connu au moins un homme parmi ceux qui prirent les armes et coiffèrent le casque aux insignes d'un des corps du IIIe Reich. Eh bien ! il est plus facile de percevoir chez ces hommes une certaine nostalgie pour la période passée sous le drapeau à croix gammée que d'en entendre des critiques. »

Or cette observation s'applique à des Italiens fascistes qui servirent en des unités sans doute de la Waffen S.S. internationale. Mais qu'en est-il des Allemands ? C'est ce que nous allons maintenant analyser.

Et tout d'abord, que sont les néo-nazis dont on parle beaucoup depuis quelques années ?

Selon l'enquête de la revue allemande *Spiegel* (avril 1989), 46 % des Allemands de la R.F.A. jugent que la période nazie n'a pas été totalement négative, et parmi ces 46 % il en est 38 % (presque l'ensemble) qui estiment que les aspects positifs l'emportent sur les aspects négatifs. *Concluons que près de la moitié des Allemands de la R.F.A. (46 %...) conservent une certaine nostalgie de la période hitlérienne.* Cela, c'est un fait, et les déclarations apaisantes des dirigeants n'y changent rien.

A ces 46 % de nostalgiques modérés, s'ajoutent 10 % d'électeurs allemands qui, depuis janvier 1989, ont ouvertement pris position contre le régime démocratique régissant la même R.F.A., et qui ne dissimulent pas leur regret du temps passé à l'ombre de la croix gammée. Ces militants se retrouvent en des organisations distinctes, mais très proches les unes des autres par bien des points :

1. — Les *Republikaner — Parti républicain ouest-allemand —* Il se dit républicain afin de bien se poser en non-partisan d'une restauration monarchique des Hohenzollern, conseillée jadis à Hitler par le maréchal von Hindenburg en son testament, et que le Führer escamota. Les Republikaner ont pour chef (en 1989) un certain Franz Schönhuber, ancien de la Waffen S.S., successivement socialiste puis communiste, et enfin républicain d'extrême droite. Les Republikaner sont en relation étroite en France avec le *Front national* de Jean-Marie Le Pen, et celui-ci a été (nous dit-il) faire un discours le 9 novembre 1989 au cours d'une de leurs réunions. Ce discours avait trait à l'immigration maghrébine, en France comme en Allemagne. Schönhuber et Le Pen sont très liés.

2. — Le *N.P.D. — Nationaldemokratische Partei Deutschland —* Il est donc officiellement Parti national-démocratique allemand. Il a

pour organe le *Deutsche National* (150 000 abonnés), dans lequel ses dirigeants réclament la réhabilitation globale de la période nazie. Le N.P.D. a six représentants à la mairie de Francfort, ville où des tombes juives sont régulièrement violées, avec des inscriptions comme « Mort aux Juifs » ou « Haine aux Juifs ». A Berlin la section locale va plus loin encore. Ses militants portent en leurs réunions la chemise brune des anciens S.A., font le salut hitlérien, et arborent le brassard à une croix teutonique noire et blanche. Pour la sortie, ils mettent une veste par-dessus...

Déjà en 1953 avec le chef de cette époque, le N.P.D. avait fait entrer quarante-huit personnalités de ce parti comme députés en six départements régionaux, et il comptait alors quatre cent quarante-six sections locales. Adolf von Thassen, le chef d'alors, avait précisé sans ambages les revendications du N.P.D., c'est-à-dire *le retour aux frontières du Reich hitlérien de 1939*. Or aujourd'hui, 75 % des jeunes de Leipzig, interrogés, reconnaissent être partisans de la réunification des deux Allemagnes, et la plupart sous-entendent le retour des Allemands qui durent, en 1945, quitter les territoires contestés, dans leur région originelle, c'est-à-dire la Poméranie, le Brandebourg, la Silésie, et une partie de la Prusse orientale.

Ainsi le N.P.D. peut-il espérer enfler ses effectifs avec les événements qui se déroulent actuellement.

3. — Le *F.A.P. — Frei Arbeit Partei — Parti libre du travail —* Le titre est très proche de l'ancien N.D.P. de Hitler, tout comme le précédent étudié au § 2 : N.P.D. Mais celui-ci est nettement la survie de l'hitlérisme. Son chef est un certain Michaël Kuhnen, âgé en 1989 de trente-trois ans, et qui en a déjà passé huit en prison pour coups et blessures, incitation à la haine raciale, propagande nazie. Son programme est clairement exprimé par lui : « Hitler est mon modèle. Je veux refaire un État comme le Führer l'avait réalisé. » Pour Michaël Kuhnen, l'Allemagne nazie n'est pas coupable d'avoir suscité la guerre de 1939-1945, ce sont les États étrangers qui l'ont mise dans l'obligation d'envahir la Pologne et le reste de l'Europe, et l'Allemagne doit revenir à ses frontières de 1939.

Un tel programme implique le démembrement de la Pologne, l'annexion de l'Autriche, du territoire des Sudètes, de la Bohême-Moravie, etc. Cet homme est fou direz-vous ? Certes. Mais souvenons-nous de ce que déclarait Bismarck à Guillaume Ier : « Un Allemand qui n'accepte pas tout, je voudrais voir ce phénomène avant de mourir !... », et que dire du jugement de Hitler en sa version originale de *Mein Kampf*, lorsqu'il était encore autrichien :

« Je n'aurais jamais cru que le peuple allemand fût si crédule... » C'est dire que n'importe quel excité du genre de Michaël Kuhnen a encore des chances de rencontrer de nombreux auditeurs.

La propagande du F.A.P. est d'ailleurs intensive, et on pourrait, là encore, tenter de rechercher d'où vient l'argent. Ne cherchons pas, il a les mêmes origines qu'en 1934, et nous renvoyons le lecteur au chapitre 10 de cet ouvrage. (*Supra* page 91.)

Cette propagande s'adresse beaucoup à la jeunesse. L'exemple de Mao Tsé-toung mobilisant des enfants de douze à quatorze ans sous des chefs de seize à dix-huit ans, pour anéantir un patrimoine *plusieurs fois* millénaire est probant par son résultat.

Aussi les autres formations d'extrême droite s'associent-elles pour engluer cette jeunesse. Les lycéens sont l'objet d'une intense propagande. *On a recensé cent trente disquettes différentes pronazies,* vendues dans les cours d'école au prix de dix marks seulement.

A ces trois formations essentielles s'ajoutent encore soixante-neuf groupuscules d'extrême droite, groupant environ vingt-cinq mille deux cents adhérents. La police de la R.F.A. multiplie les perquisitions et découvre ainsi de véritables arsenaux. En avril 1989, à Göttingen, elle a démantelé une formation paramilitaire détentrice d'un imposant arsenal, où figuraient même des armes lourdes d'infanterie.

Le 1er janvier 1990, à minuit, environ quatre-vingts jeunes néo-nazis ont tenté d'escalader la porte de Brandebourg afin d'en arracher le drapeau de la R.D.A. qui y flottait. L'échafaudage léger qu'ils escaladèrent pour y parvenir s'écroula, d'où deux morts et de très nombreux blessés dans la foule. En bas, d'autres néo-nazis lacérèrent le drapeau, en reprenant l'ancien cri hitlérien de jadis porté sur leurs pancartes: *« Ein Volk! Ein Reich! Ein Führer!... »* (Un seul peuple, un seul empire, un seul chef.)

Le surlendemain une grande manifestation appela les membres du Parti communiste de la R.D.A. à manifester à Berlin-Est contre le retour de la « peste brune » et contre le néo-nazisme.

Il faut observer que le 2 janvier 1990, la police de Berlin-Est interrogée minimisa l'incident et parla de « jeunes gens ivres », dont certains firent semblant de se jeter du haut de l'échafaudage. Or il s'agissait bel et bien de jeunes néo-nazis, dont un ou deux songeaient peut-être à se sacrifier pour la cause. Cela encore est à noter.

Encore une fois, l'Allemagne, actuellement en période de mutation profonde à l'Est, saura-t-elle échapper à ses démons périodiques, à son « pangermanisme » foncier? Ce n'est pas certain. Le chancelier Helmut Kohl ne l'a pas dissimulé: entre l'Allemagne « européenne » et l'Allemagne *réunifiée*, c'est cette dernière qui a la priorité. On peut alors poser la question: puisque vous n'êtes pas européen d'abord, *dans quel but voulez-vous cette réunification*?

Selon les « augures » et dans les dix années qui viennent, l'Allemagne *réunifiée* évoluera progressivement vers un régime idéologiquement très proche de l'extrême droite. S'inspirant de ce que fit Adolf Hitler avant la mort de Hindenburg, les néo-nazis progresseront peu à peu et sans violences excessives, accédant insensiblement, voire discrètement à des postes de responsabilité gouvernementale. N'oublions pas qu'en Allemagne de l'Ouest le parti communiste est interdit; il n'y a donc pas en Allemagne fédérale l'équivalent de la C.G.T. en France, ce qui supprime cet agent moteur de grèves périodiques néfastes à toute économie. Cette interdiction subsistera-t-elle dans une Allemagne réunifiée? Ce n'est guère possible. On estime dans les milieux politiques d'observation qu'il y aura très probablement un *modus vivendi*, le parti communiste ayant alors une existence légale en vertu du pluralisme démocratique, mais toutefois sans son équivalence syndicale. Ce qui paraît douteux à réaliser...

Enfin, il est fort possible que la petite Autriche, sans aucun débouché sur une mer quelconque, se laisse tenter, dans les années qui viennent, par une « association territoriale » avec la nouvelle Allemagne.

Que les Français, *chez qui l'idéalisme confine à la naïveté,* veuillent bien se souvenir de ce que certains ont écrit et qu'ils méditent sur leurs avis:

« L'avenir sera aux peuples qui auront la plus grande mémoire. » *(Nietzsche.)*

« Un homme qui n'a pas le sens de l'histoire est un homme sans yeux et sans oreilles... » *(Adolf Hitler.)*

« Français, vous avez la mémoire courte!... » *(Philippe Pétain.)*

Toutefois, si l'Allemagne réunifiée échappe à ses passions pangermaniques, elle pourra jouer un rôle essentiel dans le choc qui s'annonce entre la vieille Europe et un Islam intégriste déjà en guerre contre celle-ci par ses terroristes. Car il faut reconnaître au soldat allemand deux qualités essentielles: son *courage* et sa *discipline*. Fasse le Ciel qu'elles soient employées à bon escient.

5 juin 1989-14 décembre 1989.

Note complémentaire

En France les néo-nazis ont parfois des sympathisants un peu particuliers ! Il existe une revue destinée aux homosexuels amateurs de petits garçons et de petites filles : *Tantale Magazine :* « seule revue pédophile française » *(sic)*. Le titre n'est que l'anagramme de « La Tante Magazine », et la couverture d'un de ses numéros de 1989 s'orne (si l'on peut dire !) de la photographie de trois adultes en uniforme de la S.S., entourés de cinq petites filles totalement nues. Sous cette photographie il y a une légende : « Heil Hitler ! » Alerté, le procureur de la République de Bourges a refusé d'enregistrer la plainte déposée contre ce torchon par l'*Association légitime défense* : « pour ne pas faire de publicité à cette revue ». Il y a peut-être une justification à ce refus : le directeur peut communiquer la liste de ses abonnés à la police des mœurs et à la gendarmerie. Car on ne fait pas de bonne police sans « indicateurs » !

Il n'est pas inutile de préciser quelques détails sur les *symboles essentiels* de l'Allemagne de la république de Weimar, c'est-à-dire sur son drapeau et sur son hymne national. Rappelons que ce régime dura de 1919 à 1933, où il fut remplacé par l'État national-socialiste des hitlériens.

Le drapeau fut repris de celui de 1848. A cette époque, suivant l'exemple de la France rejetant la monarchie orléaniste de Louis-Philippe, la Hongrie, l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne des petits États se soulevèrent contre l'absolutisme des Habsbourg, et Metternich fut obligé de s'enfuir de Vienne. Pour les Allemands le problème se posa alors de la constitution d'une « Grande Allemagne » avec la Prusse (et son hégémonie à craindre) et l'Autriche, ou d'une « Petite Allemagne », constituée par les États indépendants : Bavière, Saxe, Hesse, etc., et la Prusse. Le drapeau adopté alors pour cette révolte fut celui que choisit la république de Weimar en 1919 : noir, rouge et jaune, en bandes horizontales. Il fut repris en 1945 par la R.F.A. (République fédérale allemande) et par la R.D.A. (République démocratique allemande). Cette dernière chargeait simplement son drapeau d'un compas et d'un marteau dans une couronne de chêne.

Ce drapeau ne fut jamais admis par Adolf Hitler, qui lui préféra les anciennes couleurs de l'Empire allemand : noir, blanc et rouge, reprises pour le drapeau hitlérien du III[e] Reich. En son livre *Mein Kampf* il déclare notamment : « Ce n'est que la trahison à la patrie

et le maquignonnage impudent d'hommes allemands et de territoires allemands qui rendirent ce drapeau tellement sympathique au marxisme et au centre, au point qu'ils l'adoptent aujourd'hui comme ce qu'ils ont de plus sacré et qu'ils fondent des ligues (comme la *Reichsbanner* à la fin de 1923 — *n.d.l.a.*) pour la protection de ce drapeau sur lequel ils crachaient auparavant. » *(Op. cit.)*

En ce qui concerne l'hymne national allemand, le célèbre *Deutschland über alles* (« L'Allemagne au-dessus de tout ! »), il fut toujours le chant favori du Führer. A quatorze ans, Hitler nous dit avoir chanté « malgré les punitions et au lieu de l'hymne impérial (d'Autriche — *n.d.l.a.*) notre cher *Deutschland über alles*. Je fus bientôt un national-allemand fanatique ». *(Op. cit.)* Adolescent il pense de même : « J'avais si souvent chanté *Deutschland über alles* et crié à pleine gorge *Heil !* qu'il me semblait avoir obtenu, à titre de grâce supplémentaire, le droit de comparaître comme témoin devant le tribunal du Juge éternel. » *(Op. cit.)* Bien plus tard en 1921, alors qu'il est déjà président du *parti national-socialiste* nouvellement fondé, il note en *Mein Kampf* : « On eût presque entendu un souffle en cette foule immense, et lorsque j'eus prononcé mes dernières paroles, un flot d'acclamations déferla, puis la foule entonna avec ferveur *le chant rédempteur* : *Deutschland über alles*. »

D'où venait donc cet hymne ? Il avait été composé en 1841 par Hoffmann von Fallersleben, sur la musique de l'ancien hymne impérial *Gott erhalte Franz den Kaiser*. Celui-ci avait été composé par Josef Haydn en 1797 pour François II, dernier empereur du Saint Empire romain germanique, et qui devait devenir le beau-père de Napoléon I[er], puisque père de Marie-Louise d'Autriche. Ce chant n'était nullement un appel au pangermanisme, car « Dieu garde l'empereur François » (traduction du titre) est bien dans le style de tous les hymnes monarchiques.

Le *Deutschland über alles*, demeuré simple chant nationaliste ultra, devint en 1922 l'hymne national de la république de Weimar par décision de son président d'alors : Friedrich Ebert (1871-1925). Officiellement social-démocrate, secrètement monarchiste, adversaire initial d'un régime républicain, il était discrètement en contact avec le grand état-major allemand. Élu président de la république de Weimar par l'Assemblée nationale en 1919, il le resta jusqu'à sa mort en 1925.

A l'écroulement de l'Allemagne nationale-socialiste en 1945, le *Deutschland über alles* fut interdit par les autorités alliées, seule la

musique en était autorisée pour les cérémonies officielles. Il faut dire que ce que Hitler appelait un « chant rédempteur » en *Mein Kampf* n'était rien d'autre qu'un chant provocateur. Pour s'en convaincre il suffit de citer ces simples vers:

Von der Maas (bis)
An die Memel...
Von der Etsch (bis)
An den Belt...

soit: « De la Meuse à Memel... De l'Adige au Belt... »

Memel, maintenant Klaïpeda en Lituanie; le Belt, la rivière séparant le Danemark du Reich; l'Adige, fleuve de l'Italie du Nord.

Prenons donc une carte et marquons ces nouvelles frontières que revendiquaient déjà en 1841 les pangermanistes. Nous constaterons que cela consiste à annexer en totalité la Pologne, une partie de la Belgique, de la France, des Pays-Bas et de l'Italie du Nord, sous-entendant celle de l'Autriche déjà réalisée.

Un rien. D'autant que selon l'adage, « l'appétit vient en mangeant ».

L'Allemagne ayant recouvré sa souveraineté à l'Ouest comme à l'Est, il était impossible en droit international de s'opposer en Allemagne fédérale au retour de cet hymne. D'où sa réapparition quasi officielle depuis la fin du *Conseil de contrôle* en 1948. Et comme il n'y eut jamais de traité de paix signé, l'Allemagne ayant capitulé « sans conditions » en 1945, on ne voit pas comment, toujours en droit international, les anciens États alliés pourraient s'opposer à une officialisation du *Deutschland über alles*, comme hymne national de l'Allemagne *réunifiée*.

Car le crime permanent du pangermanisme, c'est *d'être*... Après la terrible guerre de 1914-1918, Camille Flammarion écrivait en son *Annuaire astronomique et météorologique* pour 1923 :

« Le crime de la guerre mondiale est non seulement d'avoir fait tuer ou mutiler quinze millions d'hommes, causé six cents milliards de pertes, c'est d'avoir désorganisé le travail universel, d'avoir bouleversé et empoisonné la vie de tous les êtres, amené en toutes choses une cherté restrictive, créé d'interminables dettes internationales, enrayé les œuvres intellectuelles, scientifiques, littéraires, artistiques, substitué la force brutale et destructive à la

pensée tranquille et féconde, et ralenti pour un temps indéfini la marche du progrès. »

La Seconde Guerre mondiale de 1939-1945 n'a fait qu'amplifier ce climat, et les procédés de destruction sont devenus tels que même leur application pacifique en d'autres domaines que la guerre, telle la force nucléaire, est devenue à son tour une menace *pour la génétique de tout ce qui vit*. Et c'est encore une fois à l'Allemagne du *Deutschland über alles* que nous devons cela !

Faisons donc confiance à la sagesse des jeunes générations allemandes, et souhaitons en conséquence que nous ne nous retrouvions pas à la case départ! Car une troisième guerre mondiale, suscitée par un renouveau du fanatisme hitlérien, ne laisserait plus rien de cette même Allemagne. Et la gigantesque statue de *Germania* haute de trente-cinq mètres, qui du haut du Niederwald symbolise la domination allemande sur le Rhin, disparaîtrait morcelée dans le vieux fleuve. Et on ne chanterait plus jamais:

« *Deutschland! Deutschland über alles! Über alles in der Welt!* » car il n'y aurait plus de Deutschland que dans les livres d'Histoire.

Table des figures



Aubin Imprimeur
LIGUGÉ, POITIERS

Achevé d'imprimer en septembre 1990
N° d'édition 32687 / N° d'impression L 35198
Dépôt légal, septembre 1990
Imprimé en France